

REVUE

DES

DEUX MONDES

LIIIe ANNÉE. — TROISIÈME PÉRIODE

Paris. — Typ. A. Quantin, 7, rue Saint-Benoît.

REVUE

DES

DEUX MONDES

LIIIe ANNÉE. — TROISIÈME PÉRIODE

TOME SOIXANTIÈME

PARIS
BUREAU DE LA REVUE DES DEUX MONDES
RUE DE L'UNIVERSITÉ, 15

1883

MADAME DE GIVRÉ

DERNIÈRE PARTIE (1).

VI.

Le lendemain matin, M. de Givré s'abstint de se présenter chez sa femme; il attendit qu'elle fût descendue pour lui demander audience, et il le fit avec beaucoup de bonne grâce et de courtoisie. Le comte devait à son court passage dans la diplomatie une certaine dignité de tenue et certaines formules de politesse à peu près également passées de mode, qui rehaussaient singulièrement le prestige banal de son élégance et qui s'alliaient, non sans agrément, à une sorte d'enjouement sceptique, que laissait bientôt paraître sa conversation. Quoi qu'en eût dit et qu'en pensât la marquise, il était supérieur à ses congénères, et en plus d'un point; mais enfin il faut convenir que cette supériorité avait plus de surface que de profondeur, et qu'à force de gratter l'enduit, on finissait par retrouver le bois dont sont faits la plupart des hommes ayant pour unique fonction sociale de se bien habiller.

En lui rien n'était changé,— chose assez naturelle, car son absence n'avait duré que quelques semaines. Mais cette absence aurait pu

(1) Voyez la *Revue* du 1er et du 15 octobre.

se prolonger pendant des années sans amener aucune modification appréciable dans sa personne : le privilège des hommes de cette sorte, c'est l'immutabilité, et il n'appartient qu'à eux de se coiffer et de se friser la moustache toujours de même, exactement.— Chez Alice, au contraire, ces quelques semaines avaient suffi pour produire, non pas, à coup sûr, une transformation complète, mais une altération sensible, et Raymond eut vite fait de s'en apercevoir. La jeune femme, naguère de si haute mine et de si fière allure, avait une expression de visage et une attitude qui trahissaient quelque tristesse corrosive, quelque cancer de l'âme ayant commencé sa sinistre besogne.

— Ma chère Alice, dit Raymond, en faisant asseoir sa femme à la place même où, la veille au soir, Pierre l'avait un instant tenue dans ses bras, — je vous prie tout d'abord de vous rassurer. Je ne viens pas ici pour exercer l'importune tyrannie dont les lois m'ont armé. Vous serez aussi libre demain que vous l'étiez hier. Mais il existe entre nous quelque chose comme un malentendu ; or j'ai toujours pour vous beaucoup d'affection ; vous comprendrez donc que j'attache un grand prix à voir se dissiper cette équivoque. Vous m'avez épousé tout à fait librement ; même, vous paraissiez me juger avec quelque indulgence... C'est à dessein que je dis *juger*, car vous avez toujours eu du penchant à exercer une juridiction sur les personnes de votre entourage. Moi, je vous aimais infiniment, et je m'appliquais à vous plaire. A ce régime, de froide que vous étiez, vous devîntes de glace. Notre tête-à-tête à Givré ne fit qu'empirer les choses, au point qu'un beau jour, — ou plutôt un beau soir, — vous me refusâtes purement et simplement l'entrée de votre chambre, me donnant à entendre que vous en usiez ainsi une fois pour toutes... J'avais bien ouï parler d'un pareil interdit décrété contre les maris coupables, mais je n'imaginais pas qu'on y pût recourir à l'égard des maris tout bêtement amoureux. Aussi je fus très profondément mortifié du procédé, bien que vous m'eussiez fait la grâce de me dire que vous en vouliez au mariage plus qu'à moi personnellement, et, me sentant ridicule auprès de vous, je pris le sage parti de vous fausser compagnie, vous autorisant, vous exhortant même à laisser peser sur moi tous les soupçons que ne pouvait manquer de me valoir cette étrange et dernière phase de notre lune de miel. Je partis donc, et...

— Vous vous consolâtes, interrompit Alice. J'ai su vos voyages et les rencontres que vous avez faites. Il y a trois jours, vous étiez à Nice ; Mlle Clara Frémont y était également.

— Je ne me consolai point, dit sérieusement Raymond. J'ignore qui a eu l'excessive bonté de vous tenir si parfaitement au courant de mes faits et gestes...

— Oh ! les journaux, tout simplement.

— Les journaux, reprit le comte de Givré, ont pu vous apprendre que j'ai voyagé et vous donner à entendre que j'ai voyagé gaîment. Eh bien ! qu'en pouvez-vous conclure, sinon que j'ai d'abord tenté de prendre les choses par le bon côté, ce qui était assurément mon droit après le congé... partiel que vous m'aviez signifié ? Et que veut dire maintenant ma présence à Bourville?.. N'est-ce pas l'aveu même de mon impuissance à triompher de votre souvenir, à vaincre ma tendresse pour vous, à vous exiler de ma pensée, comme vous m'avez exilé de votre vie?.. Voyons, Alice, il n'y a rien entre nous de définitif ni d'irréparable. Dites-moi que je n'ai pu encourir de votre part qu'une disgrâce momentanée ; redites-moi tout simplement, voulez-vous ? que le mariage seul fut coupable, et non pas le mari ; je crois que je me contenterai de cette raison, si vous lui prêtez de nouveau l'éloquence de votre voix. Tout ce que je vous demande, c'est de ne pas creuser un abîme là où je ne ne vois encore qu'un fossé, et un fossé bien facile à combler, si nous y travaillons tous deux, en y jetant, vous, vos préventions avec je ne sais quel idéal trop altier qui vous fait tort du bonheur en vous promettant mieux, moi, mon amour-propre froissé, ainsi que les quelques travers dont je puis être resté grevé et que vous voudrez bien me signaler...

Alice demeurait silencieuse. Elle était profondément surprise et troublée. Évidemment, ce n'était pas là ce qu'elle attendait. Elle eût voulu retrouver dans son mari l'être insignifiant et parfumé, le butor bien élevé, le jeune fat de bonne compagnie, qu'elle s'était plu à évoquer dans les rêveries semées de remords de sa solitude ; et voilà qu'elle était obligée de reconnaître en son âme et conscience, quoiqu'elle y mît, d'ailleurs, toute la mauvaise grâce imaginable, que, si ce mari n'était pas absolument le héros idéal qui sort tout armé de certains cerveaux de jeunes filles, ce n'était pas non plus un de ces maris niais et ridicules qui se chargent eux-mêmes de faire absoudre leurs femmes du dommage qu'elles leur causent, — plaidoyers vivans et permanens parlant à tous les yeux. Se fortifiant chaque jour dans son coupable amour, Mme de Givré avait bientôt senti ce vulgaire besoin d'excuse dont la distinction d'esprit la plus raffinée ne suffit pas toujours à préserver les femmes qui tombent ou se hâtent vers la chute. Tout comme la première bourgeoise venue qui lit des vers et reproche à son mari de ne pas savoir en faire, elle avait goûté quelque douceur à se croire, sinon méconnue, du moins sacrifiée : c'est qu'il est presque aussi agréable de se pouvoir absoudre soi-même que d'avoir à condamner les autres, et quand, d'aventure, il nous est loisible de faire du même coup l'un et l'autre, il est rare que nous sachions résister à la tentation.

La jeune femme ne pouvait donc que regretter de trouver Raymond si affectueux, si conciliant, si délicat : la moindre incongruité de langage ou de tenue eût été bien mieux son affaire. En outre, elle n'était pas sans comprendre que cette entrevue, d'où le bon goût, la franchise et la tendresse de son mari avaient banni toute pompe, toute emphase de gestes et de mots, ne laissait pas que d'être, au fond, solennelle. C'était sur son avenir, sur l'avenir de son ménage, sur l'avenir de sa conscience qu'on la sollicitait de prononcer elle-même, et la sentence hésitait sur ses lèvres. Elle pouvait, d'une parole, rentrer pour jamais dans cette harmonie sociale, qu'elle jugeait, il est vrai, maintenant, tout extérieure et conventionnelle, mais avec laquelle il en coûte toujours tant de rompre définitivement, même quand on la méprise ; elle pouvait aussi, d'un mot, se mettre hors la loi, en dévoilant son amour ; elle pouvait enfin, et cela sans qu'il lui fût nécessaire de se départir de son silence, opter pour un éternel veuvage sans liberté et sans honneur. — Qui sait si elle ne regrettait pas un peu, malgré elle, de ne pouvoir plus se contenter du paisible avenir conjugal dont la magnanimité de son mari semblait lui rouvrir l'accès ?

— Eh bien ! vous ne dites rien ? demanda Raymond en faisant mine de se rapprocher de sa femme et de lui prendre la main.

Elle retira sa main très vite ; puis, comme pour atténuer ce qu'un pareil geste avait eu d'injuste et d'offensant, elle se hâta de se lever et se mit à marcher dans la pièce. Bientôt, elle s'arrêta devant son mari, et, après s'être rassise à côté de lui :

— Je vous demande pardon !.. dit-elle d'un ton d'humilité vraie, qui, dans sa bouche, avait quelque chose d'étrange, presque de choquant ; — je vous demande pardon !.. Je sais, je sens tous les reproches que vous êtes en droit de m'adresser, et je déplore du fond du cœur de n'avoir pu, de ne pouvoir être pour vous la femme que, sans doute, en m'épousant, vous avez cru vous attacher par des liens éternels... Je n'aurais jamais dû me marier. La faute, la responsabilité de tout ceci est à moi seule... et au mariage, peut-être...

Elle se tut un instant ; sa poitrine, violemment agitée, se soulevait en un incessant battement ; ses yeux se fermèrent.

— Enfin, que vous dirai-je ? ajouta-t-elle en laissant couler ses larmes, je ne peux pas, je ne peux pas... Reprenez ou gardez toute votre liberté, mais ayez la générosité de ne pas m'imposer l'hypocrisie et le fardeau de la vie commune.

Le visage de Raymond exprimait une douloureuse émotion, et il dut faire de grands et visibles efforts sur lui-même pour retrouver une apparence de sang-froid :

— Ainsi, dit-il, ce n'est plus de l'indifférence, de la froideur ; c'est de la haine, ou, tout au moins, de l'aversion ! Il ne s'agit

plus de simples froissemens d'âme, de désillusions de jeune femme, de rêves évanouis, d'espoirs déçus, de tout ce fatras poétique et trompeur derrière lequel s'abritent si volontiers les épouses insoumises ou révoltées, de tout cet arsenal de prétextes et d'excuses où je cherchais moi-même des raisons de vous absoudre ou de vous disculper; ce qui est en cause, à présent, c'est l'antipathie que je vous inspire, c'est la répugnance que vous ressentez à mon approche, c'est la crainte, c'est le dégoût qui vous envahit à mon contact! Et il y a eu hier un an, jour pour jour, que vous m'avez épousé! Pourquoi?..

Il lui avait pris le poignet, et, le serrant avec une force brutale, il contraignit la jeune femme à se tourner vers lui. Les yeux d'Alice s'étaient séchés. Ayant entendu gronder la colère au cœur de son mari et prévoyant une explosion, elle était redevenue calme; elle sentait le besoin de se posséder tout entière pour défier l'orage et pour en finir d'un coup avec la tempête qui menaçait, non son repos, depuis longtemps sacrifié, mais la pudeur de son amour et le recueillement de son chagrin.

— Prenez garde! dit-elle sans faire aucun effort pour se dégager de l'étreinte qui la meurtrissait, voilà une scène conjugale qui tourne à la tragédie bourgeoise.

Il y avait un tel dédain dans sa voix, ses beaux traits étaient si merveilleusement calmes, toute sa personne respirait une telle assurance, une telle autorité, que Raymond, honteux de son emportement, lâcha le bras de sa femme et baissa les yeux.

Elle eut alors un de ces sourires comme en ont seules les femmes qui sentent prévaloir leur empire de grâce ou d'habileté sur la puissance ou la force masculines :

— Vous auriez pu garder vos élans tragiques pour de meilleures occasions, reprit-elle d'une voix mordante et dédaigneuse... Vous avez un instant oublié qu'il n'y a entre nous qu'une certaine incompatibilité d'humeur n'autorisant ni les solutions extrêmes, ni les grands éclats de voix. Ce qui nous arrive est très banal : nous sommes malheureux.

— Vous êtes coupable! dit Raymond.

— Soit! N'ai-je pas commencé par m'humilier? Mais, cela fait, que pouvais-je faire encore? Prétendriez-vous m'imposer, croyez-vous pouvoir accepter vous-même toute une vie de mensonge, de dissimulation, de contrainte? Voyez où nous en sommes : obligés de nous tutoyer comme autrefois dès qu'il y a quelqu'un pour nous entendre, et, dans le tête-à-tête, renonçant, non seulement au tutoiement, mais à toute formule amicale. N'est-ce pas misérable et ridicule? Et n'ai-je pas pris le bon parti en vous disant franchement, loyalement, après les quelques semaines de recueil-

lement, de répit, que votre tact et votre délicatesse vous ont conduit à m'accorder : Je me suis trompée en croyant pouvoir vous rendre heureux ; nous sommes liés par la loi, mais des gens comme nous peuvent se mettre au-dessus d'elle ; vivons séparément, c'est le seul moyen pour nous de vivre dignement?

— Nous sommes liés par la loi civile, répondit Raymond, et... par la loi religieuse aussi, à ce qu'il me semble. Je serais curieux de savoir comment votre conscience catholique s'accommode de ce petit arrangement très simple, très usité dans le monde, mais fort peu chrétien, que vous me proposez là?

Les hommes excellent à faire intervenir ainsi l'idée religieuse dans les débats conjugaux où est en risque de sombrer leur repos ou leur honneur. — Alice ne laissa pas que d'être un instant embarrassée pour répondre à cette attaque qu'elle avait pu se croire dispensée de prévoir, eu égard au peu de piété de son mari. Néanmoins, elle ne tarda guère à trouver une réplique.

— Avant de vous étonner de l'insuffisance de mes scrupules religieux, dit-elle, il serait peut-être logique et loyal de vous assurer de la solidité de votre propre foi... Mais il n'importe ! La religion, puisque vous l'invoquez, défend peut-être la franchise dont j'ai cru devoir user envers vous, ainsi que les séparations du genre de celle que je vous propose,.. que je sollicite de votre bon sens, de votre bon goût... Mais elle aura beau faire, voyez-vous, le mariage ne sera jamais que l'imparfaite consécration d'un suprême effort de la raison humaine vers la beauté morale, quelque chose de fort sublime dans la conception et de tout à fait pitoyable quant aux résultats, comme toute entreprise, du reste, qui a l'idéal pour but, notre intelligence pour guide et nos infirmités pour moyens... Une jeune fille se marie, la tête pleine de billevesées enchanteresses, le cœur avide de romanesques émotions ; faut-il lui imputer à crime de ne pas toujours savoir préférer l'amertume de la résignation ou les angoisses d'une lutte quotidienne au recueillement de la solitude, à la paix d'un foyer désert?.. Vous parlez de la religion. N'arrive-t-il pas tous les jours qu'une jeune fille prenne le voile sans pouvoir le garder? Et que peut-on lui demander alors, sinon de vivre à l'écart, dans la dignité et dans l'oubli? Et moi, que veux-je autre chose?

Ces explications philosophiques, doublement philosophiques, car on y sentait percer un scepticisme amer, eurent pour effet d'exaspérer Raymond et de lui dessiller les yeux. Lors de ses premières déconvenues conjugales, il ne lui était pas venu à l'esprit qu'il pût avoir un rival ignoré, que quelque image d'homme pût se dresser entre sa femme et lui. Alice avait connu peu de jeunes gens, ayant beaucoup plus habité Bourville que Paris ; son caractère, non plus que ses allures, ne prêtait guère aux suppositions romanesques ;

en outre, elle avait consenti à épouser son cousin sans se faire prier le moins du monde; enfin, les premiers mois du mariage ne sont pas précisément les plus favorables à l'éclosion des soupçons jaloux, et, à moins de mettre en pratique cette maxime d'un pessimiste bien élevé, mais implacable, d'après laquelle « il faut toujours croire le mal par précaution et faire semblant de croire le bien par politesse, » on ne peut raisonnablement se supposer en danger d'être trahi, au lendemain même du jour où l'on a reçu le serment de fidélité d'une jeune et chaste épouse. Au surplus, les soupçons, la défiance, la jalousie sont choses ennuyeuses autant que répugnantes, et l'on est vraiment excusable de ne s'y abandonner que dans les cas extrêmes, quand le hasard vous met le nez sur la piste de votre propre infortune. C'est bientôt fait de railler l'aveuglement traditionnel et la confiance entêtée des maris; mais ne sait-on pas bien qu'ils perdraient beaucoup au change, les pauvres diables, s'ils troquaient les douceurs du repos contre le mérite de la clairvoyance? — Quoi qu'il en soit, Givré, en présence de la volonté persistante de sa femme, et grâce au ton qu'elle avait pris pour lui en renouveler l'expression, se trouva soudainement éclairé; il ne pouvait douter désormais que, contrairement à une consolante assurance, on n'en voulût au mari bien plus qu'au mariage, et qu'on ne lui en voulût surtout d'être lui-même et non pas un autre. Quant à deviner sous quels traits s'était incarné l'idéal qui avait ruiné l'avenir de son amour, qui tenait en échec son autorité et ses prérogatives, qui mettait en péril son honneur et ses droits, il était bien loin d'y parvenir, et, en vérité, la chose n'était pas aisée. Où prendre, où supposer cette rivalité mystérieuse et triomphante qui, dès le lendemain du mariage, l'expulsait, lui, l'époux, de la chambre nuptiale et lui verrouillait la porte au nez?.. Certes, sa femme s'enfermait seule; il n'y avait aucun homme... Et encore! Qui eût pu l'affirmer, le prouver surtout? Si Alice avait été capable de se marier sans amour ou de cesser d'aimer son mari, avant même que la première année se fût écoulée, n'était-elle pas capable aussi du reste?

— Tenez, dit Givré en se levant brusquement, je ne veux pas plus longtemps être dupe de cet indigne manège; aussi bien, je vois dans votre jeu, vous pouvez abattre vos cartes: vous aimez quelqu'un...

— J'aime quelqu'un! s'écria Alice avec un sursaut.

Sa fierté, sa pudeur, tous es sentimens honnêtes, délicats, scrupuleux qu'une éducation parfaite avait déposés à la surface de son âme entraient en révolte et lui arrachaient d'abord un cri d'indignation sincère, qui, hélas! restait sans écho dans les profondeurs de sa conscience. — Il arrive ainsi qu'un homme, longtemps probe,

et qui en est à ses débuts dans la forfaiture et le déshonneur, trouve une naïve exclamation de surprise et de colère pour protester contre la première menace d'opprobre qu'on lui jette au visage. — Mais, au-dessus de toutes les susceptibilités acquises, de tous les scrupules factices, un immense orgueil, un invincible besoin d'indépendance et de franchise planait dans le cœur d'Alice. A son tour, elle se dressa toute droite, et, calme, froide, dominatrice, elle dit avec tranquillité :

— Eh bien ! c'est vrai.

Sa voix était nette et tranchante, mais son regard n'exprimait aucun défi. Raymond marcha vers elle.

— Vous osez !..

— Oui, dit-elle. Pas de feinte ni de bassesse entre nous. Si je ne vous aime pas, vous, mon mari, c'est que j'ai le malheur d'aimer un autre homme.

— Le malheur ! s'écria Raymond. Avez-vous donc peur de dire : la honte ?

— Il ne saurait y avoir de honte là où il n'y a pas eu de crime.

— Oui, je sais, la thèse n'est pas nouvelle... Mais, outre que c'est déjà un crime qu'un pareil amour, vous auriez tort d'essayer de me faire croire à la régularité de votre conduite.

Alice eut un geste d'étonnement et de mépris.

— Soit ! fit-elle. Croyez donc ce que bon vous semble.

Raymond pouvait difficilement se méprendre sur le ton d'Alice, Il y avait dans la voix de la jeune femme, dans sa contenance, quelque chose de hardi sans bravade, de résolu sans forfanterie, de dédaigneux sans provocation, qui portait témoignage en faveur de ses actes passés, sinon en faveur de sa conduite à venir : c'était de la franchise, due tout autant peut-être à son désir de se débarrasser de son mari qu'aux impulsions de son orgueil, mais c'était de la franchise, et il n'y avait rien à chercher hors des termes de l'aveu.

— Mais, reprit la jeune comtesse, il faut en finir ; pas plus que moi, vous ne devez avoir le goût des... des altercations de ce genre. Voulez-vous me laisser ici, ou préférez-vous que je rentre à Givré, où vous pourrez faire toutes les apparitions que vous jugerez nécessaires à la sauvegarde des apparences et qui ne vous sembleront pas incompatibles avec le légitime souci de votre indépendance et de vos plaisirs ?

— Est-ce sérieusement, demanda le comte en guise de réponse, que vous m'offrez, après m'avoir fait entendre que vous avez bien voulu jusqu'à présent respecter mon nom, est-ce sérieusement que vous m'offrez de vous laisser seule, livrée à vos aspirations, que je connais maintenant ?

— Je ne pensais pas que le métier de geôlier vous pût convenir.

— Vous aviez tort. Nous rentrerons demain *ensemble* à Givré.

Sur ces mots dits sèchement, le comte se retira. Il resta presque tout le jour confiné dans sa chambre, en proie à de fort tristes méditations. Il était réellement épris de sa femme, et, tout naturellement, la désolante découverte qu'il venait de faire n'avait pu le guérir de cette infirmité. Les femmes peut-être trouvent dans l'indignation et le mépris que soulèvent en elles les grandes trahisons le bienheureux dictame qui les apaise et qui les sauve,— du moins le prétendent-elles; mais rarement les hommes trouveront dans leurs désastres amoureux autre chose qu'un excitant pour aviver leurs plaies.

Raymond n'avait pas seulement à panser les blessures faites à son cœur et à son amour-propre; il avait aussi à chercher le nom de l'homme qui était la cause de son infortune. Et ce nom, il ne le découvrait pas, il ne pouvait le découvrir ainsi de prime saut. Pierre, à ses yeux, ne comptait pas, d'abord à cause de sa naissance, puis par suite de cette tendance que nous avons tous à nous aveugler sur les rivalités comme sur les dangers que le hasard a mis dans notre voisinage immédiat. Il semble que notre œil ne voie bien le péril qu'à distance; et qui ne sait, en outre, que, si nous sommes presbytes lorsqu'il s'agit d'apercevoir nos ennemis, nous ne le sommes pas moins lorsqu'il s'agit de rendre justice à nos amis? « Nul n'est prophète en son pays ni parmi les siens, » a dit l'Écriture : le comte de Givré n'avait jamais vu en son camarade Pierre Lefort un prophète, — le prophète de malheur qu'il eût été en droit d'y voir. — On peut, d'ailleurs, alléguer pour sa défense que l'âge d'Alice, lors du départ du jeune ingénieur, et la longue absence de celui-ci, n'étaient pas pour éclairer dans ses recherches ce mari en quête de vérité.

Vers la fin de l'après-midi du même jour, Pierre, en arrivant au château pour y dîner comme de coutume, trouva plus nombreuse compagnie qu'il ne s'y attendait. Le baron Levallet et la vicomtesse de Rivemont, qui étaient venus en voisins, ainsi qu'ils le faisaient souvent, avaient été retenus par la marquise. Les menaces du temps avaient paru à celle-ci un prétexte suffisant pour justifier une invitation à dîner, dont le résultat devait être de lui assurer, pendant toute la soirée, la présence de deux étrangers. La pauvre femme avait l'intuition des graves événemens qui se tramaient autour d'elle; non qu'elle eût été à même de rien observer de précisément suspect entre Alice et Pierre; mais, en constatant que le retour de Raymond, loin d'amener une détente, semblait avoir amoncelé entre les époux les nuages menaçans, elle n'avait pu se défendre d'un terrible ser-

rement de cœur et d'une appréhension poignante, qui lui faisait considérer comme un bienfait tout incident de nature à retarder l'explosion prévue.

Lorsque Pierre entra dans le salon, la conversation paraissait languissante. Givré, qui n'était là, d'ailleurs, que depuis peu d'instans, semblait plongé dans un album plein de croquis andalous, catalans et castillans, que M. de Vercillac avait rapportés, quelque vingt ans auparavant, d'un voyage en Espagne. Sous la lumière de la lampe, qui éclairait généreusement les coups de crayon d'amateur du marquis, le jeune comte avait une pose attentive ne trahissant de sa part ni distraction ni ennui. Et pourtant, il devait bien les connaître, ces Madrilènes, ces Barcelonais et ces Gaditans des deux sexes, que le crayon voyageur du marquis avait jadis fixés là hâtivement, en des postures d'emprunt ou en des attitudes ébauchées, et qui, depuis tant d'années, traînaient sur les tables du château ! Mais il les regardait d'autant plus attentivement qu'il ne les voyait pas, tous ces personnages d'album, et qu'il cherchait, sous les traits quelquefois indécis de cette suite d'esquisses, le trop ferme dessin d'une inexorable pensée.

On parlait politique, de sorte que Pierre, eût-il été en humeur de le faire, n'eût pu se charger de ranimer la causerie. Le plus élémentaire sentiment des convenances lui faisait un devoir de ne jamais exprimer sur cette matière des opinions qui eussent certainement choqué ses bienfaiteurs et leurs hôtes. Et, à vrai dire, il ne souffrait pas trop, en général, de la réserve qu'il s'imposait à lui-même; car il contractait le plus souvent, à entendre attaquer les hommes de son parti, la gêne mélancolique qui envahit maintes pieuses gens lorsqu'on rappelle devant eux certaines pages de l'histoire ecclésiastique. On a beau professer que les idées sont et doivent rester indépendantes de ceux qui les servent ou qui s'en servent, la solidarité régnant entre les hommes et les institutions humaines est trop étroite pour qu'il soit aisé d'empêcher que les aberrations des uns ne rejaillissent en discrédit sur les autres. — D'ailleurs, le jeune homme, toujours de bonne foi, épris avant tout de vérité, et s'étant familiarisé de bonne heure avec cette pensée que rien n'est simple en ce monde, que le vrai, le bien, le beau lui-même veulent être étudiés et cherchés, qu'ils sont souvent mêlés avec leurs contraires, que les plus riches minerais sont généralement enveloppés d'une gangue fort grossière, et qu'il est parfois utile d'emprunter à ses adversaires soit leur méthode, soit même quelques-unes de leurs idées, le jeune homme savait écouter avec tolérance et quelquefois avec curiosité les plus folles ou les plus sottes récriminations du passé contre le présent. Et c'est ce qu'il se préparait à faire, ce jour-là comme les autres, après avoir parcouru le salon

pour rendre ses devoirs à toutes les personnes présentes, lorsqu'une interpellation directe du baron Levallet le mit inopinément en demeure de formuler son avis sur le point en litige, lieu-commun par excellence des discussions de ce genre : l'impossibilité de toute conciliation et de toute entente sur le terrain de la liberté.

Il se récusa en quelques paroles très polies, mais très brèves, et il pouvait se croire tout à fait quitte de cette sotte embûche, lorsque le fâcheux qui l'avait pris à partie, avec plus de méchanceté peut-être que de bêtise, revint à la charge en généralisant son thème, lequel ainsi de politique se trouva devenir social. Assurément Pierre ne se souciait pas le moins du monde d'entrer en discussion sur un pareil sujet, ni même sur un sujet quelconque, avec le baron Levallet. Lorsqu'il avait le marquis pour interlocuteur et pour adversaire, il se sentait à l'aise, grâce à ce courant sympathique qui avertit les honnêtes gens en dispute que, par un singulier effet de mirage, alors même que les uns regardent en avant et les autres en arrière, ils ont tous le même but devant les yeux : le triomphe du vrai. Mais, avec ce personnage, abrégé de toutes les laideurs bourgeoises et de tous les égoïsmes satisfaits, la controverse n'avait rien de séduisant. Néanmoins, les idées qui lui étaient le plus chères ayant été attaquées violemment, et certains actes du marquis, actes dont on le savait l'inspirateur, ayant été critiqués avec une sorte d'acrimonie, — quoique avec infiniment plus de réserve, — il se laissa entraîner à un plaidoyer qui ne tarda pas à prendre une tournure de réquisitoire.

Comme le baron avait tout particulièrement insisté, au sujet des avantages spontanément consentis par M. de Vercillac à ses ouvriers, sur ce qu'il appelait *les droits acquis* de sa classe, le jeune homme en vint à lui demander tout net, avec un beau mouvement d'éloquence, ce qu'il dirait le jour où les plus nombreux et les plus forts invoqueraient de nouveau le nombre et la force comme constituant aussi des droits acquis. L'apostrophe était d'autant plus légitime et saisissante que Pierre venait d'affirmer une fois de plus son ardent désir de voir tous les terrains de lutte se pacifier successivement, grâce à l'initiative et aux concessions bénévoles des principaux intéressés, et que nul n'ignorait que, propriétaire de la grande raffinerie d'Auvray, qui lui donnait d'énormes bénéfices, le baron Levallet était en butte à la haine cordiale de plusieurs centaines d'hommes, gagnant trois francs vingt-cinq centimes par jour à manier des pains de sucre de cinquante kilogrammes dans une atmosphère de quarante degrés de chaleur.

Alice, qui jusqu'alors n'avait dit mot, se montra transportée de la harangue de Pierre.

— Bravo ! cria-t-elle. Bravo ! Pierre, je suis avec vous.

— Je ne vous savais pas, madame, dit le jeune homme avec un sourire un peu confus, si prompte à l'enthousiasme.

Raymond venait seulement de fermer l'album aux types ibériques. Il regarda sa femme d'un air froid et railleur et jeta un coup d'œil sur son ami.

— Je ne crains pas l'enthousiasme, reprit Alice, lorsqu'il monte du cœur à la tête pour y prendre un bain de raison; je ne serai jamais avec les rhéteurs et les faiseurs de bonimens, mais je ne rougirai jamais non plus d'être avec les convaincus, dussé-je rester seule de mon bord à les soutenir et à les aimer.

D'un geste très simple, mais avec beaucoup d'élan contenu, elle tendit la main à Pierre.

— Ouais! fit la vicomtesse de Rivemont en se penchant vers le baron Levallet, qui venait de s'asseoir près d'elle, je crois, en effet, qu'elle ne hait point ce convaincu, comme elle l'appelle.

Le baron sourit d'un air discret. Givré, lui, d'un mouvement brusque, avait repoussé l'album et regardait alternativement Alice et Pierre; il avait tout lieu de se croire en présence de celui qu'il cherchait. En veine de perspicacité, il venait de reconnaître, chez son camarade d'enfance, tout un ensemble de qualités séductrices qui ne l'avaient jamais frappé, et, chez sa femme, une sensibilité, une faculté d'enthousiasme, un penchant à l'admiration évidemment nouveaux. Une seule chose le déroutait : l'absence de toute diplomatie, le dédain des plus vulgaires précautions, de la dissimulation la plus élémentaire. Il avait bien pu comprendre que, pour en finir avec une odieuse équivoque, pour se préserver d'un assaut répugnant, sa femme, d'ailleurs si intrépide et si hautaine, recourût à la franchise; mais il hésitait à admettre qu'elle poussât la hardiesse ou l'imprudence jusqu'à avouer l'amant après avoir avoué l'amour.

En réalité, Alice, surexcitée par les émotions de la matinée, était en proie à cette dangereuse ivresse des conjonctures extrêmes, à ce terrible vertige qui s'empare si souvent des femmes côtoyant ou traversant l'abîme. Elle avait conscience de s'être, le matin, avancée fort au-delà des dernières limites de son rôle, d'avoir consommé sa rupture avec les conventions et même avec les lois qui régissent la condition des femmes dans le mariage et dans la société. Se sentant près du gouffre au fond duquel elle n'avait pas encore osé regarder, elle éprouvait le besoin de faire quelques pas de plus avant d'ouvrir les yeux. — Il y a beaucoup de femmes qui vont ainsi, les yeux fermés et le pas rapide, jusqu'au bord du précipice; et ce sont précisément celles qu'aucune main d'homme n'y traîne. La femme qu'on sollicite, qu'on presse, qu'on stimule, le plus souvent s'arrête, s'attarde et se défend; la femme qu'on laisse libre ou qu'on retient prend généralement sa course et n'a plus d'hésitation,

— quand elle en doit avoir, — qu'au moment décisif, sur le point d'accomplir l'irréparable démarche. Les amoureuses instances, les prières enflammées, les brûlantes étreintes, toutes les manœuvres obsidionales à l'efficacité desquelles les hommes croient volontiers, parce qu'ils sont naïfs et parce qu'ils sont vains, tandis que les femmes font semblant d'y croire, parce qu'elles sont habiles et qu'elles n'aiment pas la responsabilité, toute cette pauvre stratégie masculine n'a, en réalité, d'autre effet, que de retarder le dénoûment; quand une femme est éprise, le silence et la réserve de celui qu'elle aime sont pour elle des stimulans suprêmes. C'est la vanité masculine qui a imaginé l'*homme-tentateur*, ridicule entité qui a renversé, au grand détriment du bon sens, la légende biblique, et dont a bénéficié la femme, — dont elle aspire surtout à tirer d'amples profits en la faisant prendre pour base d'une foule de lois et de réformes qui mettront la fragilité d'un sexe à l'abri de la soi-disant astuce de l'autre. — Or si Pierre n'avait pas été tout à fait muet, l'esprit de devoir l'avait du moins maintenu dans une réserve suffisante pour permettre à la tendresse d'Alice de s'échauffer et de s'exalter à loisir, loin de toute tentative, à l'abri de toute suggestion qui pût lui éclairer la route et lui révéler l'abîme. L'amour de la jeune femme, ainsi livré à lui-même, n'ayant ni souillure immédiate à redouter, ni défense à combiner, avait crû étonnamment pendant ces quelques semaines d'intime contemplation et de secrète extase. C'était désormais un ardent et terrible foyer, que le retour imprévu de M. de Givré et la crainte de ses entreprises conjugales avaient encore attisé. L'heure était venue où ce feu intérieur, sans cesse grandissant, allait vouloir se répandre, et voilà que déjà sa chaleur le trahissait.

L'acte d'Alice n'avait rien eu en soi de bien extraordinaire ni de bien choquant : un mouvement de vive approbation et une poignée de main, accordés à quelqu'un qu'elle ne pouvait haïr, et cela au sujet d'une théorie généreuse, chaleureusement soutenue à l'encontre d'idées fausses et mesquines, que venait d'émettre un homme pour lequel on ne lui connaissait qu'antipathie et mépris; il n'y avait assurément là quoi que ce fût pour autoriser les suppositions malveillantes ou affligées qui pourtant naquirent simultanément dans l'esprit de tous les témoins de la scène. — C'est que les personnes, les femmes surtout, dont l'aspect habituel est glacial ne peuvent s'animer ou s'attendrir sans qu'on prête immédiatement à leurs démonstrations les moins significatives un sens compromettant; c'est aussi qu'Alice avait, dans tout son être, quelque chose de fébrile et d'enivré, et que sa voix, d'ordinaire très ferme, très posée, avait eu d'étranges et d'involontaires résonances, que ne paraissaient pas comporter quelques paroles de sympathie.

Il y eut une interruption prolongée dans la discussion, et M. de Vercillac ne fit mine de la rouvrir que pour l'acquit de sa conscience; encore ne parvint-il à lui rendre qu'un semblant de vie et de mouvement : il s'était fait dans la trame de la conversation une déchirure telle que tous les fils en semblaient rompus, et que le zèle le mieux entendu n'eût peut-être pas suffi à réparer le désastre.

Comme Alice, toujours visiblement nerveuse, s'approchait de sa mère, celle-ci lui demanda à voix basse si elle était souffrante.

— Pas le moins du monde, répondit la jeune femme. C'est l'effet de l'agacement que me cause la présence, vraiment trop fréquente, de ce déplaisant personnage.

Elle désignait du regard le baron Levallet.

— Voyons, que t'a fait ce malheureux? dit Mme de Vercillac.

— Il m'a fait et il me fait encore sottement la cour... Il est vrai que, depuis quelque temps, il témoigne autour de moi moins d'empressement; je crois que je l'ai blessé. Ma foi, tant mieux! Il m'est odieux.

— Odieux! voilà un bien gros mot.

— Oui, odieux, parce qu'il y a trop longtemps que je le subis. Avant mon mariage, il rôdait autour de moi pour m'épouser; depuis que je suis de retour à Bourville, il rôde pour me consoler. S'imagine-t-il que la solitude trouble la vue des femmes au point de leur faire prendre un Levallet pour un homme et tout homme pour un galant enviable?.. Mais vous, ma mère, pourquoi l'invitez-vous?

— Voyons, ma chère enfant, un temps à ne pas mettre un chien dehors!..

— Un chien, je ne dis pas, murmura Alice.

La jeune femme prenait plaisir à maltraiter le baron, y insistant plus que de raison. La marquise le remarqua. Elle savait parfaitement à quoi s'en tenir sur la cour de l'*odieux* Levallet, car le manège du personnage ne lui avait pas échappé; mais, précisément parce qu'elle avait suivi du coin de l'œil toutes ses évolutions, elle ne pouvait ratifier la dure sentence prononcée contre lui par Alice. M. Levallet était, à la vérité, venu souvent à Bourville, et il s'y était généralement montré assez empressé auprès de la comtesse de Givré, mais ni plus ni moins, après tout, que le comporte ce banal et vague désir de plaire qui ne quitte guère les hommes du monde et les pousse à planter un peu partout, au hasard des rencontres, de galans jalons en vue d'incertaines conquêtes. On pouvait encore reprocher au baron d'avoir considérablement prolongé son séjour dans les Ardennes, où il n'avait pas coutume de s'attarder au-delà des premières gelées, se contentant, pendant l'hiver, de quelques apparitions dans ses domaines; mais, outre que le motif de cette prolongation de séjour n'avait pas été proclamé, on ne peut

guère battre froid à ses voisins sous le seul prétexte qu'ils prennent goût au voisinage.

Pendant que Mme de Vercillac se demandait pourquoi sa fille poussait jusqu'à la férocité son antipathie pour M. Levallet, celui-ci abordait Pierre et le prenait à part.

— Monsieur Lefort, dit le baron, très aimable, je vous demande pardon de vous avoir contredit tout à l'heure avec quelque véhémence; ce sont de vieilles rancunes mal éteintes sur lesquelles a soufflé votre éloquence et qui, malgré moi, se sont ranimées. J'en veux aux idées libérales de se glisser jusque parmi nous et d'atteindre des hommes comme M. de Vercillac, qui, à ce qu'il semble, en devraient rester les ennemis nés et les adversaires naturels. Mais cela ne m'empêche nullement de rendre hommage à la générosité et au talent d'hommes tels que vous...

Le baron s'arrêta, paraissant attendre qu'un mot de Pierre vînt abréger son compliment et le dispenser d'arrondir sa période. Lefort se contenta d'un salut poli, mais glacial.

— Au surplus, reprit le baron, vous avez tout à l'heure obtenu, ou, pour mieux dire, enlevé le plus flatteur et le plus difficile suffrage... Et, à ce propos, mon cher monsieur Lefort, laissez-moi vous dire à quel point je regrette de n'être pas assez de vos amis pour avoir le droit de vous donner un bon conseil.

— Un bon conseil? dit Pierre en regardant le baron avec étonnement.

— Oh! un bon conseil,.. fit Levallet avec une moue souriante, c'est une manière de parler.

— Enfin, un conseil, reprit Pierre. Veuillez vous expliquer, monsieur.

— Ah! non, par exemple, dit le baron. Il faudrait être tout à fait de vos amis pour se permettre de parler.

— Je puis vous en donner le droit, monsieur, sans prétendre à l'honneur de votre amitié; je vous le donne.

— Vrai? vous ne vous offenserez pas de la liberté de mes paroles?

— J'espère n'avoir pas à m'offenser.

— Eh bien! mon cher monsieur Lefort, vous ne paraissez pas vous douter de votre bonheur, ou, du moins, vous êtes bien lent à tirer parti de la situation.

— Je ne comprends pas, dit Pierre, sincèrement étonné.

— Laissez donc! fit le baron. Vous m'avez toujours regardé de travers; ma présence ici vous faisait loucher comme celle d'un importun,.. tranchons le mot, d'un rival. En cela encore, vous aviez tort. Je n'aspire à rien moins qu'à vous couper l'herbe sous le pied; vos affaires sont depuis trop longtemps en bonne voie pour que la pensée me soit venue d'essayer de vous supplanter.

— Encore une fois, dit Pierre très sèchement, je ne comprends pas.

— Bah! je n'ai pas la prétention pourtant de vous apprendre que l'on vous aime, mais seulement le désir de vous montrer l'inconvénient qu'il peut y avoir à prolonger l'expectative, en présence du mari, lorsque la femme se trahit.

— Sans savoir exactement de quoi ni de qui vous parlez, monsieur, murmura Pierre d'une voix que l'émotion et la colère rendaient toute tremblante, il me paraît ressortir de vos paroles que vous prétendez vous occuper de mes actes, ce que vous ne sauriez faire, je vous en préviens, sans me désobliger gravement.

— Bon! de la susceptibilité, c'est-à-dire de l'ingratitude!

A ces mots, le baron posa la main sur le bras de son interlocuteur, et, se penchant vers lui avec une amicale familiarité :

— Car enfin, reprit-il, toujours souriant, si je me suis mis en tête de vous enhardir, c'est que vous n'avez positivement pas l'air de vous douter qu'il vous appartient de tout oser... Et, tenez, l'autre soir, vous avez raconté, n'est-ce pas? comment, vous trouvant naguère aux Indes, avant de regagner l'Europe, vous fûtes mis par une fièvre maligne dans l'impossibilité de vous embarquer, puis brutalement jeté dans le voisinage de la mort, et comment une guérison inespérée vint coïncider bizarrement avec le don qu'on vous fit d'une amulette réputée puissante. Tout le monde naturellement voulut voir de près le mirifique talisman, les hommes par curiosité pure, les femmes avec une arrière-pensée de superstition. Or, j'ai suivi du regard, avec autant d'intérêt que j'en avais mis à vous écouter, les pérégrinations, à travers toutes les mains empressées à le palper, de ce petit morceau de jade grossièrement taillé, que votre guérison avait rendu presque vénérable. Eh bien! il est une personne qui, plus longtemps que les autres, l'a gardé dans sa main, ce talisman, le contemplant souvent, et qui finalement ne s'en est dessaisie qu'à regret, et cette personne, c'est...

— Ah! assez, monsieur! interrompit Pierre, en se dégageant avec rudesse de la pression bienveillante que le baron croyait devoir exercer sur son bras. — Ne prononcez aucun nom de femme, sinon je me verrai forcé d'admettre que votre gentilhommerie de manières étant de trop fraîche date, comme votre titre, ne vous tient pas d'assez près à la peau.

Le baron sourit avec dédain.

— Il suffit, dit-il. Je vois bien, mon cher, que vous ne m'avez pas compris.

Et il s'éloigna de Pierre le plus tranquillement du monde, en haussant légèrement les épaules, comme un homme qui ne croit pas de sa dignité d'attacher la moindre importance à des injures subalternes.

Ce petit dialogue d'allure inégale et cahotée, qui avait eu lieu à voix basse, dans un coin du salon, en dehors de la clarté que projetaient les lampes au milieu de la pièce, n'avait attiré l'attention de personne, si ce n'est celle de Raymond. Quand la curiosité d'un homme est en éveil sur de pareils sujets, il est rare, on en conviendra, qu'elle s'assoupisse avant d'avoir obtenu pleine satisfaction. Le comte, dominé par ce qui était devenu son idée fixe, avait donc continué d'inspecter les gestes et le visage de ceux dont la complicité probable le préoccupait à un si haut degré, et son attention n'avait pas tardé à être tout entière absorbée par le colloque qui s'engageait à l'écart entre Pierre Lefort et le baron Levallet. De ce colloque il n'avait saisi, à part certain caractère confidentiel et mystérieux déjà bien fait pour le surprendre, que les signes extérieurs : les expressions de physionomie, le mouvement des lèvres; mais c'était assez pour comprendre qu'il y avait eu de l'un à l'autre interlocuteur un malentendu qui finirait peut-être comme une dispute. Le comte quitta tout aussitôt sa place, et, arrêtant au passage le baron, lequel s'apprêtait à rejoindre le cercle féminin qui occupait les abords de la cheminée :

— Que diable disiez-vous à Lefort tout à l'heure, baron, pour qu'il vous fît des yeux si méchans?

Levallet, pris à l'improviste, ne trouva d'abord que ces mots, universelle ressource des temporiseurs :

— Pardon!.. vous dites?

— Je vous demande, reprit Givré, ce que pouvait avoir Lefort à vous faire si mauvais visage.

— Peuh! fit le baron, je ne sais trop; nous n'étions pas d'accord.

— Ah çà, pas de querelle, n'est-ce pas?

— Vous voulez rire. Une querelle entre M. Lefort et moi!

— Eh! eh! je ne le crois pas si facile à vivre qu'il en a l'air, mon camarade Lefort, et, pour peu que vous lui ayez dit des choses blessantes ou simplement désagréables...

— Ce n'est pas lui qui était en cause; il s'agissait d'une femme que je n'attaquais pas, que je soupçonnais simplement de ne pas être à l'épreuve de toutes les tentatives ni de toutes les tentations, mais que lui, dans tous les cas, n'a pas qualité pour défendre, puisque cette femme est mariée,.. voilà tout! Vous voyez que c'est peu de chose.

Là-dessus, le baron, qui avait parlé d'assez haut tout d'abord et les lèvres dédaigneusement pincées, puis avec un air de satisfaction gouailleuse, passa sans plus regarder Givré. Celui-ci eut l'instinct qu'on venait, en quelques mots, de lui solder tout un arriéré de jalousies et de rancunes, et, sans se rendre compte le moins du monde du rôle qu'avait joué ou voulu jouer le baron, il demeura convaincu que

son infortune était connue avant même d'avoir été consommée. — Quant à Levallet, il nageait dans l'azur. Il se disait : « Allons! ce fat de Givré en tiendra tôt ou tard. » Et le souvenir de ses déboires, auprès de Clara Frémont d'abord, puis auprès d'Alice, avait perdu presque toute amertume, grâce à cette perspective de vengeance. C'était à peine s'il conservait encore, à l'endroit d'un rival deux fois préféré, quelque chose de cette inguérissable rancœur qui pousse les hommes à s'entre-jalouser, en matière d'amour ou d'amourette, avec plus de fiel et d'entrain que n'en apportent à leurs rivalités de sérail ou de coulisses les femmes les plus éhontées. C'était à peine même s'il sentait, à cette heure, l'imperfection d'une vengeance dont il n'était personnellement ni l'auteur ni l'instrument.

La soirée s'acheva dans un calme parfait, au sein de cette demi-torpeur qui, à la campagne, passé le crépuscule, semble impossible à éviter entre gens qui se connaissent ou se fréquentent assez pour que leur conversation respective ait irrémissiblement perdu tout prestige de nouveauté et toute chance d'imprévu. Une seule fois, pendant le cours de cette soirée, Alice adressa la parole à Pierre, et ce fut en prenant le bras du jeune homme au sortir de la salle à manger.

— Je rentre demain à Givré, lui avait-elle dit. Après-demain, je ferai, quel que soit le temps, une promenade en voiture dans les bois de Saint-Flavien, et je passerai, vers trois heures, au carrefour de la Margelle, près de l'Étang-Vieux. Veuillez vous y trouver; c'est à deux pas de ces carrières que vous visitez souvent.

Elle avait parlé sur un ton indifférent et très lent, comme si elle eût voulu que sa phrase durât tout juste autant que le court trajet qu'elle avait à faire au bras de Pierre; et, en effet, à peine avait-elle achevé qu'elle s'était éloignée, sans paraître avoir à attendre ou à demander la moindre réponse. Pierre, dans la soirée, chercha plusieurs fois le regard de la jeune femme, sans parvenir à le rencontrer; mais, lorsqu'il se retira, la longue poignée de main que lui donna Mme de Givré et le coup d'œil impérieux autant que caressant dont elle le gratifia ne permettaient ni illusion ni méprise quant à la gravité du rendez-vous.

Le lendemain matin, Mme de Vercillac et son mari apprirent sans étonnement, mais non sans tristesse, de la bouche même de leur gendre, que leur fille allait de nouveau les quitter pour rentrer à Givré. La marquise eût craint, en faisant la moindre observation, de compromettre les dernières et faibles chances d'entente qu'elle pouvait croire encore debout; elle s'abstint donc de témoigner à Alice, autrement que par la tendresse de ses embrassemens, la sollicitude et les angoisses qu'éprouvait son cœur de mère. C'était,

d'ailleurs, une femme de grand sens et de grande vertu, qui, sachant bien que les parens n'ont pas envers leurs enfans d'autres devoirs que de les dresser quand ils sont petits, de les instruire quand ils sont grands et de les laisser libres quand l'âge les a définitivement émancipés, ne se reconnaissait pas d'autre droit que d'attendre, attristée, les confidences de sa fille. Depuis longtemps, son affection s'était faite courageusement discrète, et rien, dans la conduite d'Alice, ne l'autorisait à provoquer l'expansion; la jeune comtesse quittait Bourville comme elle y était rentrée; évidemment troublée, malheureuse même, mais les lèvres volontairement scellées sur son secret. Quant au marquis, il était tout aussi réservé que sa femme, quoique pour d'autres raisons : comme la plupart des hommes, il avait la terreur des explications de famille et des complications d'existence.

VII.

Le petit territoire de Saint-Flavien, sis entre Givré et Bourville, forme une sorte d'îlot boisé au milieu du plateau qui sépare les deux communes. L'été, c'est un bouquet vert qui tranche agréablement sur la monotonie des cultures environnantes; l'hiver, c'est un lieu fort triste et fort laid, comme la plupart des lieux boisés, comme la campagne en général après la chute des dernières feuilles, quand le pittoresque ou la majesté des sites n'est pas là pour faire oublier l'absence de la verdure. Or, les bois de Saint-Flavien n'ont rien de pittoresque ni de majestueux; deux chemins carrossables, qui se coupent à angle droit, les traversent d'un bout à l'autre, en long et en large, ce qui ôterait aux amoureux et aux promeneurs toute chance de solitude s'il y avait dans ces parages des amoureux ou des promeneurs; — mais c'est à peine si l'on y voit des passans. Le point d'intersection de ces deux chemins, dont l'un relie Givré à Bourville, s'appelle le *Carrefour de la Margelle*, et, tout près de là, sous bois, se trouve un petit étang, dit *l'Étang-Vieux*.

Ce fut par une resplendissante après-midi d'hiver, succédant à de longs jours de neige, que Pierre se dirigea vers l'endroit qu'Alice lui avait désigné, l'avant-veille, comme lieu de rendez-vous. Étrange rendez-vous, en vérité! Et n'eût-il pas mieux valu qu'il s'abstînt d'y venir? Mais pouvait-il se dérober, alors qu'on n'avait même pas jugé nécessaire d'attendre sa réponse?.. Pourquoi donc Raymond, l'autre soir, avait-il à peine touché la main que lui-même, Pierre, ne tendait à son ami qu'avec effort? Autant de graves sujets de réflexion et d'inquiétude.

Un soleil de printemps, grâce à un de ces caprices que la nature semble vouloir de plus en plus substituer à la loi des saisons, fai-

sait fondre la neige le long des chemins et jetait partout des semblans de gaîté sur ces paysages morts, dont le linceul tombait. L'air léger, lumineux, caressant, charriait des atomes d'amour, fugitives et trompeuses promesses de renouveau. Bref, c'était un temps fait à souhait pour entretenir le doux émoi et la souriante ivresse d'amoureux allant par les chemins, les pieds dans la boue et le front dans les cieux, à la conquête d'un bonheur promis. Pourtant, Pierre Lefort marchait sans entrain, l'esprit rempli d'importuns soucis et d'amères préoccupations.

Dans sa hâte fébrile, le jeune homme était parti trop tôt; il flânait maintenant avec tristesse sur la route déserte, toute détrempée par le dégel, tout ensoleillée par le beau temps. Après avoir été jeter un coup d'œil distrait sur les carrières d'argile plastique qu'il faisait exploiter, depuis quelques mois, à la lisière des bois de Saint-Flavien, il vint s'asseoir sur un arbre abattu qui barrait à moitié le carrefour de la Margelle, et, songeur, le coude étayé sur sa canne, la tête appuyée sur sa main, les yeux à terre, il attendit.

Il y avait une demi-heure que Pierre, immobile dans cette mélancolique posture, analysait toutes les éventualités redoutables ou fâcheuses dont un pareil rendez-vous pouvait devenir l'origine ou le prétexte, lorsque le bruit sourd d'une voiture roulant doucement sur le sol humide et boueux du chemin de Givré le tira de sa méditation et lui fit tout à coup redresser la tête. Sous l'arche à la voûte ouverte et comme brisée que formaient les grands arbres défeuillés, Alice, assise sur le haut coussin du siège de sa voiture, un *duc* gracieux et léger, venait au trot rythmé et contenu de deux élégans chevaux gris, qui, irrités par la pression du mors, secouaient leurs têtes fines, sans parvenir à accélérer leur allure, que modérait avec science leur habile conductrice. C'était un ravissant spectacle que celui qu'offrait ainsi aux yeux de Pierre la comtesse de Givré dans son merveilleux équipage, la taille prise dans un dolman fourré, une toque à aigrette sur la tête, la main droite armée d'un long fouet, dont le manche uni et blanc semblait une baguette de fée. Et, en vérité, on eût dit une fée en costume d'hiver, parcourant dans son carrosse magique, rajeuni par la mode, son domaine boisé.

Aussitôt que la jeune femme aperçut Pierre, elle le salua de la tête, puis, rendant un peu la main à ses chevaux, elle arriva rapidement jusqu'à lui. Alors, arrêtant son attelage et tendant les rênes au groom :

— Vous! dit-elle à Pierre, bravo! Vous allez me donner votre bras, j'ai besoin de marcher... Rentrez! fit-elle en se tournant vers le laquais.

Et elle sauta à terre, en s'appuyant sur la main que lui offrait le jeune homme, qui, tête nue, s'était approché.

— Mais, dit Pierre en montrant la boue du chemin, vous n'y songez pas. Pour vous, les routes sont impraticables.

— Bah ! je suis formidablement chaussée.

Elle désignait du regard, en souriant, ses bottines, peu faites, quoi qu'elle en dît, pour d'aussi rudes épreuves ; et elle avait, à ce moment-là, une lueur joyeuse dans les yeux, un chant d'allégresse dans la voix. Mais, tout à coup, elle devint sérieuse et glissa son bras sous celui de Pierre. Après avoir fait ainsi quelques pas sur la route de Bourville, elle obligea son compagnon à rétrograder vers le carrefour, pour prendre l'autre chemin, qu'elle jugeait plus sûr, c'est-à-dire plus désert encore, et, ralentissant alors sa marche, le buste un peu incliné, frôlant presque de son épaule l'épaule de son cavalier, elle dit très doucement, avec un léger soupir :

— Je suis heureuse de vous voir... J'avais peur que vous ne vinssiez pas... Ma conduite est si étrange, et vous paraissiez si résolu à vous éloigner...

— Plus que jamais je suis résolu à ne pas compromettre davantage votre repos... Mais ma situation à Bourville me crée un double devoir, dont l'accomplissement est incompatible avec un départ précipité. Je ne suis pas seulement l'obligé de M. de Vercillac ; je suis son mandataire, des intérêts considérables m'ont été confiés...

Alice suspendit tout à fait sa marche, et, lâchant le bras de Pierre :

— Oui, vous songez à tout concilier au moyen d'une fuite déguisée, d'un départ longuement préparé... Eh bien ! il est déjà trop tard. Savez-vous où en sont les choses ?

Rapidement, tout d'une haleine, elle raconta ce qui s'était passé entre elle et son mari.

— Mais, malheureuse ! s'écria Pierre, vous avez sans retour sacrifié votre vie !.. Comment espérer maintenant que votre mari accepte jamais une de ces tristes mais utiles transactions, auxquelles tant de mauvais ménages doivent la paix et la dignité de leur existence ? Puisqu'il vous aime, il est jaloux et restera jusqu'à la fin, soyez-en sûre, votre geôlier, votre bourreau...

— Oui, interrompit Alice avec un sourire de défi, s'il me plaît de rester sa victime. Mais croyez-vous que ce rôle me convienne ?

— Ah ! tenez, dit Pierre bouleversé, je ne veux pas approfondir vos paroles ni descendre dans votre conscience... Voyons, avez-vous songé seulement que cet inconcevable aveu, qu'un criminel mouvement d'orgueil, ou mieux une crise de folie, a seule pu vous arracher, allait mettre promptement votre mari sur la véritable trace de votre amour ?.. Vous ne lui avez pas tout dit ; il se chargera bien de tout savoir. En ce moment même, ne l'y aidez-vous pas ? Vous défiez le sort... Voyons, qu'espérez-vous ? Que vous resterez libre auprès de moi ? Y avez-vous songé ?

— Et vous, songez-vous que mon silence eût autorisé toutes les tentatives?.. Ah! reprit-elle, tenant le jeune homme sous son regard, où elle savait mettre tout ce que sa voix se refusait à traduire, vous ignorez ce qu'est, ce que peut devenir la vie d'une femme qui n'aime pas son mari et qui en est aimée... Mieux vaut la révolte, mieux vaut l'outrage, mieux vaut le crime que certaines soumissions d'esclave ou complaisances d'épouse... Mieux vaut la mort même que la seule crainte d'avoir à se défendre contre certaines attaques... Tenez, hier et ce matin, je me suis assise en face de mon mari dans la salle à manger de Givré... Eh bien! cette immense pièce me paraissait encore trop petite, tant j'avais peur du voisinage, tant je trouvais lourd et brûlant le regard de cet homme qui m'aime, qui voudrait me haïr... et qui me guette, non pas tant peut-être pour sauvegarder son honneur que pour profiter d'une de ces défaillances de femme persécutée, d'une de ces lassitudes de femme qui lutte...

Elle s'arrêta toute frémissante en remarquant l'altération des traits de Pierre, éteignit lentement les flammes de ses yeux, et, d'un ton beaucoup plus calme :

— Je sais que je suis coupable, je sais du moins que je ne trouverais pas de juges pour m'absoudre, si je relevais d'un tribunal humain. Aucun grief à faire valoir contre mon mari, aucune accusation à formuler contre lui : aussitôt entendue, je serais condamnée. Mais que me fait à moi cette ridicule jurisprudence de la société qui ne reconnaît des droits à la passion d'une femme qu'autant que cette passion peut s'intituler vengeance et qui nous dénie jusqu'à la faculté de nous tromper, alors qu'on accumule autour de nous les ténèbres et les embûches? N'ai-je pas bien senti tout ce qu'a d'illusoire la résistance et de vain la raison, quand il s'agit d'un secret mouvement de l'âme dont on ne soupçonne la tendance qu'après l'avoir subi, dont on ne connaît la portée qu'après qu'on y a cédé? Une seule chose peut-être possède la force nécessaire pour faire obstacle à de pareils entraînemens : la foi religieuse; je l'ai perdue... perdue, précisément parce que je vous aimais.

Elle s'empara de nouveau du bras de Pierre, se remit à marcher, et en même temps, retrouva, peut-être sans l'avoir cherchée, l'attitude pleine de grâce et de séduction qu'elle avait prise tout d'abord : penchée vers le jeune homme, sur lequel elle s'appuyait, sa belle tête pâle et hautaine, qu'éclairait un mélancolique sourire, légèrement inclinée au-dessus de cette épaule masculine qui semblait l'attirer, c'était vraiment la tentation personnifiée; ce n'était pas une femme, c'était la femme même, la femme dans l'exercice de sa fonction, en pleine possession de son rôle éternel.

— Oui, continua-t-elle en hâtant un peu sa marche, à vous aimer

j'ai perdu la foi... Avez-vous deviné toutes les phases qu'a traversées ce terrible amour? Non. Écoutez.

De sa voix la plus pénétrante et la plus câline, elle entreprit alors l'historique de sa passion. Avec un charme infini, avec des raffinemens inouïs de chaste coquetterie et d'astuce ingénue, elle dit les premières et vagues atteintes de son mal, longtemps ignoré d'elle-même; et d'abord, cette sorte d'incompréhensible regret qui lui avait étreint le cœur après qu'elle avait eu engagé sa vie, cette mystérieuse angoisse, grâce à laquelle elle avait pleuré sur elle-même, comme la fille de Jephté, mais sans savoir pourquoi, dans cette matinée où Pierre avait cru surprendre une larme au coin de son œil troublé par la prière. Elle dit ensuite le travail de démoralisation qui s'était accompli dans son âme, lorsqu'elle avait pu comprendre quelle destinée était la sienne: épouse sacrifiée d'un homme qu'elle aimait d'une affection fraternelle et compatissante, à laquelle les habitudes et la camaraderie d'enfance avaient préparé les voies; amante désespérée d'un homme que tout séparait d'elle et qui, peu à peu, devenait pour elle le dieu uniquement adoré. Puis, elle dit comment, chaque jour, voulant se rapprocher davantage de celui qu'elle aimait en silence, jalouse des pensées de cet amant laborieux et distrait, aspirant à une communion d'idées qui la fît son égale et rendît plus étroits les liens mystiques qui l'attachaient à lui, elle s'était initiée de son mieux aux occupations du jeune homme, et comment elle avait réussi, d'après les indications assez vagues qu'elle lui avait arrachées au cours de leurs rares causeries, à pénétrer jusqu'au foyer de ses opinions, à remonter jusqu'à la source de ses croyances. Elle lui raconta qu'elle avait feuilleté de gros livres, aux titres menaçans, dans la bibliothèque du château.

— Ah! ajouta-t-elle en souriant, je ne peux pas vous dire par exemple que je sois parvenue à votre philosophie sereine. Les femmes seront toujours ou superstitieuses ou païennes... Eh bien! je suis païenne. Au contact de tous ces argumens philosophiques, vraiment formidables, dont je soupçonnais à peine l'existence, — notre ignorance est si profonde en ces matières, même, surtout peut-être quand on a fait semblant de nous instruire! — au souffle de la raison humaine s'échappant de ces pages hâtivement feuilletées, ma foi religieuse s'est évanouie... Mais, la foi partie, je n'ai plus trouvé Dieu. J'ai bien compris que le Dieu de Racine et du catéchisme, dont la « bonté s'étend sur toute la nature, » — ce qui ne l'empêche pas de jeter pêle-mêle à la souffrance tout ce qui sort de ses mains, créatures irresponsables et créatures humaines, — j'ai bien compris que ce Dieu-là est le Dieu des enfans et des poètes, un Dieu imaginaire; j'ai bien appris que le Dieu des hommes et des philosophes est un Dieu aveugle et sourd, qui ne

nous voit pas souffrir et ne nous entend pas crier, quoique tout, au-dessous de lui, soit infortune et misère, imprécations et doléances. Mais je me suis dit que l'un pouvait être, après tout, aussi faux que l'autre, et je les ai rejetés tous les deux... En fait de divinité, il n'y a de vrai, il n'y a d'existant que l'amour; lui seul entretient la vie, lui seul mérite un culte et des autels... Vous le voyez, c'est du paganisme pur...

C'était peut-être du paganisme, mais c'était surtout de l'amour, car sa voix avait pris un accent d'indicible séduction. Cette divine beauté, sous le marbre de laquelle circulait la vie et palpitait la tendresse, évoquait aux yeux de Pierre enivré les mythes gracieux de l'antiquité païenne, ainsi que les libres ébats des couples heureux de ces temps primitifs, pour lesquels la philosophie et la morale ne furent guère, — à ce que nous croyons, trop volontiers peut-être, — que des jeux salubres et facultatifs, comme les exercices de la palestre ou les luttes gymniques. Le jeune homme, au début de cette scabreuse entrevue, s'était montré inquiet, gêné, contraint; il avait roulé dans son esprit une foule de projets de discours vertueux et édifians; et voilà qu'à entendre le récit de cet amour qu'il avait inspiré, il perdait la notion du lieu, du temps, de la réalité, — de la morale aussi, qui s'enfuyait à tire-d'aile devant de si profanes aveux.

Tout entier captivé par le rayonnement de cette incomparable beauté, par le charme de cette voix grave et caressante, immobilisé dans ce rêve enfin réalisé et vécu, il ne songeait même plus à se retourner de temps à autre, pour s'assurer qu'aucun regard, qu'aucune oreille n'était là qui pût surprendre le secret de ces périlleux épanchemens. Il contemplait ce visage aux traits purs, d'expression habituellement altière, mais maintenant suave et implorante, ces yeux pleins d'énigmes et de promesses, ce svelte corsage dont les chastes linéamens, perdus parmi les fourrures, ne se révélaient à ses regards que par les battemens du sein; et les joies orgueilleuses du triomphe, en présence de cette superbe conquête, se mêlaient, malgré lui, à l'intime et douce félicité d'une prise de possession tardive.

Ils s'étaient arrêtés de nouveau, et la tête d'Alice occupait enfin sur l'épaule de Pierre la place longuement convoitée.

— Voulez-vous ma vie? Me donnez-vous la vôtre? murmura la jeune femme, en levant vers le visage de Pierre ses grands yeux alanguis, aux regards chargés d'amour et voilés par l'ivresse.

Au moment où le jeune homme se penchait sur ces yeux entr'ouverts pour les clore sous ses baisers, le pas d'un cheval se fit entendre au loin. Pierre tourna la tête, et l'effroi se peignit aussitôt dans son regard, une véritable angoisse se refléta sur ses traits.

— Dieu! vite!.. là!..

Et il entraîna Alice hors du chemin, l'enlevant presque de terre dans l'étreinte violente de son bras. Il la poussa ensuite, sans dire une parole, derrière un groupe d'arbres, qui, à la rigueur, pouvait les cacher. Ayant alors prêté l'oreille et n'ayant rien entendu, il expliqua à la jeune femme la cause de son émotion. En se retournant, il avait aperçu M. de Givré, à cheval, traversant, au grand trot de sa monture, le carrefour de la Margelle et paraissant continuer sa route vers Bourville. Sans doute, le comte ne les avait pas vus, car l'allure de son cheval était rapide, et il ne l'avait en rien modifiée après avoir traversé le carrefour; mais, par prudence, il fallait attendre quelque temps encore en lieu sûr. Or l'abri que leur offraient les quelques arbres dépouillés derrière lesquels ils s'étaient réfugiés ne pouvait être considéré comme suffisant. Ils gagnèrent l'étang, sans sortir du bois.

Ce vieil étang, dont l'eau jaunâtre dort et croupit éternellement sous les arbres, n'est pas dépourvu de poésie. On y peut voir un symbole: le symbole du triste état auquel semble condamné tout ce qui dure sans se renouveler. Mais le couple qui vint, ce jour-là, sur les bords de l'antique pièce d'eau, en quête d'un refuge contre l'indiscrétion des hommes, n'était épris ni de poésie sauvage ni de symbolisme rustique, du moins en cet instant de trouble; ce qu'il était venu chercher là, c'était le sûr asile d'une petite cahute récemment construite, dont la toiture était encore inachevée, et qui devait servir plus tard à serrer des outils de bûcheron. Dressé tout près de l'eau, l'humble édifice ne semblait assurément pas destiné à abriter des créatures humaines, mais les planches dont il était fait, neuves et nouvellement assemblées, pouvaient défendre contre tous les regards, sinon contre toutes les intempéries, ceux qui viendraient se blottir en leur étroite enceinte. La porte, que l'on venait à peine de poser sur ses gonds, était grande ouverte. Pierre poussa Alice à l'intérieur de la cabane et resta quelques secondes immobile à l'entrée, l'oreille tendue. On ne percevait d'autre bruit que l'égouttement monotone des eaux produites par le dégel, que la déclivité du sol envoyait à l'étang. La pente étant peu sensible, c'était une lente, multiple et plaintive stillation, dont le murmure incessant fatiguait l'oreille et faisait aspirer au retour de ce complet silence des bois que l'hiver a dépeuplés et engourdis. A travers l'entre-croisement des rameaux nus, le bleu du ciel se montrait comme une protestation de jeunesse éternelle au-dessus des passagères décrépitudes, des défaillances périodiques de la pauvre nature.

— Rien ! dit Pierre, toujours très ému. Vous n'avez rien à craindre pour l'instant.

Et, encore tout haletant, comme harassé, il s'assit sur le seuil de

la cabane, ou plutôt il s'y laissa tomber. Alice, debout derrière lui, lui frappa sur l'épaule.

— Non, rien, dit-elle d'un ton indifférent. Mais vous accaparez les sièges.

Elle faisait, en même temps, signe au jeune homme de se pousser un peu pour lui faire place.

— Oh ! pardon ! fit Pierre en se levant.

Elle l'obligea de se rasseoir.

— Comme cela, nous serons très bien, dit-elle en s'installant sur la pierre humide qui formait le seuil, et nous pourrons attendre que les chemins soient libres.

Elle était forcée, tant l'espace était exigu, de se serrer contre son compagnon, lequel la regardait amoureusement et finit par lui dire, quand l'émotion qui l'avait envahi, à la pensée qu'elle pouvait être surprise par son mari, se fut en partie dissipée :

— Un palais cette hutte !

— Oui, répliqua-t-elle avec un radieux sourire, avec vous, un palais !

Son calme était étrange, elle n'avait pas eu une seconde d'effarement, et ses paroles, le son de sa voix lui-même, ne révélait aucune angoisse cachée. Mais bientôt elle ajouta d'un air sombre :

— Oui, mais... après ?

Pierre baissa la tête.

— Ah ! c'est qu'il y faut songer, reprit Alice avec une sorte de véhémence. Après, c'est ce soir, c'est demain, c'est toujours ! A cette minute de tête-à-tête et d'enchantement va succéder une éternelle séparation... Pour vous encore, ce ne sera que le chagrin, le chagrin dont le temps, à la longue, absorbe l'amertume ; mais, pour moi... Ah ! pour moi, ce sera le plus cruel et le plus odieux des supplices... Pierre, il ne faut pas que cela soit !

Elle s'était tournée vers Pierre, et son visage se trouvait si près de celui du jeune homme que celui-ci sentait passer sur lui la caresse de son haleine. C'était comme un avant-goût de baisers, qui provoquait la bouche de cet amoureux assoiffé de caresses. Il n'y put tenir, et ses lèvres avides s'appliquèrent sur les lèvres fraîches et entr'ouvertes de son adorée compagne.

Alice laissa tomber sa tête sur la poitrine de Pierre et se serra contre lui.

— Enfin ! dit-elle avec un long frisson. Gardez-moi là, voulez-vous ?

— Vous garder là ! répondit le jeune homme en prenant les mains d'Alice et en l'écartant un peu de lui pour la voir de face, ah ! je le voudrais. Si peu que ce bonheur parfait dût avoir de durée, il effacerait jusqu'au souvenir de mes tourmens passés et me dispense-

rait de vivre ensuite... Hélas! mon rôle est plus difficile... Il n'importe! Maintenant je vous appartiens. Écoutez.

Lui tenant toujours les mains, il se leva, l'attira à lui, et, les yeux fixés sur ces yeux couleur d'océan, où le soleil déjà près de l'horizon, jetait, à travers les arbres chauves, les paillettes rouges de ses derniers feux, il lui demanda avec une solennité sans emphase si elle était bien résolue à déserter son foyer, si elle était bien assurée de tout préférer à la vie qui lui semblait réservée, tout, y compris l'incertitude et les trivialités d'une existence qui pourrait être difficile, qui, à coup sûr, serait modeste.

— Oui, je préfère, je vous le jure, articula nettement Alice, la vie, quelle qu'elle soit, que je vous devrai, et je préférerais mille fois la mort à ce qui m'attend là-bas, si j'y demeure enfermée.

Comme en toute femme vraiment belle, à l'heure où l'amour la possède tout entière et l'illumine de ses rayons enchantés, il s'opérait en la personne de Mme de Givré une transfiguration divine; sa beauté, à cet instant d'exaltation et de folie, se faisait surhumaine. Pierre, déjà bien complétement subjugué, fut ébloui de ce resplendissement nouveau, et il ne put que s'incliner sur les mains d'Alice, qu'il baisa avec une sorte de respect attendri. — Après les quelques secondes de silence qui suivirent ce muet serment, ce solennel engagement d'honneur de manquer à l'honneur, le jeune homme prit le bras de la comtesse et le mit doucement sous le sien, en disant :

— Je vais vous reconduire jusqu'à Givré, c'est-à-dire jusqu'à l'entrée du village... Vous attendrez qu'une lettre de moi, que je saurai vous faire parvenir en secret, vous apprenne à quel parti nous devrons nous arrêter; mais, quoi qu'il arrive, vous serez à moi... J'ai peur, — ajouta-t-il en changeant de ton, — j'ai peur pour vous de ces brumes du soir dont nous sommes déjà tout imprégnés, comme aussi de cette boue glacée dans laquelle nous marchons...

Ils s'en allèrent ainsi, elle appuyée sur lui, lui penché vers elle, à travers le bois, puis sur la route de Givré, qu'éclairait à peine alors une lueur crépusculaire. Et leur causerie était joyeuse, intime et douce comme un simple bavardage d'amoureux. A les entendre, nul n'eût supposé que cette femme allait se mettre hors la loi, que tous deux allaient se mettre hors l'honneur. — Que pèsent, à ces heures-là, les systèmes complets de morale à l'usage des esprits philosophiques? La morale des philosophes est une morale de cabinet qui ne les suit guère dehors. Tant qu'on en raisonne doctoralement, *inter libros* ou *inter pocula,* c'est superbe, plein de simplicité, de grandeur et d'harmonie; mais deux beaux yeux que l'amour fait arder ont vite raison de toutes les rigueurs théoriques de ces belles doctrines, lesquelles sembleront toujours à quiconque ne les a pas inventées de simples jeux de savans. Et, fût-on soi-même

l'inventeur du système réfrigérant dont on invoque le secours dans les grandes crises de la passion, on ne tarde pas à se dire, mettant de côté tout amour-propre d'auteur, qu'il n'y a pas de système qui vaille une caresse de femme aimée, ni de traité de morale indépendante que l'on puisse mettre en balance avec l'immorale, mais toute-puissante volupté d'un amour heureux. Seule, la morale religieuse peut vous permettre de résister peut-être à de pareilles secousses, à de pareils chocs, quand on a prêté le col à son joug; mais il advient assez fréquemment que les gens pieux déposent le joug un peu avant d'avoir à l'utiliser, sauf à le reprendre ensuite. Il est parfaitement vrai que le diable et Croquemitaine auront toujours ici-bas, pour peu qu'on y croie, plus d'autorité et d'influence que toute la sagesse et toute la philosophie du monde; mais il y a des instans où les plus dévots cessent de croire au diable, où les plus enfans cessent de croire à Croquemitaine. De sorte que la fuite est bien réellement notre seule défense. Or Alice, qui avait été chrétienne et ne l'était plus, n'avait jamais eu l'intention de fuir, et Pierre, simple philosophe, en avait perdu la force.

VIII.

Dans la matinée de ce même jour, M. de Vercillac avait reçu la visite de sa sœur. M[lle] Herminie, après quelques menus propos, avait abordé un sujet de conversation qui avait immédiatement donné au marquis un front sourcilleux, en dépit de la grande amitié qu'il portait à sa sœur, laquelle, étant son aînée d'un lustre ou deux, lui avait jadis à peu près servi de mère.

— Il se passe ici des choses graves, mon cher Guy, avait dit la vieille fille. Alice est tout à fait malheureuse, tu le sais, et le retour de son mari ne m'a pas paru lui faire plaisir. Or il y a, non loin d'elle, quelqu'un que tu aimes beaucoup, quelqu'un qui est d'ailleurs presque digne d'être aimé, et qu'elle ne doit pas détester... Tu me comprends?

— Pas le moins du monde, avait répondu le marquis un peu sèchement.

— C'est de M. Lefort que je veux parler, de M. Lefort, qui a, je ne l'ignore pas, toutes sortes de vertus... laïques, mais dont l'enfarinage ne me dit rien qui vaille. Les hommes sans religion...

— Ah! pardon!.. je te ferai observer, ma chère amie, qu'en voulant noircir Pierre, c'est ta nièce que tu salis. Quant à la religion, que tu fais intervenir à tout bout de champ, et que tu invoques souvent bien mal à propos, permets-moi de te le dire, si son efficacité s'applique à ces choses-là, il me semble qu'elle devra protéger suffisamment Alice, qui est pieuse.

— Qui était pieuse, avait insinué Mlle Herminie.

— Au surplus, en voilà assez, avait dit le marquis. Ces commérages bien intentionnés me déplaisent presque autant que les autres.

Mlle de Vercillac s'était retirée, très blessée de l'accueil fait par son frère à ses révélations et à ses conseils. En réalité, elle n'avait voulu que s'acquitter d'un devoir, et l'on aurait grand tort de croire que sa double qualité de vieille fille et de dévote avait dû nécessairement lui inspirer, en cette occurrence, des sentimens bas et malveillans. C'était, au fond, une nature droite, que n'avait pu fausser l'abus même des directeurs de conscience, ces magistrats essentiellement amovibles, que l'on est bien forcé de changer souvent, pour peu que l'on tienne, comme Mlle Herminie et tant d'autres dévots des deux sexes, à être dirigé selon ses goûts. Elle était venue voir son frère et lui avait parlé sans aucune arrière-pensée, mue seulement par le sincère désir de l'éclairer et de prévenir des catastrophes domestiques que lui avaient fait pressentir de toutes récentes observations. Aussi était-elle partie fort en colère contre son cher Guy et passablement irritée contre sa belle-sœur, que, par habitude, elle rendait responsable de tout ce qui la choquait ou lui déplaisait dans la conduite du marquis.

La pauvre Mme de Vercillac était pourtant bien innocente de tout cela; elle avait même évité de parler à son mari (qui ne tenait guère à ce qu'on lui en parlât) des misères conjugales de leur fille et de ses propres tristesses à elle; et, d'ailleurs, pour tout dire, mise en garde contre le danger seulement depuis deux jours, elle ne considérait pas la situation comme désespérée, parce qu'elle ignorait la véritable origine de la séparation des époux, peut-être aussi parce qu'elle avait toujours tenu Pierre Lefort en une singulière estime.

Si Mlle Herminie était, ce matin-là, en quittant Bourville, de vraiment méchante humeur, elle avait laissé son frère dans des dispositions d'esprit assez sombres. L'entretien qu'il venait d'avoir avec sa sœur, bien qu'il eût pris soin de l'interrompre, avait eu pour effet de rappeler au marquis certaines réflexions pénibles que lui-même avait faites sur l'aspect nouveau des tribulations du ménage Givré. Pour se soustraire à l'incommode fardeau d'aussi chagrines pensées, M. de Vercillac sortit de bonne heure dans l'après-midi, et, ayant secoué la fâcheuse inquiétude qui pesait sur lui, il alla rendre visite à la vicomtesse de Rivemont, chez laquelle il avait pris, depuis bien des mois, la douce habitude de venir chercher le complément de son bonheur. Là encore, ses ennuis le guettaient; à certains jours, nos soucis, lorsque nous les voulons fuir, semblent nous dresser embuscade sur embuscade. Ceux du marquis l'attendaient

dans un petit salon rouge où il se croyait en droit de ne pas avoir à redouter leur présence. A peine était-il assis auprès de Mme de Rivemont, comme toujours fort belle, et dont le teint empruntait de la couleur vive des tentures, encore avivée par un feu clair, un éclat particulier, que l'hospitalière personne lui dit, en coupant court aux complimens de vieux style, mais d'agréable tournure, que lui débitait le galant gentilhomme :

— Ah çà, mon ami, savez-vous que votre fille m'inquiète ?

Le visage du marquis se rembrunit, et ses sourcils se froncèrent imperceptiblement.

— Oui, reprit Mme de Rivement, c'est positivement le dernier période de la crise. Il y a des symptômes de lassitude, et il y a eu, l'autre jour, une échappée vers... vers l'idéal... Le tout m'a donné fort à penser. J'ignore ce qui s'est passé entre ces jeunes conjoints, mais c'est plus grave que je ne le croyais, que vous ne le croyez peut-être.

Le marquis eut un mouvement d'impatience, qu'il ne réprima qu'à grand'peine.

— Bah! fit-il avec une feinte insouciance, tout s'arrange, allez!

Mme de Rivemont n'insista pas et s'abstint de faire part à M. de Vercillac de ses remarques personnelles, fort nombreuses, on peut le croire, car, bien qu'il ne se fût jamais rien passé de très caractéristique en sa présence, certains regards d'Alice, certaines expressions de physionomie, mille détails enfin avaient dû nécessairement la frapper, outre les incidens plus significatifs que l'épais bon sens d'un Levallet avait pu suffire à interpréter avec justesse. Le marquis, dépité et même sérieusement chagrin de retrouver partout, et jusque dans le boudoir de sa dame, les papillons noirs qui, depuis deux grands jours, lui taquinaient la cervelle, compromettant cette parfaite quiétude mentale qu'il devait à son existence campagnarde, le marquis abrégea notablement sa visite et revint à Bourville, presque résigné à subir l'incommodité d'un tracas d'esprit prolongé.

Ces dispositions méritoires n'étaient pas superflues.

En effet, comme il arrêtait son phaéton devant le perron du château, M. de Vercillac remarqua un cheval sellé, qu'on promenait dans le voisinage des écuries. Ayant reconnu un des chevaux de Raymond, le marquis se prépara à endurer une conférence laborieuse. Il s'informa de la marquise; elle était sortie : la suprême douceur de cette alliance lui était refusée, au moment peut-être où de graves et irréparables propos allaient être échangés. Néanmoins, le gentilhomme fit bonne contenance, et, sur un mot de son valet de chambre, qui venait au-devant de lui, il monta délibérément l'escalier.

En entrant dans son cabinet, M. de Vercillac se trouva nez à nez avec Givré, qui, depuis une grande demi-heure, s'y promenait, les

mains derrière le dos, en proie à la plus vive impatience et à la plus manifeste irritation.

— Tu as à me parler, Raymond? dit le marquis en tendant la main à son gendre et en congédiant d'un signe son valet de chambre.

Givré attendit que la porte eût été refermée, puis il regarda son beau-père, et, sans préambules, lui dit avec un sourire plus contraint qu'ironique :

— Vous croyez toujours, n'est-il pas vrai, que, dans le différend secret qui nous a séparés, ma femme et moi, c'est moi qui ai eu tous les torts, et que je dois, par suite, porter le poids de toutes les responsabilités?

Le marquis s'apprêtait à répondre, lorsque Raymond reprit :

— Eh bien! il est temps que ce quiproquo prenne fin. La vérité, la voici, et la voici tout entière...

Alors, d'un ton bref, tranchant, amer, Givré raconta ce que l'on sait, plus ceci :

— Or, connaissant tout ce que je connaissais, ayant deviné tout ce que j'avais deviné, vous ne vous montrerez pas surpris que j'aie espionné ma femme. En voyant tantôt atteler sa voiture, bien qu'elle n'eût pas donné d'ordres devant moi, j'eus tout de suite l'idée de faire seller un cheval pour la suivre... Je l'ai suivie... oh! fort habilement, à travers bois, et j'ai regagné le grand chemin sans que mes manœuvres aient pu être surprises, mais non sans l'avoir vue, elle, ma femme,.. oui, Alice! dans les bras de cet homme qui vous doit tout...

Le comte de Givré s'arrêta, suffoqué par ce souvenir. Il n'était plus lui-même. L'homme élégant et correct qui avait, en mainte occasion, poussé le souci du genre jusqu'aux extrêmes limites du factice et du convenu, était, à ce moment-là, un homme tout simplement, et un homme malheureux, souffrant d'un mal vulgaire qu'a ridiculisé la jovialité publique. Mais, à le voir ainsi, les traits contractés, le teint décomposé, la parole sifflante, on ne pouvait douter qu'il n'y eût dans son cœur autre chose que la rancune, le désir de vengeance qui anime tous les maris trompés : il était évident que cet infortuné aimait sa femme plus que jamais. M. de Vercillac essaya de prononcer quelques-unes de ces paroles de circonstance à l'aide desquelles on veut avoir l'air de se donner le change à soi-même, mais sa loyauté ne lui permit pas d'aller bien loin dans cette voie. D'ailleurs, Raymond l'avait interrompu d'un mot :

— J'ai vu,.. vous dis-je!.. Et puis, ajouta-t-il, si elle n'est pas encore la maîtresse de cet homme, elle le sera demain... Oh! voilà qui dérange toutes les théories, n'est-ce pas, et qui bouleverse cette psychologie niaise d'après laquelle tous nos actes ont des antécédens et des conséquens, cette science du cœur humain

qui met la vie en syllogismes?.. Comme si la logique des caractères pouvait exister au même titre que celle des faits! Comme si ce qui souffre, ce qui aime, ce qui sent, pouvait être régi par des lois immuables!.. Je suis sûr qu'avant le mariage de votre fille, ma tante et vous, vous avez longuement discuté les chances de bonheur que présentait une pareille union, et que, pas un instant, vous n'avez songé, ni l'un ni l'autre, que je pourrais jouer le rôle de victime au lieu de celui de tortionnaire, que vous me croyiez plus ou moins capable de remplir? Eh bien! le libertin ne demandait qu'à être un mari parfait, et la jeune fille irréprochablement élevée n'aspirait qu'à devenir... Mais que sert de récriminer et de disserter?.. Voici ce que je suis venu vous dire. Je ne veux pas de bruit, pas de scandale; ni duel ni tragédie. L'homme qui est aimé de votre fille, recueilli et élevé ici par charité, y occupe encore une place qu'il ne doit qu'à votre malencontreuse sollicitude; cet homme est un employé, quelque chose comme un valet: chassez-le... Il est trop bas pour ma haine.

Le comte eut un geste violent, où s'affirmait, avec une toute-puissante éloquence, cette haine qu'il lui répugnait d'avouer.

— Soit! dit M. de Vercillac, qui, souffrant cette fois d'une peine profonde, se livrait tout entier à sa douleur et parlait comme on parle en rêve.

Il était debout devant la cheminée, les bras croisés, mordant avec fureur sa lèvre et sa moustache, sans parvenir à refouler toutes les larmes qui lui montaient aux yeux. Le coup était un peu rude pour ce privilégié qui n'avait jamais eu à prendre la vie bien au sérieux, et que le sort n'avait jamais frappé qu'avec des armes émoussées. Atteint dans ses affections et dans son honneur, il chancelait et demeurait tout étourdi, ne sachant vraiment ce qu'il avait à dire ou à faire. Toutefois, l'image de sa fille, malheureuse peut-être dans l'avenir autant qu'elle pouvait être coupable dans le présent, s'offrit à lui.

— Et Alice? demanda-t-il en relevant la tête.

— Chassez cet homme, répondit le comte, je me charge d'elle.

Ces mots furent dits d'un ton sec. Mais l'inquiétude, l'anxiété de l'amour paternel alarmé s'était si bien fait jour dans la brève question que M. de Vercillac avait adressée à son gendre, que celui-ci ne put se défendre d'ajouter :

— Rassurez-vous; je ne veux que sauver ce qui peut être sauvé : mon nom. Votre fille ne courra de danger que tant que la présence de Pierre Lefort en ce pays m'exposera à revoir ce que j'ai vu. Lui parti, lui chassé... chassé, vous m'entendez? j'y tiens, lui chassé, je remettrai ma femme entre vos mains, et je m'éloignerai. Telle n'était pas d'abord mon intention; mais je sens que si je restais

seul à seule avec elle, fût-ce comme geôlier, fût-ce comme bourreau, je souffrirais plus qu'elle-même... Quand elle sera sous votre toit, confiée par moi-même à votre garde, votre honneur se trouvera deux fois solidaire du mien, et, maintenant que vous êtes averti...

La voix du comte tremblait; le ressort de sa volonté, trop tendu, allait se rompre. Il le sentit.

— Allons! dit-il, vous m'avez compris; que ce soit chose faite dès ce soir.

Et il sortit en hâte.

M. de Vercillac ne réfléchit pas longtemps à la conduite qu'il devait tenir; quelque pénible que fût pour lui la démarche que lu imposaient les circonstances, il devait à son gendre, il se devait à lui-même de l'accomplir sur l'heure. Il sortit donc immédiatement et se dirigea vers les Verreries.

La nuit était venue, mais claire et sereine comme une nuit d'été. La masse sombre des constructions de la manufacture, percée çà et là de baies de feu, qui semblaient les lucarnes de quelque enfer en miniature, découpait sa lourde silhouette sur un fond d'azur argenté où brillaient doucement, comme en un champ sans limites, ces pâquerettes d'or pâle qui sont les étoiles de notre ciel. Le marquis, sans pousser jusqu'à l'usine, alla directement sonner à la porte du pavillon de Pierre Lefort, situé à l'entrée d'une grande cour pavée qui précédait les bâtimens d'exploitation. On lui dit que le jeune homme n'était pas rentré, mais qu'il pouvait être à la verrerie; M. de Vercillac envoya quelqu'un s'en informer, déclarant qu'il attendrait. Il fut alors introduit dans le cabinet de l'ingénieur, petite pièce rudimentairement meublée, veuve de tapis et privée de toute décoration profane, mais encombrée de livres, d'instrumens, de fioles, de morceaux de minerai, d'échantillons de terre, de verre et d'émaux, et, en dépit du désordre que comportait nécessairement un pareil entassement d'objets divers, fort propre, avec son plancher ciré, ses murs garnis de rayons soigneusement époussetés et son gigantesque bureau d'acajou luisant, qui occupait un bon tiers de l'espace.

Lorsque, dix minutes plus tard, Pierre ouvrit sa porte, il était peut-être tout aussi ému que le marquis, bien qu'il ne pût rien savoir de ce qui l'attendait. C'est que, durant le trajet de Givré à Bourville, qu'il avait fait seul, à la nuit tombée, l'amoureux enthousiasme, la surexcitation passionnelle qui, l'emportant aux cieux, lui avait fait perdre de vue la terre ainsi que les chagrines exigences de cette élastique, mais tenace morale, dans le tyrannique réseau de laquelle les consciences droites ou routinières se retrouvent tôt ou tard emprisonnées, toutes ces capiteuses fumées

qui l'avaient un instant enveloppé, s'étaient graduellement dissipées dans la solitude et le silence, parmi les ombres étendues sur les champs endormis. C'est qu'il se sentait moralement diminué, et qu'il avait peur qu'on ne s'aperçût de ce brusque affaissement de son âme; c'est qu'il frémissait à la pensée de se retrouver en présence du seul homme qu'il n'eût pas le droit de contrister, dût le repos de cet homme lui coûter le bonheur et la vie; et cela, après s'être solennellement engagé à le couvrir de honte, à l'accabler de chagrin. — Peut-être aussi les sens du jeune homme, affinés par de récentes et subtiles émotions, ou tout simplement ébranlés par un trouble profond, lui permettaient-ils de pressentir en partie ce qui lui était réservé.

M. de Vercillac, qui s'était assis dans un coin, se leva en voyant paraître Pierre. Son visage, sortant de l'ombre, subitement éclairé par la flamme du foyer et par les lueurs tremblotantes de deux bougies qu'on avait allumées sur le bureau, était empreint d'une sévérité douloureuse qui frappa vivement le jeune homme et acheva de le préparer à quelque coup terrible. Il n'y eut pas, d'ailleurs, entre les deux hommes, un de ces interminables silences qui, pour l'ordinaire, préludent aux scènes pathétiques. Le marquis se hâta de prendre la parole, comme s'il eût craint que Pierre, le devançant, ne lui rendît plus difficile encore sa tâche déjà bien ardue.

— Pierre, dit-il d'une voix qu'il faisait d'autant plus sèche qu'il la sentait plus près de s'amollir, il s'est passé chez moi, sans que je m'en doutasse, une chose triste et grave : ma fille, en butte aux coupables galanteries d'un homme que nous traitions, Mme de Vercillac et moi, comme un autre enfant, a eu la faiblesse de répondre à ces viles avances; elle s'est oubliée jusqu'à accepter des rendez-vous au dehors... J'ose espérer que vous me dispenserez d'insister et que vous m'épargnerez le pénible et répugnant devoir de faire comprendre à celui dont il est en ce moment question que son séjour ici ne saurait se prolonger, fût-ce de vingt-quatre heures... Vous voudrez bien, n'est-ce pas? remettre ce soir même le service, sous un prétexte ou sous un autre, aux mains de la personne que vous considérerez comme la plus apte à remplir temporairement les fonctions de directeur... Adieu!

— Monsieur!.. dit Pierre d'un ton hésitant.

Il ne trouvait rien à ajouter. M. de Vercillac, après avoir imperceptiblement incliné la tête, avait mis la main sur le bouton de la porte, et le jeune homme cherchait en vain la phrase, le mot qu'il fallait dire, et que, deux ou trois heures auparavant, il eût encore si aisément trouvé. Il lui semblait qu'il pouvait sauver Alice et lui-même de la honte qui les guettait tous deux, et pourtant le souvenir de l'engagement qu'il avait pris lui fermait la bouche. Il sen-

tait que le marquis croyait Mme de Givré plus souillée qu'elle ne l'était ; il devinait que le comte, qui certes avait dû les surprendre, partageait cette terrible erreur ; et, atterré, il se taisait. Il se taisait, parce que le cri de la vérité même s'échappant de ses lèvres n'eût encore été qu'un mensonge ; n'est-ce pas, en effet, mentir que de se dire honnête, quand on ne l'est plus que pour quelques heures ? Et même, n'avait-il pas déjà cessé de l'être, lui qui avait promis le déshonneur à la fille de ses bienfaiteurs, à la femme de son ami ?

M. de Vercillac s'était retourné à l'appel de Pierre, semblant attendre au moins un essai de justification ; on eût dit que, malgré sa hâte d'en finir, il ne s'en allait qu'à regret. Néanmoins, aucune parole n'ayant suivi la timide interpellation qui l'avait arrêté, le marquis ouvrit la porte et sortit. Pierre le laissa partir. Resté seul, il se mit à pleurer en silence, assis près de son feu mourant.

IX.

Sept heures sonnèrent. La flamme des bougies à demi consumées vacillait sous le vent froid que laissait passer la porte restée entr'ouverte ; le feu était éteint ; et Pierre, immobile, accablé, le front dans ses mains, continuait de repasser sa vie, sans y découvrir d'autre jour à biffer que ce jour maudit, qui, un instant irisé par l'amour, s'achevait dans les pleurs. Depuis deux heures que M. de Vercillac l'avait laissé là, il n'avait pas bougé, s'abîmant dans des méditations désolées et sans fin, ne pouvant se faire à l'idée de quitter, la tête basse et le remords au cœur, ces lieux où il avait été recueilli, élevé, comblé de bienfaits. Pourtant, cette fois, le timbre de la pendule le tira de sa douloureuse torpeur ; il se leva et promena autour de lui ses regards, que n'obscurcissaient plus les larmes, passant en revue tous ces objets familiers à ses yeux, qui faisaient un peu partie de sa vie maintenant, et qu'il allait quitter précipitamment, comme un employé infidèle que l'on congédie, comme un laquais qu'on chasse. Depuis un instant, il avait le cœur plus léger, la conscience plus libre ; son bain de larmes l'avait presque lavé de ses remords ; il en venait à se dire que si quelques secondes de défaillance, après des années de lutte et de triomphe, pouvaient vous reléguer au rang des criminels, la vie était décidément une misérable comédie qu'il fallait jouer en riant. Comme à tous ceux que le sort frappe sans mesure et sans justice, et qui, faute de sentimens religieux, ne peuvent voir dans l'excès même de leur souffrance un signe d'élection et un gage de bonheur à venir, il semblait à Pierre que la rigueur de sa condition présente l'affranchissait de toute obligation ; que tous les liens moraux qui l'avaient si long-

temps meurtri venaient de tomber ensemble à ses pieds. Et, libre enfin, il se levait pour achever ce que le destin avait voulu qu'il commençât. — Oui, il allait partir; mais il ne partirait pas seul...

A ce moment même, deux coups rapides du heurtoir retentirent sur la porte d'entrée et furent presque aussitôt suivis de deux coups de sonnette également précipités. La femme qui était au service de Pierre se hâta d'ouvrir, et le jeune homme, allant au-devant de son visiteur, se trouva face à face avec la comtesse de Givré. Tous deux se regardèrent et demeurèrent un instant sans paroles. Pierre, le premier, reprit son sang-froid.

— Madame, dit-il, M. de Vercillac est venu vers cinq heures, mais il y a longtemps qu'il est parti.

— Ah!.. Il n'importe; j'ai deux mots à vous dire. Voulez-vous me recevoir?

Pierre s'inclina et poussa la porte de son cabinet, en s'effaçant pour livrer passage à Alice. Celle-ci, à peine entrée, fit signe au jeune homme de fermer sa porte, qu'il laissait ouverte par délicatesse :

— Quelle imprudence terrible! dit-il après avoir obéi. — Vous ne savez donc rien?

— Je sais tout, répondit tranquillement la jeune femme, en jetant un rapide coup d'œil sur les objets qui l'environnaient et en se débarrassant du lourd manteau qui l'enveloppait. — On nous a vus, on a parlé, on veut vous faire chasser. Or je ne veux pas qu'on vous chasse sans que j'aie pu vous dire encore une fois que je suis toute à vous... Et puis, quand j'ai appris ce qui s'était passé et ce qui allait probablement se passer encore, j'ai eu peur; j'ai craint, je vous l'avoue, que, sous le coup d'une émotion trop forte, ou repris tardivement de je ne sais quels scrupules ou quels remords, vous ne partissiez sans même tourner vers moi la tête pour me faire le signe que j'attends...

Plus belle et plus pâle que jamais, elle venait à Pierre avec un éblouissant sourire, un sourire à faire éclore le crime en un cœur d'enfant. Il y avait dans tous ses mouvemens une harmonie majestueuse et savante, mais comme ignorée d'elle, qui ajoutait au féerique prestige de sa beauté mystérieuse un irrésistible attrait. — Cette femme, si elle s'en fût souciée, eût foulé sous ses pieds des légions d'hommes prosternés.

— Ah! c'est que maintenant, dit-elle en prenant les mains du jeune homme, maintenant, la vie sans vous serait la mort...

— Et la mort avec moi? demanda Pierre en la couvrant d'un regard ardent.

— Le paradis! murmura-t-elle. — Mais pourquoi la mort, quand la vie nous est ouverte? Savoir mourir, c'est la science des ignorans; n'en avez-vous point d'autre, ô mon savant?

Elle s'assit et le fit asseoir à ses pieds; puis, elle lui prit la tête, qu'elle appuya sur ses genoux, et, d'une voix doucement railleuse :

— Reposez là votre front; c'est l'oreiller que le sort vous donne, pauvre proscrit!

Ce mot réveilla Pierre, que berçait la voix d'Alice. Il se redressa à demi :

— Voyons, qu'êtes-vous venue faire ici? dit-il. Vous perdre sans rémission et sans profit? Qui vous y obligeait? Ne pouviez-vous attendre?.. Voyons, dites, comment avez-vous songé à cette nouvelle et déplorable incartade?

— Je vous l'ai dit, j'avais peur... En outre, j'étais exaspérée. A peine venais-je de rentrer que mon mari a pénétré chez moi, l'air agité, railleur, méchant : « Je vous annonce, m'a-t-il dit, que vous n'aurez plus à redouter dorénavant les assiduités et les insolences de M. Pierre Lefort. Je l'ai fait chasser. » Je ne sais pas au juste ce qui s'est passé en moi à ce moment-là, mais j'imagine que le bouleversement de mon âme avait gagné mon visage, car mon mari, qui était entré chez moi, encore tout tremblant de colère, se calma subitement et me laissa seule... C'est horrible, c'est monstrueux à dire... mais depuis deux ou trois jours que je le vois sans cesse se dresser entre vous et moi, je le hais, cet homme, presque autant que je vous aime...

— Taisez-vous, malheureuse! s'écria Pierre en se levant tout à fait. Il est inutile de joindre le blasphème à tout le reste.

— Je ne savais que faire, reprit Alice; je n'avais aucune idée arrêtée, je ne formais aucun projet, mais je me sentais incapable de rester à Givré, d'y passer la nuit sans nouvelles de vous, dans l'anxiété qui me tordait le cœur, parmi les alarmes qui m'affolaient. Je fis atteler le coupé, je dis que j'allais dîner à Bourville, où je compte, en effet, passer la soirée; mais, en route, j'ai donné l'ordre d'arrêter à la verrerie, et je suis venue ici, laissant ma voiture à la grille. Voilà tout.

— Ainsi, dit Pierre d'une voix lente, en sortant d'ici et à la veille de vous enfuir avec moi,.. avec moi, votre amant de demain, vous irez, le front calme, vous asseoir à la table de votre mère?

Alice fronça le sourcil.

— Ah! tenez, dit-elle avec un sourire de dédain, votre amour a d'étranges défaillances. Voilà que vous allez vous étonner de ma conduite, me la reprocher peut-être avec la sévérité d'un juge, alors que vous ne devriez avoir pour moi que la sollicitude d'un complice...

Elle s'arrêta, voyant l'air sombre de Pierre.

— Vous parlez de ma mère, reprit-elle d'une voix plus douce; ce n'est pas seulement une sainte : c'est une martyre, dont j'ai compté

les larmes et les blessures. Et mon père cependant est un des meilleurs parmi les mauvais maris. Et l'on s'étonnerait qu'il y ait, de temps à autre, des femmes comme moi pour venger les femmes comme ma mère!

La demie sonna.

— L'heure passe, dit Alice.— Hâtez-vous de décider ce qu'il nous reste à faire.

Pierre la prit dans ses bras, l'y étreignit avec passion, et, lui parlant presque à voix basse :

— Vous dites, Alice, que mon amour a d'étranges défaillances... Eh bien! c'est vrai, je me sens faible et lâche... Ce n'est pas ainsi que je vous voulais, que je rêvais de vous avoir.

— Je le conçois, répliqua Alice avec une froideur affectée. Mais vous rêviez, et, en rêve, on a toujours le choix des moyens; maintenant, nous sommes en pleine réalité, nous ne l'avons plus.

— Je sais que je n'ai pas le droit d'avoir plus de scrupules que vous-même, reprit le jeune homme... — Si, pourtant, ajouta-t-il d'un air grave. J'ai le devoir de vous faire une existence digne de vous. Pour cela, il me faut un peu de temps. Là-bas, dans l'extrême Orient, ou mieux encore à Philadelphie, où j'ai conservé de puissantes relations...

— Eh bien! interrompit Alice, va pour Philadelphie! Mais je ne vois pas la nécessité de mettre de longs mois entre le projet et l'exécution, de longs mois et tous les hasards contraires que le temps tient en réserve. Hâtons-nous. Un homme comme vous gagne toujours aisément sa vie et celle d'une femme; que faut-il de plus?

— Et si je meurs? dit Pierre.

— Si vous mourez, je meurs aussi... Vous souriez?.. Admettons donc que je vous survive. Vous mort, rien ne m'empêchera de me souvenir que je suis riche... Encore une fois, hâtons-nous!

Elle ressentait une singulière inquiétude; il lui semblait que le lien fragile qui l'attachait à Pierre, bien loin de se resserrer à mesure que le temps s'écoulait et que les circonstances pressaient, se relâchait, au contraire, d'instant en instant. Tous les délais lui faisaient peur, et elle répétait tremblante et câline : « Hâtons-nous! »

— Pour Dieu! partez vite, s'écria Pierre en regardant la pendule. On va s'étonner, on s'étonne peut-être déjà de ne pas vous voir, et, si votre mari est à Bourville... Ah! pour rien au monde, je ne voudrais qu'on vous trouvât ici... Et, en vérité, j'ai peur!

— Peur? dit Alice étonnée.

— Oui, j'ai peur... effroyablement peur, entendez-vous? qu'on ne vous surprenne ici, qu'on ne croie, à n'en pas douter, que vous

êtes ma maîtresse, et depuis longtemps, et cela, sans qu'aucune justification à venir soit possible... J'ai si grand'peur, tenez, de vous voir ainsi perdue par surprise, que si quelqu'un frappait à ma porte en ce moment, je serais capable de me faire sauter la cervelle pour essayer de vous sauver...

— Singulier moyen! fit Alice.

— Eh! qui sait? murmura Pierre.

— Enfin, tous ces scrupules, c'est encore de l'égoïsme, vous l'avouerez, reprit la jeune femme en se serrant contre Pierre, qui la tenait toujours enlacée. Car vous pensez à vous et à votre conscience bien plus qu'à moi et à mon amour. Est-ce que je ne vaux pas qu'on m'immole un chimérique idéal de vertu?... Allons, calmez-vous; chassez ces vaines idées, ces méchans fantômes... Faudra-t-il que l'élève en remontre à son maître? Car je suis votre élève, bien que vous ne m'ayez jamais endoctrinée. A épier vos paroles, j'ai deviné vos croyances et trouvé la route qui conduit à l'arbre de science; seulement, plus logique ou plus hardie que vous-même, j'ai été d'emblée jusqu'au bout du chemin, dédaignant comme étape cette chétive morale sociale, qui, privée de ses étais divins, chancelle et fatalement croulera... Mais l'heure fuit; bientôt peut-être, il sera trop tard... Ah! si vous m'aimiez, vous m'emmèneriez dès ce soir... Emmenez-moi, voulez-vous?.. Je vous en prie!..

Et, parlant à mots pressés, elle approchait son visage de celui du jeune homme jusqu'à le toucher presque, lui plongeant dans les yeux et dans le cœur son long regard empoisonné d'amour. Ses mains, ses bras s'attachaient à lui désespérément; elle paraissait vouloir l'envelopper d'elle-même, l'emprisonner dans ses gestes, tout en mendiant des baisers et des promesses.

— Ah! vous avez raison! s'écria Pierre tout à coup, comme revenant à lui après un égarement passager. J'étais stupide... Oui, vous avez cent fois raison, et c'était trop de bonté vraiment, ma suzeraine, que de descendre jusqu'à la prière; il fallait ordonner : ne suis-je pas votre vassal lige? N'ai-je pas signé le pacte? Vous voulez fuir ce soir même; c'est à l'instant que nous allons partir... Un baiser de vous va m'armer chevalier et me donner la vaillance qui, tout à l'heure, m'a manqué...

Elle lui offrit sa bouche avec une impudeur superbe, qui acheva de les enfiévrer tous deux, en leur versant dans les veines une lave enflammée. Quand ce furieux baiser d'amans, gage de volupté plutôt que de bonheur, eut pris fin, Mme de Givré se redressa, vivifiée et rassurée par cette longue et brûlante caresse, tandis que Pierre, qui avait peine à se remettre de son trouble, demeurait immobile, l'œil perdu dans les nuages roses de l'avenir. Tout à coup, le jeune homme sortit de son extase et fit signe à la comtesse de garder le

silence et d'écouter. Un pas d'homme avait retenti sur le pavé de la cour, tout contre les volets clos, et quelqu'un venait de s'arrêter à la porte. Dix secondes peut-être s'écoulèrent, dix éternités. La sonnette tinta, mais doucement, posément, discrètement. Néanmoins, Pierre fit un bond vers Alice, la saisit par le bras et lui dit précipitamment, en ouvrant la porte :

— C'est lui, j'en suis certain. Montez l'escalier, vite ! et attendez. Là-haut, vous serez en sûreté.

En même temps, il arrêtait d'un geste sa domestique, qui se préparait à ouvrir la porte d'entrée.

— Mais vous? demanda Alice en se retournant vers Pierre, au lieu de lui obéir et de monter, si... si l'on allait?..

Elle s'arrêta encore; puis, la voix rauque, étranglée, le regard farouche :

— Êtes-vous armé du moins?

— Oui, oui, dit Pierre d'un ton bref, plein d'impatience et d'angoisse.

Mais, songeant tout à coup à la question qui venait de lui être adressée, à l'intention qui se cachait sous ces simples mots, il regarda Mme de Givré avec stupeur, atterré. Puis, retrouvant bientôt le sentiment du péril, il reprit :

— De grâce, montez !

— Non, répliqua Alice en secouant la tête; j'ai peur pour vous.

— Ah ! c'est de la folie, c'est un crime !.. Enfin, tenez !

Il l'entraîna vers son bureau, ouvrit un des tiroirs du meuble, y prit un revolver chargé qu'il arma, et, le déposant sur la tablette :

— Voyez, dit-il. Allons !..

On sonna de nouveau, et un peu plus bruyamment que la première fois. Alice se décida enfin à gravir l'escalier. Pierre alors donna l'ordre d'ouvrir et se hâta de faire disparaître le manteau de la comtesse, lequel gisait oublié sur le parquet. Il entendit le comte de Givré demander d'une voix calme si la comtesse était là, disant qu'il lui avait donné rendez-vous à la verrerie et l'avait prévenue qu'il ferait un peu tard une visite à M. Lefort. Pierre, à la pensée qu'il avait négligé de donner l'ordre exprès de taire la présence de Mme de Givré, frémit de la tête aux pieds et sentit rouler sur ses tempes les gouttelettes glacées d'une véritable sueur d'angoisse. Aussi éprouva-t-il un soulagement profond, qui lui dilata la poitrine, lorsqu'il entendit ces mots, dits d'une voix suffisamment assurée par la pauvre femme, qui, bouleversée, tremblante, ahurie, avait assisté à la trop intelligible scène :

— Non, monsieur le comte, Mme la comtesse n'est pas venue... Je n'ai vu que M. le marquis, il y a deux heures peut-être.

— Mais M. Lefort est chez lui? demanda Raymond

— Ah!.. je ne crois pas. Si M. le comte veut le permettre, j'irai voir.

— C'est inutile, dit le comte en pénétrant dans l'allée. Je suis sûr, je sais qu'il est chez lui.

Pierre parut.

— On me demande? dit-il.

— C'est moi, répondit M. de Givré.

Et, s'approchant de Pierre, il ajouta en baissant la voix :

— Je désire vous parler tout à fait seul à seul. Veuillez éloigner cette femme.

— Soit!.. Marceline, ayez l'obligeance d'aller à la poste demander mon courrier; je pars ce soir, et je désire l'avoir tout de suite.

Sur ces mots, Pierre introduisit dans son cabinet M. de Givré. Les deux hommes se regardèrent un instant. Le comte, à la lueur incertaine des bougies mourantes, paraissait extrêmement pâle; mais il était très calme et très digne, ayant même un port de tête et une expression de visage qui semblaient le grandir.

— Mme de Givré est ici, dit-il très haut, l'air impérieux, mais non pas insolent. Qu'elle vienne!

— Vous vous trompez; je suis seul chez moi, dit Pierre.

— Ne mentez donc pas, répliqua durement le comte.

Et il ajouta, en étendant la main vers le pistolet laissé tout armé sur le bureau :

— D'ailleurs, il paraît que j'étais attendu... Eh bien! j'aime mieux cela. Et puis, si vous refusez d'appeler Mme de Givré, elle viendra peut-être au bruit.

Tout en parlant, il avait tiré d'une de ses poches un revolver.

— Maintenant, reprit-il, veuillez vous servir de l'arme que, dans votre légitime prévoyance, vous avez déposée là toute prête.

Pierre ne bougea pas.

— Ah! dit M. de Givré, prenez garde! Je suis venu avec la ferme intention de vous tuer, mais je ne tiens pas à vous assassiner. Puisque vous avez une arme, servez-vous-en!.. sinon, tant pis pour vous!

— Faites, si vous ne voulez rien entendre! dit Pierre impassible, les bras croisés, le regard ferme.

Lorsqu'il avait entendu M. de Givré sonner à sa porte, il avait parfaitement compris qu'une partie suprême allait se jouer, dont la possession d'une femme et deux existences d'hommes formeraient les enjeux. Grisé d'amour, sentant sa conscience vaincue et réduite au silence, il eût peut-être accepté la partie et joué son jeu, le pistolet au poing, si Alice n'avait pas poussé jusqu'au crime la sollicitude qu'elle avait manifestée pour la vie de son futur amant. Il

devait à ce cri du cœur de la jeune femme un réveil amer, qui lui avait instantanément rendu ses scrupules et ses doutes, ses remords et ses incertitudes. Et il se sentait las, et il voulait laisser venir la mort; il la voyait s'avancer souriante, lui apportant dans les plis du linceul le repos et la joie des amours éternelles. — Quant aux explications, tout les rendait impossibles en un pareil moment; elles fussent infailliblement venues se briser sur la froide résolution du comte et aussi sur une invraisemblance absolue.

Adossé maintenant à la cheminée, et gardant toujours son aspect de statue, n'offrant au comte, qui se trouvait près de la porte, que son profil, Pierre Lefort semblait insoucieux de la présence même de celui qui le menaçait.

M. de Givré ouvrit toute grande la porte, qui n'était que poussée, et, armant son revolver :

— Tant pis pour vous! répéta-t-il, en élevant la voix avec une évidente intention; je vais vous tuer!

Comme il allait lever le bras, le pas précipité d'Alice se fit entendre dans l'escalier, et la jeune femme parut.

— J'en étais sûr! dit le comte avec un ricanement.

— Oui, me voici, et, puisque vous êtes en humeur d'assassiner, c'est moi qu'il faut frapper; comme lâcheté, ce sera plus complet.

Elle s'était jetée entre Pierre et son mari, le bras étendu vers ce dernier en un geste de défi; ses yeux glauques, tout remplis d'étincelles, avaient des lueurs fulgurantes, que rendait plus terribles la demi-obscurité qui avait envahi la pièce, une des lumières venant de s'éteindre et l'autre palpitant affolée dans une agonie qu'activait brutalement le vent du couloir.

Le comte saisit sa femme par le bras, la fit tourner sur elle-même et la repoussa de l'autre côté du bureau, à l'angle duquel elle dut s'accrocher pour ne pas tomber. Pierre avait fait un mouvement pour se porter au secours d'Alice.

— Allons! lui cria le comte, en se retournant vers lui et en faisant mine de le viser, vous ne voulez décidément pas vous défendre?

Pierre leva les yeux vers Alice, qui lui adressait du regard une prière sacrilège, et, sans même se tourner du côté de M. de Givré, il fit de la tête un signe négatif.

— Alors!.. dit le comte en ajustant.

Un cri déchirant d'Alice lui répondit; ce cri ne l'arrêta pas, mais lui fit perdre une seconde. Or la jeune femme, blême et terrible, venait de trouver sous ses doigts tremblans le revolver de Pierre. L'œil fixé sur son mari, appuyée d'une main sur le bureau, elle leva l'arme rapidement et tira...

Ce fut Pierre qui tomba. Il tenait à mourir en contemplant celle

qu'il aimait, affectant, d'ailleurs, de ne pas s'occuper de celui qui en voulait à sa vie : le sinistre regard d'Alice et son geste effrayant n'avaient donc pu lui échapper ; il l'avait vue saisir le revolver et, le doigt sur la détente, en diriger le canon vers M. de Givré. Et, voulant empêcher un meurtre odieux, doublement impie, il s'était jeté au-devant du coup. La balle lui avait troué le front.

Mme de Givré vint tomber inanimée sur le cadavre du jeune homme, après avoir murmuré ces seuls mots :

— Dieu juste !

Le comte, immobilisé par la stupeur, demeurait en présence de ces deux corps unis dans un tardif hymen, se demandant si la mort les avait frappés du même coup et n'osant pas s'en assurer. Cependant, une rumeur se produisait au dehors. M. de Givré se pencha sur sa femme et lui prit la main ; cette main eut une crispation : Alice vivait. Le comte alors parut hésiter, puis il sortit du pavillon et se trouva, dans la cour de l'usine, au milieu d'un va-et-vient de lanternes. On avait entendu la détonation, et l'on en cherchait la cause ; mais les volets du pavillon ne laissant filter aucun rayon de lumière, les soupçons hésitaient à se fixer. M. de Givré gagna la grille, encore ouverte, sans attendre les questionneurs, monta dans son tilbury, qui y était arrêté, et s'éloigna, à l'allure rapide de son cheval, dans la direction de Vouziers. La voiture d'Alice stationnait toujours à la grille.

Quelque terrifiante et bizarre qu'eût été la scène de meurtre du pavillon de la verrerie, elle devait nécessairement paraître à tous les yeux le banal dénoûment d'un drame vulgaire, avec les péripéties duquel la lecture des journaux a, dès longtemps, familiarisé chacun. M. de Givré avait disparu le soir même du meurtre, passant, selon toute apparence, à l'étranger, mais sans laisser de traces. Aussi les gens de justice ne se mirent-ils nullement en frais d'imaginative, non plus que d'expertises, de confrontations ni de descentes sur lieux. L'affaire était bien simple : une femme mariée, trouvée sans connaissance sur le cadavre d'un homme assassiné, dans la maison de cet homme, le mari de ladite femme étant en fuite, ne pouvait être qu'une femme adultère, de même que le mort ne pouvait être que son amant, et le meurtrier, que son mari. Mme de Givré fut interrogée une seule fois ; encore ne lui adressa-t-on, eu égard à l'ébranlement qu'avaient subi ses nerfs, que des questions contenant des réponses toutes faites, auxquelles il lui suffisait d'acquiescer d'un signe, — ce qu'elle fit tantôt machinalement, tantôt avec une hésitation qu'on attribua à un trouble mental bien facilement explicable. Quant au comte, on le rechercha pour la forme, son crime supposé étant de ceux pour lesquels la justice humaine

n'a guère de rigueurs, et le dossier de l'affaire alla grossir le nombre des dossiers qui dorment incomplets dans la poussière des greffes, sans aucune chance de se compléter jamais.

Bourville n'a pas été vendu, mais reste souvent inhabité, M. de Vercillac n'y faisant plus que de rares et brèves apparitions. Le marquis, en effet, réside habituellement à Paris, en compagnie de la marquise, et il n'y a plus de Mme de Rivemont qui les sépare : l'âge, ce grand convertisseur d'hommes, a fait son œuvre. Alice, elle aussi, vit à Paris, — à Paris, où il vient autant de gens pour s'y cacher qu'il en peut venir pour s'y montrer ; elle y vit isolée, dans un vieil hôtel tumulaire d'un des plus vieux quartiers, et ses parens sont seuls à franchir, de loin en loin, le seuil de cet hôtel, qu'elle a choisi triste, et que l'isolement volontaire où s'écoule sa morne existence a rendu lugubre. La comtesse de Givré est redevenue pieuse : le chagrin est l'éternel pourvoyeur des églises, les repeuplant sans cesse, à mesure qu'essaient de les dépeupler la raison — et les passions des hommes ; il n'y a donc rien d'étrange à ce nouveau revirement. Mais ce qu'il serait plus malaisé d'expliquer, c'est le silence qu'elle a continuellement observé quant au forfait apocryphe de M. de Givré, même dans ses rapports avec le marquis et la marquise, les laissant, eux aussi, dans l'erreur où elle a laissé la justice. Obéit-elle à un ordre du comte, dont elle a reçu une lettre peu de temps après l'événement ? — C'est assez vraisemblable, quoique son caractère permette de supposer que l'orgueil seul clôt sa bouche.

Elle est restée et restera belle, sa beauté étant de celles que l'on dirait avoir été taillées en plein marbre ; mais cette beauté ne serait plus vraiment qu'un luxe inutile, s'il n'était parfois utile aux pauvres de voir s'incliner vers leurs misères d'altières et éblouissantes créatures dont le charme ne rayonne plus qu'à travers des pleurs.

Dans le pays qui fut le théâtre du drame, on parle quelquefois des personnages qui y ont eu un rôle. Or Pierre Lefort, par une ironie prolongée du sort, n'est jamais appelé que « l'amant de la comtesse. » Quant aux jugemens portés sur l'aventure, on peut croire qu'ils ont été sévères ; celui de Mlle Herminie se distingua même par une rigueur particulière à l'égard du pauvre Pierre, « un homme sans religion, » dont elle prononça la condamnation et la damnation au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit. — Il faut dire, pour l'excuse de la vieille demoiselle, que, comme beaucoup de ses pareilles, elle n'a jamais lu l'évangile : elle ne le connaît que par les nombreux et infidèles commentaires qui en ont été publiés.

HENRY RABUSSON.

LA

POLITIQUE COLONIALE

I.

Après avoir été longtemps fort décriée en France, la politique coloniale y est devenue, depuis quelques mois, réellement populaire. Cette popularité est-elle bien sincère? Ce qui donnerait à craindre le contraire, c'est la manière un peu imprévue dont elle a éclaté. Ses premières manifestations ont coïncidé avec l'abandon fait par les pouvoirs publics de notre politique traditionnelle en Égypte, de sorte qu'on a vu le pays réclamer avec un ensemble inusité la restauration de notre empire colonial au moment où le gouvernement venait de perdre la contrée qui est en quelque sorte la clé des mers. Les Anglais ne se sentaient pas en sécurité dans l'Inde avant d'avoir mis la main sur l'Égypte, et nous, au contraire, le lendemain même du jour où l'Égypte nous échappait, nous avons trouvé l'heure favorable pour aller nous établir au Tonkin et à Madagascar. Il est clair qu'un pareil contre sens serait inexplicable s'il ne s'expliquait trop naturellement, hélas! par l'ignorance des grands intérêts nationaux et par la méconnaissance des vrais sentimens publics dont les hommes chargés des destinées de la France ont si souvent fait preuve en ces dernières années. L'histoire n'aura pas assez de sévérité pour ceux qui, dans un inqualifiable intérêt de parti, nous ont privés du fondement sur lequel devait s'élever notre puissance coloniale. Mais, en agissant comme

ils l'ont fait, ils n'ont prouvé qu'une chose, laquelle n'avait pas besoin d'être prouvée, c'est qu'ils ne comprenaient ni les besoins permanens ni les nécessités présentes de notre politique. Avec un peu plus de largeur dans l'esprit et un peu moins d'égoïsme au cœur, ils auraient vu se manifester depuis une douzaine d'années parmi nous des aspirations, d'abord assez vagues, mais qui chaque jour se précisaient, vers le développement de notre expansion extérieure.

L'impulsion était partie de haut. Presque au lendemain de nos désastres, l'Institut, obéissant à la plus heureuse et à la plus féconde inspiration, avait mis au concours l'étude de la colonisation chez les peuples modernes, et le sujet avait été traité de main de maître, dans un livre qui restera, par M. Paul Leroy-Beaulieu. Au même moment, la France tout entière s'éprenait avec une vivacité singulière d'une science qu'on lui reprochait sans cesse de ne pas connaître : la géographie. A force d'entendre répéter qu'elle ne la savait pas, — ce qui était vrai, — et qu'elle ne l'avait jamais sue, — ce qui était faux, — elle s'est appliquée à l'apprendre ou à la rapprendre avec l'ardeur passionnée qu'elle apporte en toutes choses. Le pays s'est couvert de sociétés de géographie; il en a surgi partout, depuis les grands centres industriels et maritimes jusqu'aux plus petites villes; les géographes, qui avant la guerre étaient des êtres exceptionnels, qu'on ne regardait pas sans quelque surprise, ont pullulé comme les étoiles du ciel et le sable de la mer; les librairies ont regorgé d'ouvrages géographiques, on en a inondé les écoles, ils sont devenus les livres d'enseignement et de propagande par excellence; quant à la littérature de voyages, si longtemps réputée littérature ennuyeuse, elle a pris un développement tel qu'elle ne produit guère moins aujourd'hui que la littérature de romans et d'œuvres légères. En même temps, les missions scientifiques, industrielles, commerciales se sont multipliées presque à l'infini. On a vu les chercheurs d'aventures africaines et asiatiques devenir chaque jour plus nombreux et plus hardis. Fatigué de la réputation qu'on lui a faite, et qu'il a si longtemps méritée, d'être casanier, le peuple français s'est mis à vivre, par ses actions aussi bien que par ses études et par ses distractions, sur tous les points du globe. L'entraînement a été si vif que d'anciens négocians, d'anciens tailleurs, se sont lancés en éclaireurs dans les contrées les moins connues de l'Afrique. Sans doute, il y a eu beaucoup de victimes parmi ces hommes courageux, qui n'étaient pas tous bien préparés à leur tâche; il y en aura encore beaucoup. Mais qu'importe! Le fait important, significatif, décisif même, c'est le goût voyageur, c'est l'amour des grandes entreprises qui ont gagné toutes les classes

de la nation. Les catastrophes les plus cruelles, telles que le massacre de la mission Flatters, ne les ont point affaiblis. Dans la colonisation comme dans la religion, le sang des martyrs est une semence féconde d'où germent sans cesse de nouveaux apôtres. Le mouvement est donné ; il durera. On a beau dire qu'il est factice, il tient aux instincts ethniques de notre race. La France est le pays du monde où, dans le cours des siècles, la passion des aventures lointaines a le plus souvent éclaté. Nos aïeux les Gaulois n'ont-ils pas parcouru l'Europe entière, laissant partout leurs traces, poussant leurs marches triomphantes et leurs colonies jusqu'en Asie?

Il n'est donc pas vrai de prétendre, comme on le fait volontiers de l'autre côté de la Manche, que l'enthousiasme pour la colonisation soit le produit factice et éphémère du dépit que nous a causé notre défaillance volontaire en Égypte. Il ne date pas d'hier, puisqu'il a commencé le jour où la France a senti renaître en elle le goût de la géographie et des voyages. Une dizaine d'années d'études et d'efforts vers la connaissance du monde l'ont préparé, et, s'il a paru se manifester subitement, c'est qu'on n'avait pas fait attention à l'évolution morale et intellectuelle qui l'avait annoncé, et que le gouvernement, sur lequel tout se règle chez nous, n'y avait rien compris. Il s'est passé là, toutes proportions gardées, un phénomène du genre de celui qui a amené l'éclosion des grandes unités nationales formées depuis un quart de siècle autour de nous. L'art, la science, les lettres, l'enseignement ont prêché l'union avant que la politique et la guerre vinssent les réaliser. De même en France, l'engouement pour la géographie, — devenue tout à coup la plus populaire, la plus française des sciences, — a été le prélude de la renaissance des mœurs coloniales.

Refoulé sur le continent européen, voyant se dresser en face de lui l'épaisse, l'impénétrable masse germanique qui l'écrasait, qui comprimait toutes ses ambitions, le peuple français a regardé plus loin, au-delà de l'Europe, au-delà des mers, et, à sa très grande surprise, il s'est aperçu que, sur d'autres continens, sur des terres encore libres, existaient des contrées où jadis il avait exercé une immense influence, où il s'était créé des intérêts durables, où, malgré son indifférence et son oubli, il possédait encore de grands avantages dont il pourrait tirer d'énormes profits. A cette première découverte s'est jointe une leçon qui ne l'a pas moins frappé. Ayant compromis ses épargnes en des entreprises financières européennes qui ont misérablement avorté, il s'est rappelé le mot de Stuart Mill, affirmant que, « dans l'état actuel du monde, la fondation des colonies était la meilleure affaire dans laquelle on pût engager les capitaux d'un peuple vieux et riche; » et il a pensé qu'en effet le plus sage serait de consacrer les siens à l'exploitation

de pays neufs, où les trésors naturels s'offrent en foule à ceux qui sauront les premiers s'en emparer. La France, a-t-on dit, est essentiellement une fabrique de capitaux. Aussi, quoique son gouvernement se soit livré depuis trois ou quatre ans à un gaspillage effréné, quoiqu'elle-même se soit laissé duper par des faiseurs qui l'ont trompée et pillée, possède-t-elle toujours pour l'exportation une quantité considérable de ce produit de son travail et de son économie. Enfin une dernière découverte, et celle-ci fort triste, est venue corroborer toutes les autres. Dans la grande concurrence industrielle des nations européennes, la France a remarqué tout à coup qu'elle allait se laisser distancer, non-seulement par ses anciennes rivales, mais par des rivales nouvelles qui déjà lui avaient enlevé un grand nombre de marchés. Ce n'était plus seulement avec l'Angleterre qu'elle avait à lutter : l'Autriche, l'Allemagne, la Russie, l'Italie entraient dans la lice, fabriquaient des produits similaires aux siens et parvenaient à les insinuer partout où jadis on ne recherchait que les articles sortis de ses usines et de ses ateliers. Pour maintenir sa prospérité industrielle, il fallait donc qu'elle trouvât le moyen d'augmenter le nombre de ses débouchés et se fît d'autres cliens à la place de ceux qui lui échappaient. Sans cela, sa richesse, qui l'avait consolée naguère de ses désastres, allait décliner comme sa puissance politique. C'est de l'ensemble de ces découvertes qu'est sorti le mouvement en faveur de l'expansion coloniale.

On voit donc qu'il n'a rien de spontané, rien de factice; qu'il tient, au contraire, à des causes nombreuses, profondes, déjà anciennes pour la plupart, et dont l'effet ne pouvait manquer de se faire sentir un jour ou l'autre. Mais peut-être pensera-t-on que ces causes disparaîtront une à une, et que la France se dégoûtera alors des mœurs coloniales qu'elle semble vouloir adopter en ce moment. Ce serait mal juger l'avenir. En ce qui touche la politique, il n'est que trop vraisemblable, hélas! que la situation de l'Europe ne se modifiera pas de longtemps, du moins à notre profit. L'état de nos finances et de notre industrie est, au contraire, susceptible d'améliorations rapides; mais il est bien clair qu'il ne changera cependant que si nous faisons tout ce qu'il est nécessaire de faire pour cela. Or, quand le remède réussira, pourquoi l'abandonnerions-nous? Mais ce n'est pas tout, car il faut se préoccuper encore des conditions morales dans lesquelles les progrès constans de la démocratie placeront notre pays. Ils préparent, on doit le croire, des générations pour lesquelles l'émigration deviendra une nécessité. On sait pourquoi, sous l'ancien régime, nos colonies se sont fondées si vite et si heureusement. Il y avait alors en France, comme il y a encore en Angleterre, grâce au droit d'aînesse, une classe nombreuse de personnes dont la fortune ne répondait pas à l'éducation; aussi ne trouvaient-elles pas

à vivre sur le territoire national et devaient-elles s'expatrier afin de se procurer une existence qui leur convînt. Assurément le droit d'aînesse n'est pas sur le point de renaître en France; il y a même fort peu de chances pour que la liberté testamentaire des pères de famille, réclamée par certains publicistes, y soit jamais admise. Néanmoins tout fait supposer que notre pays ne suffira plus bientôt aux ambitions multiples qui vont s'y développer. L'essor extraordinaire donné à l'enseignement public éveillera jusque dans les derniers villages des idées, des aspirations, des sentimens qui ne trouveront pas à s'y satisfaire. Les milliers d'enfans qui entrent aujourd'hui dans nos écoles n'en sortiront pas tous convaincus que ce qu'il y a de mieux à faire est de rester chez soi, d'imiter ses pères, de vivre comme ils ont vécu. Eux aussi auront vu leur horizon intellectuel s'élargir; ils auront entendu parler de bien des choses que jusqu'ici on ne soupçonnait pas dans leur milieu social. Il est inévitable qu'un grand nombre d'entre eux, comme les cadets de famille d'autrefois, jugent leur fortune inférieure à leur éducation. Alors ou ils deviendront des mécontens, des déclassés, des révolutionnaires, ou ils iront chercher au loin l'emploi des facultés expansives que l'instruction aura éveillées en eux. C'est en se plaçant à ce point de vue qu'on ne saurait trop approuver l'usage, presque immodéré en apparence, qui se fait de la géographie dans notre enseignement public. Elle donne un but pratique aux instincts que l'ensemble de cet enseignement fait naître. Elle détourne vers les colonies les ambitions que l'instruction de la métropole éveille, mais que ses ressources ne sauraient satisfaire.

A la vérité, ces prévisions d'avenir paraissent au premier abord assez téméraires lorsqu'on songe à la lenteur avec laquelle notre population s'accroît. On a dit beaucoup, on dit toujours beaucoup que la France ne peut pas coloniser, parce qu'elle ne produit plus d'hommes en quantité suffisante. L'objection n'est pas sérieuse. D'abord la France a encore un accroissement annuel de population qui provient de l'excédent de cent mille âmes en moyenne des naissances sur les décès, et de l'immigration d'une quantité à peu près égale d'étrangers. Notre pays, en effet, exerce au dehors la plus vive attraction; chaque jour il voit affluer vers lui un grand nombre de personnes attirées par les bienfaits de son climat ou par les avantages de sa prospérité économique. Parmi ces personnes, beaucoup deviennent françaises, et à Dieu ne plaise que nous nous en plaignions! Notre histoire prouve avec quelle facilité nous assimilons les étrangers, et quels services ils nous rendent dès qu'ils sont assimilés. Ainsi, sans s'appauvrir en aucune façon, la France pourrait disposer annuellement de quinze à vingt mille émigrans pour constituer au dehors des sociétés filles de la sienne.

C'est peu sans doute en comparaison du flot de colons que l'Angleterre déverse chaque année sur son immense empire; néanmoins c'est certainement assez pour le service de nos possessions restreintes. Si l'on tient compte de la différence existant entre l'étendue de nos colonies et l'étendue de celles de l'Angleterre, on reconnaîtra que, proportionnellement, nous n'avons pas moins d'hommes qu'elle à employer à l'œuvre coloniale. Pourquoi donc ne ferions-nous pas sur un théâtre moins vaste ce qu'elle fait sur un théâtre gigantesque, avec des moyens relativement égaux aux nôtres? Il est juste d'ailleurs d'ajouter que l'absence de colonies, jointe au goût de la vie casanière qui a si malheureusement dominé chez nous depuis le commencement du siècle jusqu'à ces dernières années, sont la cause principale, sinon unique, de la stagnation de la population française, dont tous les politiques et tous les économistes s'émeuvent à bon droit. Nous n'avons plus d'enfans, parce qu'avec les besoins de bien-être qui règnent aujourd'hui, nous n'avons plus sur notre territoire les ressources nécessaires à l'existence aisée et douce que tout le monde aspire à mener. Mais que l'émigration redevienne populaire chez nous, qu'elle ouvre à l'industrie humaine de nouveaux et larges débouchés, et nous verrons aussitôt les familles croître et multiplier. L'expérience à cet égard est décisive. Sans aller en chercher la preuve chez nos voisins, ne suffit-il pas de faire observer que le département des Basses-Pyrénées, par exemple, qui envoie chaque année un nombre considérable d'émigrans dans les provinces de la Plata, accusait, au dernier recensement quinquennal, une augmentation de plus de quatre mille habitans? Si dans tous nos départemens s'établissaient des courans analogues et réguliers d'émigration; si chacun d'eux avait, au-delà des mers, une sorte de succursale peuplée de parens et d'amis des familles métropolitaines; si les pères et les mères savaient que leurs enfans, arrivés à l'âge adulte, pourront trouver là, dans un milieu français, une vie prospère, la France deviendrait aussi prolifique que l'Angleterre ou l'Allemagne.

Mais elle n'en a pas besoin pour coloniser. On attache trop d'importance à cette question d'excédent de population. Que nous importerait d'avoir une surabondance considérable d'habitans, puisqu'il n'existe plus de territoires vides où nous puissions créer des colonies de peuplement analogues à l'Australie ou au Canada? L'ère de ces colonies est close. La fatalité historique nous condamne à nous contenter de possessions d'une tout autre espèce : colonies de domination et de commerce, comme la Cochinchine, le Sénégal, le Congo; de plantation, comme les Antilles et la Réunion; ou, d'un genre mixte, se prêtant à un peuplement plus ou moins restreint, comme l'Algérie et peut-être Madagascar. Or,

pour fonder et pour garder ces dernières possessions, il est inutile d'avoir une population exubérante. Ici la qualité importe plus que la quantité. Les émigrans ne peuvent se consacrer à la main-d'œuvre, pour laquelle les indigènes sont mieux constitués qu'eux; leur rôle se borne au gouvernement, à la police, à l'administration, à la direction des travaux. Un certain nombre d'employés, de contremaîtres, de chefs d'industrie et d'entreprises agricoles, instruits, intelligens, courageux, voilà, avec de grands capitaux, les élémens de la colonisation future. C'est précisément ce que nous trouverons sans peine dans l'ardente jeunesse qui va sortir de nos écoles. Encore une fois, nous n'avons pas besoin d'autre chose. Voyez l'Angleterre : la population totale de l'empire britannique est de 241 millions d'âmes, gouvernées par 35 millions d'habitans du Royaume-Uni et 11 millions de descendans d'Anglais disséminés dans les autres parties de l'empire. De même pour la Hollande. Les possessions néerlandaises couvrent une étendue de 35 milles carrés, à peu près le cinquième de la superficie totale de l'Europe, avec une population totale de 24 à 25 millions d'habitans, gouvernés par un tout petit pays qui compte tout au plus 2 millions 1/2 d'âmes. Et la France, qui a 37 millions d'habitans, ne serait pas assez peuplée pour gouverner son empire colonial, qui n'a pas 30 millions d'âmes? Allons donc! elle possède tout ce qu'il faut, non-seulement pour le gouverner, mais pour l'accroître dès qu'elle y travaillera sérieusement.

Est-il besoin de réfuter aussi les argumens tirés de notre prétendu manque d'aptitudes colonisatrices? Assurément non. Ce lieu-commun est devenu insoutenable. A ceux qui nous refusaient les qualités nécessaires à l'expansion extérieure, on a répondu sans peine, en rappelant ce que nous avons fait jadis, ce que nous faisons encore aujourd'hui. Toutes proportions gardées, il serait difficile d'établir en quoi les conditions de la domination française en Cochinchine sont plus mauvaises que les conditions de la domination anglaise dans l'Hindoustan. Voilà une colonie qui, née d'hier, ne coûte déjà plus rien à la métropole. L'Algérie est certainement aussi prospère, au point de vue économique, que la seule colonie anglaise qui se trouve, comme climat, territoire et population, dans une situation analogue, c'est-à-dire la colonie du Cap de Bonne-Espérance. Nos Antilles supportent aisément la comparaison avec les îles voisines placées sous la domination de la Grande-Bretagne. Enfin, si les Anglais font chaque jour des acquisitions nouvelles, la France, malgré toutes ses équipées en Europe, n'a-t-elle pas reconstitué, dans l'espace de cinquante ans, un domaine colonial qui compte, comme je viens de le dire, près de 30 millions d'âmes et dont le mouvement commercial atteindra bientôt 1 milliard?

Mais tout cela, c'est le présent. Or, dans le passé, qu'il ne faut pas oublier non plus pour juger ce que nous valons, je ne crains pas d'affirmer qu'aucun peuple, sans en excepter l'Angleterre, n'a mieux réussi, même dans la colonisation de peuplement, ni jeté sur plus de continens des populations plus nombreuses, plus tenaces, plus capables de porter la civilisation et de la répandre au loin. Malheureusement ces populations ont toujours été, après un temps plus ou moins long, abandonnées par la mère patrie, qui les a livrées à la domination étrangère. C'est ce qui est arrivé, pour ne citer qu'un exemple, au Canada. Mais, même ainsi arrachés à la France, nos compatriotes coloniaux sont restés Français de cœur et d'esprit; jamais ils ne se sont fondus dans la masse de leurs nouveaux maîtres; jamais ils ne se sont laissé assimiler par eux. Il y a peut-être là un don particulier des races latines, que les races germaniques et anglo-saxonnes ne possèdent pas au même degré. Les Anglais se sont établis dans d'innombrables contrées; mais dans aucune ils ne se sont mélangés aux indigènes et n'ont formé par croisement des populations mixtes semblables à celles que les Espagnols ont fait naître sur tous les points de l'Amérique du Sud et que nous avons produites nous-mêmes dans nos vieilles colonies d'Afrique et d'Amérique. Si l'Anglo-Saxon n'a pas le pouvoir, il disparaît ou perd son caractère national. Il en est de même de l'Allemand. Il y a quelques mois, la *Gazette de l'Allemagne du Nord*, exprimant le désir de voir l'émigration allemande se diriger vers des territoires libres où elle pourrait conserver ses mœurs, sa législation, sa langue, disait : « Qu'on ne nous parle pas des États-Unis! Quelque haute estime que nous ayons pour ceux de nos compatriotes qui y ont émigré, quelque désir que nous ayons de rester unis à eux, nous n'oublions pas que l'aptitude naturelle d'assimilation particulière au caractère allemand a pour effet de se laisser façonner avec la facilité de la cire; nous savons malheureusement trop que la génération suivante des émigrans ne parle plus qu'un allemand corrompu et tronqué, et que les petits-fils sont complètement américanisés. Ils ne reviennent plus jamais! » Il s'agit, on le voit, d'une assimilation passive, d'une assimilation à rebours. Notre race, si bien douée pour l'assimilation active, pour celle qui s'impose et ne se subit pas, est complètement réfractaire à l'autre. Tandis que les Allemands, les Anglais, les Irlandais émigrés en Amérique sont, au bout d'une ou deux générations, de vrais Américains, nos compatriotes gardent toujours leur tempérament propre, leur individualité nationale; bien plus, les Canadiens français, qui se rendent en grand nombre depuis quelques années aux États-Unis, quoiqu'ils aient déjà subi la pression assimilatrice de la race anglo-saxonne, ne se perdent pas non plus

dans le courant de la population commune. On peut voir dans plusieurs villes industrielles du nord de la grande république américaine des réunions, des cercles, des théâtres français; ils sont alimentés par les émigrés canadiens, qui transportent avec eux la patrie dans les contrées nouvelles où ils vont s'établir. Quoiqu'en plus grand nombre, les émigrés allemands agissent tout autrement. Comme le disait fort bien la *Gazette de l'Allemagne du Nord,* ils se laissent immédiatement façonner avec la facilité de la cire, et bientôt l'empreinte américaine est si nette chez eux qu'elle fait totalement oublier leur origine germanique.

Ainsi la France, ou plutôt la race française, a de telles qualités coloniales que, même au second degré, même après avoir subi l'influence d'un premier milieu étranger, elle est encore capable de fonder des établissemens qui gardent une puissante, une irrésistible originalité. Je pourrais trouver une nouvelle preuve de ce que j'avance dans l'histoire d'un peuple qui possède encore un des plus beaux empires coloniaux du monde, la Hollande. Je dis : qui possède encore, parce qu'à l'heure présente, les Hollandais n'ont pas des colonies dans le sens strict et ancien de ce mot, c'est-à-dire des territoires peuplés par eux, où leur race se développe en toute liberté. Mais ils ont essayé plusieurs fois de fonder des colonies de cette espèce, et ils ont à peu près réussi au Cap de Bonne-Espérance et en Amérique dans la Nouvelle-Néerlande (état de New-York); là vivent des populations nombreuses, véritablement hollandaises, dont la Hollande a perdu par sa faute la direction politique, mais qui n'en restent pas moins pour elle ce que le Canada est pour nous. Seulement, si l'on va au fond des choses, on s'aperçoit bien vite que les vaillans pionniers qui, partis de la Hollande, se sont rendus dans le sud de l'Afrique, étaient des réfugiés de l'édit de Nantes, des Français, et que ce sont eux qui ont constitué, ainsi qu'on s'en est aperçu dans les complications récentes avec l'Angleterre, le noyau le plus tenace et le plus vaillant de la population boër.

Contester le génie colonisateur à un peuple qui le communique aux nations chez lesquelles il essaime les débris de ses révolutions et de ses discordes civiles est donc commettre une erreur historique grossière. Pour expliquer nos échecs coloniaux, ce n'est pas cette raison qu'on doit donner. Dès qu'on l'étudie avec attention, ce qui frappe dans l'histoire de nos colonies, c'est que la cause de leur perte provient, non de la manière dont elles ont été directement conduites, mais de la déplorable politique suivie dans la métropole et dont le contre-coup les a ruinées. Il est malheureusement indéniable que la France, si bien douée pour l'expansion extérieure, n'a jamais su diriger sa politique intérieure de manière à profiter de ses grandes

qualités. Chez elle l'œuvre coloniale a toujours été le produit d'entreprises isolées, de tentatives individuelles, un instant favorisées par l'opinion publique, mais bien rarement comprises par les gouvernemens, qui les ont toutes fait avorter à la longue à force d'imprévoyance, d'aveuglement, de faiblesse malencontreuse ou de témérité mal placée. Qu'on se rappelle les admirables, mais éphémères triomphes du XVIIIe siècle, où le génie d'un Dupleix faillit nous donner l'Inde! Hélas! ce beau rêve de Golconde et de Lahore, longtemps caressé, un instant réalisé, a fini dans les plus tristes humiliations. Des aventures inoubliables, préparées avec toute la sagacité et toute la sagesse de l'esprit français, exécutées avec toute la fougue du tempérament gaulois, se sont terminées par la substitution de l'Angleterre à la France dans les contrées que celle-ci semblait avoir conquises à tout jamais. *Sic vos non vobis!* Ce n'était ni la première ni la dernière fois. Nous voilà repris par la séduction des entreprises lointaines; dans presque toutes les parties du monde, des explorateurs hardis, véritable monnaie de Dupleix, s'élancent à la poursuite de royaumes qui n'ont pas le charme poétique de ceux de Golconde et de Lahore, mais dont les richesses conviennent au sens pratique de notre siècle de prose. L'entraînement est général. Reste à savoir s'il ne tournera pas, comme autrefois, en désastres et en déceptions? Après ce que je viens de dire, il est évident que cela dépendra uniquement de notre conduite générale. Nous avons, à n'en pas douter, des aspirations coloniales très sérieuses; aucune aptitude colonisatrice ne nous fait défaut; le bon sens politique, des nécessités économiques impérieuses nous poussent vers les colonies: mais avons-nous une politique coloniale fondée sur des principes assez clairs pour donner aux chambres et à l'opinion la perception nette du but à atteindre et des moyens à employer à cet effet? Avons-nous des mœurs publiques susceptibles de se prêter aux entreprises de longue haleine et un gouvernement capable de les conduire? Dans le passé, nos acquisitions et nos succès ont été quelque peu le produit du hasard, rapidement contrarié par les fautes de la métropole, tandis que nos revers ont procédé pour la plupart d'une absence lamentable de connaissances préalables, d'esprit de suite et de desseins arrêtés. En sera-t-il de même à l'avenir?

II.

Pour répondre complètement à cette question, il faudrait faire un examen détaillé de notre situation intérieure, qui me conduirait beaucoup trop loin. Je me bornerai à rappeler que l'œuvre coloniale est une œuvre de longue haleine et de longue portée, et que ce

qu'elle demande avant tout, par-dessus tout, c'est une politique à la fois très élevée et très suivie. Comme les résultats ne sont pas immédiats, comme elle exige beaucoup d'efforts immédiats pour ne donner ses fruits que dans un laps de temps assez éloigné, comme elle sacrifie le présent à l'avenir, elle ne peut être entreprise que par des gouvernemens capables d'échapper aux petites passions du moment et puisant dans la sécurité de leur existence le courage de résister aux conseils d'un égoïsme étroit ou d'une pusillanimité mesquine. Or, des gouvernemens de ce genre, nous n'en connaissons plus depuis quelques années. Faut-il s'en prendre, comme l'affirment beaucoup de personnes, à notre système électoral? Faut-il plutôt chercher à un mal aussi grave une cause plus profonde? Je l'ignore, mais ce qu'il y a de sûr, c'est que nous sommes gouvernés par des hommes d'état dont l'horizon est circonscrit aux limites de leur arrondissement ou aux fortifications de Paris. Aussi la plupart d'entre eux n'ont-ils pas la notion de ce qui se passe au dehors et de la part qu'il faudrait y prendre pour augmenter la prospérité de notre pays. Ce ne serait rien cependant, s'ils demeuraient assez longtemps au pouvoir pour contracter, sinon les connaissances dont ils sont dépourvus, au moins une certaine habitude du maniement de la chose publique qui parfois y supplée. Mais jusqu'ici la moyenne de nos ministères n'a pas dépassé quelques mois. Or la seule règle de conduite de ceux qui arrivent est de faire le contraire de ceux qui s'en vont. Il n'y a pas eu d'autre cause à l'abandon de notre politique traditionnelle en Égypte. L'éducation de nos gouvernans empêche toute entreprise qui dépasse les bornes intellectuelles d'hommes d'état élevés dans les petits cercles de province ou dans les coteries de Paris; leur fragilité s'oppose à toute action continue, à toute tradition durable se perpétuant de cabinets en cabinets, et s'appliquant sans interruption au développement de notre puissance extérieure.

L'idée que la chambre des députés se fait de ses attributions et de la nature de son mandat ajoute encore à la faiblesse des gouvernemens successifs qu'elle forme un jour pour les renverser le lendemain. Elle considère les ministres, on le sait, comme des sortes de commis chargés d'exécuter ses volontés souveraines, non comme des guides en qui elle place sa confiance et dont par suite elle accepte la direction. Elle a mis la main sur l'administration, qu'elle prétend exercer de la manière la plus capricieuse et la plus arbitraire. Son influence ne doit pas être moins directe, moins intime sur la politique extérieure. De là les hésitations, les faiblesses des ministres, qui n'osent prendre aucune résolution sans la consulter et qui n'osent pas, en la consultant, lui laisser comprendre la portée des résolutions qu'ils lui proposent. Ce manque de courage vis-à-

vis de la chambre a produit en Tunisie des effets presque désastreux. Si l'expédition, qui aurait dû se prolonger un mois à peine, a duré plus d'un an, si l'occupation, qui aurait dû s'exécuter complètement dès le début des opérations, ne s'est faite qu'avec une lenteur désespérante et des pertes considérables en hommes ou en argent, c'est qu'il ne s'est pas trouvé un ministre assez audacieux pour oser dire à la chambre ce que nous allions faire en Tunisie. On a cherché des prétextes, on a inventé des légendes dont l'Europe a ri, alors qu'il eût été si simple de proclamer bien haut les intérêts majeurs qui nous obligeaient à pénétrer en Tunisie et à nous y fixer. Les mêmes causes ont produit au Tonkin les mêmes effets. Là aussi, nos hésitations, nos craintes, nos faiblesses ont compromis une situation excellente et provoqué des difficultés qui ne se seraient jamais produites si nous avions su agir en temps opportun et avec énergie. Il y a un an, il eût été très aisé de jeter une petite armée dans le delta du Song-Koï, de paralyser les Pavillons-Noirs, qui n'étaient point préparés à la lutte, et de placer la Chine en face d'un de ces faits accomplis devant lesquels les peuples orientaux s'inclinent toujours. Mais nous avons pris des demi-mesures qui ont tout gâté. Nous avons donné le temps à la Chine d'agir, de se mettre en mouvement, de s'ingérer dans une affaire dont nous voulions l'exclure. Il en est résulté des périls contre lesquels nous ne luttons pas sans accidens et qui pèseront longtemps sur notre position, non-seulement au Tonkin, mais dans toutes les mers de Chine. J'en dirai autant du Congo. Le Congo est un exemple remarquable du peu d'harmonie qui existe aujourd'hui entre l'opinion publique et les actes de nos gouvernemens. S'il y a eu, depuis quelques années, un mouvement d'opinion énergique et universel dans notre pays, c'est celui qui s'est produit en faveur de l'entreprise de M. de Brazza au Congo. Pour la première fois dans notre histoire contemporaine, on a vu tous les partis, depuis l'extrême droite jusqu'à l'extrême gauche, s'enflammer du même zèle pour une même cause. Mais ce beau feu, dont la nation entière semblait animée, s'éteignait juste à la limite des régions gouvernementales. De longs mois se sont écoulés sans que M. de Brazza, héros populaire entre tous, obtînt le moindre encouragement des ministères et des chambres. Enfin on s'est décidé à le renvoyer avec quelques centaines de mille francs sur le théâtre de ses découvertes. Mais on avait donné le temps à son rival, Stanley, de l'y devancer, d'y accomplir des révolutions, d'y bouleverser son œuvre, d'y créer les obstacles au milieu desquels il se débat avec tant de peine en ce moment.

On ne doit point se faire d'illusion. Si la politique coloniale est, à l'heure actuelle, la seule politique sage, avisée, pacifique et relati-

vement aisée, il n'en est pas moins vrai qu'elle ne peut produire ses fruits qu'à la condition d'être conduite avec des vues d'ensemble et une résolution soutenue. Il ne suffit pas de laisser aller dans toutes les directions les hardis aventuriers qui se lancent avec tant de courage sur les continens les moins explorés et, lorsque l'un d'eux semble réussir, de lui envoyer quelque secours. Il ne suffit pas non plus d'attendre que les questions naissent d'elles-mêmes et de chercher alors, sous le coup de la nécessité, à leur donner des demi-solutions. C'est ce que nous venons de faire en Tunisie, à Madagascar, au Tonkin, au Congo. Toutes nos entreprises ont été ou plutôt sont encore isolées; nous n'en avons calculé ni la portée ni les conséquences; nous ne les avons pas rattachées à un plan général mûri d'avance et qui se rapportât à la fois à notre politique intérieure et à notre politique extérieure. Au moment même où nous nous emparions de la Tunisie, où nous augmentions le nombre de nos sujets arabes, nous continuions de plus en plus en Algérie à mécontenter les indigènes par des mesures aussi injustes que maladroites. Nous sommes une grande puissance arabe, et nous n'avons pas encore compris qu'il en résultait pour nous l'obligation d'avoir une politique arabe! Plus tard, une révolution a éclaté en Égypte. Nous venions, comme je le disais, de conquérir une nouvelle province musulmane, nous nous préparions à lancer des expéditions sur tous les points de l'Asie et de l'Afrique: n'importe! Nous avons déclaré que cette révolution ne nous regardait pas, et nous avons laissé l'Angleterre aller seule au Caire et à Port-Saïd, s'emparer d'une des villes les plus importante de l'islam, et de la plus grande route commerciale du monde! De plus, nous avons détruit l'alliance anglaise qui empêchait nos voisins de nous faire sur les mers une trop dangereuse opposition. Toutes ces fautes commises, nous avons jugé l'heure favorable, et nous sommes partis pour le Tonkin. Hélas! là aussi, nous avons immédiatement fait preuve de cette incapacité où nous paraissons être d'envisager les questions dans leur ensemble sans nous perdre dans les détails secondaires. Qu'est-ce pour nous que le Tonkin? Est-ce une simple province, d'une richesse plus ou moins grande, une sorte de Cochinchine nouvelle moins insalubre que la première? Assurément non; car, si ce n'était que cela, nous serions insensés, dans l'état actuel de nos affaires, le lendemain de la prise de la Tunisie et de notre rupture avec l'Angleterre, d'y aventurer nos soldats et nos millions. Le Tonkin est la clé du Yun-nan et l'une des plus belles positions qu'on puisse occuper sur les mers de Chine. Voilà pourquoi nous nous y rendons. Mais comprend-on alors que la première chose que nous ayons faite, en partant pour cette expédition lointaine, soit de nous être brouillés avec la Chine, qui sera toujours maîtresse de nous fermer le Yun-

nan et de nous entraver sur toutes les côtes de son immense empire? Cette faute ne date pas d'hier. Après l'expédition de Chine, les Anglais n'ont rien épargné pour s'insinuer dans l'empire du Milieu, pour y établir leur influence, pour attirer à eux ses prodigieuses ressources. Ils ont eu l'habileté de se faire confier l'administration des douanes, où nous avions d'abord une part que nos consuls n'ont eu rien de plus pressé que de leur livrer, et d'en faire la principale source de revenus du trésor chinois. Par là ils se sont rendus utiles, indispensables. Nous n'avons pas suivi cet exemple; nous nous sommes bornés à donner aux Chinois quelques leçons militaires, dont ils se sont déjà servis contre nous; nous avons dédaigné de leur rendre des services moins dangereux et mieux appréciés. Enfin, à la première occasion qui s'est présentée à nous, nous les avons traités avec une morgue hautaine que les Orientaux n'oublient jamais. C'est peut-être de la grande politique moderne; mais on me pardonnera de penser que la politique ancienne était à quelques égards préférable. Au risque d'être traité de complaisant de cet ancien régime dont les manuels d'enseignement primaire à la mode nous divulguent toutes les horreurs, j'oserai dire que nous aurions dû faire dans l'extrême Orient, sur un théâtre agrandi, ce que la vieille monarchie avait fait, avec un si admirable bon sens et une si parfaite absence de préjugés, dans l'Orient méditerranéen. Il y avait là un peuple qui paraissait alors aux nations européennes aussi barbare, aussi repoussant que les Chinois peuvent nous le paraître aujourd'hui à nous-mêmes; sa religion, ses mœurs, ses idées n'étaient pas moins différentes des nôtres; il ne nous détestait, il ne nous méprisait pas moins que ne le font maintenant les Célestes. Néanmoins il occupait les plus riches contrées de la Méditerranée; cela suffit à la vieille monarchie pour accepter tous les sacrifices, voire même tous les affronts, afin de s'emparer de ses marchés et de devenir le principal agent de son commerce. La lutte commerciale s'est agrandie de nos jours; elle n'est plus circonscrite à la Méditerranée; c'est à l'extrême Orient qu'elle se développe et que, de plus en plus, elle se développera. Seulement, sur ces mers nouvelles la France actuelle laisse l'Angleterre jouer le rôle que la France d'autrefois jouait dans les mers européennes. Que d'autres s'emparent des leçons de son histoire et les mettent à profit, elle n'en a cure; elle aurait plutôt quelque honte de les appliquer personnellement: ne serait-ce pas reconnaître que le passé n'est pas uniquement, comme on le professe dans les écoles, une longue suite de crimes, qu'il a eu ses grandeurs, ses gloires, et qu'il peut encore donner des enseignemens au présent?

Et de même que nous ne sommes plus capables d'avoir, dans nos rapports avec les grands états barbares du monde, une poli-

tique large, élevée, dégagée de préjugés ; de même notre action extérieure se heurte à deux écueils provenant d'une sorte d'esprit de secte, de fanatisme à rebours qui s'est emparé, dans ces dernières années, du personnel gouvernemental de la France. Le premier de ces écueils est bien connu ; je l'ai signalé longuement ici même, et je n'aurais pas besoin d'y insister aujourd'hui, si je ne tenais encore à donner un ou deux exemples des sottises qu'il nous fait commettre chaque jour. Personne n'ignore avec quel aveuglement nos chambres refusent de tenir compte du parti que l'on peut tirer de la propagande religieuse pour les progrès de l'œuvre colonisatrice. La plupart de nos députés ne sont pas neutres en religion, ce qui est le devoir de tout homme d'état digne de ce nom : sous prétexte de combattre le cléricalisme, beaucoup d'entre eux ont engagé une guerre acharnée, aveugle, inepte, contre toute entreprise catholique, qu'elle se produise en France ou à l'étranger. Je n'ai pas le moins du monde l'intention de parler de ce qui se passe en France. Mais, pour l'influence extérieure chez les peuples barbares, et surtout chez les peuples idolâtres, la propagande religieuse est à coup sûr un des moyens d'action les plus énergiques. Tous ceux qui connaissent l'Orient et l'extrême Orient l'affirment ; la raison, d'ailleurs, et l'expérience des autres peuples le prouvent. C'est la communauté de religion qui fait que la Russie a une prise sérieuse sur une grande partie des habitans de l'empire turc, et les sociétés bibliques anglaises sont parmi les instrumens les plus efficaces de la politique et du commerce anglais. On a été jusqu'à calculer à Londres ce que chaque missionnaire rapportait à l'industrie nationale. Chez nous, on ne se livre pas à ces calculs. Un des plus grands soucis de certains députés a été d'empêcher les expéditions envoyées au Tonkin de se servir, pour le succès de leurs entreprises, de l'élément catholique, qui est assez nombreux dans ces contrées ; quelques-uns ont soutenu que c'étaient les chrétiens qui avaient fait massacrer Francis Garnier, oubliant les massacres épouvantables qu'ils ont subis eux-mêmes après la mort de ce dernier. Mais, pour les besoins de la cause, il fallait que ces chrétiens, qui se sont compromis tellement avec nous qu'après notre départ ils ont été persécutés et assassinés sans miséricorde, se fussent montrés nos pires ennemis ! On ne peut pas non plus rappeler sans tristesse que la chambre a soulevé, l'hiver dernier, un incident grave à propos d'un crédit de 50,000 francs en faveur de M. Lavigerie, le Français peut-être qui a le plus fait pour la civilisation de l'Afrique. On sait qu'il a lancé de hardis missionnaires jusque dans la région des Grands-Lacs et qu'il a fondé des stations permanentes à Ouganda, à Mazausé, à Ujiji et à Taboura. Là, dans ces régions révélées d'hier, où si peu d'Européens ont passé, mais qui

sont destinées sans doute à un si grand avenir, des religieux français répandent notre influence et notre civilisation, étudient les idiomes locaux, préparent la route aux commerçans et aux colons. Il faut bien, d'ailleurs, que les missionnaires de M. Lavigerie s'enfoncent de plus en plus au cœur de l'Afrique, car on les chasse des possessions françaises comme des proscrits et des parias. Dans l'empressement d'assurer la suprématie de l'enseignement laïque, on a violemment fermé les écoles qu'ils avaient fondées en pleine Kabylie, dans les montagnes du Jurjura, où ils faisaient connaître notre langue et nos mœurs. Puis, on a travaillé avec une telle lenteur à l'ouverture des établissemens laïques destinés à les remplacer, qu'ils ne sont point encore organisés. Il en est résulté une sorte d'interrègne qui dure depuis plus d'un an. Aussitôt la société biblique de Londres, dont le zèle n'a pas toujours beaucoup de sagacité, s'est imaginé que la suppression des écoles congréganistes était un grand échec pour la cause catholique, et que, naturellement, c'était la propagande protestante qui devait en profiter. Elle a donc acheté une propriété pour établir un dépôt de bibles et autres livres religieux, et fait traduire l'évangile de saint Mathieu en langue berbère afin de le distribuer aux montagnards. Voilà au profit de quel prosélytisme belliqueux nous avons détruit l'œuvre purement civilisatrice de M. Lavigerie! On répète bien souvent, chez nous, que les missionnaires protestans n'ont pas la maladresse des nôtres, qu'ils travaillent beaucoup plus à répandre le commerce anglais que leur foi religieuse. Ce qui se passe en Kabylie est la preuve du contraire. Tandis que M. Lavigerie, esprit aussi indépendant qu'actif et généreux, voulait faire des Kabyles des hommes civilisés avant de leur offrir le baptême; tandis qu'il ne leur disait pas un mot du catholicisme dans ces écoles uniquement françaises que la France a renversées, la société biblique de Londres inaugure son entreprise par une traduction de l'évangile de saint Mathieu! Peu importe! on n'en continuera pas moins à répéter à la chambre et dans la presse que nos missionnaires sont des fanatiques dédaigneux des intérêts nationaux et que les missionnaires anglais mettent la patrie et la civilisation au-dessus de la foi. Il faut n'avoir jamais fait un pas hors de France pour soutenir une pareille absurdité. Il y a quelques mois, je causais à Constantinople avec M. de Sarzec, l'heureux et courageux explorateur dont les admirables trouvailles ont enrichi notre musée assyrien d'objets si précieux. Il me parlait des chefs arabes avec lesquels il vit : « Presque tous, me disait-il, connaissent la France et la regardent comme la plus grande nation de l'Europe. Beaucoup d'entre eux savent même aujourd'hui le français. C'est que, depuis quelques années, un certain nombre de dominicains se sont fixés à Mos-

soul, où ils ont immédiatement ouvert une école, établi une petite imprimerie et réuni des centaines d'ouvrages français, qu'ils répandent dans tout le pays.» Il ajoutait que partout où il avait passé, en Éthiopie, en Arabie, il avait également vu les missions devenir des centres français. Je dois avouer que ce nouveau témoignage, venant d'un homme qui, en ces dernières années, a mené à bonne fin une des plus belles entreprises scientifiques extérieures que la France ait conduites, m'a beaucoup plus frappé que les affirmations téméraires de M. Lockroy corroborées par les plaisanteries de M. Camille Pelletan.

Le second écueil qui, dans nos mœurs actuelles, contrarie l'œuvre coloniale, est d'un tout autre genre. Nos chambres ont pris en suspicion et en aversion l'initiative privée, et surtout celle des sociétés financières. « Nos chambres inexpérimentées, a dit à ce sujet M. Paul Leroy-Beaulieu, se sont prononcées en France pour les entreprises de travaux publics directement faits par l'état : on est arrivé à cette effroyable débauche du plan Freycinet, qui a failli ruiner à tout jamais nos finances. Tout ce qui est société financière ou homme de finances excite dans la chambre la suspicion ou la réprobation, quoique, par une singulière contradiction, les trois quarts de nos députés recherchent avec avidité la situation d'administrateur de société anonyme. Nos chambres veulent voir dans toutes les entreprises des scandales financiers, ce que l'on appelle d'un mot grossier des *tripotages*. Le rachat de la dette tunisienne? spéculation privée et éhontée ! La construction des chemins de fer algériens et tunisiens? spéculation également accompagnée de collusion! Voilà comment nos chambres comprennent de prime abord toutes les affaires. Aussi elles regimbent devant les entreprises les plus utiles; elles s'y refusent ou les retardent, comme pour le rachat de la dette tunisienne; ou bien encore elles veulent tout faire faire par l'état, comme pour les chemins de fer du Haut-Sénégal, et elles oublient qu'en France, du moins, l'état fait tout lentement et chèrement. Certes, nous ne prétendons pas que tous les financiers soient probes, ni même que beaucoup d'entre eux aient le désintéressement d'Aristide ou l'élévation morale de Marc Aurèle. C'est M. Guizot, je crois, qui a dit que la politique n'est pas une œuvre de saints; la finance non plus n'est pas une œuvre de saints ni d'ascètes; il ne s'ensuit pas que toutes les entreprises privées soient des traquenards. Par leur suspicion exagérée vis-à-vis des sociétés financières, les chambres se privent des concours les plus utiles. Si une demi-douzaine de financiers doivent gagner un ou deux millions dans une affaire qui doit être profitable

à la France, ce n'est pas une raison pour la différer, ni surtout pour l'écarter définitivement. »

On ne peut, d'ailleurs, être bien touché de cette horreur affectée qu'inspirent les sociétés financières. Il est trop évident que si l'on désire si hautement voir l'état se charger de toutes les entreprises au dedans et au dehors, c'est qu'au fond du cœur chacun se dit : L'état, c'est moi ! Un régime où les chemins de fer tomberaient aux mains de l'état, où les travaux publics, où les grandes concessions intérieures et extérieures lui appartiendraient directement, ne serait-il pas la plus féconde des vaches à lait pour tous ceux qui, de près ou de loin, touchent au pouvoir ? L'état n'est point un être de raison, une entité métaphysique ; il se compose des personnes qui tiennent le gouvernement, c'est-à-dire, chez nous, de ces chambres si scrupuleuses dont M. Paul Leroy-Beaulieu combat l'excessive sévérité, et des ministères qu'elles créent et renversent à leur gré. Dieu nous préserve de voir un jour toutes les industries, comme toutes les administrations, peuplées des cliens et des favoris du parlement ! L'initiative privée a ses dangers, elle a même ses vices ; mais elle peut seule créer, sur tous les points du globe, des intérêts français considérables, que l'état doit se borner à soutenir, à défendre contre les compétitions étrangères. Les plus grandes œuvres de ce siècle, le percement de l'isthme de Suez par exemple, ont été faites par des sociétés financières. A l'heure actuelle, il n'y a que des sociétés financières qui soient en mesure de créer des comptoirs, d'organiser des factoreries, de faire naître un commerce partout où nos explorateurs et nos soldats ouvrent des débouchés. L'état n'a pas à prendre leur place. En revanche, il a le devoir de les protéger. La politique des intérêts est la conséquence obligée de la politique coloniale. Une nation qui fonde des colonies, qui développe dans le monde entier son action industrielle et commerciale, est inévitablement entraînée à préserver sa richesse des attaques de l'envie et de la mauvaise foi. Les radicaux le nient avec colère ; à leurs yeux, toute entreprise française à l'extérieur étant une spéculation plus ou moins honteuse, mérite d'être abandonnée aux chances les plus fatales de la fortune. S'ils venaient à l'emporter parmi nous, personne ne voudrait plus s'exposer à être volé et pillé au loin sans que la France y fît la moindre attention. On s'enfermerait donc dans nos frontières, où l'on étoufferait peu à peu faute d'alimens.

Mais il existe une autre forme de socialisme qui n'est pas moins dangereuse aujourd'hui que celle en vertu de laquelle toutes les grandes entreprises devraient être dirigées par l'état. On a découvert, depuis quelques années, que l'état avait le devoir de venir

en aide aux travailleurs durant les crises économiques afin de les empêcher d'en subir les atteintes. Ce n'est plus le droit au travail tel qu'on le proclamait en 1848, c'est, paraît-il, le droit du faible. Si l'on parvient à saisir la nuance, on est évidemment doué d'une profonde perspicacité. Droit au travail ou droit du faible, de quelque nom qu'on décore ou qu'on masque le socialisme, de quelque qualificatif qu'on se serve pour le dissimuler, il est impossible de ne pas signaler les périls qu'il risque de faire courir à notre pays. On comprend, dans une certaine mesure, qu'un gouvernement aristocratique, comme l'était par exemple le sénat romain, ou qu'un gouvernement monarchique, comme l'est l'empire allemand, ne recule pas devant le socialisme pour écarter les révolutions politiques et sociales dont il se sent menacé. Ne dépendant point directement de ceux auxquels il assure du travail et des avantages matériels, ayant une origine qui le place au-dessus d'eux, qui lui donne à leur égard une grande liberté d'action, il peut diriger le socialisme de manière à amortir et à détruire peu à peu les crises économiques. Qu'une grande ville comme Rome ou Berlin vienne à regorger d'ouvriers sans ouvrage, il est assez fort pour attirer un grand nombre d'entre eux dans des ateliers qu'il ouvre au loin sur son propre territoire ou dans les colonies. De cette manière, le socialisme vient en aide aux lois économiques; il ne les contrarie pas. Mais un gouvernement démocratique, populaire, issu du suffrage universel, ne saurait faire du socialisme qu'au rebours des lois économiques et de façon à perpétuer les crises au lieu de les atténuer. Tenant son pouvoir de ceux mêmes qui lui demandent du travail, s'il refuse de leur en donner dans le lieu où ils le demandent et dans les conditions qu'ils exigent, ils se soulèvent aussitôt contre lui et le renversent. Peu importe qu'en cédant à leurs réclamations il empire le mal! Il n'est pas libre de faire autrement. Ce qu'on appelle le droit du faible est en réalité le droit du fort; car le fort, c'est le travailleur, c'est l'électeur, c'est le peuple, c'est la majorité; tandis que le faible, c'est le capitaliste, c'est le contribuable fortement imposé, c'est la minorité dont l'influence est noyée dans la masse du corps électoral. Le socialisme d'état est donc interdit aux gouvernemens démocratiques qui veulent rester libéraux; il ne l'est pas moins à ceux qui veulent avoir une grande politique coloniale. En empêchant, en effet, les lois économiques de s'exercer, d'amener des déplacemens de populations, d'inspirer à ceux qui souffrent le désir de chercher hors des frontières le bien-être qui leur manque à l'intérieur, il entrave l'émigration, il la rend impossible. Tout le monde prétend vivre aux dépens du sol national, et cette masse d'appétits l'épuise bien vite. Au lieu d'aller ouvrir au loin des sources de richesses nouvelles, les capitaux sont dévorés sur place en entre-

prises ruineuses ou en travaux de luxe inutiles, qu'on exécute uniquement pour donner du pain aux travailleurs protégés par l'état. Le pays dévore ainsi sa propre substance, sans s'assimiler aucun élément étranger, jusqu'à ce qu'il tombe enfin d'épuisement et de misère.

III.

On voit donc combien nos mœurs politiques actuelles et les idées gouvernementales répandues parmi nous risquent d'être fatales au mouvement d'expansion coloniale qui s'est dessiné dans la nation et qui pourrait seul, en se développant, assurer à notre pays un avenir prospère. La politique commerciale que nous avons suivie depuis quelques années a eu aussi des conséquences très fâcheuses et menace d'en avoir de plus fâcheuses encore. Personne n'ignore que notre commerce extérieur est, sinon en décadence générale, du moins dans une sorte de stagnation des plus décourageantes. Plusieurs de ses branches importantes sont atteintes ou compromises : la rubannerie, par exemple, la mercerie et diverses industries parisiennes. Il est certain qu'une des causes principales d'un état de choses si malencontreux doit être cherchée dans le progrès des idées avancées et dans le socialisme d'état dont je parlais tout à l'heure. La main-d'œuvre est devenue chez nous plus chère que partout ailleurs ; les ouvriers, se sentant assurés de la protection ou de la connivence d'en haut, ont élevé leurs exigences de la façon la plus exagérée : les salaires sont exorbitans, et à mesure qu'ils grandissent, les heures de travail diminuent. A chaque instant éclatent les grèves les plus malheureuses. Est-il besoin de rappeler toutes celles auxquelles nous avons assisté cette année? Elles rendent à nos industriels et à nos fabricans la concurrence avec l'étranger presque impossible. Ils ne sauraient produire à aussi bon marché que lui, et, grâce aux conditions nouvelles de la vie moderne, c'est le bon marché qui l'emporte partout. Nous n'avons plus affaire, comme autrefois, à un petit nombre de cliens choisis, d'un goût très difficile et possédant une richesse suffisante pour satisfaire toutes les délicatesses de leur goût, mais à des masses bourgeoises cherchant surtout à jouir vite, aux moindres frais possible. Aussi sommes-nous distancés par nos voisins, dont le travail est moins pur, mais aussi moins coûteux que le nôtre. Il faut quelquefois un œil bien exercé pour distinguer la différence de leurs produits avec les nôtres; entre l'à-peu-près et la perfection, la nuance est presque insaisissable pour les acheteurs modernes, tandis que tout le monde comprend d'emblée si un objet est plus

ou moins cher qu'un autre. Le socialisme d'état et le radicalisme politique ayant pour conséquence d'élever sans cesse la main-d'œuvre, ont aussi pour résultat de tuer lentement la poule aux œufs d'or. Ils réduisent nos industries à l'impuissance. Or à quoi nous servirait de créer de nouveaux débouchés sur tous les points du globe, si c'était à des rivaux et non à nous que nous les ouvrions ?

Mais la main-d'œuvre n'est pas tout; il y a aussi les matières premières sur lesquelles elle s'exerce. Une nation qui veut conserver un grand commerce doit avoir un tarif libéral; elle doit sinon pratiquer le libre-échange, du moins s'en rapprocher d'aussi près que possible. Dans l'état actuel du monde, avec le goût qui prévaut pour les marchandises à bon marché, une nation ne peut beaucoup exporter qu'à la condition d'avoir des frais de production réduits et de pousser ses industriels à des perfectionnemens constans par la concurrence de l'étranger. Il faut qu'une nation qui veut conserver un grand commerce sache se procurer à bon marché le fer, la houille, les matériaux, les filés, toutes les matières premières, tous les articles manufacturés à demi élaborés. Or notre politique commerciale a agi, depuis quelques années, au rebours de nos véritables intérêts. Au lieu d'assurer à la France laborieuse le calme, la stabilité et la liberté commerciale dont elle avait un si grand besoin, elle a remis en question les progrès accomplis jusqu'ici, et les tendances protectionnistes auxquelles elle a cédé nous ont nui doublement : d'une part, plusieurs de nos industries d'exportation, par exemple les rubanneries de Saint-Étienne, les tissages de Tarare et de Saint-Pierre-lès-Calais ne peuvent plus se procurer, dans des conditions favorables, la matière première de leur travail, à savoir les filés ; d'autre part, la propagande protectionniste faite en France a trouvé des adeptes à l'étranger ; nous avons encouragé les Italiens, les Allemands, plusieurs états de l'Amérique du Sud, sans parler de l'Amérique du Nord, à relever leurs tarifs et, par conséquent, à rendre plus étroits les débouchés de nos produits au dehors.

Une des plus grosses fautes de nos gouvernemens en ces dernières années est, à coup sûr, la rupture des négociations sur le traité de commerce avec l'Angleterre. Ç'a été la manifestation la plus éclatante de la politique commerciale décousue et imprudente qui porte une si sérieuse atteinte à nos intérêts. En outre, cette malencontreuse mesure a contribué plus que tout le reste peut-être à soulever de l'autre côté de la Manche les haines mesquines, les jalousies violentes dont nous avons été depuis un an les témoins attristés. Peu importerait à l'Angleterre que notre commerce s'accrût, que notre richesse publique doublât, si nous lui ouvrions largement notre marché ; car, plus nos ressources croîtraient, plus

nous achèterions ses produits; mais au moment même où nous affirmions l'intention d'aller lui faire concurrence sur les mers, nous menacions de relever entre elle et nous les barrières commerciales qui nous ont si longtemps et si malheureusement séparés. De là, chez cette nation de marchands, les colères qui éclatent sans cesse contre nous. Et nous nous sommes brouillés avec l'Angleterre, pourquoi? Pour porter à nos propres industries un sérieux dommage en refusant de leur accorder la liberté plus grande dont elles ont besoin afin de se développer à l'aise. Naturellement, après avoir refusé de faire un traité de commerce avec l'Angleterre, nous n'avons pas songé à en négocier avec d'autres puissances chez lesquelles il serait pourtant si avantageux pour nous de trouver des débouchés moins étroits. Je citerai en première ligne les États-Unis, la grande république américaine, que la conformité des mœurs politiques, aussi bien que celle des intérêts devrait aujourd'hui rapprocher de nous. Les États-Unis sont en ce moment et deviendront de jour en jour un des plus admirables ou plutôt le plus admirable marché du monde. Qu'on songe que ce pays reçoit chaque année des millions d'habitans adultes dans toute la force de la production; qu'il dispose de 4 ou 5 millions de kilomètres carrés de terres sur une superficie totale de 7,440,000 à peu près inexploités, soit encore à mettre en culture huit fois l'étendue de la France; que son commerce extérieur, qui est déjà de 7 milliards 1/2 à 8 milliards, soit presque exactement les chiffres du commerce français, atteindra 20 milliards à la fin du siècle et peut-être 50 milliards dans cinquante ans! Et cependant, que faisons-nous pour attirer à nous une part des trésors prodigieux prêts à surgir de ce territoire privilégié? Rien, absolument rien. Nos hommes d'état, qui inventent de nouvelles formes de socialisme d'état afin de venir en aide à la classe ouvrière, ne s'aperçoivent pas qu'ils la sauveraient bien plus sûrement s'ils cherchaient à faire des États-Unis un client de la France. Ils préparent, sous des noms déguisés, des ateliers nationaux, et ils ne tentent rien pour abaisser les tarifs sans lesquels des flots de richesses couleraient dans nos ateliers et dans nos industries privées!

« Les États-Unis, a dit M. Paul Leroy-Beaulieu, tiennent le premier rang sur le tableau des pays importateurs en France, mais ils ne viennent qu'au quatrième et pour une somme relativement bien modique sur le tableau des pays où nous exportons. En 1880, d'après l'*Annuaire de statistique*, de M. Maurice Block, nous avons importé des États-Unis pour 731 millions de francs de marchandises, et nous y avons exporté pour 332 millions seulement, tandis que la petite Suisse, avec ses 3 millions d'habitans, nous achète pour 220 millions de marchandises. Ainsi un Suisse (il y en

a 2,846,104) achète pour près de 80 francs de marchandises françaises par tête, et un Américain du Nord n'en achète que pour 6 fr. 50. A qui fera-t-on croire que ce soit là une situation normale? Quoi! dans toute une année, ce peuple américain, si riche dans toutes ses parties, où les capitalistes ont des fortunes si colossales, où les ouvriers reçoivent des salaires si élevés, n'achète que pour 6 fr. 50 de marchandises françaises, soit pour 0 fr. 12 par semaine ou pour 0 fr. 01 1/2 par jour! Si, par un ensemble de circonstances heureuses, les Américains venaient à faire par tête une aussi grande consommation de nos articles que les Suisses, notre exportation en Amérique atteindrait en chiffres ronds 4 milliards de francs, c'est-à-dire qu'elle dépasserait, à elle seule, le montant de l'exportation totale annuelle de France. Voici l'idéal : amener les Américains à être pour nous d'aussi bons cliens que les Suisses. Certes, entre la chétive situation actuelle et l'idéal, il y a bien des échelons. Mais si l'on se rapprochait de cet idéal, quelle somme de travail et de bien-être ce serait pour la population française! Les ministres et les préfets n'auraient plus besoin alors de s'occuper d'émettre des emprunts et de demander des crédits pour faire aller les industries parisiennes, d'installer plus ou moins des ateliers nationaux et de surcharger les contribuables pour répandre parmi certaines catégories d'ouvriers des aumônes dépréciées. Voyez donc les choses de haut : on n'est homme d'état que lorsqu'on voit les choses de haut et de loin. Vous faites de la petite besogne, de la besogne de petits commis. Voyez de haut et de loin : le problème économique n'est pas dans les minuties où l'on se complaît. Faites un traité de commerce avec les États-Unis et vous aurez gagné une grande partie, vous aurez fait une œuvre de maître : cela vous délivrera de bien des petits soucis. »

On ne saurait mieux dire : le socialisme d'état, qui use en quelque sorte les capitaux sur eux-mêmes, est la plus détestable des politiques; la liberté commerciale unie à l'expansion nationale qui les répand sur le monde pour qu'ils en reviennent centuplés est la plus féconde, la plus puissante, la plus réellement démocratique des politiques. Nous devrions être les champions décidés, incorrigibles de l'abaissement des tarifs; nous devrions négocier des traités de commerce avec toutes les nations étrangères, à commencer par l'Angleterre et par les États-Unis. Et si nous rencontrions des résistances, si certains peuples refusaient de conclure avec nous des traités, eh bien! nous devrions quand même diminuer, au besoin supprimer spontanément les droits qui frappent à leur entrée en France les produits de ces peuples, car ils sont entièrement à la charge de notre pays; ils s'ajoutent aux frais généraux et augmentent le prix de revient de tous les articles de notre industrie

nationale. Il y aurait un avantage incontestable à agir ainsi, malgré l'absence de réciprocité, car plus nous achetons à l'étranger, plus forte est la somme de produits nationaux que nous lui vendons; seulement il paierait ces derniers fort cher, grâce aux tarifs, tandis que, grâce à la liberté commerciale, nous paierions bon marché ce que nous lui achèterions. De ce que quelques-uns de nos voisins ne comprennent pas leurs intérêts, est-ce une raison pour que nous méconnaissions les nôtres? est-ce une raison pour que nous accablions nos industries sous les charges qu'ils imposent aux leurs? Il est étrange qu'un gouvernement libéral, démocratique, républicain ait presque renoncé à la liberté commerciale, que l'empire avait fondée. Depuis dix ans, si nous n'avons pas reculé, nous n'avons pas fait non plus le moindre pas en avant. Nous nous sommes laissé envahir par les idées protectionnistes, nous les avons adoptées, soutenues, propagées. Aujourd'hui, d'autres s'en servent contre nous. Si nous ne les répudions pas au plus vite, si, au contraire, nous les combinons maladroitement avec le socialisme d'état, nous atteindrons nos industries nationales dans leur essence même. Alors la politique coloniale sera évidemment pour nous la plus grande des duperies, car elle consistera à ouvrir des marchés que d'autres exploiteront. Elle créera des débouchés, et nous n'aurons que des produits insuffisans ou trop coûteux à y expédier. Elle travaillera pour nos rivaux, et nous dépenserons les ressources de la France en œuvres dont l'étranger seul profitera.

IV.

Ainsi notre politique intérieure et notre politique commerciale compromettent de la manière la plus grave les espérances d'expansion extérieure qui sont venues un instant consoler notre pays des malheurs et des pertes qu'il a subis. Mais toutes les fautes commises jusqu'à ce jour ne sont rien au prix de celle qu'on se prépare à commettre en modifiant nos lois militaires. Je ne crains pas de dire que, si les projets de réduction du service à trois ans et de suppression du volontariat d'un an sont votés par les chambres, la France devra renoncer à toute action au dehors, abandonner son commerce extérieur, se replier dans ses frontières et laisser à d'autres les vastes entreprises qui tentent son génie. Cette question est la plus grave qui puisse être traitée par un grand pays. Il s'agit, en effet, de savoir si la France restera à la tête de la civilisation, si elle continuera à tenir dans ses mains le flambeau des lettres, des sciences, des arts et de l'industrie, ou si elle se transformera en une nation de caporaux médiocres n'ayant aucun rayonnement au dehors.

On comprendrait qu'elle acceptât, non sans douleur, mais avec résignation, cette seconde alternative, si, par ce moyen, elle arrivait à se donner une armée solide, la plus formidable de l'Europe, si sa force croissait en proportion des sacrifices qu'elle ferait. Mais je vais démontrer qu'il n'en est rien. Ce n'est pas dans l'intérêt de l'armée, ce n'est pas pour augmenter notre puissance militaire qu'on nous propose d'adopter le service de trois ans et de supprimer le volontariat d'un an. On convient, au contraire, que ces mesures sont fort dangereuses, qu'elles constituent une expérience délicate et qui risque bien d'échouer. Mais on ne s'arrête pas devant ces périls. La réforme qu'on propose n'est pas une réforme militaire, c'est une réforme démocratique. On veut faire disparaître les inégalités de service qui constituent, paraît-il, des privilèges contraires à l'idéal d'un pays républicain; c'est à cet important intérêt qu'on subordonne tout, même la défense nationale. Ah! sans doute, pour faire passer et pour maintenir tout le monde le même nombre d'années, de mois, de jours sous les drapeaux, il faudra baisser le niveau de l'armée. C'est une triste nécessité : mais, que voulez-vous! Périsse l'armée plutôt qu'un principe! La passion de l'égalité doit se satisfaire à tout prix. L'armée a certainement pour but de protéger le territoire; ce n'est pourtant pas son rôle principal : avant tout, elle doit être une grande école de démocratie, et ce qu'il faut chercher dans son organisation, ce n'est pas tant la plus grande force, la plus grande cohésion possibles que la plus parfaite similitude des charges à supporter par tous les citoyens.

Parfois néanmoins on déguise cette étrange théorie sous la prétendue nécessité d'augmenter de plus en plus le nombre d'hommes capables de porter les armes. Depuis 1870, c'est un axiome incontesté chez nous, quoique fort contestable, que le succès à la guerre dépend toujours des masses plus ou moins grandes que l'on peut jeter sur l'ennemi. Notre vanité nationale s'est plu à chercher la cause de tous nos désastres dans notre infériorité numérique et dans les défauts de notre armement. Cette opinion ne résiste pas à l'examen. Si nous avons été battus en 1870, c'est qu'à l'origine des hostilités il n'existait pas parmi les chefs de notre armée un seul homme capable de conduire une grande opération militaire. Nos généraux dispersés, éloignés les uns des autres, n'ont jamais su se concentrer, se donner la main, manœuvrer avec l'ensemble sans lequel il n'y a pas de victoire, pas même de résistance possibles. A Wœrth, à Forbach, ce n'est pas le nombre qui a manqué, c'est l'intelligence de la guerre et l'union des commandans; à Sedan, la capitulation a été la résultante d'une série de fautes stratégiques effroyables et de démêlés entre généraux qui se sont produits sur le champ de bataille même, empêchant toute mesure

décisive, entravant toute résolution opportune. Plus tard, si le commandement a été meilleur, en revanche les troupes levées à la hâte n'étaient plus qu'un ramassis de volontaires non sans courage, mais sans discipline, sans instruction militaire, sans habitude du feu. Le nombre ne nous faisait pas défaut; mais la qualité était déplorablement inférieure à la quantité. Notre exemple même, bien étudié et bien compris, prouve donc que les gros bataillons ne sont pas tout, que les bons bataillons sont cent fois préférables. On ne saurait nier cependant qu'il n'y ait aujourd'hui en Europe un entraînement irrésistible vers les gros bataillons. Ce sont les Allemands qui ont donné le signal, tout le monde l'a suivi. Mais qu'on ne croie pas que les Allemands aient une admiration sans réserve pour leur système militaire et qu'ils le regardent comme le plus parfait qui puisse exister. Il est permis d'affirmer que, s'ils avaient la chance de posséder le service de quatre ou de cinq ans, jamais ils ne consentiraient à le remplacer par celui de trois ans. Il a paru cet hiver à Berlin un livre qui a produit dans les cercles militaires une impression profonde, tant à cause du talent de son auteur, M. de Goltz, un des officiers les plus remarquables de l'armée allemande, qu'à cause du sujet qui y était traité. Ce livre, intitulé : *la Nation armée*, exposait non sans tristesse à quelles conditions l'Allemagne et l'Europe cédaient en créant des armées immenses composées de tous les hommes valides de chaque pays. Mais M. de Goltz, qui est un esprit singulièrement élevé, ne se fait pas d'illusion sur les résultats inévitables de cette sorte de levée en masse perpétuelle. A son avis, ce n'est point un progrès, c'est un retour vers les époques barbares où, tout citoyen étant soldat, il n'y a plus que de mauvais citoyens et de mauvais soldats. Il en est si persuadé, qu'en cherchant à deviner l'avenir, il n'hésite pas à prédire que ces multitudes armées, espèces de gardes nationales de plus en plus faibles, seront tôt ou tard battues par quelques bandes aguerries, admirablement disciplinées, que conduira un chef intrépide : « Le jour viendra, dit-il, où les habitudes actuelles seront profondément modifiées. Il est permis de prévoir que les armées composées de millions d'hommes cesseront plus tard de jouer un rôle prépondérant. Un Alexandre apparaîtra à la tête d'un petit noyau de soldats exercés et robustes et chassera devant lui les masses amollies qui se seront transformées en gardes bourgeoises, innombrables, mais pacifiques, comme l'armée des Chinois. » Sans doute, ce jour n'est pas prochain. Qui sait néanmoins s'il est aussi éloigné qu'on le croit généralement? Il n'a pas fallu longtemps au système militaire du grand Frédéric pour se détraquer de toutes parts et pour voler en éclats sous les coups des canons de Valmy. Le système de M. de Moltke est peut-être aussi fragile; seulement il n'y a pas un peuple

en Europe assez avisé et assez courageux pour se dire qu'il serait sage de préparer de longue main le petit noyau de soldats exercés et robustes qui en briseraient les ressorts affaiblis.

Je répète, d'ailleurs, qu'en ce qui concerne la France, ce n'est pas la passion des masses, c'est la passion de l'égalité qui préside et qui va présider à ce qu'on appelle si improprement les réformes militaires. Cette seconde passion est pourtant d'autant moins à sa place quand il s'agit de l'armée, que celle-ci repose essentiellement sur l'inégalité : il y a sans doute l'égalité des risques, puisque tous ceux qui sont sous les armes sont exposés aux fatigues, aux blessures et à la mort; mais il y a la plus grande inégalité des situations, puisqu'une armée ne peut vivre sans une subordination complète, sans une hiérarchie sévère, sans une discipline implacable. Dès lors, et puisqu'il existe forcément, fatalement des inégalités de fonctions et de situations, pourquoi n'y aurait-il pas aussi des inégalités de service? De quelque manière qu'on s'y prenne, on n'arrive point à supprimer ces dernières. Personne n'ignore que le budget de la guerre, à quelques efforts qu'on se soit livré pour le torturer, ne nous permet pas de retenir tout le contingent sous les drapeaux pendant trois ans. On propose donc mille moyens afin de se débarrasser de 20 à 40,000 hommes, qui, chaque année, ne pourraient être incorporés sans élever nos dépenses militaires dans des proportions exorbitantes. On multiplie à l'infini les dispenses et les cas d'exonération. C'est ainsi qu'après avoir annoncé pompeusement que le service sera égal pour tous les Français, on décide que, de deux frères appelés en même temps sous les drapeaux, l'aîné ne fera qu'un an de service, tandis que le second en fera deux. Jusqu'à présent, l'un des deux frères était seul soumis à toutes les obligations du service; l'armée comptait ainsi un bon soldat de plus; on lui en donne deux de mauvais. Quel profit y a-t-il à agir de la sorte, et ne vaudrait-il pas mieux, en laissant subsister les exemptions actuelles, favoriser les études et les entreprises commerciales, que de permettre au hasard de distribuer ses faveurs à tort et à travers? Nous avons assisté depuis deux ans à des manifestations absolument ridicules, qui auraient dû n'inspirer que du dédain, et que tous les badauds ont au contraire acclamées avec enthousiasme. Nous avons vu des congrès d'instituteurs, gonflés de l'importance qu'on a eu l'imprudence de leur donner, déclarer que les hommes qui s'engagent dans l'enseignement ne devraient plus être exemptés du service militaire; qu'ils devraient faire leurs trois ans complets, leurs vingt-huit jours, leurs quatorze jours, etc. Cette proposition a paru le comble du patriotisme. Personne ne s'est avisé que, si elle était adoptée, l'armée se remplirait de soldats détestables aux dépens des écoles, qu'il faudrait fermer sans cesse pour permettre aux maîtres

d'aller remplir leurs devoirs belliqueux. Il y a des services publics qui ne sauraient chômer, même en temps de guerre. L'enseignement en est un. Par conséquent, il est absurde de permettre aux instituteurs de jouer aux soldats dans des congrès grotesques où ils font parade de sentimens qu'au fond du cœur ils n'éprouvent en aucune manière, et qui n'ont d'autre raison d'être que de montrer leur supériorité sur les curés, trop sincères pour se livrer à la même comédie.

Cette question de la durée du service devrait être traitée uniquement à deux points de vue : au point de vue de l'intérêt de l'armée et au point de vue des grands intérêts de la civilisation qu'un pays comme la France ne peut pas abandonner. En ce qui concerne le premier, il est de toute évidence que le service de trois ans ne saurait avoir que des effets détestables. En réalité, il se changera en service de trente mois, car ce n'est un secret pour personne que l'appel de la classe se fait toujours en retard et que l'instruction des troupes est toujours suspendue entre le départ d'une classe et l'arrivée de celle qui la suit. Il se changera même dans la pratique, pour un grand nombre d'hommes, en un service inférieur à trente mois. Les calculs au moyen desquels on espère faire passer une classe tout entière sous les drapeaux sont faits, en effet, d'après les chiffres actuels du budget. Et personne n'ignore également que ces chiffres n'ont jamais suffi aux dépenses improvisées et qu'il a fallu, pour y faire face, user de congés parfaitement arbitraires. Ce qui a eu lieu dans le passé pour le service de cinq ans, qui jamais n'a été effectif, aura lieu à l'avenir pour le service de trois ans, qui ne le sera pas davantage. L'instruction générale de nos soldats en souffrira et les principes ne seront pas saufs. Le seul résultat qu'on aura obtenu, c'est de faire glisser rapidement notre armée sur cette pente fatale que signalait M. de Goltz, où roulent les masses affaiblies et indisciplinées et au terme de laquelle est le système militaire chinois. Tandis que la prudence, l'habileté, la prescience de l'avenir auraient dû nous porter à réagir contre les dangers inévitables du service universel, nous sommes les premiers à les exagérer. Nous ne nous bornons pas à imiter l'Allemagne, nous voulons la dépasser. Le service universel est fortement mitigé chez elle par le volontariat d'un an ; chez nous, il ne doit pas subir la plus légère restriction ; il doit être poussé à outrance jusqu'à ce que notre armée ne soit plus qu'une de ces gardes nationales impuissantes qu'un Alexandre, d'après M. de Goltz, disperserait en un combat, et qu'un général plus médiocre mettrait tout au plus une campagne à anéantir.

Mais ce n'est pas tout, et si l'on considère les intérêts du pays après ceux de l'armée, le service universel de trois ans devient encore plus

monstrueux. Prétendre faire passer toute la jeunesse française sans exception pendant trois ans sous les drapeaux équivaut à vouloir décapiter moralement la France. Aucun peuple du monde n'a encore adopté une organisation qui soit plus évidemment contraire aux exigences de la civilisation. Si elle vient à l'emporter, c'en sera fait chez nous de tout progrès intellectuel, de tout avenir scientifique. En Allemagne, personne, absolument personne, n'a jamais été entravé dans ses études par le service obligatoire. On sait que le volontariat d'un an y existe dans des conditions autrement larges qu'en France, et que les volontaires sont libres d'y faire leur service dans les villes d'université où ils manient bien plus les livres que le fusil. De plus, toutes les dispenses, toutes les facilités sont données à ceux qui veulent étudier. Les Allemands ont appris par expérience que la guerre ne se fait pas seulement avec des soldats, qu'elle est une œuvre de science, qu'elle est même la résultante de toutes les sciences. Aussi sont-ils persuadés que le savant qui travaille dans son laboratoire ou dans son cabinet sert autant à la défense nationale que le troupier qui fait l'exercice sur un champ de manœuvre. Il forme la conscience nationale par le développement de l'histoire, de l'art et de ce merveilleux miroir des lettres où le génie d'un peuple s'éveille en se reflétant. Les Allemands n'ont pas oublié que leur unité nationale, accomplie par le fer et le sang, a été préparée par des moyens bien différens, et que M. de Bismarck et M. de Moltke n'auraient jamais été possibles sans Herder, Goethe, Schiller, Lessing, et cette légion de philosophes, de littérateurs et de poètes qui ont pétri l'âme allemande en lui révélant sa profonde originalité. Ils n'ont pas un moindre respect pour les sciences exactes, physiques et naturelles. Est-ce que tous les perfectionnemens de l'armement, tous les progrès de l'art militaire ne sont point dus à des découvertes scientifiques? Étouffer les vocations naissantes, écraser même le génie, afin d'exercer les bras des hommes dont on déprimerait le cerveau, leur paraîtrait le plus sûr moyen de détruire la supériorité que leur ont donnée des victoires longuement préparées dans l'étude et l'effort des recherches savantes. L'admirable mouvement d'expansion scientifique des vingt-cinq premières années de ce siècle a rendu à l'Allemagne morcelée, abaissée, affaiblie, ruinée, le sentiment de sa force et de son génie. Elle croirait le perdre si elle compromettait la haute culture intellectuelle, fût-ce pour développer l'habitude des manœuvres et l'habileté du tir.

On pouvait espérer, depuis quelques années, qu'un phénomène semblable à celui qui s'est produit en Allemagne se préparait chez nous. On a dit sous l'empire que c'était l'instituteur primaire qui avait gagné la bataille de Sadowa. Si le mot était peu juste, en revanche il est certain que c'est la science allemande qui a gagné

la bataille de Sedan. Notre décadence militaire a coïncidé avec une des périodes de stérilité intellectuelle les plus complètes que notre pays ait connues. La grande science était morte chez nous et avec elle les nobles sentimens, les dévoûmens généreux, les progrès féconds. A la suite de nos désastres, des efforts sérieux ont été tentés pour relever les hautes études, pour doter la France d'universités pareilles à celles de l'Allemagne, pour les peupler d'auditeurs et d'élèves. Sans doute, on n'y songe plus guère en ce moment. L'enseignement primaire, réputé plus démocratique, a toutes les faveurs des pouvoirs publics. Néanmoins l'impulsion donnée à l'enseignement supérieur a produit ses fruits : nos facultés, nos écoles ont vu doubler leurs maîtres, et autour des chaires où jadis venait un public distrait, léger, indifférent, se presse une petite élite de travailleurs véritables qui ont déjà produit des œuvres dont l'étranger a été frappé. Eh bien! avec le service de trois ans, il faudra renoncer à ce réveil scientifique si longtemps attendu, si chèrement payé. La France aura quelques mauvais soldats de plus : combien perdra-t-elle de littérateurs, d'artistes et de savans!

Et qu'on ne croie pas que ce soit seulement pour les arts, pour les sciences, pour les lettres, pour ce qu'on appelle les professions libérales, pour ce qui forme le ressort intellectuel du pays, pour ce qui constitue la patrie dans le sens élevé du mot, que les études soient nécessaires et que, par suite, le service universel de trois ans, cette imitation banale et inintelligente des organisations de Sparte et des républiques antiques, constitue une menace terrible. Le péril n'est pas moins grand pour le commerce, pour l'industrie. Sparte n'avait ni commerce, ni industrie; voilà pourquoi tout le monde pouvait y être soldat. Mais la France est placée dans des conditions très différentes. Depuis quelques années, voyant sa richesse en danger, elle a fait une découverte fort importante : elle a reconnu qu'on ne naissait pas plus commerçant qu'on ne naissait littérateur ou mathématicien; que la simple pratique même, sauf dans des cas exceptionnels, ne suffisait point; qu'à côté ou plutôt qu'avant l'apprentissage, il fallait un enseignement didactique. C'est faute de cet enseignement que la France était encombrée, avant la guerre, de Suisses et d'Allemands, qui occupaient presque tous de hautes positions dans notre commerce et dans notre industrie. Il y avait là, pour notre pays, une cause d'humiliation et de faiblesse. Les étrangers qui, plus instruits que nos nationaux, venaient exploiter nos richesses, le faisaient naturellement à leur profit. Beaucoup d'entre eux transportaient ensuite chez eux les entreprises qu'ils avaient étudiées et dirigées chez nous. C'est ainsi que l'Allemagne est devenue notre rivale dans les industries dites parisiennes. Il était évident que, si les choses continuaient à marcher ainsi, nous risque-

rions de nous appauvrir graduellement au profit de nos voisins. Pour éloigner ce danger, une foule de particuliers et d'associations ont fait, sans rien demander à l'état, sans la moindre protection officielle, d'énormes sacrifices. Un certain nombre d'écoles de hautes études commerciales se sont fondées à Paris et en province; chaque jour on en voit naître de nouvelles; bientôt, si on ne leur enlève pas leurs élèves, il n'y en aura pas moins en France qu'en Allemagne. Grâce à celles que nous possédons déjà, nous étions bien près d'avoir reconquis le terrain perdu. Mais les lois militaires et le service obligatoire de trois ans vont détruire tout ce qui s'est fait pour la culture commerciale aussi bien que pour la culture scientifique. Comment et où se recruteront, en effet, lorsqu'il sévira sur tout le monde, les élèves de commerce? C'est dans les années fécondes de 17 à 20, à 22, ou 23 ans que l'esprit déjà ouvert peut s'initier à toutes les connaissances théoriques et se préparer à l'existence active : plus tard, il est trop tard. La préparation manquant, toute la vie s'en ressent, et non pas seulement la vie individuelle, mais la vie nationale. Le service obligatoire de trois ans aura pour conséquence de faire retomber le commerce et l'industrie de notre pays entre les mains d'Allemands et de Suisses ; car, sous ce rapport encore, l'Allemagne est bien loin d'imiter l'esprit de logique et d'égalité à outrance qui nous anime. Les jeunes gens sortis de ses écoles commerciales qui servent à l'étranger, obtiennent toutes les facilités, toutes les dispenses nécessaires pour que les exigences militaires ne les entravent en rien. J'en ai vu de nombreux exemples en Orient, et plusieurs chambres de commerce, qui se sont occupées de cette question, affirment qu'elles en ont constaté partout.

Les études commerciales sont incomplètes sans un long séjour à l'étranger. C'est pourquoi les associations qui se sont formées en vue de favoriser notre commerce d'exportation ont organisé des souscriptions destinées à envoyer chaque année, sur différens points du globe, un certain nombre de jeunes Français sortant des écoles de commerce et munis de leur diplôme. La chambre syndicale du commerce d'exportation à Paris a pris l'initiative de cette mesure. « Nous nous trouvons amenés, dit le rapport qu'elle a rédigé à ce sujet, à faire une comparaison entre les différentes nations et nous croyons pouvoir affirmer, sans craindre d'être démentis, que notre pays, eu égard à sa population, est peut-être celui qui fournit le moins de sujets à l'étranger, surtout si nous le comparons à l'Angleterre, à l'Allemagne, à l'Italie et à la Suisse. On nous objectera sans doute que cette répugnance à s'expatrier, remarquée chez nos compatriotes, vient de ce qu'ils trouvent en France plus de bien-être relatif; mais ne pourrait-on pas aussi ajouter que le Français est souvent retenu par la crainte de l'in-

connu et par le souci, bien naturel du reste, d'arriver en pays étranger sans ressources suffisantes pour parer aux éventualités matérielles? Ces préoccupations disparaîtraient si l'on pouvait mettre à la disposition des jeunes gens que l'on dirigerait sur les différens points du globe des ressources qui, tout en étant modestes, leur permettraient cependant de n'avoir à l'arrivée aucun souci de la vie matérielle et leur laisseraient l'esprit libre pour mettre tout en œuvre afin d'arriver au but qu'ils se proposeraient d'atteindre? En outre, ces jeunes gens partiraient munis de lettres d'introduction auprès des représentans de la France, et de recommandations pressantes pour les chefs des principales maisons établies, ce qui leur assurerait à leur arrivée, en même temps qu'un excellent accueil, un appui réel. » Toutes ces dispositions sont merveilleusement prises ; dictées par le bon sens, elles seraient d'une utilité pratique incontestable. Mais, encore une fois, à quoi serviront-elles si les jeunes gens, au moment où ils pourraient aller au loin décupler la fortune de la France, sont retenus trois ans sous les drapeaux?

Déjà certaines dispositions de la loi militaire actuelle produisent sur notre commerce extérieur des effets désastreux : ainsi l'article 61 de la loi du 27 juillet 1872 oblige tous les Français qui se trouvent à l'étranger, fussent-ils aux antipodes, à rejoindre leur corps d'armée six mois après le dépôt de l'ordre de route à leur domicile métropolitain. Les chambres de commerce et quelques conseils généraux ont vainement demandé une exception pour les jeunes gens qui vont s'établir hors d'Europe. Le gouvernement a préféré amnistier ceux qui n'étaient pas en règle avec la loi. C'est ce qu'il a fait, par exemple, pour un grand nombre d'habitans des Basses-Pyrénées, auxquels il avait été impossible de quitter La Plata pour obéir à l'appel de la loi. Je ne résiste pas au désir de citer les réflexions très sages que ce sujet a inspirées à la chambre de commerce de Bordeaux : « Nous vous prions, dit-elle dans une lettre au ministre de l'agriculture et du commerce, d'introduire dans le projet de modification de la loi militaire une disposition en vertu de laquelle les jeunes Français désireux de se rendre dans une colonie entre seize et dix-sept ans obtiendraient des autorités compétentes un permis de séjour hors d'Europe sans obligation de retour dans la mère patrie à époque déterminée. Cela se pratique ainsi en Suisse et en Allemagne dans une certaine mesure... Serait-il à craindre que le nombre des jeunes Français désireux de s'expatrier chaque année devînt trop considérable? Nous ne craignons pas d'affirmer que, plus il serait grand, plus ce serait avantageux pour notre pays. Il en résulterait en premier lieu une extension certaine de notre commerce maritime, et en plus un avantage moral considérable au point de vue de l'accroissement de notre population séden-

taire. Nous ne pourrons malheureusement pas espérer de longtemps une telle conséquence de la mesure que nous sollicitons, car le pays de France exerce un attrait puissant sur ceux qui l'habitent. C'est sans doute pour réagir contre cette tendance que Colbert entoura de tant de considération les Français qui s'adonnaient au commerce maritime. Si l'on considère, d'un côté, les épreuves de tous genres et les dangers auxquels expose inévitablement l'expatriation; si, d'autre part, on évalue les avantages que procurent à la France ceux de nos compatriotes qui exercent leur industrie en pays étranger, la faveur que nous sollicitons pour nos jeunes gens de quinze à dix-neuf ans est en réalité bien légère. C'est un motif de la plus grande valeur qui nous porte à signaler les effets funestes de la loi militaire actuelle pour nos intérêts coloniaux. En maintenant pour nos jeunes gens l'obligation de rentrer dans la mère patrie à l'âge de vingt ans, on les empêche de partir pour l'étranger au moment opportun; de sorte que nos correspondans ne tardent pas à être remplacés par des Suisses et des Allemands. Les faits qui se produisent sous nos yeux à Bordeaux confirment absolument cette conséquence de l'article 61. Voici, en effet, ce qui se produit journellement : des jeunes gens français de quinze à dix-huit ans se présentent-ils chez un négociant exportateur pour offrir leurs services dans une de ses succursales d'outre-mer, ce négociant demande tout d'abord s'ils se trouvent placés dans l'un des cas d'exception prévus par la loi militaire; en cas de réponse négative, ce qui arrive le plus souvent, il n'est pas rare de voir ce négociant donner la préférence à des jeunes gens d'origine suisse et allemande; de sorte que, si notre loi militaire n'est pas revisée sur ce point, nous verrons bientôt passer le commerce de nos propres colonies dans des mains étrangères. »

Non-seulement notre loi militaire ne sera pas revisée dans le sens indiqué par la chambre de commerce de Bordeaux, mais ses inconvéniens seront encore exagérés et aggravés. On ne se bornera pas à exiger des jeunes Français établis à l'étranger de se rendre, dans un délai de six mois, à l'appel de leur classe, on les obligera tous sans distinction à passer trois ans sous les drapeaux. C'est-à-dire qu'à vingt ans, au moment même où ils commenceront à connaître la langue, les mœurs, les ressources du pays où ils auront émigré, au moment où ils commenceront à pouvoir faire un usage utile de ce qu'ils auront appris depuis leur départ de France, ils devront tout quitter pour venir tout oublier pendant trois ans dans la métropole. On ne se fait pas aisément idée des difficultés à surmonter pour adapter son esprit, ses habitudes, sa santé à ces contrées lointaines, qui ressemblent si peu à notre pays. Il faut pour cela s'y

rendre en pleine jeunesse, alors que l'intelligence, en fraîcheur et en appétit, est grande ouverte aux impressions nouvelles et que le caractère, n'ayant encore aucun pli, possède assez de souplesse pour se ployer aux circonstances les moins communes. Mais si cet apprentissage est abandonné à l'heure même où il est sur le point de se terminer, où l'âme et le corps achèvent de s'acclimater, c'est peine perdue : un retour trop brusque et trop complet aux habitudes de la métropole détruit rapidement les résultats d'un effort maladroitement arrêté. Comment veut-on qu'après trois ans d'interruption et de changement complet de vie, les jeunes émigrans aillent reprendre l'existence pénible à laquelle on les a arrachés lorsqu'ils étaient sur le point de s'y faire? N'ayons aucune illusion à ce sujet. La plupart d'entre eux ne repartiront pas pour les colonies, ou plutôt ils n'auront pas à prendre cette résolution, car personne n'ira dans les colonies et à l'étranger avant l'âge du service, avec la perspective d'être obligé d'en revenir si mal à propos. L'émigration, qui commençait à se développer chez nous, sera suspendue. Peu importe alors que nous ayons ou que nous n'ayons pas un excédent de population! Dans l'un comme dans l'autre cas, nous n'irons point fonder au dehors des sociétés françaises; nous ne peuplerons pas le monde; nous ne peuplerons que nos casernes, ce qui est une assez triste manière de peupler.

L'exemple de l'Allemagne, que l'on cite toujours, devrait nous montrer les dangers du service obligatoire excessif. On parle sans cesse en Allemagne de créer des colonies; on ne peut pas le faire, par l'excellente raison que le courant de l'émigration ne s'y porterait pas. Si, chaque année, un nombre de plus en plus considérable d'Allemands quitte sa patrie pour se rendre en Amérique et ailleurs, c'est afin d'échapper aux charges militaires qui, bien qu'inférieures à ce qu'elles vont être chez nous, sont encore écrasantes. Mais ces émigrans ne pourraient pas aller sur des territoires germaniques; car la loi les y atteindrait et, grâce à l'éloignement, n'en deviendrait que plus lourde. Voilà pourquoi ils se dirigent vers les États-Unis et vers des pays où ils échappent à la conscription. C'est ce qui se passe aussi chez nous dans des proportions infimes. Le département des Basses-Pyrénées, comme je l'ai déjà fait observer, envoie chaque année à La Plata un certain nombre de jeunes gens qui ne rentrent pas en France à l'appel des classes et que le gouvernement est forcé plus tard d'amnistier. Ne vaudrait-il pas mieux créer une exemption légale, régulière, pour ceux de nos compatriotes qui se rendent dans nos colonies, de manière à pousser dans cette direction un nombre aussi considérable que possible de nos concitoyens? Assurément ce nombre n'atteindra jamais le chiffre de vingt mille hommes, qui, dans les calculs les moins forcés, repré-

sente l'excédent de chaque classe qu'avec les ressources actuelles on ne saurait faire passer sous les drapeaux. Au lieu de créer des dispenses inutiles, stériles, il serait beaucoup plus sage d'en créer de fécondes, d'établir une sorte de prime à l'émigration, d'exonérer plus ou moins complètement du service les Français qui iraient exercer une industrie dans nos colonies. Ce serait, comme le remarquait la chambre de commerce de Bordeaux, suivre les traditions de Colbert, qui entourait de tant de considération les colons français, et faire disparaître à tout jamais les mœurs casanières qui nous ont été si fatales.

Par malheur, la logique de l'égalité quand même et à tout prix s'oppose à une aussi sage mesure. Il faut que tout le monde passe dans l'armée, dût l'armée étouffer et la nation périr. Sans cela on ne pourrait pas se vanter d'avoir accompli de grandes réformes démocratiques et détruit les derniers privilèges qui existent en France : ceux de l'intelligence et du travail. Soit! Mais alors ne parlons plus de politique coloniale et d'expansion extérieure; car, dans les conditions où l'on va se placer, la politique coloniale serait une duperie, l'extension extérieure une pure et simple illusion. On ne saurait nier que, parmi les opérations aléatoires, la plus aléatoire de toutes est celle qui consisterait à dépenser des millions et à faire périr des milliers de soldats pour conquérir des territoires que nous ne pourrions pas exploiter nous-mêmes, qui deviendraient immédiatement la proie de nos rivaux commerciaux. Nous avons à lutter contre des nations comme l'Angleterre et les États-Unis, qui n'ont point de service militaire, ou contre des nations qui en ont un cent fois moins dur que le nôtre. Il est donc bien clair qu'il serait insensé de notre part de purger, par exemple, le Tonkin de toute piraterie, d'ouvrir le Yun-nan au commerce, pour qui? Pour des étrangers qui y remplaceraient les nombreux jeunes gens que nous garderions, nous, sous les drapeaux. Il y a une contradiction flagrante entre les projets coloniaux, dont nous faisons tant de bruit, et les projets d'égalité militaire et de démocratie de caserne, dont nous ne nous vantons pas moins bruyamment. Entre les uns et les autres le choix est forcé; car prétendre les mener de front serait tenter de concilier les contraires. Il est possible que ceux qui les célèbrent tous avec le même enthousiasme ne s'en rendent pas compte. La politique aujourd'hui est dirigée avec une telle légèreté, une telle ignorance, une telle étroitesse d'esprit qu'on ne semble pas s'apercevoir que les questions y sont liées entre elles, que la solution qu'on donne à chacune d'elles influe sur toutes les autres. On cherche à avoir des colonies, et par le socialisme d'état on retient les capitaux à l'intérieur, tandis que par le service obligatoire, poussé à ses extrêmes conséquences, on

y retient les hommes. Est-il possible de montrer une incapacité plus complète ou un manque plus absolu de sincérité?

V.

Pour terminer cette revue des causes qui entravent ou qui menacent d'entraver chez nous l'essor de la colonisation, il faudrait montrer les vices de notre organisation coloniale actuelle. Mais ce serait une œuvre de si longue haleine que je ne saurais songer à l'entreprendre à la fin d'un travail déjà bien long. Je me bornerai à signaler trois de ces vices, les plus dangereux de tous : d'abord, l'instabilité et le défaut de préparation du personnel administratif; secondement, l'action directe et abusive des députés des colonies dans l'administration ; troisièmement, l'absence d'un régime colonial offrant des garanties à tous les intérêts légitimes et assurant à nos possessions l'ordre et la liberté, le respect de tous les droits, sans lesquels elles ne peuvent se développer d'une manière normale.

L'instabilité du personnel administratif n'est pas moins grande dans les colonies qu'en France; seulement elle a beaucoup plus d'inconvéniens dans des contrées encore en enfance, où il n'existe ni fortes traditions, ni coutumes solidement établies, ni règles et méthodes de gouvernement durables, que sur notre vieux continent, où chaque chose étant à sa place depuis de nombreuses années, les hommes se trouvent enfermés dans des organismes dont le jeu est presque indépendant de leurs volontés. On n'a pas moins épuré, modifié, transformé, désorganisé et détérioré au dehors qu'au dedans. « Les gouverneurs défilent dans les colonies, dit l'auteur d'une excellente brochure, *les Colonies,* par un Sénégalais, avec une rapidité effrayante et, très souvent, l'un s'applique à défaire ce que l'autre a péniblement édifié. De 1843 à 1860, j'en ai vu passer une dizaine au Sénégal; mais, à part le général Faidherbe, qui y a fait un séjour de six ou sept années, les autres, quoique bien intentionnés, ont passé trop peu de temps à la tête du pays pour en connaître les besoins. » Depuis 1860, le mal a fait de sérieux progrès; ainsi, dans une seule année, l'année 1882, le Sénégal a vu se succéder trois ou quatre gouverneurs. Autrefois, si les hommes changeaient, ils étaient du moins pris dans le même corps, ils pouvaient avoir des connaissances, des habitudes communes, une sorte de préparation qui les disposait, dans une certaine mesure, à travailler successivement à la même œuvre. Aujourd'hui, rien de semblable n'existe. Le choix des gouverneurs est fait au hasard, suivant l'arbitraire le plus parfait ou d'après des convenances purement politiques. On connaît les raisons qui ont décidé celui des derniers gouverneurs de l'Algérie. En Cochinchine,

il s'est passé, cette année même, un fait qui montre de quelle manière on pratique chez nous la fameuse formule anglaise : *The right man in the right place.* Le gouverneur, M. Lemyre de Villers, a été brusquement révoqué au moment où la question du Tonkin devenait de plus en plus aiguë et où la guerre était imminente. Que ce fût à tort ou à raison, ce n'est pas ce dont il s'agit. Mais qui a-t-on nommé pour le remplacer dans ces graves circonstances? Un des plus jeunes préfets de la France continentale, qui a quitté Saint-Étienne pour aller à Saïgon, dont il ne connaissait sans doute que le nom. C'est peut-être un homme du plus grand mérite, l'avenir le dira ; mais il faudrait qu'il fût doué d'une supériorité éclatante pour qu'arrivant en Cochinchine dans une heure aussi décisive, il n'ait pas quelque peu souffert du manque d'expérience et de préparation.

Et ce n'est point là un fait isolé, exceptionnel. Toutes nos colonies sont traitées de la même manière. On a fait quelques efforts, il y a peu d'années, pour organiser en Cochinchine un corps d'administrateurs ayant quelque connaissance du pays, des mœurs, de la langue et possédant une certaine fixité. Partout ailleurs, on a recruté et on recrute le personnel administratif avec une fantaisie extraordinaire ; en Algérie, en particulier, on l'a formé avec des déclassés, pris un peu partout, depuis les coulisses des théâtres jusqu'aux couloirs de la Bourse et aux bas-fonds où tombent les victimes de la hausse et de la baisse. Sans doute, le *Journal officiel* publie de temps en temps des règlemens fort bien faits sur les conditions à exiger des administrateurs coloniaux ; en pratique, on n'en tient aucun compte. Il est admis, dans les administrations métropolitaines, que tout employé reconnu détestable, qui a eu des malheurs ou dont l'incapacité s'est manifestée d'une manière trop éclatante, doit être expédié dans les colonies. Tandis que les Anglais y envoient ce qu'ils ont de mieux, nous choisissons, au contraire, pour cet usage ce qu'on appelle vulgairement les fruits secs. Nous en faisons des espèces de pénitenciers administratifs. De là le discrédit jeté sur ceux qui vont servir à l'extérieur. Une des gloires de notre pays, un de ses moyens d'influence les plus efficaces, est de fournir aux peuples jeunes des instructeurs administratifs, politiques, militaires, etc. Mais, dès qu'un de nous se voue à ce rôle, il est perdu aux yeux de ses chefs et de ses collègues de la métropole, qui le dédaignent et le jalousent. On lui reproche amèrement les avantages qu'il peut tirer de sa situation ; on ne lui tient aucun compte des services qu'il rend en échange. Toutes les faveurs, tous les honneurs, tous les avancemens sont pour les sédentaires faisant en France une besogne commune et facile. Cette coutume est si générale parmi nous qu'elle gagne aussi bien les académies et les corps savans que

les administrations. Un Français qui s'exilera, qui consentira aux plus lourds sacrifices, qui s'exposera aux plus grands dangers pour aller accomplir les missions scientifiques dont la France tire tant de gloire, se verra sans cesse préférer des rivaux moins héroïques vivant en repos dans leur cabinet, travaillant à loisir, à l'abri de tous les périls, dans une complète sécurité de corps et d'esprit. Dès qu'un Français a passé la frontière, il semble qu'il perde sa nationalité aux yeux de ses compatriotes. On le traite du moins comme un étranger, ou plutôt moins bien qu'un étranger, car on ne se croit plus obligé d'avoir des égards pour lui. Et l'on s'étonne, après cela, que tous les hommes de valeur hésitent à émigrer! Il faut certainement un grand courage pour surmonter les préjugés que nos mœurs opposent à l'émigration. Bien peu le possèdent. C'est pourquoi nos administrations extérieures sont déplorablement composées. Si les gens distingués et irréprochables hésitent à en faire partie, en revanche, toute personne qui a eu en France ce qu'on appelle des malheurs se croit en droit d'y entrer. Que de fois n'ai-je pas vu en Égypte, au moment du contrôle anglo-français, des caissiers en rupture de caisse, des faillis, des banqueroutiers venir demander une place dans les administrations égyptiennes! Ils exposaient leurs titres avec une franchise étonnante. Quant à leur faire comprendre que nous étions en Égypte afin d'apprendre aux indigènes la régularité et l'honnêteté dans la gestion financière et que, pour un pareil enseignement, il fallait des professeurs immaculés, c'était une entreprise inutile. Tous étaient persuadés qu'ils s'étaient rendus dignes des fonctions qu'ils convoitaient, qu'on ne pouvait les leur refuser que par une criante injustice et par un acte antifrançais.

Cette détestable composition de notre personnel extérieur est augmentée encore par l'ingérence directe des députés dans le choix de ce personnel et dans la manière de le diriger. Le mal dont nous souffrons le plus en France, depuis quelques années, celui qui a faussé chez nous tous les ressorts parlementaires et détruit jusqu'à l'idée de gouvernement, c'est l'usurpation du pouvoir administratif par la chambre. Personne n'ignore qu'à l'heure actuelle, les députés, au lieu de se borner à faire les lois, ce qui est leur mission, ont mis en quelque sorte la main sur les ministres, qui sont devenus de simples commis. Ceux-ci n'ont qu'une autorité illusoire; ils ne font rien, ils n'osent rien faire sans l'autorisation des membres de la majorité. En réalité, chaque député règne, gouverne et administre son département par l'entremise du ministre, agent soumis à ses volontés. Mais cet abaissement, ou plutôt cette destruction de la puissance exécutive sont encore plus sensibles, encore plus dangereux dans les colonies que dans la métropole. Comme personne chez

nous n'étudie les questions coloniales, comme aucun ministre ne saurait les traiter avec compétence, comme aucun d'ailleurs ne s'en occupe d'une manière spéciale, en réalité, chaque député colonial impose au gouvernement toutes les mesures qui lui plaisent. On ne peut le contredire faute de connaissances ni le contrarier faute d'énergie. Le mal est d'autant plus grave que les députés des colonies, par suite de la précipitation avec laquelle les solutions les plus radicales ont été adoptées dans l'organisation du régime colonial, sont souvent les représentans d'une simple minorité comme en Algérie, ou d'une majorité très inférieure, moralement et matériellement, à la minorité, comme dans les Antilles. En Algérie, les Arabes et les étrangers n'étant pas représentés, ce sont les mandataires d'un petit nombre de colons, occupés uniquement de leur intérêt personnel, qui imposent à notre pays une politique aussi absurde que barbare, dont le résultat infaillible, si l'on n'y prend garde, sera de créer une Irlande africaine de l'autre côté de la Méditerranée. Dans les anciennes colonies à esclaves, la manière dont l'esclavage a été aboli brusquement, sans mesures de transition, et dont le droit de suffrage a été accordé aux noirs émancipés, a mis le pouvoir entre les mains de gens aveugles, désireux de se venger d'une longue servitude, animés de passions brutales que ne peut tempérer un patriotisme par trop récent et incomplet. Aussi les descendans des anciens colons, les vieux Français, s'y voient-ils opprimés par des assemblées locales omnipotentes contre lesquelles le gouverneur, délégué du pouvoir métropolitain, représentant de l'union des colonies à la mère patrie, est impuissant. Nommé sur la désignation des députés, il n'est que leur instrument. A coup sûr, rien n'est plus malheureux qu'un pareil état de choses. L'assimilation des colonies avec la métropole ne saurait se faire que graduellement et à la longue. Il aurait fallu ne leur accorder ni députés ni sénateurs, ne leur donner qu'un simple conseil général, en laissant aux gouverneurs le *veto* suspensif, et, au besoin, dans des cas prévus, le droit d'imposer l'adoption de certaines mesures. On a émancipé des enfans, en les chargeant eux-mêmes de choisir leurs tuteurs. Il en est résulté que, dans des terres françaises, fécondées par notre génie et notre sang, ce sont des noirs, esclaves hier encore, qui compromettent le présent et menacent l'avenir.

Il est difficile ou plutôt impossible de revenir sur un régime sanctionné par la constitution. Priver les colonies de sénateurs et de députés, après leur en avoir accordé pendant plusieurs années, serait vouloir provoquer chez elles de dangereux désordres. Mais il n'est que temps de réduire ces sénateurs et ces députés au rôle qui leur appartient. Ils ne sont pas autre chose que leurs collègues, ils n'ont pas d'autres droits qu'eux; qu'ils prennent part à la

confection des lois, c'est bien ! mais qu'ils laissent au gouvernement le soin d'administrer les colonies, d'en surveiller les intérêts. Il faut que celui-ci mette fin au pouvoir absolu que s'attribuent certains conseils coloniaux, au mépris de toutes les lois; qu'il prépare une nouvelle constitution coloniale dans laquelle les attributions seront nettement définies et séparées; qu'il oblige les assemblées locales à se soumettre, comme les conseils généraux français, au contrôle d'une autorité supérieure, assez forte pour les empêcher de dépasser le mandat qui leur appartient. Or il ne pourra le faire qu'à la condition de résister à cette pression des députés sous laquelle il est écrasé aujourd'hui. Tout le monde est d'accord pour reconnaître qu'il serait utile de créer un ministère spécial des colonies. Mais on hésite à le faire, parce qu'on craint que les députés ne s'en emparent et que le ministre nouveau ne se plie à toutes leurs exigences, lesquelles seraient désastreuses. Dans l'état actuel de nos mœurs parlementaires, la création d'un ministère spécial aurait, en effet, bien des inconvéniens. On a proposé et essayé une solution intermédiaire, qui consistait à rattacher au ministère du commerce les services coloniaux. Mais le ministère du commerce n'a pas par lui-même une raison d'être suffisante, et les titulaires qui l'occupent ne possèdent peut-être point le prestige nécessaire pour se mettre au-dessus des intrigues parlementaires et des influences de députés. Il serait préférable, comme on l'a également proposé, de confier au ministère des affaires étrangères, le plus important et le plus recherché de tous, la direction des colonies et de la marine commerciale. Il a déjà sous la main les consuls, vrais gouverneurs de nos colonies commerciales, répandus dans le monde entier et dont le personnel renouvelé, modifié, mieux inspiré, pourrait fournir des choix excellens pour les gouverneurs des colonies territoriales. C'est d'ailleurs à lui qu'incombe la solution des questions internationales soulevées fréquemment par nos résidens à l'étranger et par nos capitaines de navires au long cours, ainsi que les conflits incessans que la création de colonies nouvelles ou le développement de colonies anciennes soulèvent entre les puissances étrangères et la France. On a pu constater bien des fois, dans ces dernières années, combien il était fâcheux que ses agens n'eussent point de rapports avec les agens coloniaux. On a vu, par exemple, au début des complications du Tonkin, un ministre de France à Pékin laissé absolument sans nouvelles de ce qui se passait dans le Delta du Song-Koï et en Cochinchine. Le gouverneur de cette dernière province, les officiers de marine du Tonkin, n'ayant aucune relation avec lui, n'ont pas pu l'informer de leurs actes et de leurs projets, et le ministère des affaires étrangères n'a pas songé qu'il fût utile de suppléer à leur silence; chacun a agi de son côté; ce qu'il en est résulté, tout le monde le sait !

Il serait donc très logique et très sage de confier les colonies au ministère des affaires étrangères. On créerait, pour appuyer le ministre de ses avis et de son autorité, un grand conseil colonial, une sorte de junte permanente, dont il faudrait avoir grand soin d'écarter les députés et sénateurs (1), et qui se composerait d'administrateurs, d'anciens gouverneurs, d'anciens consuls, de négocians, d'armateurs, en un mot d'hommes compétens, capables d'échapper aux influences parlementaires. Comme les ministères passent chez nous avec une effroyable rapidité, c'est dans ce conseil que se perpétueraient les traditions. Il y aurait là un élément de stabilité indispensable au succès de l'œuvre coloniale, car cette œuvre ne peut avancer au milieu des fluctuations politiques qui soulèvent sans cesse chez nous le sol gouvernemental, comme les ouragans des Antilles labourent la terre de ces îles admirables et y bouleversent les plus luxuriantes végétations. Qu'on ne s'y trompe pourtant point ! cette garantie serait bien illusoire si nous continuions à nous agiter comme nous le faisons depuis quelques années, renversant le lendemain ce qui a été élevé la veille, inventant chaque jour des questions factices qui troublent l'atmosphère. Ce mouvement perpétuel sur nous-même amènera, s'il dure, la mort de notre pays. C'est pourquoi, il serait bon de chercher au plus vite un dérivatif à un état moral aussi funeste. Ce dérivatif, peut-être l'action coloniale nous l'offrirait-elle, si, las de parler sans cesse de réformes radicales au dedans, alors qu'il n'y a presque plus rien à réformer et qu'on ne saurait plus que détruire, notre pays prenait l'habitude de regarder au dehors, d'y chercher l'emploi de son activité débordante, d'y dépenser en œuvres fécondes le trop plein de vie qui l'étouffe. Qui sait ? peut-être, verrions-nous enfin cesser le malaise dont nous souffrons en ce moment. La force du radicalisme provient de ce qu'il semble être une action, tandis que le programme conservateur a l'air d'être purement passif. A l'action dissolvante du radicalisme opposons l'action fécondante de la politique coloniale ; il n'est point impossible que nous y trouvions le salut !

C'est par cette espérance que je veux finir. Si le temps et l'espace ne me faisaient défaut, je pourrais prouver que la politique coloniale est la meilleure des politiques intérieures, aussi bien que la

(1) Le nouveau sous-secrétaire d'état à la marine, chargé spécialement du service des colonies, M. Faure, vient de créer un conseil colonial. Son premier soin a été d'y introduire les sénateurs et députés des colonies ! Pourquoi ? Du moment que nos colonies ont des représentans dans les chambres, il n'y a aucune raison pour que ces représentans siègent encore dans un conseil colonial. Leur donner ainsi une autorité administrative est une véritable confusion de pouvoirs. Mais on n'y regarde pas de si près aujourd'hui. Tout se fait dans un intérêt parlementaire, et l'intérêt du pays est oublié.

meilleure des politiques extérieures. Elle a le grand avantage de faire ressortir avec une évidence éclatante l'imprudence et la folie de certaines des mesures pour lesquelles on se passionne le plus dans les rangs des partis avancés et que l'on accepte avec le plus de résignation dans les rangs des partis modérés. Peut-être les hommes qui se sont lancés avec tant d'ardeur dans la lutte religieuse auraient-ils hésité à troubler la liberté des consciences en France s'ils s'étaient rendu compte qu'en agissant ainsi, ils brisaient dans le monde entier le plus ancien, le plus efficace de nos moyens d'influence. Peut-être ceux qui, pour satisfaire je ne sais quel mirage d'égalité, vont faire de notre régime militaire un mécanisme de compression à outrance qui étouffera la patrie, reculeraient-ils devant leur œuvre s'ils comprenaient qu'elle risque de la ruiner aussi bien que de l'abaisser. « Il faut nous départir, a dit M. Paul-Leroy Beaulieu, de notre culte étroit et vraiment sauvage pour l'égalité. Il faut admettre qu'il y a des équivalences de services, que celui qui ouvre ou qui maintient des débouchés à son pays le sert plus efficacement que s'il portait et maniait dans nos casernes un fusil pendant trois ou cinq ans, puis pendant vingt-huit jours, et ensuite durant quatorze jours. Ce n'est pas avec de mesquines idées de caporal que, dans le monde moderne où les compétitions sont si ardentes, on forme une grande nation. Deux de nos rivales, par des circonstances que nous envions, les États-Unis et l'Angleterre, n'ont pas de service militaire obligatoire, ce qui leur vaut une prodigieuse avance dans l'exploitation intelligente de l'univers; un autre de nos concurrens, notre vainqueur d'hier, avec un merveilleux discernement, sait plier sa rigoureuse loi militaire aux exigences de son expansion commerciale à l'extérieur. Chez nous, au contraire, la folie semble s'être emparée de tous les cerveaux. On propose, avec une niaiserie barbare, de supprimer, sans la remplacer, cette dernière sauvegarde du volontariat d'un an. On veut donner à la France une indigestion d'égalité : elle en mourra. » Ces termes ne sont pas trop forts. Si, avant de résoudre chaque question intérieure, on se demandait quelle influence sa solution exercera sur nos intérêts et notre situation au dehors, peut-être éviterait-on cette « niaiserie barbare » qui conduit peu à peu notre pays à la mort. Il n'est rien de tel que de jeter parfois les regards sur le monde pour juger sainement ce qui se passe chez soi. On saisit alors les vraies proportions des choses et l'on acquiert un sentiment plus juste de la réalité. Les haines et les misères de clocher ne cachent plus alors la France comme l'arbre cache la forêt. Le salut de notre pays, je le répète, est dans la politique coloniale.

GABRIEL CHARMES.

L'ALEXANDRINISME

Un personnage du romancier Achille Tatius, au IIIe siècle après Jésus-Christ, entre dans Alexandrie du côté de la mer, par la porte du Soleil, et il est ébloui. « Ses yeux, dit-il dans son langage de rhéteur, sont vaincus par un pareil spectacle. » Telle devait être déjà l'impression des visiteurs peu de temps après la fondation de la ville ancienne, dont la ville moderne, paraît-il, ne peut donner nullement l'idée. S'ils arrivaient par mer, le quai du Grand-Port, aujourd'hui en partie rongé par les flots, leur offrait dès l'abord une suite magnifique de monumens, couverts de terrasses et entourés de jardins, que les Ptolémées avaient élevés à grands frais, puis le théâtre, puis de vastes chantiers et magasins de dépôt. Derrière cette brillante façade de constructions royales, la ville d'Alexandrie se développait régulièrement, traversée par deux rues principales, ornées de colonnades, qui se coupaient à angle droit et déterminaient la direction des autres rues, toutes parallèles. Pour ne pas rester indigne de cet ensemble, la ville primitive, Rhakotis, étagée sur une rangée de collines, s'était en partie transformée. C'est là que se dressait le Sérapéum, auquel on montait par un escalier de cent marches, et dont les colonnades et les statues faisaient l'admiration d'Ammien Marcellin.

Par ces magnificences, les Ptolémées prétendaient imposer à la Grèce sa nouvelle capitale. La pensée du fondateur d'Alexandrie avait été plus ambitieuse encore. Ce n'était pas seulement la capitale

de la Grèce qu'il avait voulu fonder; c'était celle du monde. Admirablement placée à la limite de l'Afrique et de l'Asie, elle en devait voir affluer chez elle les richesses, offertes à l'industrieuse activité des peuples méditerranéens. Elle devenait le centre de tous les intérêts commerciaux et politiques. Ce vaste dessein ne survécut pas au conquérant, du moins dans sa grandeur primitive; son tombeau, qu'Alexandrie conservait précieusement et qu'elle offrit aux méditations de César, en fut comme le monument. Cependant, même réduite au rôle de capitale de l'Égypte, Alexandrie était la merveille du monde grec. Si elle avait dû renoncer aux rêves de domination universelle, et si l'hellénisme, qui l'avait créée, avait été contraint d'y admettre le mélange des élémens égyptiens, du moins avait-elle rempli une partie de sa destinée et pris un caractère tout spécial dans cette colonisation grecque dont elle fut le suprême effort. Colonie indépendante et sans métropole, elle vit tous les pays grecs répondre à l'appel que semblait leur adresser le phare colossal dressé à l'entrée de ses ports, et sa vaste enceinte se remplit d'une foule cosmopolite. Avec les Grecs expatriés, s'y rencontraient les Égyptiens indigènes et les Asiatiques, en particulier les Juifs, qui avaient leurs quartiers à part.

La spirituelle idylle des *Syracusaines* nous met vivement sous les yeux quelques traits de la vie des émigrés grecs de la classe moyenne, fidèles à l'esprit et à la langue de la mère patrie au milieu de cette multitude où ils sont comme perdus, de ce mouvement et de ces splendeurs de leur patrie nouvelle qui les enchantent. C'est un jour de fête, les rues fourmillent de monde; les deux petites bourgeoises de Syracuse, soutenues par une intrépide curiosité, ont peine à se frayer un chemin; et ce qui ne contribue pas le moins à entraver leur marche, c'est le nombre de soldats, de chars et de chevaux qu'elles rencontrent sur leur passage. Nous sommes dans une monarchie établie par la conquête, et on en trouve partout l'appareil et le soutien. Mais la fête elle-même est ce qui marque le mieux le caractère de la nouvelle ville.

On célèbre les Adonies. Il y avait environ un siècle et demi que le culte asiatique d'Adonis avait pénétré dans les mœurs athéniennes. Au temps de la guerre de Sicile, les femmes le célébraient avec une ardeur dont témoigne Aristophane. Mais en Grèce, ou du moins à Athènes, ces lamentations et ces réjouissances au sujet de la mort et de la résurrection du jeune amant d'Aphrodite, bien que remplissant toute la ville, gardaient un caractère privé. Chacune dressait devant sa maison le lit funèbre d'Adonis. Dans Alexandrie, les Adonies prennent un caractère public, par cela seul que c'est la reine qui les célèbre. Toute la cité se précipite vers la cour du palais d'Arsinoé,

pour assister à un merveilleux spectacle qui réunit la magnificence de l'Orient à l'art délicat de la Grèce. A côté du bel Adonis et d'Aphrodite, couchés sur leurs lits d'argent au milieu d'un appareil où le luxe et la recherche l'emportent sur le goût, la voix exercée d'une artiste grecque, d'origine argienne, module un chant en l'honneur de la déesse et du héros. On voit qu'à cette fête religieuse il manque une chose, le sentiment religieux. Une émotion profonde, ou au moins une passion à demi physique et extatique, remuait les Syriennes et même les Athéniennes, qui, échevelées et se frappant la poitrine, se lamentaient sur la mort du beau jeune homme en qui se personnifiait la nature envahie par le froid et la stérilité de l'hiver. Dans la fête célébrée par Arsinoé, cette passion a complètement disparu; c'est un simple spectacle; c'est presque déjà un divertissement mythologique, comme ceux qu'on arrangera pour la cour de Louis XIV. On y trouve même le compliment à la famille royale. Si Arsinoé, dit la chanteuse, a paré si magnifiquement l'amant de Cypris, c'est pour remercier celle-ci d'avoir versé l'ambroisie dans le sein de sa mère Bérénice et opéré son apothéose. Cette indifférence sur le fond, cet appareil extérieur, cette magnificence froide et chargée et cette élégance recherchée dans le détail, c'est l'alexandrinisme.

Ces conclusions ressortiraient peut-être avec plus d'évidence encore comme les conséquences naturelles de l'interminable description qui se lit dans Athénée des splendeurs mythologiques que Ptolémée Philadelphe avait déployées dans une procession dionysiaque. Qu'on se reporte, par la pensée, vers la vraie capitale de la Grèce, qu'Alexandrie venait supplanter, vers Athènes; qu'on se figure un instant la procession des Panathénées, où sont réunis tous les représentans de la cité, vieillards et jeunes gens, magistrats et citoyens, qu'on la voie gravissant dans un ordre harmonieux la roche sainte qui est le centre de la ville et autour de laquelle se sont groupés ses quartiers irréguliers, chacun avec son histoire et sa vie, et arrivant au Parthénon, noble sanctuaire de la déesse vierge et de l'art attique: aussitôt on sentira quelle distance sépare de la ville ancienne, toute pénétrée de la plus pure substance de l'hellénisme, cette ville improvisée, sans passé et sans foi, réunion artificielle d'élémens disparates, née d'une pensée politique et maintenue par la présence d'une dynastie étrangère au pays. On comprendra, en même temps, ce qui distingue le plus la littérature alexandrine de la littérature antérieure.

Parmi les créations des premiers Ptolémées, celle qui leur faisait le plus d'honneur, celui de leurs luxes par lequel ils avaient voulu témoigner de l'élévation de leurs goûts, c'était le Musée. La *Volière*

des Muses, comme l'appelait le satirique Timon, était un ensemble de magnifiques constructions qui avait quelque ressemblance avec notre Institut et nos grands établissemens d'enseignement et d'études scientifiques. Au milieu de cours et de promenades plantées d'arbres s'élevait un édifice entouré de portiques et surmonté d'un dôme. Un *exèdre*, sorte de salle ouverte, très appropriée au climat de l'Égypte, était disposé pour les réunions savantes. Dans les dépendances, il y avait la célèbre bibliothèque que les rois avaient réunie à grands frais, des lieux d'étude et d'enseignement où étaient admis même des enfans, des salles de dissection, des observatoires astronomiques installés sur les terrasses, des parcs peuplés d'animaux de toute espèce, des jardins d'acclimatation remplis de plantes rares. Une vaste salle à manger recevait les pensionnaires des Ptolémées, c'est-à-dire les savans, les érudits et les poètes que leur munificence attirait. Ils trouvaient ainsi, sous la présidence du grand-prêtre des muses et la direction du bibliothécaire, reconnu en même temps comme chef du Musée, une somptueuse retraite, pourvue de toutes les ressources pour l'étude et pour le bien-être. Ils y vivaient, séparés de la foule, comme dans un des beaux monastères du moyen âge. Mais si leur monastère les protégeait contre le contact de la population mêlée d'Alexandrie, il était cependant singulièrement mondain et ouvert au siècle. Il les laissait, ou plutôt les mettait en communication constante avec le roi et avec la cour. Or, le roi, dans la dynastie des Ptolémées, est le plus souvent un mélange de volupté plus ou moins délicate et de cruauté. Il est curieux de voir comme certains unissent la férocité sanguinaire des Orientaux au goût de la grammaire et de la science. L'énorme Ptolémée Évergète Physcon (*ventru*), surnommé aussi *le Philologue*, est la terreur d'Alexandrie; il tue son neveu dans les bras de sa sœur le jour où il épouse celle-ci, et il corrige le texte d'Homère. La cour, qui comprenait à peu près toute la société polie, était sous l'influence des femmes, des reines, des maîtresses royales adonnées à de fastueux plaisirs et divinisées par l'adulation. De là un ton de galanterie particulier, dans des sortes de cours d'amour qui se formaient autour d'elles. On connaît, par la traduction de Catulle, la pièce de Callimaque sur la chevelure de Bérénice. Il est vrai qu'auparavant, Stratonice, femme de Séleucus, avait mis au concours l'éloge de ses cheveux, quoiqu'elle fût chauve, et cela prouve que les mœurs littéraires se ressemblaient alors dans les différentes cours. Mais celle d'Alexandrie, où se concentrait le mouvement des lettres, tenait de beaucoup le premier rang.

De cet ensemble de faits se tirent facilement les principaux caractères de la poésie alexandrine. Le poète n'est nullement national ni

inspiré. Il ne chante pas pour une foule homogène, ni capable de lui communiquer la vie et l'inspiration. Qu'est-ce que la foule d'Alexandrie? Dans cette réunion d'Égyptiens, de Juifs et d'Orientaux, de Grecs venus pour chercher fortune, où est cette communauté de croyances, d'idées, de mœurs qui forme un peuple? Où sont cette culture, ce goût naturel, ce sens supérieur de l'humanité, qui faisaient du dernier des auditeurs de Pindare ou de Sophocle un Hellène, c'est-à-dire un juge prêt à se passionner pour les beautés supérieures de l'art et pour les grands sentimens? Le poète vit d'une vie factice; il ne pénètre pas plus dans les réalités tragiques du palais qu'il ne se mêle à la foule; et il écrit pour un cercle. Ses auditeurs sont des lettrés et des délicats; il travaille dans une bibliothèque, et il a pour muse l'érudition; ses conditions de succès sont, avec une certaine habileté technique et la science grammaticale, la grâce et l'esprit. Enfin si, dans ce monde artificiel où son existence est confinée, il rencontre la réalité, ce sont les mœurs galantes de la société qu'il voit, c'est l'amour, qui la lui fourniront.

M. Couat, l'auteur d'un travail considérable et approfondi sur la poésie alexandrine (1), a bien fait de commencer par un chapitre général où il parle d'Alexandrie et du Musée. C'était l'introduction la plus naturelle. Il s'est ainsi bien rendu compte de la nature et des conditions de l'alexandrinisme, et il a tiré de là des vues principales qui font la suite et l'unité de son livre. Peut-être y aurait-il lieu de lui reprocher un excès de logique qui le fait paraître exclusif. Sans doute parce que le génie alexandrin est antipathique au vrai drame, il ne dit rien du théâtre. On en est un peu surpris. Non-seulement la *pléiade tragique* rentrait dans son sujet; mais il y avait aussi à s'occuper de la comédie, en particulier de ces dernières formes de la comédie dorienne, désignées par le nom général de *phlyacographie*, qui de Tarente et de Syracuse s'étaient répandues dans tout le reste de la Grèce. Dans ce genre, Alexandrie comptait parmi ses poètes Alexandre d'Étolie et ce Sotadès que Ptolémée Philadelphe fit noyer pour le punir d'un vers sur son mariage avec sa sœur Arsinoé. Dans la célèbre procession de Bacchus, dont le souvenir a déjà été rappelé, le poète Philiscus, un des sept de la pléiade tragique, s'avançait entouré des artistes dionysiaques. M. Couat nous doit un chapitre sur le théâtre alexandrin.

Ce qui explique cette omission, c'est qu'il trouvait plus à sa portée un homme qui lui paraît avec raison le type accompli de l'alexandrinisme, et qui, malgré des pertes considérables, nous a laissé de

(1) *La Poésie alexandrine sous les trois premiers Ptolémées*, par M. Auguste Couat, doyen de la faculté des lettres de Bordeaux. Paris; Hachette, 1882.

quoi l'apprécier, Callimaque. Il a fait de Callimaque le centre de son travail. Deux poètes de cette période ont été plus admirés de la postérité : Théocrite, de premier ordre dans son genre, et Apollonius de Rhodes. Mais Théocrite, bien que touché par l'alexandrinisme, le domine par son originalité, et il appartient à la Sicile plus qu'à l'Égypte. Quant au second, s'il garde sa place dans le Musée, il en fut presque banni pendant longtemps et il prétendit en secouer le joug. M. Couat les relègue donc tous deux au second rang, bien qu'il écrive sur Théocrite de jolies pages, où il nous paraît seulement exagérer l'influence alexandrine aux dépens des côtés supérieurs de ce poète. C'est Callimaque qui est son homme, ou plutôt l'homme de son livre. Ce n'est pas que d'ailleurs il ne nous donne d'intéressantes appréciations des élégiaques comme Philétas, des auteurs d'épigrammes comme Asclépiade, des épiques comme Rhianus, des poètes didactiques comme Aratus. Nous ne pouvons pas ici le suivre partout ; nous nous bornerons à deux points qui tiennent au fond de son principal sujet : la querelle de Callimaque et d'Apollonius, et la peinture de l'amour dans le second de ces poètes.

I.

M. Couat, que nous allons prendre ici pour guide principal, a étudié avec grand soin la querelle de Callimaque et d'Apollonius et il en a tiré une intéressante restitution des mœurs littéraires du temps. Au moment où elle commença, Callimaque approchait de la fin de sa longue carrière. Honoré et célèbre, bibliothécaire du Musée, il était considéré comme le chef de l'école alexandrine. Ses titres à cette haute situation étaient une érudition étendue et curieuse, l'élégance et l'esprit dans le maniement de la poésie. La liste fort considérable de ses œuvres comprend, avec les *Tableaux*, vaste répertoire bibliographique — en 120 livres ! — des auteurs qui se sont distingués dans tous les genres : éloquence, poésie, histoire, gastronomie et le reste ; des mémoires historiques et géographiques ; des recueils de merveilles et de curiosités naturelles dans tout le monde connu ; des listes de noms de toute espèce : noms de mois chez les peuples divers, noms d'îles et de villes, noms d'oiseaux et de poissons. C'est la part de la prose ; celle de la poésie s'en rapproche assez, car le principal ouvrage de Callimaque, celui qui a fait sa réputation d'élégiaque, est encore un gros recueil, intitulé *les Causes*, où sont réunis, en groupes méthodiques, des poèmes sur les jeux publics, sur les fondations de villes, sur les inventions célèbres, sur les sacrifices et les cérémonies religieuses. Il avait

composé aussi d'autres pièces, des épigrammes, des hymnes écrits pour des fêtes. Nous possédons six de ces hymnes, qui nous font apprécier son industrie de mythologue et de courtisan et son élégante facilité à manier le mètre et la langue poétique, en dorien comme en ionien. Enfin, son activité savante et littéraire s'exerçait encore par son enseignement, dont la matière était sans doute, avec les diverses branches de l'érudition, la grammaire et l'étude des textes.

On devine ce qu'un pareil poète pouvait penser de l'épopée, sujet qui donna naissance à la querelle en question. Son opinion, très nettement exprimée, était que cette ancienne forme, à laquelle Homère avait attaché son nom, n'était plus possible. Et, en effet, nous venons de le dire, la grande épopée, comme en général la grande poésie, n'aurait su où prendre son inspiration. Dans la religion? Qui croyait alors aux mythes et aux légendes? Qui même pensait sérieusement aux dieux? La profonde piété de Pindare et d'Eschyle, comme la naïveté de la foi homérique, avait depuis longtemps disparu. La religion n'était plus qu'une matière littéraire ou un prétexte à spectacles. Dans le sentiment national? Malgré une certaine analogie d'état littéraire et religieux, Virgile, tout pénétré de l'idée romaine, montrera la puissance du patriotisme, mais, à la cour des Ptolémées, ce mot n'a aucun sens; assurément ce n'est pas là ce qui pouvait y ranimer la poésie épuisée. Les mœurs non plus ne se prêtent nullement à soutenir un effort poétique. Où sont ces conditions de simplicité, de grandeur morale, d'émotion facile et confiante qui doivent unir le poète et son public dans une communauté de sensibilité profonde? Le temps de l'épopée homérique est donc bien passé. Prétendre y revenir, ce serait commettre à la fois un anachronisme et une faute de goût.

Voilà quel était l'avis de Callimaque. On connaît ce mot de lui: « Un gros livre est un gros fléau. » Il érigeait en théorie ce qu'il avait fait lui-même. S'il ne voulait pas de grandes compositions originales, s'il n'admettait que de petits poèmes écrits à l'intention des lettrés, capables de fournir un aliment à leur curiosité ou de leur plaire par l'habileté de la facture et par des agrémens extérieurs, c'est que tels étaient précisément les mérites de cette foule de récits et de légendes qui remplissaient le recueil des *Causes*. Ces légendes et ces récits, c'était l'antique matière de l'épopée traitée sous la seule forme qui désormais lui convînt. Ainsi pensait déjà Théocrite, dont on a souvent cité les vers contre ces émules impuissans, ces « coqs des Muses qui s'égosillent vainement en face du chantre de Chios. »

L'opinion de Callimaque était donc l'opinion dominante, et son

autorité personnelle lui permettait de la considérer comme définitivement établie, quand éclata la contradiction la plus inattendue. Un de ses élèves, un jeune homme de dix-huit ans, qui, pendant trois années avait suivi ses leçons, le renia ouvertement dans une circonstance solennelle et rompit avec les doctrines de l'école. Dans une lecture publique, peut-être à un de ces concours que Ptolémée Philadelphe avait institués en l'honneur d'Apollon et des Muses, Apollonius fit connaître des morceaux d'une composition de longue haleine, d'un poème épique à grandes ambitions, avec une action, des caractères, des passions, enfin qui prétendait, par certains côtés, remonter jusqu'à la source homérique. Ce fut un grand scandale, et une pareille témérité reçut aussitôt sa punition. Un tel concert de critiques assaillit Apollonius, que le séjour de sa ville natale lui devint insupportable. Il prit le parti de se réfugier à Rhodes, qui fut pour lui une seconde patrie et le garda pendant presque toute sa carrière.

Un fait de cette nature nous prouve la violence des passions qui animaient ce monde factice des lettrés d'Alexandrie. L'activité y était immense, l'ardeur infinie, la vanité implacable : on sait que, dans les lettres et dans les arts, elle est souvent en raison inverse de l'originalité. La passion, qui ne se porte pas sur l'effort de la composition, qui ne se confond pas avec les œuvres et ne prend pas par là un caractère plus impersonnel et plus pur, s'attache d'autant plus aux prétentions de l'écrivain ou du critique. Doit-on se figurer la lecture d'Apollonius comme une scène tumultueuse? Ou bien, dans la dignité d'une fête royale ou d'une séance académique du Musée, le jeune poète fut-il accueilli par le silence improbateur de ses juges? Nous l'ignorons. Ce qui paraît certain, c'est que sa tentative fut le signal d'un redoublement de cabales et d'un déchaînement de haines, surtout entre lui et Callimaque, l'auteur principal de sa disgrâce. Et, malgré la distance qui séparait les deux adversaires, la guerre se continua longtemps, au moins jusqu'à la mort de celui qui, après le premier combat, était resté maître du champ de bataille.

C'était entre eux un échange d'épigrammes âpres et insultantes. « Callimaque, une balayure, une vétille, un sec morceau de bois. La *cause* de ce jugement, c'est Callimaque, l'auteur des *Causes*. » A ces injures d'Apollonius, son ancien maître répondait sans doute sur le même ton (1). Il alla jusqu'à composer, non pas seulement

(1) M. Couat voudrait voir une de ces réponses dans une épigramme qu'il interprète ingénieusement. Nous croyons que, pour les derniers vers, il fait violence au texte et détourne dans un sens littéraire une pièce qui est simplement érotique comme ses voisines dans le recueil.

de courtes épigrammes, mais tout un poème satirique, qu'il appela *Ibis*, et qui ne nous est pas parvenu. On sait que ce nom a été emprunté par Ovide et appliqué à une longue invective en vers élégiaques contre un ami perfide. Il dit lui-même qu'il imite Callimaque; on pouvait donc espérer que l'ouvrage latin nous apprendrait ce qu'avait été l'ouvrage grec. Il n'en a rien été, et les efforts multipliés des interprètes modernes n'ont guère abouti qu'à montrer à quelles bizarreries la critique peut se laisser entraîner sur un sujet alexandrin. Son excuse, c'est que, d'après les témoignages de Suidas et d'Ovide, Callimaque s'était enveloppé d'une obscurité volontaire et avait déguisé sa pensée sous des formes cherchées.

Le premier de ces déguisemens est le titre même du poème, *Ibis*. Il est certain que ce pseudonyme désigne Apollonius; mais pourquoi et quelle est l'intention satirique qui l'a fait choisir? Pour que le trait portât, il fallait que le nom éveillât une idée nette, en rapport connu avec quelque particularité de celui auquel il était attribué. Or qu'y avait-il de caractéristique chez l'oiseau égyptien, suivant la croyance de l'antiquité? Surtout un détail de mœurs fort extraordinaire, que Cicéron se charge de nous apprendre. Il nous dit que les ibis d'Égypte se soignent par des purgations : *purgatione alvos curant*. Et précisément ce détail est consigné dans un vers d'Ovide, qui ajoute même l'indication du moyen employé, de l'eau lancée avec le bec : *corpora projecta quæ sua purgat aqua*. Le commentateur ancien d'Ovide prend soin d'expliquer qu'il y a là une allusion à je ne sais quelles habitudes immondes de l'ennemi de Callimaque. Laissons-lui son explication, bien qu'elle ait trouvé des approbateurs; il suffirait de conclure que, si le vers du poète latin contient vraiment la clé de la difficulté, Apollonius faisait sans doute un fréquent usage du procédé curatif dont Molière aimait à s'égayer. Mais on a proposé des interprétations d'une nature plus relevée. Ainsi, pour M. O. Schneider, l'éditeur apprécié de Callimaque, le vers d'Ovide renferme une allusion d'un tout autre genre. La purgation de l'ibis, transportée chez Apollonius, perd son caractère physique et n'est plus qu'une ingénieuse image : si le poète est malade, c'est de l'indigestion que lui causent toutes les expressions, tous les vers, tous les morceaux qu'il a pris aux autres; il est gorgé de plagiats, et il se soulage en les rejetant dans son poème. On n'accusera pas M. Schneider de faire tort aux alexandrins en leur prêtant trop de simplicité.

En réalité, la seconde explication ne vaut pas mieux que la première. Elles pèchent toutes deux par la base, car le vers d'Ovide est tout simplement une périphrase qui tient lieu du mot *ibis*. C'est ce que M. Couat a remarqué avec beaucoup de sens. Ce n'était peut-

être pas une raison pour qu'il se laissât lui-même séduire par une idée qui le dispute presque en subtilité à celle de M. Schneider. Les interprètes vers lesquels il incline se souviennent que l'ibis était consacré à Mercure, le dieu des voleurs, et ils supposent que l'oiseau, participant du caractère de son patron, prête ici son nom pour servir d'emblème aux larcins poétiques d'Apollonius. Il se peut, en effet, que dans les nombreuses critiques qui furent dirigées contre lui ait figuré celle de plagiat, et que Callimaque se soit cru particulièrement fondé à réclamer, soit parce que le second livre des *Causes* avait servi à la composition du quatrième des *Argonautiques*, soit à cause d'expressions empruntées.

Ces exemples suffisent. Disons seulement que la plus vraisemblable parmi toutes ces interprétations est encore celle qu'a donnée autrefois Weichert dans son livre sur Apollonius. Il pense qu'on trouvait au poète une certaine ressemblance physique avec l'oiseau dont on lui appliqua le nom. Les habitudes du langage familier ont toujours admis partout ce genre de sobriquets, et la comédie grecque en avait consacré l'usage. C'est ainsi que *les Oiseaux* d'Aristophane en contiennent une longue liste, où Philoclès, le poète tragique, est appelé *Alouette huppée*; Chéréphon, le disciple de Socrate, est surnommé *la Chouette*. Callimaque lui-même, — et c'est là une assez forte présomption, — dans le prologue de son poème d'*Hécalé*, qui se rattache à sa querelle, désignait deux de ses ennemis par des surnoms tirés des particularités de leur extérieur. Il appelait l'un *Comètès*, à cause de sa chevelure, et l'autre *Chellon*, du nom d'un poisson remarquable par la longueur de ses lèvres.

Quant au poème lui-même, l'imitation d'Ovide ne nous donne aucune lumière. Son *Ibis* est, en somme, une œuvre assez puérile. Il annonce qu'il va s'envelopper de voiles et de ténèbres : qu'y a-t-il de mystérieux dans cette interminable suite de fables mythologiques, où il énumère tous les genres de mort qu'il souhaite à l'objet de ses malédictions? A coup sûr, s'il a pris quelques traits à l'original grec, ils y sont noyés. L'élégie satirique de Callimaque devait être plus courte et plus nerveuse. Du reste, le plus important n'est pas d'en rétablir par hypothèse la nature et le contenu, mais de bien distinguer les causes qui lui inspiraient ce morceau de polémique haineuse.

S'il poursuivait son adversaire avec tant d'animosité, c'est que lui-même, malgré sa victoire, il se sentait profondément atteint. Chez Apollonius il pouvait blâmer la banalité, — et c'est ce qu'il paraît lui avoir reproché bien plutôt que des plagiats; — il pouvait critiquer une abondance peu soucieuse d'élégance et de distinction ;

« Le cours du fleuve d'Assyrie est large, disait-il, mais il entraîne dans ses eaux beaucoup de boue et de débris. » Et il ajoutait à sa propre louange : « Les prêtresses n'apportent point à Cérès une onde puisée indifféremment partout, mais celle qui, pure et sans mélange, découle goutte à goutte d'une source sacrée et qui en est comme la fleur la plus exquise. » Cependant cette fleur si exquise n'était que celle d'une grâce tout extérieure, et ce filet d'eau, quelque pur qu'il fût, paraissait parfois bien mince. Les côtés faibles d'une poésie qui, de parti-pris, renonce à la grandeur, qui ne pénètre pas dans l'homme et s'arrête à la surface, n'ont pas échappé aux juges de l'antiquité. « Si tu ne veux pas te connaître, lis *les Causes* de Callimaque, » dit Martial en recommandant, au contraire, ses propres poèmes comme imprégnés de vérité humaine : *hominem pagina nostra sapit*. Eux-mêmes, les admirateurs et imitateurs latins du poète grec, Ovide et Properce, ne se faisaient pas illusion sur la valeur d'un génie auquel étaient interdits les grands sujets; et chez les Grecs aussi, comme en témoignent des épigrammes, il s'élevait de vives réclamations contre ses prétentions et ses principes. « J'ai mes pièces à l'appui pour chaque mot de mes chants, » disait-il avec satisfaction. Mais était-ce encore chanter? Et les savans ne pâlissaient-ils sur le texte d'Homère que pour se soustraire à sa grande influence et se proposer comme idéal en poésie l'exactitude de l'érudition?

C'est ce qu'exprimaient sous une forme moins modérée les apostrophes que nous lisons dans l'*Anthologie :* « Allez à la male heure, engeance minutieuse des grammairiens, enfouie dans les recoins de la muse d'autrui, misérables teignes attachées à des vétilles,.. meute maigre et hargneuse de Callimaque,.. punaises qui dévorez dans l'ombre les poésies harmonieuses. » Parmi ces imprécations, la moins violente et la plus expressive d'idée et de mouvement est une épigramme par laquelle Antipater de Thessalonique répond aux vers de Callimaque sur ces gouttes d'une onde pure et sainte qu'il se vantait d'apporter au sanctuaire : « Loin d'ici, vous tous,.. gracieux artisans d'une poésie énervée, qui buvez un filet d'eau à la source sacrée! Aujourd'hui, c'est la fête d'Archiloque et du mâle Homère; notre cratère n'admet pas les buveurs d'eau. »

Ces épigrammes sont du Ier siècle après Jésus-Christ. Elles prouvent que, trois cents ans après la mort de Callimaque, l'ardeur de la querelle n'était pas éteinte. Peut-être même l'âpreté des invectives s'était-elle accrue; mais, de son vivant et dès le début, le mouvement de réaction contre ses doctrines eut une grande force, et son autorité fut impuissante à l'arrêter. Parmi ses jeunes contemporains, Euphorion, il est vrai, disait, à son exemple, l'*inaccessible*, c'est-à-dire l'inimitable Homère, et il écrivait les *Chiliades*, recueil

de poèmes mythologiques analogue aux *Causes;* mais Rhianus osait s'inspirer d'Homère, profondément étudié, et composait sur la seconde guerre de Messénie une épopée considérable, à la fois historique et merveilleuse. Il est curieux de voir ainsi reparaître cette grande question de l'épopée au moment où on la croit tranchée par les mœurs et par le temps. L'épopée ne peut se résoudre à périr, ou plutôt l'esprit humain ne se résigne pas à s'avouer sa déchéance ni à croire que ces belles formes créées par le vigoureux élan de sa jeunesse aient définitivement disparu. Telle était la vitalité que lui avait communiquée à sa naissance le souffle d'Homère, qu'elle se trouvait encore plus forte que Callimaque et tous les gens d'esprit de son école.

Ce qui le montre bien, c'est que Callimaque lui-même sentit le besoin de composer avec ses adversaires, ou du moins de faire un effort d'un genre nouveau pour les réduire au silence. Ils lui reprochaient sa faiblesse d'invention et son incapacité de faire un poème de longue haleine : il voulut leur prouver qu'ils se trompaient et il écrivit aussi une épopée. C'est ce poème d'*Hécalé*, dont il a été question. Le sujet se rapporte à un exploit de Thésée; mais il ne semble pas que le côté héroïque y ait été le côté dominant, et, en somme, malgré cette prétention nouvelle, le poète restait fidèle à ses habitudes. Au lieu d'entrer dans la grande tradition des légendes épiques, il prenait un mythe peu connu, presque une anecdote locale. Hécalé était une vieille femme des environs de Marathon qui avait reçu Thésée sous son humble toit le soir qui précéda le combat contre le taureau, était morte avant le retour du héros vainqueur, et avait été honorée d'un culte en souvenir de sa pieuse hospitalité. On voit tout de suite quels effets particuliers, quelles descriptions, quels contrastes, quels tableaux de genre trouvaient place dans le développement de ce thème. Le poète s'était inspiré du récit de l'hospitalité d'Eumée dans l'*Odyssée* et plus encore de l'idylle épique où Théocrite encadre et dépeint la lutte d'Hercule contre le lion de Némée. Pour faire saisir quel était le ton qui régnait dans la plus grande partie, il suffira de rappeler que la fable de Philémon et Baucis dans Ovide est une imitation de l'*Hécalé*. Le succès de Callimaque fut très grand, et, en lisant dans M. Couat une restitution très ingénieuse et très sensée, on est porté à croire que cette œuvre de sa vieillesse fut sa meilleure. Elle ne le classa point parmi les grands épiques, ce qui n'était peut-être pas son ambition; mais elle mit définitivement au-dessus de toute contestation un talent si fin et si achevé. Désormais il put se flatter d'avoir enfin triomphé de l'envie, et il n'hésita pas à l'affirmer dans l'épitaphe qu'il prit soin de composer pour lui-même.

Apollonius, de son côté, obtint de grandes compensations au mé-

compte qu'il avait éprouvé dans sa première jeunesse. D'abord, à Rhodes son exil volontaire n'eut rien de pénible. Adopté, inscrit au nombre des citoyens, traité avec honneur, il y vit si bien grandir sa réputation, que, lorsqu'en 194 la mort d'Ératosthène laissa vacante la direction du Musée d'Alexandrie, ce fut lui qui fut appelé à cette succession. Il rentra donc en triomphe dans cette patrie qui autrefois l'avait presque chassé; il y rentra comme chef du cénacle qui avait prononcé la sentence. Quel était le sens de cette éclatante réparation? Sans nul doute, on rendait hommage à son mérite; mais ce maître qui pénétrait enfin dans le sanctuaire, y venait-il pour le transformer? Apportait-il une révolution? Nullement; il se retrouvait tout simplement chez lui : alexandrin il était parti, alexandrin il était au retour. Pendant les quarante ans et plus qu'il avait passés à Rhodes, les *Argonautiques* n'avaient pas occupé tout son temps; il avait fait aussi une série de poèmes archéologiques sur des fondations de villes rhodiennes et égyptiennes, dans le genre de ceux de Callimaque; il avait étudié les textes anciens, enseigné la rhétorique et la grammaire. De là aussi son succès et sa célébrité. Enfin sa grande épopée elle-même, son œuvre de prédilection, par la science et l'exactitude, par la recherche et l'élégance, par beaucoup de mérites et de défauts, elle est tout à fait dans le goût d'Alexandrie. Il l'y rapportait patiemment retravaillée selon les règles de l'école. En franchissant le seuil du musée, il ne faisait donc violence ni à personne ni à lui-même.

M. Couat relève chez le biographe inconnu d'Apollonius une assertion d'après laquelle celui-ci aurait été enseveli dans le même tombeau que Callimaque. Il fait remarquer que probablement ils furent, non pas placés dans le même monument, mais admis tous deux, en qualité de bibliothécaires, dans une place réservée au milieu des constructions royales, et il pense qu'on se plut, par un sentiment moral et religieux, à rapprocher encore davantage les deux ennemis, en se les figurant réunis dans la paisible fraternité de la mort. Quelle que soit l'origine de cette tradition sur leur commune sépulture, j'y verrais volontiers comme un symbole de leur ressemblance littéraire : ce sont deux poètes de la même famille. Ainsi l'a jugé la postérité. Les luttes d'école disparaissent à distance, les différences s'atténuent, on ne comprend plus bien les causes qui ont suscité ces terribles colères, et ce qui ressort le plus, ce sont les caractères communs qui marquent d'un même cachet les ouvrages du maître et ceux du disciple.

II.

La ressemblance d'Apollonius avec Callimaque est la meilleure preuve que dans leur querelle c'est le dernier qui avait raison. Et cependant, en dépit de la logique, il est heureux qu'Apollonius n'ait pas écouté Callimaque. L'esprit souffle où il veut et comme il veut. L'épopée des *Argonautiques* est en général faible et froide; ni la conception, ni le plan, ni l'action, ni les caractère, ni le style n'ont assez de force et de grandeur; elle manque de simplicité, d'abandon, de pathétique; enfin cette tentative pour accorder Homère avec le génie alexandrin a eu le sort auquel elle était condamnée d'avance : elle a échoué. Il n'en est pas moins vrai que, grâce à une partie considérable de son poème, celle où est peint l'amour de Médée, le poète a laissé une trace profonde et durable. Il a eu la gloire d'inspirer Virgile dans le IVe livre de l'*Énéide :* quel titre aux hommages de la postérité! et comme les autres épiques alexandrins, Euphorion, Rhianus et Callimaque lui-même avec son *Hécalé* restent loin derrière lui! Une chose bien remarquable, c'est que le poète qui, au début, avait été proscrit par le Musée, s'est trouvé en définitive élever le monument de l'alexandrinisme. Les *Argonautiques* en sont l'œuvre la plus forte, et c'est, de plus, celle qui a survécu.

Ce fait aujourd'hui est le plus intéressant pour la critique. Il restait à l'étudier, même après l'analyse qui en a été publiée ici même (1), il y aura bientôt quarante ans, par Sainte-Beuve. Dans le premier zèle de cette demi-révélation qui rappelait au public l'existence d'un poète de grand talent, Sainte-Beuve n'est pas toujours assez éloigné de combler l'immense intervalle qui sépare Apollonius de Virgile. Pour lui, Apollonius est un ancien, et ce terme général, — sous lequel pendant si longtemps on a confondu dans la critique d'art les diverses périodes de la sculpture grecque et même la sculpture grecque et la sculpture romaine, — lui sert à noter certaines beautés d'un caractère très alexandrin. Aujourd'hui, à défaut d'autre avantage, nous avons gagné la bonne habitude d'y regarder de plus près et de distinguer les dates. C'est ce qu'il y avait à faire pour la Médée des *Argonautiques*, et ce n'était pas manquer de respect à la mémoire de l'éminent critique que de reprendre à la lumière de l'histoire, et dans un esprit plus exact, un travail où d'ailleurs il avait

(1) *La Médée d'Apollonius* (*Revue des Deux Mondes*, 1845, t. III, p. 809 et suiv.).

fait goûter à tous une fois de plus la vivacité de sa sensibilité littéraire. Un excès de scrupule a empêché M. Couat de remplir complètement une tâche à laquelle l'ensemble de ses travaux le préparait mieux que personne. En restreignant trop son appréciation d'Apollonius, il a fait un sacrifice qui atteint son sujet dans le vif. Quel intérêt n'y avait-il pas pour lui à marquer nettement, dans l'œuvre capitale des alexandrins, tout entière conservée à notre étude, la nature et le degré de puissance de l'alexandrinisme!

La première chose à remarquer dans la peinture de l'amour de Médée, c'est son étendue; elle remplit le quart du poème: presque tout le troisième livre, qui est placé sous l'invocation d'Erato, la muse de la poésie amoureuse, et une partie du quatrième. N'y a-t-il pas là une disproportion? M. Couat montre pour quelles raisons cette disproportion était inévitable. La légende des Argonautes, quels qu'en eussent été les caractères primitifs, et quand même les grandes idées épiques, comme l'idée religieuse d'expiation, y auraient tenu dans l'origine une place importante, était devenue de bonne heure, par un mouvement naturel, presque exclusivement une légende d'aventures; et parmi ces aventures la plus intéressante, l'aventure décisive, puisque d'elle avait dépendu le succès de l'entreprise, était l'enlèvement de Médée avec ses causes et ses conséquences, sa passion violente, ses enchantemens, ses fureurs de jalousie et de vengeance. Il y avait là une riche matière sur laquelle s'exercèrent de préférence les poètes, surtout les tragiques et les élégiaques, et où, depuis Euripide, la peinture de l'amour prit une importance croissante. Les élégies d'Antimaque, puis celles de Callimaque, apportèrent à Apollonius une tradition poétique si bien établie qu'il ne pouvait guère se dispenser de la suivre. Voilà une première raison qui explique l'étendue des développemens sur Médée dans le poème des *Argonautiques*. En voici une seconde: c'est que l'amour figurait au premier rang dans les goûts littéraires des alexandrins comme dans les mœurs de leur société. Il était la principale inspiration de ces recueils célèbres d'élégies de Philétas, d'Hermésianax, de Phanoclès, d'Alexandre d'Étolie, qu'avait suscités l'imitation de la *Lydé* d'Antimaque. L'imagination se plaisait aux récits d'amours extraordinaires, que recueillait la curiosité de l'érudition mythologique. On s'intéressait aux peintures de la passion; on en aimait surtout les raffinemens et les mignardises. M. Couat remarque spirituellement qu'il y a en chacun de nous un secret penchant pour les sentimens faux. Chez les alexandrins ce penchant se montra fort à découvert. Leur galanterie fit fleurir la poésie anacréontique avec ses finesses et ses grâces précieuses. C'est chez eux que s'est formée cette langue que le roman sentimental et même la haute poésie

devaient parler si longtemps jusque chez les modernes. La troupe des petits amours avec leurs flèches, les blessures qu'ils font, les feux qu'ils allument; les roses et les astres sur les joues et dans les yeux des femmes aimées ; les sermens, les confidences et les apostrophes à la nature sauvage : tout ce répertoire d'expressions, d'images et de lieux-communs est un legs d'Alexandrie. C'est ce que fait bien voir un des chapitres les plus intéressans de M. Couat, que remplit la restitution d'une élégie de Callimaque sur les amours de Cydippe et d'Acontius.

Ces influences ont agi sur Apollonius, et peut-être, malgré lui, ont-elles été prédominantes, puisque cette grande épopée héroïque qu'il avait osé entreprendre, fut pour une bonne part une épopée amoureuse. Il s'exagéra donc avec ses contemporains son indépendance. On peut même dire que c'est dans ce qu'il fit de meilleur et de plus nouveau qu'il fut le plus dépendant des traditions établies et des goûts du jour : exemple frappant de ces tyrannies intellectuelles que subissent à chaque siècle ceux qui prétendent le plus à l'originalité. Sans vouloir refaire le travail de Sainte-Beuve ni compléter entièrement celui de M. Couat, indiquons les principaux de ces caractères alexandrins qui nous paraissent si fortement imprimés dans la *Médée* d'Apollonius.

Le premier de tous apparaît dans la conception générale. Pour tout dire en un mot, Médée est l'héroïne d'une idylle romanesque. Le poète nous met sous les yeux une jeune fille timide et gracieuse aux prises avec la passion. C'était une grande nouveauté. Parmi les légendes mythologiques il n'y en avait guère de plus terrible que celle de Médée. Magicienne, meurtrière de son frère, elle apporte en Grèce les cruelles perfidies, les fureurs, les atrocités de passions barbares, au sens grec, et monstrueuses. La mort affreuse de Pélias, victime de la crédulité de ses filles, celles de Glaucé et de Créon, enfin le meurtre de ses propres enfans qu'elle immole elle-même à sa jalousie : toutes ces horreurs, consacrées par des chefs-d'œuvre poétiques, étaient inséparables de son nom. Aussi, quelque piquant que soit le tableau de la grâce candide dont il pare la jeune amante de Jason avant les crimes auxquels elle est destinée, Apollonius n'a ni pu ni voulu se dégager complètement de ces sombres traditions. Il a rejeté dans l'ombre, indiqué par de courtes ou vagues allusions ce terrible avenir qui lui est réservé; mais il a dû conserver certains traits dont l'absence l'eût absolument défigurée, et il a même raconté le meurtre d'Apsyrte, qui faisait partie de son sujet. Cette double nécessité le condamnait à des disparates que son goût n'a pas su toujours atténuer.

Ainsi un caractère essentiel de Médée, c'est sa qualité de magi-

cienne. Il n'est pas possible de l'en dépouiller; autrement la conquête de la toison d'or ne se ferait pas et il n'y aurait pas de poème. Mais on ne peut se dissimuler que ce caractère se concilie médiocrement avec la naïve timidité d'une jeune fille. Le seul moyen de sauver cette inévitable contradiction, c'était sans doute de ne pas insister sur cette qualité de magicienne, de la considérer comme un attribut, presque comme un costume connu et accepté d'avance, qui s'indique, mais ne se décrit pas. Apollonius s'en est bien gardé : comment aurait-il sacrifié la partie la plus merveilleuse de son sujet et renoncé à la meilleure occasion de montrer son talent descriptif? Non-seulement donc, au milieu des progrès de la passion naissante de Médée, nous apprenons qu'elle tient d'Hécate une science redoutable, qu'elle connaît les propriétés merveilleuses de toutes les plantes, qu'elle peut empêcher le feu de brûler, arrêter les fleuves et enchaîner les astres; non-seulement elle donne à Jason les moyens de sortir vainqueur des épreuves imposées par Étès, et ses incantations endorment le dragon qui garde la toison d'or; mais quand elle se décide à prendre dans sa cassette, sorte de pharmacie magique, l'onguent qui rendra Jason invulnérable, il faut que le poète nous la montre cueillant la plante qui a servi à faire cet onguent; et avec quel appareil de circonstances frappantes et de prodiges! C'est dans les gorges sauvages du Caucase, au milieu de la nuit; elle est vêtue de noir; sept fois elle s'est plongée dans une eau courante et sept fois elle a invoqué Brimo (un nom d'Hécate), « Brimo qui erre dans les ténèbres, la déesse infernale qui règne sur les morts; » et, au moment où, dans le creux d'une coquille de la mer Caspienne, elle recueille le suc précieux, la terre tressaille et mugit, et Prométhée lui-même, étreint par une douleur furieuse, gémit sur son rocher. C'est que cette plante prodigieuse, dont la fleur d'un jaune de safran est supportée par une double tige et dont la racine a l'apparence de la chair fraîchement coupée, c'est le sang même du Titan, tombé du bec de l'aigle qui dévore ses entrailles. Assurément, si cette fantasmagorie produit quelque effet, ce n'est pas au profit des qualités douces et ingénues de Médée. Mais que dire du trait qui termine le récit de sa fuite de la maison paternelle? Les portes, par la vertu de ses enchantemens, se sont ouvertes d'elles-mêmes et, malgré la nuit, elle se dirige sûrement dans les chemins « qu'elle connaît bien pour les avoir souvent parcourus en errant parmi les cadavres à la recherche des racines, comme font les magiciennes. » La lune la voit, et dans le plus étrange discours, elle se réjouit de cette compensation aux humiliations qu'elle a subies elle-même : Médée aime comme elle; celle dont les enchantemens l'ont souvent contrainte à quitter le ciel pour lui procurer les ténèbres nécessaires à ses pra-

tiques (il est vrai qu'elle en profitait pour visiter Endymion dans la caverne du Latmos), la voici réduite à son tour à se rendre pendant la nuit auprès de l'objet de sa passion ! Il faut reconnaître que ces discordances sont soigneusement exclues des jolis passages où est peint l'amour de Médée ; mais il était difficile de revenir plus malheureusement aux données de la légende.

Quant au meurtre d'Apsyrte, c'est un odieux guet-apens où la perfidie ne se relève même pas par le courage. La responsabilité en est, il est vrai, partagée par Jason, le triste héros du poème ; mais s'il a la première idée du piège, c'est Médée qui en combine l'artifice avec sa science du mensonge et qui se charge d'y attirer la victime. Elle est là quand son frère est surpris et frappé ; elle détourne la tête et se cache les yeux, mais le sang du meurtre rejaillit sur son voile blanc : c'est le symbole de la souillure morale dont elle est atteinte. On peut dire qu'à ce moment le poète veut rentrer dans la tradition et rendre Médée à son caractère consacré. Il n'en est pas moins fâcheux que les traits charmans qu'il s'était plu à dessiner soient condamnés à s'effacer sous nos yeux, et que cette douce figure ne nous ait apparu que pour s'évanouir bientôt.

Le défaut originel de cette conception d'une Médée aimable et touchante ne se montre pas moins dans le cadre où elle est inévitablement placée. Apollonius, entraîné par l'imitation d'Homère, — un de ses perpétuels soucis, dont M. Couat n'a pas assez parlé, — refait les charmantes scènes du voyage de Nausicaa à l'embouchure du fleuve et de ses jeux au milieu de cette nature à la fois sauvage et gracieuse. Médée monte de même sur un char attelé de mulets, avec son cortège de jeunes vierges ; de même, elle est comparée à Diane entourée de ses nymphes ; elle cueille en chantant des fleurs avec ses compagnes. Mais ces peintures et ces images, si naturelles chez Homère et si bien fondues dans une impression dominante, ne vont pas ici tout simplement. Nous ne nous abandonnons pas au plaisir qu'elles nous causent sans quelque trouble et sans quelque inquiétude. Cette prairie émaillée de fleurs où s'ébattent les jeunes filles est tout près du temple d'Hécate, la terrible déesse ; non loin de là est la plaine de Mars avec ses taureaux qui vomissent la flamme, ainsi que le bois où veille le monstrueux dragon, et nous voyons à l'horizon les sommets affreux du Caucase que le poète vient précisément de nous rappeler.

Virgile, lui aussi, subira le charme d'Homère et comparera sa Didon à Diane, accompagnée de ses nymphes ; mais comme cette comparaison et toutes les impressions de la nature environnante s'accorderont avec le drame de l'amour et se mêleront heureusement à son mouvement et à ses émotions ! C'est au milieu des forêts et au bord

de la mer que la ville naissante élève ses magnificences. Sur la mer, Didon voit du haut de son palais fuir le vaisseau d'Énée, et bientôt la clarté de son bûcher ira l'y poursuivre; dans les forêts se répandent les chasses des deux amans. Par instans, le drame semble tout pénétré de ces impressions de la nature voisine. De là le pathétique particulier de la plainte de Didon, enviant la facile et paisible innocence de la bête sauvage :

Non licuit thalami expertem sine crimine vitam
Degere more feræ !..

Ce cri de l'âme humaine rejetant sous la fatale étreinte du mal le triste privilège de la passion, de la souffrance morale et du crime, dépasse la portée d'Apollonius, de même qu'en général il n'atteint pas à cet art supérieur de composition qui réunit dans un ensemble harmonieux ce que le poète imite et ce qu'il invente.

III.

La peinture elle-même de l'amour de Médée est d'une incontestable beauté; mais si l'on y recherche les signes de l'alexandrinisme, qui se compose surtout de faiblesses, il faut bien avoir le courage d'y introduire la critique. Je ne voudrais pas abuser de la comparaison avec Virgile, qui s'est proposé un autre objet : il a voulu faire une tragédie et nous a donné, en effet, la plus touchante de l'antiquité. Mais comment ne pas remarquer combien Apollonius, qui, sans viser aux grands effets pathétiques, prétendait assurément être un peintre dramatique de la passion, paraît moins vivant? Ce n'est pas que la jeune fille n'agisse sous nos yeux, qu'il ne nous la fasse entendre, et qu'il ne nous charme par beaucoup de traits naturels. Mais dans ses longs développemens tout est successif; il ne connaît pas cette puissante concentration de la vie qui ne se révèle qu'aux grands artistes; il a peu de ces expressions concises qui abondent chez Virgile, de ces mots qui font pénétrer au fond de l'âme et ouvrent d'un seul coup à l'imagination la vue de toute une scène. Ce n'est pas non plus qu'il ne nous montre les gestes et les attitudes de ses personnages. Il y a, au contraire, chez lui, une plastique très étudiée. Voici Médée après ces effusions où sa passion s'est livrée tout entière à l'étranger dont elle s'est faite la complice contre son père. Elle est revenue chez elle sans avoir conscience de ses mouvemens, sans voir ses compagnes qui l'entourent, sans

entendre sa sœur qui lui parle. Rentrée dans sa chambre, « *elle s'assit sur un siège bas au-dessous de son lit, penchée de côté et la joue appuyée sur la main gauche*; les yeux humides de larmes, elle pensait à quelle action coupable elle avait associé son dessein. » On ne peut nier que cette gracieuse recherche du détail pittoresque, tout à fait dans le goût d'Euripide, ne soit expressive; mais le grand art antique, sans s'occuper en détail de l'expression, sans même tracer le contour des figures, en imprimait plus profondément l'image dans l'esprit : tant le dessin général des scènes était net et fortement conçu! Virgile trouvera moyen de rentrer dans cette grande tradition.

Avec cette grâce minutieuse d'imagination descriptive vont bien certaines délicatesses qui réduisent ingénieusement les traits de la légende de Médée aux proportions de l'élégie amoureuse; par exemple, cette expression de la jalousie naissante : « Souviens-toi de moi, quand tu seras retourné dans ta patrie, dit-elle à Jason comme à Ulysse Nausicaa... (Si tu m'oubliais) puisse me venir de loin quelque bruit, *ou quelque oiseau porteur de cette nouvelle*, ou puissé-je moi-même, enlevée par les vents rapides au-dessus de la mer jusqu'à Iolcos, te porter mes reproches et te rappeler en face que je t'ai sauvé! Puissé-je apparaître tout à coup à ton foyer dans ta maison! » Un oiseau messager, des rêves, de gracieux fantômes que se forge une imagination de jeune fille : est-ce bien de Médée qu'il s'agit et de cette formidable passion qui inventera les plus monstrueuses vengeances? S'il y a là quelque atteinte de l'afféterie alexandrine, du moins le poète est-il dans le caractère de son sujet, tel qu'il la conçu; mais cette conception lui imposait-elle une analyse physiologique de la douleur particulière que produisent les tourmens de l'amour par leur continuité? Il paraît que, d'après les observations des alexandrins, le point sensible est dans les muscles de la nuque. Cette recherche curieuse du détail réel s'alliant à la rêverie romanesque est une marque du temps que ne relèveront pas sans intérêt ceux qui seraient tentés d'établir quelque comparaison entre les alexandrins et nous-mêmes.

Quand les poètes sont si habiles à décrire, en général, ils s'entendent moins à combiner une action. Les combinaisons dramatiques sont faibles chez Apollonius. Il n'enchaîne pas, ne fait marcher l'action que péniblement et n'arrive aux scènes intéressantes que par des préparations laborieuses. Rien de plus gauche, malgré des détails spirituels, que la manière dont il ménage le tête-à-tête de Jason et de Médée, cette scène qui est le triomphe de son art. Jason, qui nécessairement doit arriver seul au rendez-vous, part avec deux compagnons, Argus et Mopsus. On comprend, à la rigueur,

qu'Argus le conduise; neveu de Médée, il a servi d'intermédiaire, et, menacé par la colère de son aïeul Éétès, il est directement intéressé au succès de cette délicate négociation. Mais à quoi bon la présence de Mopsus? On découvrira tout à l'heure qu'il est le plus nécessaire des deux, car, en sa qualité de devin, il comprend le langage des oiseaux, et il va se rendre fort utile en faisant usage de cette faculté. En effet, le hasard voudra qu'il rencontre en route une corneille qui, du haut d'un peuplier, le saluera de cette apostrophe satirique : « Le fameux devin qui n'est pas capable de trouver ce que savent même les petits enfans, qu'une jeune fille ne dira pas un mot de douceur ni d'amour à un jeune garçon, s'il vient accompagné!.. » Mopsus sourit et reste à l'écart avec Argus. Voilà donc la présence de Mopsus expliquée : il est là pour comprendre l'avis de la corneille et pour retenir Argus. On trouvera sans doute qu'il eût été plus simple de se passer à la fois de la corneille, de Mopsus et même d'Argus, qui, en réalité, ne sert à rien. Cette suppression n'aurait nullement nui à l'effet de la belle scène qui vient après.

Médée, de son côté, a dû aussi échapper à la présence gênante de ses compagnons. Le moyen imaginé par Apollonius, pour être moins cherché, n'en vaut peut-être pas mieux. Médée a recours au mensonge, et de telle sorte qu'elle se donne une apparence de cupidité et de perfidie. Est-ce une manière de laisser apercevoir le naturel pervers de cette barbare que son amour pour un Grec va transfigurer pendant quelques instans? Rien n'est moins certain, et, en tout cas, ce jour odieux, jeté à ce moment sur son caractère, nous gâterait d'avance l'impression de ces naïves et tendres émotions par lesquelles le poète veut nous charmer. Cela prouve une fois de plus qu'il ne faut pas demander à un alexandrin la simplicité ni la franchise des effets. Nous touchons ici à un défaut plus grave que ne l'était l'introduction inutile d'un merveilleux d'apologue dans une épopée. C'est que, dans toute cette partie du poème où Apollonius s'est proposé de rendre son héroïne touchante, l'intérêt qu'elle inspire s'affaiblit par instans ou n'est pas assez profond. Cela vient surtout de ce que, dans cette lutte impuissante qu'elle soutient contre la passion, il n'y a guère chez elle d'autre élément moral que le sentiment de la pudeur. Ce sont les révoltes instinctives de la pudeur qui produisent ses hésitations répétées, qui inspirent ses monologues et déterminent ses pantomimes expressives, qui irritent ses souffrances jusqu'au désir du suicide. Sans doute, il n'y a rien là que de logique, puisque ce sont les sens qui, chez elle, sont subjugués par la violence de la divinité. Qu'est-ce d'ailleurs pour Médée que la famille et la patrie?

Son père, le terrible Eétès, n'a guère plus de consistance que le peuple soumis à son sceptre, les barbares habitans de la fabuleuse Colchide. Elle peut avoir, il est vrai, le souci de son honneur, et elle l'a ; mais c'est précisément pour détruire la dernière ressource de sa vertu chancelante, pour lui faire rejeter la pensée d'une mort volontaire : elle se représente l'inutilité de cétte mort pour sa réputation. Se souvenant sans doute des jolis vers où Nausicaa dit à Ulysse les malins propos auxquels il l'exposerait s'il l'accompagnait dans les rues de la ville, elle voit les femmes accourir de tous côtés à la nouvelle de son suicide et échanger leurs réflexions insultantes sur cet égarement qui l'a entraînée à se tuer pour un étranger en déshonorant sa famille. Ce petit tableau de genre, qui transforme en commères les habitantes de la merveilleuse Æa, ne suffit peut-être pas pour relever l'amour de Médée. Didon, elle aussi, est la victime d'une irrésistible passion qui la possède tout entière, corps et âme. Elle n'en a pas seulement les souffrances, elle en a les fureurs, qui la dévorent jusqu'aux os : *est mollis flamma medullas...* Mais, pendant qu'elle presse sur son sein le dieu implacable qui se cache sous les traits d'Ascagne, elle écoute Énée comme Desdémone écoutera Othello, elle subit le prestige de sa renommée, de ses aventures, de ses exploits, et c'est sous le charme de l'admiration qu'elle *boit à longs traits le poison de l'amour.* A cet entraînement d'une nature plus relevée se mêlent d'ailleurs, du moins au début, des pensées de gloire : quelle ne sera pas la destinée du nouvel empire, conduit par un pareil héros ! Mais qu'est-il besoin de commenter la Didon de Virgile ?

Ce genre d'infériorité de Médée est d'autant plus remarquable qu'une pensée morale domine toute la suite des faits : on pourrait dire une moralité, si la volonté de l'héroïne était plus libre, car, depuis le commencement jusqu'à la fin, Médée est un exemple des funestes conséquences de la passion. « Impitoyable amour ! s'écrie l'auteur, odieux fléau pour les mortels, de toi viennent les pernicieuses querelles, les gémissemens, les pleurs et une infinité de souffrances ! » L'apostrophe est assez froide et ne donne qu'une atténuation fort insuffisante au moment où la sœur vient de combiner l'assassinat du frère ; du moins marque-t-elle bien la pensée du poète. A peine l'amour s'est-il emparé de Médée, qu'elle est livrée presque sans trêve à de cruelles souffrances. Le mal physique et le mal moral, la crainte du présent et de l'avenir, le trouble de l'imagination, le désespoir, même quelques remords perpétuent et renouvellent ses tourmens. Et lorsqu'elle aura quitté la maison paternelle, viendra tout de suite l'humiliation, puis bientôt le crime. Elle se dégradera de plus en plus. Réduite à embrasser les genoux de

l'homme pour qui elle a trahi les siens, se sentant à la merci d'une troupe d'étrangers, les périlleuses aventures qu'elle partage l'amènent chez la sœur de son père. Est-ce enfin pour y trouver un appui? Circé, avec une sévérité qu'on n'attendrait pas de son caractère mythologique, la condamne en repoussant ses prières et la chasse toute tremblante. Au milieu de tant d'épreuves, la pitié du poète lui ménage dans l'avenir une consolation : après sa vie en ce monde, elle se reposera dans la plaine élyséenne, où elle deviendra l'épouse d'Achille. Mais ce mouvement d'humanité, autorisé d'ailleurs par certaines traditions, ne profite ni à Médée, qui n'en sait rien, ni au poète lui-même, qu'il inspire fort malheureusement. C'est Thétis qui est informée de cet arrêt de la destinée; Junon le lui apprend en lui demandant ses bons offices pour que les Argonautes traversent impunément les Roches errantes, et, comme Médée est sur le navire *Argo*, elle use par anticipation de cet argument inattendu : « Belle-mère, secours ta bru! »

Quant au mariage avec Jason, le seul auquel pense Médée, elle l'obtient enfin, mais au prix de quelles angoisses et sous quelle triste impression de nécessité! Tout d'un coup, pendant la nuit, Jason apprend que, s'il n'a pas épousé Médée avant le lendemain matin, le roi Alcinoüs ne s'opposera pas à ce qu'elle soit emmenée par la nombreuse armée qu'Eétès a envoyée à sa poursuite. Il faut rendre à Jason la justice de dire qu'il ne fait aucune difficulté; mais on avouera que ce mariage improvisé par contrainte est médiocrement favorable à la dignité des deux amans. Et pourtant on aurait tort de prêter ici à l'auteur l'intention d'humilier complètement son héroïne. C'est, au contraire, le moment où s'arrête cette pensée morale qui paraît l'avoir guidé jusqu'ici. Le fratricide est expié; es rites de l'expiation, minutieusement décrite, ont été accomplis dans le palais de Circé; Médée a recouvré son innocence, et, avant de l'abandonner à sa sombre destinée au-delà des limites du poème, Apollonius se croit libre de faire du mariage lui-même une scène brillante où il déploiera toutes les ressources de son invention et de son art. Ce morceau est, en effet, un de ceux qui prêtent le mieux à l'étude du talent d'Apollonius.

Des deux parties dont il se compose, la célébration de l'hyménée et la fête du lendemain, la première est de beaucoup la plus remarquable. La seconde, un peu confuse et un peu chargée, où les petites combinaisons du poète, ses recherches ingénieuses, son souci de la grâce et du pittoresque en même temps que de l'érudition mythologique se distinguent facilement, marque bien, en somme, un dessein arrêté de rassembler sur la description du mariage de Médée et de Jason les seuls rayons de lumière heureuse

dont le poème soit éclairé. Il y a dans la première une invention plus originale, un effet plus net et plus hardi. L'hymen a lieu pendant la nuit dans la grotte de Macris; à la porte, les Argonautes, la lance à la main, par crainte d'une surprise des ennemis, mais couronnés de feuillage, chantent le chant d'hyménée qu'Orphée accompagne sur sa lyre; l'intérieur est resplendissant. Sur le lit nuptial est étendue la toison d'or, le prix même de cette conquête accomplie par l'amour de l'épouse : elle remplit la grotte de son éclat et enveloppe de sa merveilleuse lumière une foule de nymphes que Junon a envoyées des vallées et des montagnes voisines. Les mains chargées de fleurs, elles s'approchent timides, n'osant céder à leur envie de toucher à la divine toison, et déploient au-dessus des époux leurs voiles parfumés.

Après les descriptions développées d'Apollonius, il est curieux de lire les neuf vers où Virgile a enfermé sa puissante imitation; non pas pour comparer, car son dessein est très différent, et les traits qu'il imite avec le plus d'exactitude n'appartiennent même pas à ce passage des *Argonautiques*; mais, pour reconnaître une fois de plus combien son œuvre, indépendamment de la beauté supérieure des vers, vaut par une harmonie de composition qui vient avant tout d'une conception forte et une. Et cependant ici il plie la religion à ses combinaisons particulières avec une liberté au moins égale à celle des alexandrins. Il donne à Junon, qui préside à l'union d'Énée et de Didon comme à celle de Jason et de Médée, le nom respecté de *Pronuba*, un de ceux qu'elle porte comme déesse du mariage légitime, précisément au moment où elle assure le succès d'une surprise de l'amour et emprunte le rôle de Vénus. De la part du pieux Virgile, la hardiesse est assez grande. Cette confusion volontaire qu'il fait dans un passage capital ne trompe ni Didon elle-même, malgré ses efforts pour s'abuser, ni surtout Énée, qui ne sait que trop nettement la valeur d'un tel engagement; il faut croire cependant qu'elle trompe le lecteur, car elle n'a été relevée par personne. C'est que l'imagination est fortement saisie et par le trouble de la nature, que Junon, fidèle cette fois à son caractère, associe à cette funeste union, accomplie au milieu des bruits de la tempête et des hurlemens des nymphes sur les montagnes, et par l'entraînement fatal de la passion. L'équivoque calculée du poète disparaît dans le mouvement qui emporte tout. La Didon de Virgile, toutes les fois qu'il s'est souvenu d'Apollonius, nous ramène invinciblement à elle et nous retient. Il est à remarquer que cet amour, qui n'était qu'un épisode et tenait beaucoup moins au fond du sujet dans l'*Énéide* que celui de Médée dans les *Argonautiques*, y est rattaché par des liens si intimes qu'il fait corps avec le poème.

Il n'en est pas seulement la partie la plus originale et la plus touchante; il se confond avec l'idée principale, l'idée de la fondation et des destinées de Rome, qu'il exprime sous sa forme la plus dramatique, en intéressant au plus puissant obstacle qui ait pu les empêcher.

Il serait facile de multiplier ces observations auxquelles la *Médée* d'Apollonius prête, soit par elle-même, soit par les rapprochemens qu'elle suggère. Ce qui serait plus important, ce serait d'insister sur un examen de la langue et de la versification. La langue surtout pourrait être l'objet d'une analyse très instructive sur les tendances et les ressources des alexandrins et, en particulier, du poète des *Argonautiques*. Comment il emploie les anciennes formes épiques et quelles sont celles qu'il préfère, comment il les imite, en reproduisant ou dénaturant les tours et les expressions, ce qu'il y mêle de mots et d'habitudes modernes, quel est le goût qui préside à tout ce travail et détermine la couleur dominante : ces points seraient intéressans à éclaircir pour l'intelligence de l'alexandrinisme, et aussi pour la connaissance générale des allures de l'esprit humain aux âges de civilisation avancée où le poète écrit dans une atmosphère de science et de raffinement moral.

En indiquant les caractères de l'alexandrinisme dans la *Médée* d'Apollonius, j'ai principalement insisté sur les côtés faibles et sur les défauts, parce que la critique s'en est moins occupée. Il est évident qu'une appréciation complète devrait, pour être équitable, s'étendre beaucoup sur le talent déployé dans les peintures de l'amour au IIIe livre du poème. Ce travail a été fait en grande partie par Sainte-Beuve, qui a pris la meilleure manière de faire valoir le poète : il l'a beaucoup cité. En lisant cette quantité de charmans morceaux, que son goût n'a pas eu de peine à distinguer, on est naturellement conduit à conclure sur le point capital : le degré d'originalité et de puissance de l'art alexandrin chez le premier poète de l'école. Tel est, en effet, nous l'avons dit, le mérite de la *Médée* d'Apollonius : elle donne la mesure de cet art, elle en est l'œuvre durable et féconde. Très grecque de style et de couleur, elle a en même temps un caractère très moderne par la nature de l'expression des sentimens, car elle contient la première peinture détaillée de la passion dont, après tant de siècles, le théâtre et le roman vivent encore. Après le coup soudain qui fait naître dans le cœur de Médée cette passion et par lequel le dieu antique prend souverainement possession de sa victime, que de traits, alors nouveaux, se retrouveront dans cette riche littérature de l'amour où se répandra, depuis Virgile, l'imagination des poètes et des romanciers! Un progrès fatal à travers les combats, les alternatives, les contradic-

tions; le trouble de l'âme qui se trahit à l'extérieur par l'altération subite des traits, par les mouvemens et les attitudes; une foule de passions secondaires et d'émotions se rattachant à la passion principale : l'admiration, la pitié, la jalousie naissante, l'ardeur du dévoûment, l'égarement de l'imagination; le chagrin et le désespoir même avant tout événement; le dégoût de la vie, qui cède brusquement à une rébellion de la nature et de la jeunesse : on pourrait prolonger l'énumération de ces délicates analyses et de ces expressives peintures, que le poète ancien multiplie avec une richesse infinie et où l'art moderne se reconnaît. La plus charmante scène, celle de l'aveu, est par momens d'une exquise beauté. J'aime en particulier ce long entretien qui succède à un admirable élan de passion muette de la part de la jeune fille, sorte de doux et harmonieux bavardage où son âme s'épanche et sa pensée s'oublie. Depuis Homère, la nature n'avait pas parlé avec cet abandon, qui semble étranger à toute préoccupation d'art et qui peut être plus expressif que les savantes concentrations de l'éloquence oratoire et du drame.

Sous l'impression de ces jolis vers, on ne comprend plus les attaques de Callimaque et de son école contre la banalité de cette ambitieuse imitation d'Homère. Est-il bien sûr qu'Apollonius ait voulu faire une épopée homérique et non pas se lancer dans des voies moins frayées? La vérité est qu'il a voulu les deux : s'inspirer d'Homère et concilier avec cette inspiration des inspirations contemporaines. A combien de critiques il s'exposait en essayant une conciliation de ce genre, c'est ce que ses adversaires lui ont fait voir et ce qui se reconnaît sans peine encore aujourd'hui. On ne doit cependant ni le blâmer ni le plaindre. Heureux le poète qui, dans un âge d'épuisement et de décadence, peut, pour n'importe quelle cause, confiance naïve ou instinct de génie, enfanter et faire vivre une œuvre considérable, et, quelque imbu qu'il soit des défauts de son temps, réussit à marquer son empreinte personnelle dans une création qui charmera le monde pendant de longs siècles! Telle a été la destinée de la *Médée* d'Apollonius.

JULES GIRARD.

L'ART PRÉHISTORIQUE

EN AMÉRIQUE

I.

On se souvient de l'étonnement avec lequel furent accueillies, il y a vingt-cinq ans à peu près, les curieuses découvertes faites en France, dans les grottes de la Vézère. C'étaient des reproductions de mammifères, d'oiseaux, de poissons, de l'homme lui-même, tantôt sculptées en relief, tantôt gravées sur les défenses d'un éléphant, sur les dents d'un ours, sur l'omoplate d'un renne, sur les os longs des cervides, parfois sur des pierres, sur les galets de la mer; ici le grand ours des cavernes, là, le mammouth avec son épaisse crinière et ses défenses recourbées, ailleurs, le phoque, le crocodile, le cheval. Ces dessins, premiers débuts de l'homme, sont encore bien informes; déjà cependant ils accusent du mouvement et de la vie. Tel bois de cervide portant des rennes et des poissons est un vrai chef-d'œuvre. Les rennes se suivent, l'un d'eux se retourne, sans doute pour voir son faon; toutes les têtes sont dessinées de profil et sans raccourci, comme dans les peintures et les sculptures égyptiennes; tantôt le trait est léger, tantôt il se creuse pour mieux faire ressortir certaines parties. Par un caprice assez bizarre, l'artiste, après avoir achevé son premier dessin, a placé sur tous les points laissés libres des poissons, qui, eux aussi, sont d'une étonnante vérité. M. Massenat a recueilli, à Laugerie-Basse, un morceau de bois de renne de $0^{m},25$ de longueur, sur lequel était profondément gravé un aurochs fuyant devant un jeune homme prêt à lui lancer un trait. L'aurochs a la tête basse, les cornes menaçantes, les naseaux très

ouverts, la queue relevée et arquée : tout témoigne de sa frayeur et de son irritation. L'homme est nu ; la forme de la tête est ronde ; les cheveux sont raides et relevés sur le sommet du crâne ; le menton est orné d'une barbiche très apparente ; toute la physionomie, franche et ouverte, respire la joie, l'excitation de la chasse. Les femmes avaient les seins très aplatis, les hanches proéminentes ; le graveur n'oublie pas ces caractères de la race. Une d'elles, très velue, est placée entre les jambes d'un cerf. Son état de grossesse avancée ne lui a point fait négliger les soins de sa parure ; elle porte au cou un collier ; malheureusement la tête manque.

Il serait facile de multiplier ces descriptions. Sauf une figurine informe trouvée à Solutré et un équidé gravé sur un os provenant de Creswell-Crags (Angleterre), toutes ces ébauches, tous ces essais de gravure ou de sculpture avaient été trouvés dans le midi de la France ; et on pensait que les troglodytes de la Gascogne avaient eu le monopole de l'art, dans les premiers temps où nous pouvons affirmer l'existence de l'homme. Les fouilles de la grotte de Thayngen (Suisse) sont venues modifier ces impressions. Les pierres, les os gravés qu'elles ont mis au jour sont nombreux et importans. Un renne est debout, la tête inclinée vers le sol ; il est dessiné avec une précision de trait, avec une connaissance des formes de l'animal véritablement extraordinaire. L'artiste avait atteint une telle perfection que l'on fut tenté d'abord de se demander si l'on n'était pas dupe d'une de ces fraudes, dont les archéologues sont trop souvent les victimes. Mais la surveillance des fouilles avait été incessante ; les spectateurs étaient d'honorables savans ; on avait enlevé sous leurs yeux une couche calcaire de plus d'un mètre de puissance ; puis on trouvait dans la grotte la reproduction d'animaux disparus depuis de longs siècles, l'*ovibos moschatus*, par exemple, et la gravure en était si fidèle qu'elle n'aurait pu être l'œuvre que d'un naturaliste. Il fallait donc bien se rendre à l'évidence : dès les temps quaternaires, au milieu des dures lois de la vie, de la lutte pour l'existence, de combats incessans contre les grands pachydermes, les ours, les félins, qui erraient autour de lui, l'homme avait déjà le sentiment ou l'instinct de l'art. Il s'efforçait d'imiter les animaux qu'il voyait, les arbres qui ombrageaient la grotte où il se retirait ; et les produits de son industrie, retrouvés après tant de siècles, sont d'autant plus intéressans que cet ouvrier improvisé n'avait, pour aider à son travail, que quelques misérables silex, ou quelques os à peine dégrossis.

Il devenait d'un grand intérêt de rechercher si les résultats acquis pour l'ouest de l'Europe, se vérifiaient également dans d'autres

régions; si ce sentiment de l'art était inné chez l'homme et comme son signe caractéristique à travers le temps et à travers l'espace. Les fouilles en Asie ou en Afrique sont encore trop peu nombreuses, les découvertes trop peu importantes pour autoriser des conclusions sérieuses. C'est donc à l'Amérique qu'il faut demander des points de comparaison. Là, des archéologues éminens, des collectionneurs passionnés étudient avec enthousiasme tout ce qui a trait au passé de leur race. Grâce à leurs savantes publications, aux photographies qu'ils distribuent avec une rare libéralité, nous pouvons suivre dans leurs migrations les antiques populations des rives de l'Atlantique et du Pacifique, connaître leurs mœurs, leurs progrès, montrer que chez eux aussi l'art a pris naissance à une époque reculée, qu'il a grandi avec les générations, comme le plus brillant apanage de l'humanité. Ce sont ces études, les faits nouveaux ainsi mis au jour que nous voudrions résumer pour nos lecteurs.

II.

Il est aujourd'hui certain que l'homme a vécu en Amérique durant les temps quaternaires, avec les mastodontes et les hoplophores, les mylodons et les glyptodons, les grands édentés et les grands pachydermes, qui n'avaient d'autres rapports avec les mammifères des anciens continens que leurs formes massives et gigantesques. Comme leurs contemporains en Europe, les premiers Américains erraient dans des forêts, sur le bord des rivières, dans des solitudes et des marécages sans limites, disputant aux animaux la proie qu'ils dévoraient, la caverne qui leur servait d'abri, les attaquant au besoin avec les seules armes qu'ils connussent: les silex qui gisaient à leurs pieds. La barbarie de ces hommes dépassait celle des troglodytes de la Vézère ou des Alpes, tout sentiment artistique leur était étranger. Rien même ne témoigne seulement chez eux de ce goût pour la parure qui se retrouve chez les races les plus sauvages.

Des siècles dont nous ne saurions supputer la durée s'écoulent. Les grands animaux quaternaires ont disparu à jamais; l'homme, de nomade est devenu sédentaire; sa longue résidence aux mêmes lieux est attestée par les amas de débris de toute sorte jetés aux abords de sa demeure, sans souci du désordre ou de la malpropreté. Les voyageurs qui visitent de nos jours les Eskimos, les derniers représentans d'une des plus anciennes races américaines, nous disent qu'autour de leurs tentes, le sol est jonché d'innombrables ossemens de morses ou de phoques, dont beaucoup gardent encore des lambeaux de chair en putréfaction et exhalent une odeur infecte. Nous

avons probablement là une peinture assez exacte des mœurs des habitans de l'Amérique, aux premiers temps dont on puisse saisir la trace. Les kjökkenmöddings (1), — tel est le nom caractéristique donné à ces amas de débris par les Danois, qui, les premiers, ont dirigé de ce côté leurs recherches, — se rencontrent fréquemment dans les deux Amériques. D'immenses bancs de coquilles marines ou fluviales, lentes accumulations de l'homme, s'étendent sur les côtes de Terre-Neuve, de la Nouvelle-Écosse, du Massachusetts, de la Louisiane, du Nicaragua. On les retrouve aux îles Aléoutes, dans les Guyanes, au Brésil, en Patagonie, auprès des bouches de l'Orénoque, comme sur les rivages du golfe du Mexique, sur les rives de l'Amazone comme sur celles du Mississipi, sur les plages du Pacifique comme sur celles de l'Atlantique, et les *Shell Mounds* de la Terre-de-Feu se signalent de loin aux navigateurs par la nuance plus foncée de leur végétation.

Les fouilles entreprises sur plusieurs de ces points différens ont donné des haches, des couteaux, des harpons, des outils de toute forme, en pierre, en os, en corne, témoignant tous d'un état social peu avancé, des fragmens de bois carbonisé, des ossemens d'animaux, des arêtes de poisson. Comme au Danemark, ces amas ont été amoncelés par des hommes qui ignoraient la culture, qui vivaient de la chasse et de la pêche (de la pêche surtout). On a toutefois rencontré parmi ces débris quelques rares tessons de poterie. L'argile a été pétrie avec des coquilles pulvérisées pour lui donner plus de consistance; le vase a été façonné à la main, puis séché au soleil. Parfois des lianes tressées, des tiges de cana, un tissu végétal, ont été imprimés sur la pâte humide. D'autres fois, on a gravé avec la pointe d'une coquille ou d'un silex quelques lignes sur la panse ou le col du vase. Ce sont là les premiers essais d'ornementation, et ils rappellent singulièrement ceux des plus anciennes poteries de l'Europe. Partout les mêmes besoins, — et ce n'est pas là un des faits les moins curieux de la longue histoire de l'humanité, — provoquent les mêmes conceptions, les mêmes procédés d'exécution et, si ce mot est permis, le même succès. Les ornemens destinés à la parure de l'homme sont plus rares encore que les poteries. Nous ne trouvons à citer que quelques dents d'ours ou de félins, quelques coquilles percées d'un trou de suspension; dans l'île de Vancouver, un squelette portait au bras un bracelet de coquilles : durant cette période, les populations américaines paraissent avoir vécu dans une barbarie plus profonde que leurs contemporains européens. Par exception, les sambaquis (c'est le nom donné aux kjökken-

(1) Littéralement : amas de débris de cuisine.

möddings du Brésil), ont donné quelques figurines en or, d'un travail bien primitif, et certains dépôts de guano, dont les couches inférieures datent de temps très reculés, des poissons, des idoles en or et en argent. Le Peabody Museum, à Cambridge, possède vingt ornemens en or provenant des îles Chincha. Ce sont des plaques très minces, disposées en parallélogrammes de $0^m,18$ à $0^m,20$ de longueur, couvertes de lignes pointillées et percées d'un trou qui permettait, soit de les suspendre au cou ou aux oreilles, soit de les attacher aux vêtemens.

A quelle époque faut-il faire remonter les kjökkenmöddings de l'Amérique? Dans l'état actuel de la science, aucune réponse n'est possible. Cette difficulté de formuler une date précise arrête à chaque pas. Les débuts de la vie sur le globe sont marqués par des temps sans commencement et sans fin, par des phases géologiques qui semblent plutôt des étapes pour aider notre faiblesse que des époques fixes. Où finit le tertiaire? Où commence le quaternaire? Les ingénieuses divisions imaginées par Lyell pour l'époque tertiaire, et fondées sur le plus ou moins grand nombre d'espèces vivantes ou d'espèces disparues parmi les mollusques, peuvent-elles s'appliquer avec la même précision aux différentes régions et aux différens climats? C'est ce que nul ne peut dire. Rien ne prouve le synchronisme de ces époques sur les différens continens. Ce qui se rapporte à l'Europe peut bien ne pas se rapporter à l'Asie; les périodes qui conviennent à l'Afrique ne conviennent guère à l'Amérique. Pour revenir au point spécial qui nous occupe, on a voulu fixer l'âge des kjökkenmöddings par celui des arbres dont la croissance date de leur abandon. Cinq, six, dix siècles peut-être se sont écoulés depuis que la graine emportée par le vent est devenue un grand arbre; mais qui nous dira combien de générations végétales ont ameubli le sol sur lequel cet arbre a poussé? Qui nous dira combien de temps s'est écoulé avant que la graine ait trouvé un terrain propice à sa germination? Un seul point reste acquis : nul ossement d'animaux quaternaires ne s'est rencontré sous les kjökkenmöddings, et, à la seule exception des figurines que nous avons mentionnées, on n'a trouvé aucun objet en métal. C'est donc entre la disparition des grands animaux et l'usage habituel des métaux qu'il faut placer leur accumulation.

Pouvons-nous dire que, durant cette longue série de siècles, nulle tendance artistique ne s'est révélée chez l'homme? Oui, si nous le jugeons par les seuls objets recueillis; non, si nous faisons remonter à cette époque les plus anciennes *pictographies :* c'est le nom qu'il a fallu créer pour désigner les figures, les scènes, les hiéroglyphes, les rébus, si l'on veut, peints, gravés, sculptés sur

les rochers, sur les parois des grottes, sur les boulders, sur les roches erratiques, partout où un espace libre s'offrait à l'artiste.

De tout temps, les hommes ont cherché à retracer avec une vanité enfantine leurs migrations, leurs luttes, leurs chasses, leurs victoires. L'Égypte nous a transmis sur le granit sa vieille histoire; les rochers de la Scandinavie portent encore l'image des vaisseaux des Vikings; ceux qui entourent le lac des Merveilles, auprès de Nice, montrent des hommes du dessin le plus primitif; on cite en Algérie de curieuses gravures; les Boschismen, que l'on compte à bon droit parmi les populations les plus dégradées du globe, ont tracé sur la pierre, avec une fidélité étonnante, leurs chasses et leurs amours, et dernièrement on signalait à la Société d'anthropologie de Londres les *rock-paintings* de la Nouvelle-Zélande, dus aussi à une race barbare, mais évidemment très supérieurs comme facture aux ébauches des Boschismen. Ce sont là des faits curieux sans doute, mais qui restent isolés, tandis que, dans les deux Amériques, le nombre des pictographies, les superficies considérables qu'elles couvrent, leur donnent une importance exceptionnelle. Le désir non-seulement de reproduire les événemens qui les ont frappés, mais aussi d'en préciser le sens par des signes conventionnels, par des essais graphiques, souvent par des hiéroglyphes, par de véritables caractères phonétiques ou symboliques, est un des traits les plus remarquables des races diverses qui se sont succédé sur le nouveau continent. Si la date initiale de ces gravures fait défaut, nous pouvons du moins affirmer que leur exécution a continué durant de longs siècles, et que, si les plus anciennes remontent à des époques reculées, sur certains points ces dessins historiques ont précédé de peu l'arrivée des Européens.

Les pictographies abondent surtout dans les régions qui formaient autrefois l'Amérique espagnole : dans le Nicaragua, auprès du volcan éteint de Masaya, dans les États-Unis de Colombie, sur les bords de l'Orénoque, dans le Venezuela, où leur état de vétusté ne permettra bientôt plus de les distinguer. Les rochers du Honduras sont couverts de dessins profondément gravés en creux; dès 1520, les Conquistadores en remarquaient de semblables dans l'isthme de Darien; et dans l'état de Panama, des falaises entières étaient chargées d'hiéroglyphes sur lesquels il y aurait à faire des études pleines d'intérêt. En parcourant les Montagnes-Blanches entre les villes de Colombus (Nevada) et de Benton (Californie), on rencontre à chaque pas, tantôt des figures d'hommes ou d'animaux, tantôt des signes indéchiffrables. A 20 milles environ au sud de Benton, la route suit un défilé étroit, limité des deux côtés par des rochers presque perpendiculaires. Ces murs de pierre sont couverts de gravures

dont on ne connaît ni l'origine ni la date, et rien jusqu'à présent n'est venu révéler à quelle race appartenaient ces artistes primitifs. Une seule chose est certaine, c'est que ni les Pah-Utes qui occupent le versant californien, ni les Shawnees, qui campent auprès de Colombus, ne prétendent attribuer l'origine de ces gravures à leurs ancêtres, et qu'ils les regardent comme bien antérieures à leur arrivée dans le pays.

Les pictographies ne sont guère moins nombreuses dans l'Arizona, le Nouveau-Mexique, le Colorado, pays aujourd'hui désolés, autrefois habités par une population considérable. L'eau, par des causes peu expliquées, a disparu, et, avec elle, la végétation et la vie. Les boulders de la vallée du Gila, polis par l'action des glaciers, portent des figures qu'on ne saurait mieux comparer qu'à ceux de Thayngen. Sur les rives du Mancos et du San Juan, dans les cañons aux gorges profondes qui s'étendent vers l'ouest, les rochers sont chargés de dessins jusqu'à des hauteurs vertigineuses. Les uns sont gravés en creux à des profondeurs variant de $0^m,1$ à $0^m,2$; les autres sont tracés à grands traits en couleur rouge ou blanche. Parmi les plus intéressans, il faut citer une longue procession d'hommes, d'animaux, d'oiseaux au long cou et aux longues jambes se dirigeant du même côté. Deux hommes sont debout sur un traîneau attelé d'un cervide, que l'on peut supposer un renne; d'autres dirigent la marche du convoi : il est évident que l'artiste a voulu représenter une migration de sa tribu. Sur une autre pictographie des bords du San-Juan, au milieu de figures aux formes bizarres, au dessin incorrect, mais pleines de mouvement et de vie, nous relevons plusieurs haches en silex absolument semblables aux haches symboliques gravées sur les mégalithes de la Bretagne. Auprès du Mac-Elmo, une falaise est couverte, sur une surface de plus de 60 pieds carrés, de figures d'hommes, de cervides ou de lézards, et M. Bandelier a vu, auprès des ruines de Pecos, des pictographies dont l'effacement même semble attester la haute antiquité. Elles représentent des pas d'hommes ou d'enfans, une figure humaine et un cercle très régulier renfermant des cupules que l'on peut également rapprocher de celles qui existent sur nos mégalithes. Sur les bords du Puerco et du Zuni, deux des affluens du Colorado-Chiquito, on remarque des dessins qui semblent de véritables hiéroglyphes; leur signification reste inconnue; nous n'oserions même affirmer que cette signification existe.

Les falaises qui entourent le grand lac Salé, auprès d'Utah, la capitale des Mormons, sont couvertes de sculptures qui rappellent celles de l'Égypte. Quelques-unes sont des figures humaines de

grandeur naturelle, entaillées dans un granit bleu très dur, à plus de 30 pieds au-dessus du sol. Tout se réunit pour montrer une somme de travail dont les Indiens sont incapables et des difficultés d'exécution qu'ils n'auraient pu vaincre. La hauteur à laquelle se trouvent quelques-unes de ces sculptures permet même de supposer un phénomène géologique survenu depuis leur exécution : la dépression du lac, par exemple.

Dès le commencement du siècle, on signalait dans l'état de New-York de nombreuses gravures. Un rocher de grès très dur, au confluent des deux rivières l'Elk et le Kanhawa, portait sur le plan supérieur une tortue, un aigle aux ailes éployées, un enfant, plusieurs autres figures humaines partiellement effacées. A droite, il est facile de distinguer un homme dans l'attitude de la prière; à gauche, un autre homme pendu par les pieds et un dindon. Sommes-nous en présence de rites inconnus, ou ces gravures sont-elles dues au seul caprice de l'artiste? C'est l'éternelle question qui se pose pour les temps préhistoriques en Amérique. Dans le Vermont, les rochers baignés par la rivière Connecticut sont couverts de figures; sur l'un d'eux on peut reconnaître un homme, sur un autre vingt têtes différentes. Plusieurs portent sur le front deux rayons, deux cornes si l'on veut; la figure du milieu en a jusqu'à six; toutes témoignent d'un art encore en enfance. Les yeux et la bouche sont indiqués par des trous circulaires; le nez manque presque toujours. Non loin de là, à Brattleboro, on rencontre une gravure d'une exécution bien supérieure; elle représente des mammifères, des oiseaux, des serpens, tous rendus avec une connaissance assez précise de l'animal. Évidemment ces pictographies si différentes ne datent pas de la même époque. Les vieux habitans du Tennessee ont laissé des peintures sur les falaises qui dominent leurs grands fleuves; les unes représentent le soleil ou la lune, les autres des animaux. Ces peintures ont été exécutées avec de l'ocre rouge, et, comme les sculptures de l'Utah ou de l'Arizona, elles sont à des hauteurs presque inaccessibles. A Buffalo-Creek, ces ouvriers inconnus ont tracé tout un troupeau de bisons marchant les uns à la suite des autres. Il y a plus de deux siècles déjà, le père Marquette signalait des scènes semblables, gravées sur les rochers de l'Illinois et du Mississipi.

Des pictographies, auxquelles on est disposé à accorder une grande ancienneté, se voient sur les parois des cavernes du Nicaragua. Certaines grottes situées dans les montagnes de la province d'Oajaca témoignent aussi du travail de l'homme; ce sont des peintures grossières à l'ocre rouge. Parmi ces peintures, on distingue plusieurs fois répétées les empreintes en couleur noire d'une main

humaine; elles rappellent celles que l'on peut voir sur les rochers du Far West, celles d'Uxmal ou bien celles du Rio del Busang. Cette empreinte, qu'elle soit empruntée à un mythe historique ou à un mythe mythologique, joue un grand rôle en Amérique. On la trouve reproduite dans des régions bien éloignées les unes des autres, se détachant sur les poteries tantôt en rouge sur un fond noir, tantôt en noir sur un fond rouge. De nos jours encore, nous la voyons servir de totem ou d'armes parlantes à des tribus indiennes. Schoolcraft a parlé d'une grande réunion de guerriers, venus pour entendre une communication, qu'il était chargé de leur faire au nom du gouvernement des États-Unis : la plupart d'entre eux étaient nus et portaient sur leurs épaules ou sur leur dos l'empreinte d'une main trempée dans de la peinture blanche, souvenir peut-être d'ancêtres inconnus.

Tout ce que nous venons de dire témoigne d'un art encore primitif. Ces hommes, si barbares qu'ils paraissent, étaient capables d'atteindre plus haut. C'est ce que prouvent des œuvres d'une époque manifestement postérieure. Le Guatemala, cette vieille terre des Quichés et des Cakchiquels, est couvert de ruines. Les bas-reliefs, les statues, les monolithes chargés d'arabesques et atteignant jusqu'à 20 pieds de hauteur se dressent à chaque pas devant le voyageur. A Quirigua, petit port sur le golfe de Honduras, on a trouvé une statue de femme, dont les pieds et les mains manquent et qui porte sur sa tête une idole couronnée; tout à côté, les fouilles ont donné une tête de tigre en roche porphyritique. La terreur que ce grand félide inspirait l'avait fait admettre au rang des dieux. A Santa-Lucia-Cosumalhuapa, au pied du volcan del Fuego, parmi des blocs de pierre cyclopéens et des statues de tapirs ou de caïmans, gisent des têtes colossales en pierre, d'un type étrange, inconnu jusqu'ici. Deux de ces têtes portent les immenses boucles d'oreille caractéristiques des anciens Péruviens et sont coiffées d'un turban qui se rapproche de celui des Asiatiques. Plus loin, sont des bas-reliefs sculptés sur des roches porphyritiques très dures. Ces bas-reliefs, plus grands que nature, représentent des personnages aussi bizarres comme conception que comme exécution, des scènes mythologiques qui ne se rapportent à aucun culte connu. Voici un chef ou un dieu assis sur son trône : l'oreille est distendue par un anneau d'une taille et d'un poids considérables; dans la main droite, il tient un instrument, insigne sans doute de son autorité, et que nous ne saurions mieux comparer qu'à une de nos rames. Le bas-relief le plus intéressant représente un sacrifice humain : le personnage principal est un prêtre; il est nu, et, selon l'usage des prêtres aztèques, il porte une jarretière autour de la jambe droite;

le pied gauche seul est chaussé. La coiffure, très singulière, est un crabe. Une des mains tient un silex, le couteau sans doute du sacrificateur; l'autre saisit la tête de la victime qu'il vient d'égorger. Sur le second plan, deux acolytes portent aussi des têtes humaines; un de ces acolytes est un squelette, sinistre représentant de la mort; la forme de sa tête est simienne; le grotesque se mêle au terrible. Il serait facile de multiplier de semblables faits; ils entraîneraient de fastidieuses répétitions, et nous avons hâte d'arriver à des découvertes plus récentes; nous nous contenterons donc d'ajouter que, toujours les figures sont grimaçantes et d'une laideur repoussante. Les vieilles races américaines ne recherchaient pas le beau, ou plutôt elles ne le comprenaient pas comme nous, formés que nous sommes par les immortels créateurs du grand art en Grèce.

Ce qui surprend à juste titre, c'est le travail nécessaire à ces sculptures, à ces gravures, quand on songe aux faibles moyens mécaniques que ces hommes avaient à leur disposition. Il fallait détacher (1) des blocs de pierre dure, en employant de misérables outils en quartzite ou en obsidienne, scier le granit ou le porphyre avec du fil d'agave et de l'émeri. Un dessin grossier du contour indiquait la partie de l'épaisseur à enlever; on exécutait le travail soit par le sciage d'une certaine portion que l'on éclatait ensuite habilement, soit par le martellement avec une pointe de silex; enfin, à l'aide de pierres plates ou de polissoirs, on frottait la surface des plans, de manière à enlever toute trace des éclatemens. D'autres procédés paraissent aussi avoir été employés; l'artiste traçait à grands traits les figures qu'il prétendait imiter, puis il couvrait de cendres les lignes destinées à rester en relief. On chauffait à l'aide d'un feu ardent toute la surface; les parties qui étaient directement soumises à l'action des flammes se décomposaient et produisaient des creux, tandis que celles garanties par la cendre restaient intactes (2). Pour achever son travail, le sculpteur n'avait plus qu'à se servir soit d'une pointe de silex, soit d'un ciseau en cuivre (3), les seuls outils à son usage, car le fer était inconnu; il lui fallait avec eux creuser un roc

(1) Ces détails sont empruntés à un excellent travail publié par M. E. Soldi, *les Arts méconnus*. Paris, 1881, Leroux.

(2) M. Wiener a vu, dans la vallée du Chicama de Sausal, creuser un canal d'irrigation à travers un rocher qui faisait obstacle. Les ouvriers indigènes mirent une couche épaisse de cendres sur les bords du tracé du canal, ils le couvrirent de *taquia* (excrémens séchés de vaches) et l'allumèrent. Au bout de huit jours, ils avaient obtenu par ce procédé un sillon de $1^m,20$ de large sur $0^m,80$ de profondeur et $2^m,30$ de longueur, dans une pierre granitique à veine de basalte. (Soldi, *l. c.*)

(3) Il a été trouvé, auprès de Quito, un ciseau qui avait été employé à travailler les larges dalles de trachyte servant à paver les routes dans l'empire des Incas. Ce ciseau pesait 198 grammes; la surface était fruste, le tranchant ébréché, la tête

très dur, atteindre des profondeurs de $0^m,03$ à $0^m,04$, exécuter ces figures colossales, ces bas-reliefs qui nous frappent aujourd'hui d'étonnement. La longueur d'un pareil travail est l'indice certain de l'enfance d'une société, où l'homme n'avait pas encore appris à connaître la valeur du temps.

Dans l'Amérique du Sud, la région des *piedras pintadas* s'étend de la Guyane à la Patagonie; nous les retrouvons dans les régions sauvages du Brésil et de la Plata, comme dans celles plus civilisées du Pérou et du Chili, et partout elles montrent une remarquable analogie. Les solitudes du Para et du Piauhy (Brésil) renferment de nombreuses sculptures en creux, dues à des populations inconnues. Ce sont des animaux, des oiseaux, des hommes dans les attitudes les plus variées. Les uns ont le corps tatoué; les autres portent des couronnes de plumes; des arabesques et des enroulemens complètent, si je puis me servir de ce mot, le tableau. A la Sierra da Onça, on signale des dessins tracés à l'ocre rouge, tantôt isolés, tantôt groupés sans ordre apparent; les rochers de la province de Ceara, ceux de Tijuco rappellent par les gravures dont ils sont couverts les rochers de la Scandinavie. M. de Humboldt, dans son célèbre voyage, décrit sur la rive droite de l'Orénoque des sculptures en creux représentant le soleil, la lune, des pumas, des crocodiles, des serpens. Ce sont des figures informes marquées le plus souvent par un simple trait et qui annoncent un art peu avancé. Cependant, comme elles sont entaillées dans le granit le plus dur, il est impossible de les attribuer aux tribus barbares qui habitaient le pays lors de l'arrivée des Européens. Ces hommes étaient incapables d'exécuter une semblable œuvre, de comprendre même un art, quelque grossier que cet art puisse nous paraître. Quelles étaient donc les populations à qui nous pouvons attribuer les *piedras pintadas?* Quelle était leur origine? Comment ont-elles disparu? L'illustre voyageur allemand ne nous apprend rien qui puisse atténuer sur ce point notre ignorance.

On cite, dans le pays des Chibchas (1), une pierre vraisemblablement destinée aux sacrifices et soutenue par des cariatides, un jaguar sculpté à l'entrée d'une grotte auprès de Neyba, plus loin des lamas gigantesques. Si nous pénétrons chez les Muiscas (2), les rochers

refoulée comme par le choc d'un marteau. Tout indiquait un long usage. L'analyse d'un fragment, faite par M. Damour, a donné quatre-vingt-quinze parties de cuivre, un peu plus de quatre parties d'étain, quelques faibles traces de fer, de plomb et d'argent.

(1) Les Chibchas étaient les anciennes populations de l'état de Cundinamarca, qui fait aujourd'hui partie des États-Unis de Colombie.

(2) Les Muiscas étaient un peuple allié aux Chibchas.

en granit ou en syénite sont couverts de figures colossales de crocodile et de tigre, gardiens sans doute des images du soleil et de la lune, les dieux suprêmes des indigènes de l'Amérique du Sud. Toutes ces figures, ces cariatides sont d'une facture grossière; elles montrent, comme celles de l'Amérique du Nord, une absence complète de goût, l'impossibilité absolue de reproduire fidèlement les objets. Que faudra-t-il donc dire d'une statuette ou plutôt d'une ébauche informe qui est aujourd'hui au musée du Louvre? Une femme cache son sein et foule aux pieds l'organe viril. Cette attitude a paru suffisante pour faire voir dans cette statue une de ces fabuleuses Amazones qui, selon la tradition, se rendaient chaque année, à un jour fixé, sur les bords du Yamunda. C'était là que les attendaient leurs amans qui, en récompense de leurs services, recevaient une idole en jade vert appelée *muirakitan* et représentant un crapaud, une grenouille, ou tout autre animal. Si la légende est vraie, il faut en conclure, ou que l'art n'existait pas encore, ou que les Amazones étaient peu satisfaites de leurs maris d'un jour; les muirakitans venus jusqu'à nous sont certainement inférieurs même aux figurines recueillies dans les dépôts de guano ou dans les sambaquis du Brésil.

Sur les rives du Pacifique, nous n'avons que l'embarras du choix, et il est facile de donner les exemples d'un art que l'on ne saurait mieux comparer qu'à celui du Guatemala. Un bloc de granit auprès de Macaya, connu sous le nom de la *Piedra de Leon*, est chargé de sculptures que l'on s'accorde à regarder comme très anciennes; le groupe le plus important représente la lutte corps à corps d'un homme et d'un puma. Ce n'est plus là un essai informe, les figures ont du mouvement; l'homme et l'animal luttent véritablement. Auprès de la petite ville de Nepen, on voit un serpent colossal; à une faible distance d'Arequipa, des arbres et des fleurs; plus loin, des bisons dont les narines percées portent des anneaux mobiles sculptés dans la même pierre. Aux Pintados de las Rayas, ce ne sont plus des objets animés, mais des figures géométriques, des cercles, des rectangles, dont il est malaisé de préciser le sens. Dans la province de Tarapaca, des surfaces considérables sont couvertes non-seulement de figures d'hommes et d'animaux, la plupart d'un assez bon travail, mais encore de caractères véritables écrits verticalement. Les lignes ont de 12 à 18 pieds de longueur, et chaque caractère est gravé à une assez grande profondeur. Ce n'est point là un fait isolé; auprès de Huara, on cite des inscriptions devenues très frustes, et entre Mendoza et la Punta (Chili) un grand pilier où l'on a voulu voir des lettres offrant quelque analogie avec l'alphabet chinois. Tout cela est assez vague, et quelque disposés

que nous puissions être à y voir les débuts de l'art graphique, nous ne saurions quant à présent poser une conclusion aussi importante.

A plusieurs reprises, nous avons parlé des figures de toute grandeur peintes sur les rochers ou sur les parois des cavernes. Nous aurions pu multiplier les faits à volonté; de semblables figures se rencontrent souvent dans les deux Amériques. Certaines grottes de la Californie étaient, au dire des chroniqueurs, couvertes de peintures représentant des hommes et des animaux aux formes étranges, et si admirablement conservées que les Conquistadores n'en pouvaient croire leurs yeux; mais si ces grottes ont existé, elles ont disparu depuis longtemps, et nous sommes disposé à voir dans leur description l'exagération assez habituelle des Espagnols. Ce qui est vrai, c'est que toutes les peintures venues jusqu'à nous sont d'un caractère bizarre, d'une exécution comparable à celle des gravures ou des sculptures dont nous venons de parler, et que si elles ont pu avoir une signification historique ou symbolique, cette signification, à part de rares exceptions, reste absolument ignorée.

L'usage des couleurs était certainement connu des Américains dès la plus haute antiquité. Les ocres, le noir de suie, le blanc de calcaire, avaient sans doute fourni les premiers élémens, et l'idée de les utiliser n'avait rien au-dessus des conceptions les plus primitives. L'expérience amène rapidement le progrès; l'homme apprend à extraire les couleurs végétales des feuilles, des fruits, des racines, des tiges, des graines des arbres. La matière colorante était aussi empruntée, comme la pourpre de Tyr, aux mollusques de la mer. Les Péruviens et les Mexicains savaient étendre ces couleurs sur les tissus qu'ils fabriquaient. L'étoffe était ensuite exposée à l'action de la lumière, et on obtenait par ce moyen des teintes variant du rose tendre au violet le plus sombre. Les couleurs ainsi fixées n'étaient même pas atteintes par la décomposition cadavérique. Notre nouveau musée du Trocadéro possède une collection d'étoffes provenant des huacas du Pérou; les vêtemens des momies enfouies depuis des siècles conservent encore sur leur trame rongée la couleur primitive.

Par des procédés probablement analogues, les Mexicains obtenaient le coloris brillant si remarquable de leurs pictographies. Ces pictographies, véritables manuscrits dont un petit nombre seulement est parvenu jusqu'à nous, retracent l'histoire du pays, ses traditions nationales, la généalogie de ses rois et de ses nobles, le rôle des tributs des provinces, les lois, le calendrier, les fêtes religieuses, l'éducation de l'enfance, un résumé complet, en un mot, de tout ce qui touchait aux mœurs, aux usages, à la vie du peuple; elles étaient peintes en couleurs différentes sur de la toile de coton,

sur des peaux préparées, sur un papier fort et résistant, fabriqué avec les fibres de l'agave. Tantôt l'artiste retrace les scènes de la vie réelle; d'autres fois il raconte les faits au moyen de caractères hiéroglyphiques, symboliques ou phonétiques, signes conventionnels transmis par les générations et auxquels il était défendu de rien innover. Les Mexicains attachaient une grande importance à ces peintures, elles étaient dessinées par des hiérogrammates spécialement choisis, gardées avec un soin jaloux par des prêtres, et leur lecture ou leur interprétation étaient sévèrement interdites au peuple (1).

Une des plus curieuses représente la suite des migrations des Aztecs. Les figures humaines sont d'une grande finesse; les chefs portent tous le même vêtement, un manteau qui laisse le côté droit à nu; leur nom est représenté par un signe au-dessus de leur tête; l'expression des physionomies, les traits du visage sont très variés; l'artiste s'est certainement efforcé de reproduire les portraits de ceux dont il retraçait l'histoire. Une autre série de peintures montre l'éducation des enfans, la nourriture qu'on leur donnait, les châtimens qu'on leur infligeait. Le père apprend à son fils à porter des fardeaux, à diriger un canot, à se servir de filets pour la pêche. La mère enseigne à sa fille les soins domestiques; elle balaie la maison, elle prépare les tortillas, elle tisse les étoffes nécessaires à la famille. Ces peintures offrent les traits nets et les couleurs brillantes que recherchaient avant tout les Américains. Il est évident qu'il ne faut pas leur demander des modèles de peinture décorative; leur ignorance complète des proportions et des lois de la perspective montre que l'art était bien un produit de leur génie propre, ou, si le mot paraît trop ambitieux, de leur instinct de race, et qu'ils n'ont subi aucune influence étrangère. La tradition veut que les Aztecs aient puisé leurs procédés chez les Toltecs, les initiateurs de tout progrès dans l'Amérique centrale. Après leur victoire définitive, les rois de Mexico firent détruire toutes les peintures qui rappelaient la grandeur de ceux qu'ils avaient vaincus. Par une représaille bien juste, toute douloureuse qu'elle puisse être pour la science, les Espagnols, vainqueurs à leur tour, s'empressèrent de détruire les annales des Aztecs, et quelques fragmens échappés au fanatisme de l'évêque Jean de Zumarraga sont les seules sources authentiques où nous puissions puiser (2). Si ces pictographies ne peuvent désormais nous offrir

(1) Ces pictographie sont souvent été reproduites, entre autres par Gemelli-Carreri, lord Kingsborough, Humboldt, Bancroft, etc.

(2) Zumarraga se vantait que, dans l'espace de huit ans, les franciscains avaient détruit plus de vingt mille monumens de l'idolâtrie. Quelques manuscrits échappèrent à la destruction. Les pictographies retraçant l'éducation des enfans sont

aucun renseignement certain, elles servent du moins à montrer le point culminant de l'art dont nous avons raconté les humbles débuts.

Nous venons de dire la conclusion qui s'imposait : l'absence de tout élément étranger dans la naissance et le développement de la peinture et de la sculpture chez les divers peuples américains. Les mêmes conclusions peuvent-elles s'appliquer à l'architecture, l'art à la fois le plus important et celui où l'assimilation est le plus facile? C'est ce qu'il nous reste à examiner.

III.

La nécessité de se préserver des intempéries a été l'origine de l'architecture. Les parois des cavernes, où l'homme avait trouvé son premier asile, devaient faire naître chez lui l'idée des murs en pierre; les arbres des forêts sous lesquels il reposait, celle des colonnes et des toits. Par un progrès naturel, les pierres sont équarries, disposées en un ordre régulier, assujetties avec de l'argile; les colonnes sont sculptées, les toits se dressent, les ornemens les plus variés, les bas-reliefs se montrent; et peu à peu les humbles demeures deviennent ces temples, ces palais dont les siècles ont respecté les ruines grandioses. En Amérique, par une exception remarquable, la pierre fait défaut aux plus anciennes constructions architecturales de l'homme. Du Canada au golfe du Mexique, du Pacifique à l'Atlantique, une race nombreuse et intelligente a laissé comme traces de son passage des fortifications, des tertres, des pyramides, sépultures de ses chefs ou temples de ses dieux, toujours construits en terre. Nous ignorons l'histoire, l'origine, les migrations de cette race; ses fortunes diverses nous sont inconnues; son nom même est effacé de la mémoire des peuples, et celui de *Mound-Builders*, sous lequel nous le désignons, est emprunté à ses terrassemens (1). La civilisation de ces hommes était avancée; ils avaient exploité, dès les temps les plus reculés, les mines de cuivre du la cSupérieur; ils cultivaient le sol, comme toute

tirées du codex Mendoza, ainsi appelé du nom du vice-roi qui en fit hommage à Charles-Quint. C'est une copie moderne généralement regardée comme exacte; elle est complétée par des explications en langue aztèque et en espagnol. Le codex Mendoza comprend trois parties : la première est historique, la seconde est un relevé des tributs des différentes provinces, la troisième, où nous avons puisé, se rapporte aux mœurs et aux coutumes des Aztecs.

(1) C'est la *Revue* qui, la première en France, a fait connaître ces curieux monumens. Ampère les mentionne dans ses *Promenades en Amérique* (voy. année 1853, t. I, p. 751).

race sédentaire y est astreinte ; ils se livraient au commerce, car, sous le même *mound* on retrouve, avec le cuivre, l'obsidienne du Mexique, le mica des Alleghanys et les coquilles de la mer. Ils creusaient des canaux ; on a pu reconnaître, sur une étendue de 70 milles, un de ces canaux destiné à mettre le Missouri en communication avec les grands lacs. Les tertres étaient orientés avec précision : ils figuraient des triangles, des carrés, des cercles, des polygones ; les angles étaient droits, les côtés réguliers ; évidemment les Mound-Builders connaissaient l'art de mesurer les surfaces, et possédaient quelques données astronomiques.

Toute la région qui s'étend des Alleghanys aux Montagnes-Rocheuses était couverte d'une série de redoutes, de camps retranchés où des populations entières pouvaient se réfugier. L'homme savait déjà défendre chaque éminence, chaque delta formé par la jonction de deux rivières, au moyen de murs, de parapets en terre, de fossés de circonvallation. Sur plusieurs points on peut reconnaître un véritable système de fortifications reliées entre elles, des tranchées profondes, des passages creusés sous le lit des rivières, des postes d'observation sur les hauteurs, des terrassemens concentriques pour protéger les entrées, et jusqu'à de petites casemates où les défenseurs trouvaient un abri suffisant contre les flèches en silex, seules armes offensives encore connues. Les tertres destinés au culte religieux étaient en forme de cône tronqué ; le sacrifice s'accomplissait à la vue de tout le peuple, sur une plate-forme où l'on arrivait par une rampe ménagée avec soin. Quelques-unes de ces pyramides étaient très élevées ; parmi beaucoup d'autres, nous citerons celle de Cahokia, formée de quatre terrasses successives : elle mesure 91 pieds de hauteur ; sa base, 720 pieds sur 560 ; la plate-forme était couronnée par une pyramide plus petite, récemment détruite, et on a calculé qu'il n'était pas entré dans la construction totale moins de 25 millions de pieds cubes de terre. Le mound principal s'élevait au milieu de soixante autres qui couvraient plusieurs hectares de terrain, et il était flanqué par quatre mounds carrés, surmontés eux aussi de pyramides peu élevées. Il a fallu nécessairement de longues années, de nombreux ouvriers, et de véritables connaissances architecturales pour mener à bien de semblables travaux.

Dans les états du Far-West, principalement dans le Wisconsin, nous trouvons un art plus original encore. Ce sont des tertres qui représentent des mammifères gigantesques, des oiseaux dont les ailes ont 30 mètres d'envergure, des reptiles, des tortues, des lézards, des hommes de dimensions non moins extraordinaires. L'alligator de Granville atteint 103 pieds de longueur ; un singe

160 pieds; sa queue déroulée peut avoir le double. Les replis du serpent de Brush-Creek (Ohio) mesurent 700 pieds; une araignée, dans le Minnesota, couvre un acre de terrain; un mastodonte, à peu de distance de la jonction du Wisconsin et du Mississipi, n'est pas moins colossal. Pour tous, la terre, l'argile ou le sable ont été les seuls matériaux employés.

Les poteries trouvées principalement dans les sépultures des Mound-Builders, rendent encore un témoignage frappant des dispositions artistiques de leurs constructeurs. Nous avons des vases, des aiguières, des coupes, des terrines, des plats aux formes les plus variées. L'ornementation est gracieuse, la régularité parfaite, les peintures d'un coloris éclatant et disposées avec goût. Les anses représentent des animaux, des reptiles, des oiseaux, souvent aussi des masques humains; mais ces derniers sont presque toujours de grossières caricatures. Une petite statuette féminine, nous n'osons dire de femme, en terre cuite, montre des seins pendans, des extrémités simiennes, un visage grotesque. La reproduction constante de cette figurine a fait croire qu'elle était une déesse malfaisante et que la crainte qu'elle inspirait s'était trahie par les traits sous lesquels on la représente. Les dieux de la Chine sont d'informes magots; les idoles de l'Inde ne sont pas moins hideuses que celles de l'Amérique. La beauté, il faut le répéter, est toute conventionnelle, souvent modifiée par le goût naturel, les conditions hiératiques ou climatologiques, les difficultés techniques. « L'hérédité, a dit dans cette *Revue* même un de nos plus éminens écrivains (1), assigne aux races leurs caractères, aux castes leurs mœurs, aux générations leurs phases historiques et leurs tendances séculaires. »

A côté des Mound-Builders vivait une race entièrement différente, à en juger du moins par ses constructions. Les *Cliff-Dwellers* (2), seul nom que nous puissions leur donner, occupaient le Nouveau-Mexique. Leurs demeures, qu'on ne saurait mieux comparer qu'à des nids d'hirondelles, s'élevaient sur des rochers presque inaccessibles. Chaque plate-forme, chaque anfractuosité, chaque espace, quelque limité qu'il pût être, étaient devenus l'emplacement d'une habitation construite soit en pierres cimentées avec de l'argile, soit en adobes ou briques séchées au soleil. Là où la place l'avait permis, plusieurs habitations groupées les unes à côté des autres formaient de véritables villages, des *Cave-Towns*. Les chambres étaient étroites et basses, les fenêtres d'une incroyable petitesse; il n'existait pas

(1) Voyez, dans la *Revue* du 15 avril, l'étude de M. Caro sur *l'Hérédité intellectuelle et morale*.

(2) Littéralement : les habitans des rochers.

de portes et l'on ne pouvait communiquer d'un étage à l'autre que par des échelles ou par des trappes. Dans plusieurs de ces Cave-Towns, on rencontre des corrals destinés aux bestiaux, dont le séjour est attesté par du fumier en poussière. Comment parvenait-on à faire grimper des animaux par les pentes les plus raides, par les passages les plus difficiles, à des hauteurs atteignant parfois huit cents pieds au-dessus du niveau de la vallée? Comment l'homme pouvait-il apporter les matériaux nécessaires à ses constructions, les vivres nécessaires à sa famille? C'est là ce que nous ne prétendons pas expliquer. Des dangers se renouvelant sans cesse menaçaient les Cliff-Dwellers; la sécurité paraît avoir été le premier de leurs besoins; de là ces habitations perchées sur des rochers, ces tours rondes ou carrées, dans des positions admirablement choisies pour la défense, et dont les ruines restent encore debout.

C'est dans les vallées, sous la protection des tours, que s'élevèrent plus tard les pueblos, dont quelques-uns étaient encore habités lors de l'arrivée des Espagnols. Les plus grands se composaient de bâtimens rectangulaires, entourant une cour d'une régularité parfaite. Ces constructions sont tantôt en pierres, tantôt en adobes, tantôt en une sorte de conglomérat formé de petits silex, mais toujours recouvertes de plusieurs couches d'argile; sur quelques points, au Pueblo Bonito par exemple, les murs ont été renforcés par des rondins de bois placés les uns verticalement, les autres horizontalement. Nous trouvons cette disposition dans les îles de la Grèce, exposées aux désastreux effets des tremblemens de terre; les mêmes causes avaient amené les habitans du Nouveau-Mexique à prendre les mêmes précautions. Ne nous lassons pas de faire ressortir cette similitude de l'intelligence de l'homme, cette analogie dans ses conceptions: ce sont là assurément les faits les plus curieux qui ressortent des études que nous poursuivons.

Les Pueblos, véritables phalanstères, étaient des constructions importantes. L'un d'eux, situé auprès d'Aztec-Spring, couvrait une superficie de 480,000 pieds carrés, et on a calculé qu'il y était entré 1,500,000 pieds cubes de maçonnerie (1). Des poutres en bois de cèdre ou de sapin, dont on se contentait d'enlever l'écorce, formaient

(1) Le Pueblo d'Aztec-Spring est le plus considérable de ceux connus jusqu'à ce jour. Il en est cependant nombre d'autres très importans. Les murs de Chettro-Kettle mesurent 935 pieds de longueur sur 40 de hauteur. Un pueblo sur la petite rivière de las Animas comptait assurément cinq, peut-être même six étages, et renfermait près de quatre cents chambres. Un des pueblos du Rio Pecos compte cinq cent dix-neuf chambres, un autre cinq cent quatre-vingts. Quelques-unes de ces chambres ne mesurent que 9 pieds sur 16; d'autres, plus petites encore, 7 pieds sur 9. La hauteur de l'étage varie de 8 à 9 pieds.

e plancher ; les ouvertures étaient peu nombreuses et étroites ; les chambres, comme celles des *Cliff-Houses*, d'une petitesse extrême. Il est difficile de comprendre comment une famille pouvait vivre dans un espace de quelques pieds carrés. Quand les échelles étaient retirées, les habitans jouissaient d'une sécurité relative et parvenaient à se défendre contre des attaques qui devaient être fréquentes, si nous en jugeons par les innombrables pointes de flèche en silex, en obsidienne, en agate qui gisent au pied de ces antiques demeures. Ces villages, Cave-Towns ou Pueblos, renferment toujours un certain nombre de tours rondes, quelquefois en sous-sol, et dont plusieurs atteignent jusqu'à soixante pieds de diamètre. Elles sont construites en matériaux semblables à ceux des autres bâtimens qu'elles dominent. On y parvenait soit par une trappe placée au sommet, plus souvent par un long boyau où il fallait cheminer en rampant. Les Espagnols ont donné à ces tours le nom d'*estufas;* leur véritable destination reste inconnue. On a supposé, probablement avec raison, qu'elles étaient destinées à conserver le feu sacré, de tout temps l'objet du respect superstitieux des anciens Américains.

Nous nous sommes étendus sur ces habitations, les seules de ce genre connues dans l'Amérique du Nord. Leur architecture était des plus simples ; rien n'était donné à l'ornementation; tous les détails montrent la nécessité de la lutte pour l'existence. Les fouilles jusqu'ici n'ont pu être que très superficielles. Le pays est infesté par les Apaches, les plus féroces des Indiens nomades, et les explorateurs chargés par le gouvernement des États-Unis de la topographie de ces nouveaux territoires, n'avaient guère le temps de se préoccuper des souvenirs du passé. Outre les pointes de flèche, on a trouvé quelques grattoirs, quelques haches en silex et, autour de chaque demeure, des fragmens de poterie en nombre vraiment extraordinaire : « on les recueille par charretées, » écrit un des voyageurs les plus récens. La céramique des Cliff-Dwellers est supérieure à celle des Mound-Builders. Elle était souvent couverte d'un vernis silicaté de couleur bleue, noire ou brune, plus rarement rouge ou blanche. Les ornemens se détachent sur les parois soit en relief, soit en couleur différente de celle du fond du vase. Cette ornementation consiste généralement en méandres, en lignes géométriques, qui, par leurs dispositions diverses, rappellent celles si connues en Europe sous le nom de grecques et qui se trouvent ainsi transportées des rives de l'Adriatique aux rives du Pacifique.

L'Amérique ne ménage pas les surprises à ceux qui étudient son vieux passé; aux Mound-Builders, aux Cliff-Dwellers succèdent

d'autres peuples, venus du nord et se dirigeant vers le sud. Chaque invasion nouvelle refoule l'invasion de la veille, comme la vague de la mer précipite celle qui l'a précédée. Les Mayas, les Toltecs, les Aztecs, bien d'autres encore appartiennent à une même race, féconde entre toutes, la race Nahuatl, à qui l'Amérique centrale, probablement aussi le Pérou, ont dû une civilisation nouvelle, une véritable grandeur. Il est impossible de préciser le lien qui rattache ces peuples aux autres races américaines. Un seul fait nous frappe : les Nahuas, comme les Mound-Builders, plaçaient leurs *teocallis* (1) sur des pyramides tronquées, sur des collines artificiellement agrandies et revêtues de maçonnerie. Il y a là, avec les usages des Mound-Builders, une analogie qui ne saurait être fortuite; mais ces nouveau-venus étaient évidemment plus avancés; leurs temples, leurs palais, leurs monolithes, leurs statues, leurs bas-reliefs couvrent le Mexique, le Guatemala, le Yucatan, le Chiapas. Des régions entières, aujourd'hui envahies par le désert, par des marécages malsains, où l'homme trouve la fièvre et la mort, étaient aux siècles passés habitées par des populations nombreuses, et les hardis pionniers qui parcourent, la hache à la main, des forêts presque impénétrables, se flattant dans leur naïf orgueil de fouler les premiers ces terres vierges, voient se dresser devant eux des ruines, des sépultures, muets témoins de siècles écoulés, de peuples disparus !

Il est difficile de reconstituer le passé de ces peuples. La tradition veut que la monarchie toltèque ait été l'apogée de leur grandeur. Les premiers sur le nouveau continent, les Toltecs ont créé des routes, construit des aqueducs et des ponts; ils savaient utiliser l'or, l'argent, le cuivre, l'étain et le plomb, filer, tisser, et teindre des étoffes, bâtir avec des pierres liées par de la chaux. C'est à eux que l'on attribue l'invention de la médecine, et leurs rois entretenaient des hôpitaux où les malades étaient soignés gratuitement. La magnificence de ces rois était extrême, si nous en croyons les chroniqueurs espagnols. Le palais de Quetzacoatl renfermait quatre salles principales; les murs de celle de l'Est étaient couverts de plaques d'or finement ciselées ; la salle des émeraudes et des turquoises était à l'ouest, et partout on voyait enchâssées des milliers de pierres d'un éclat incomparable. Les murs de la salle du Sud portaient des ornemens en argent et des coquilles aux couleurs brillantes; la salle du Nord enfin était en jaspe rouge travaillé avec un art infini. Dans un autre palais, les murs de chacune des salles disparaissaient

(1) Tel est le nom donné par les Mexicains à leurs temples; ils étaient toujours érigés sur des massifs de maçonnerie.

sous des tentures de plumes. Ces plumes étaient tantôt jaunes, bleues, arrachées à l'aile d'un oiseau très rare, le *xeuhtototl*, d'autres fois rouges ou blanches. Les rois de Tezcuco n'étaient pas moins magnifiques. Ixtlilxochitl, leur historien et leur descendant, nous a conservé la description des palais qu'ils avaient érigés, des jardins, des lacs qu'ils avaient créés à grands frais, de l'aménagement des forêts réservées à leurs chasses. Il énumère les villes et les provinces chargées du service royal : les unes devaient fournir le nombre d'hommes nécessaires pour l'entretien des palais, les autres les serviteurs attachés à la personne du monarque, d'autres encore les jardiniers, les forestiers ou les laboureurs. Si quelques-uns de ces détails peuvent paraître exagérés, les édifices encore debout restent des témoins irrécusables. De véritables villes, dont les ruines couvrent des superficies considérables ont existé dans toute l'Amérique centrale. A chaque pas, le voyageur ou l'archéologue sont arrêtés par des montagnes de décombres, des colonnes renversées, des sculptures brisées, derniers restes de monumens que l'homme se figurait édifier à jamais. Qui ne sait aujourd'hui les noms de Copan, de Mitla, de Palenque, de Chichen-Itza (1)? D'autres villes encore inconnues existaient dans des régions restées inexplorées. Il y a quelques mois à peine, M. Charnay, après une marche pénible et dangereuse, découvrait sur la rive gauche de l'Usumacinta, les ruines d'une de ces villes à laquelle il a donné le nom de *Lorillard City* (2). Les monumens, temples ou palais, ressemblent ceux de Palenque; comme eux, ils sont érigés sur des monticules naturels ou artificiellement agrandis.

Les constructions massives que l'on remarque au Mexique, comme au Pérou, l'immense largeur des bases, l'inclinaison des parois donnent une tendance pyramidale et comme une apparence de stabilité et de durée qui font forcément penser à l'Égypte. Palenque avec ses palais, Tiaguanuco ou Huanucho-Viejo au Pérou, avec leurs portes monumentales, le petit nombre d'ouvertures en forme de *tau*, destinées à faire pénétrer la lumière, les murs recouverts d'une peinture rouge éclatante, les figures toujours représentées de profil, ne seraient pas déplacées sur les bords du Nil. Les bas-reliefs de Chichen-Itza ressemblent à ceux de Babylone ou de Ninive; la richesse de l'ornementation rappelle celle des monumens assyriens. Les méandres des frises de Mitla, de la Casa del Gobernador ou de la Casa de Monjas à Uxmal (3) relèvent de l'art grec. Le portique de Kabah, un aqueduc

(1) Tous ces noms, sauf peut-être le dernier, remontent à la conquête espagnole.

(2) Du nom d'un riche Américain qui avait fait les frais de l'expédition de M. Charnay.

(3) On a calculé que les sculptures de la casa de Monjas couvraient une superficie de 24,000 pieds carrés.

sur le Rodadero à Cuzco auraient pu s'élever dans la campagne de Rome. Les figures qui ornaient le temple de Xochicalco (Mexique) étaient représentées assises les jambes croisées, dans l'attitude traditionnelle de Bouddha, et dernièrement un missionnaire protestant s'émerveillait des rapports entre les édifices de Chichen-Itza et les topes ou les dagobas qu'il avait vus à Anaradjapoura, l'ancienne capitale de l'île de Ceylan. Ces ressemblances, quelque curieuses qu'elles puissent paraître, sont après tout assez vagues et peut-être accidentelles; elles ne permettent qu'une seule conclusion. Nous ne voyons surgir les constructions grandioses, telles que celles de l'Inde ou de la Chine, de l'Égypte ou de l'Assyrie, que dans des conditions identiques : il faut des peuples vivant sous un régime despotique, une race conquérante, imposant par la force à un peuple soumis les travaux nécessaires. Les vainqueurs apportent leur génie particulier, leurs traditions; les vaincus donnent les élémens matériels, leurs labeurs et leurs sueurs. Les études récentes permettent d'affirmer que les choses se sont ainsi passées en Amérique, et que ces monumens dont les ruines attestent l'importance n'ont pas eu une autre origine.

La construction de ces édifices, dans toute l'Amérique centrale et au Pérou, offre de grandes analogies. Bien que très certainement tous ne datent pas de la même époque et qu'ils soient dus à des peuples différens, ils présentent, si je puis me servir de ce mot, un air de famille que l'on ne saurait méconnaître. Les pyramides sont certainement le fait le plus saillant de cette ancienne architecture. C'est sur des pyramides que s'élèvent les teocallis ou les palais à Palenque et à Copan, comme à Chimu et à Tiaguanuco, dans le Yucatan et l'Anahuac, comme au Pérou et au Chili. Nous constatons sans doute des différences locales, dont il faut peut-être chercher la cause dans la différence des matériaux à la disposition des constructeurs; mais toujours le type primitif persiste et se relie au souvenir lointain des mounds, qui des rives de l'Ohio et du Mississipi, ont pénétré dans la Floride, puis dans les régions du Sud, où le Pérou marque leur dernière limite.

Les murs encore debout sont tantôt d'immenses blocs de pierre ou de granit porphyritique qui rappellent les constructions cyclopéennes, tantôt des blocages de pierres ou de briques recouverts d'une couche épaisse de ciment. Tous les voyageurs remarquent la solidité et à la fois l'élégance de ces édifices; les paremens étaient dressés avec régularité, les joints bien coupés, les arêtes d'une grande pureté. Presque toujours ils étaient ornés d'une corniche saillante et d'une large frise surchargée d'ornemens en stuc d'une grande richesse; on les obtenait en appliquant sur l'enduit humide

soit des rondelles de ciment, soit des bambous et en les recouvrant d'une nouvelle couche d'enduit qui, sous les rayons d'un soleil ardent, acquérait rapidement une grande dureté. On arrivait ainsi à une ornementation variée de méandres, de grecques, de losanges, de sphères aplaties, d'arabesques d'un excellent effet. Une couche de peinture, qu'on ne peut mieux comparer comme ton qu'à celle des maisons de Pompéi, terminait la décoration, qui était surtout réservée aux murs extérieurs. A l'intérieur, les salles généralement spacieuses, souvent soutenues par des colonnes, étaient nues et privées d'ornementation architecturale.

La monotonie peut-être excessive de cette architecture était relevée par des tours carrées à plusieurs étages. Nous les voyons à Copan, à Palenque, à Tikal; la casa de la Culebra, à Uxmal, était couronnée par treize petites tourelles. Les architectes avaient également le soin de placer sur les façades des statues, des pilastres, des cariatides, des bas-reliefs. A Chichen-Itza, généralement regardée comme la plus récente des villes yucatèques, on peut aussi reconnaître d'importantes peintures murales. Ce sont de longues processions d'hommes et d'animaux, des combats, les luttes de l'homme contre le tigre ou le serpent, des arbres, des maisons. Une peinture sur les murs du cirque, malheureusement fort endommagée, représente un bateau assez semblable aux jonques chinoises. C'est le seul exemple connu des procédés de navigation de ces anciens peuples.

Les sculptures qui ornaient les édifices offrent de telles différences comme style et comme exécution, que l'on a peine à croire qu'elles soient dues à la même race, qu'elles répondent à la même civilisation. Tantôt ce sont des idoles étranges, aux formes incorrectes, des hommes portant des têtes de tigre, un alligator tenant dans sa gueule une figure avec une tête humaine et les extrémités d'un animal; un crapaud gigantesque dont les pattes sont terminées par des ongles de félide. Tout à côté de ces monstres, on recueillait à Copan une statue qui paraît la plus haute expression de l'art maya, et nous ne savons ce qui doit le plus étonner, la bizarrerie de la conception, la richesse de l'ornementation ou la finesse de l'exécution. A Palenque, nous voyons une statue à l'expression calme et souriante qui ne serait pas déplacée dans le palais d'un pharaon, tandis que la pierre tombale de Chaac-Mol, récemment retrouvée à Chichen, les bas-reliefs de Santa-Lucia, d'autres encore se rapprochent de l'art moderne de nos régions. Ces contrastes saisissans, s'ils n'apportent aucun éclaircissement, ajoutent un nouvel attrait à l'archéologie américaine par les problèmes sans fin qu'ils soulèvent.

Nous avons peu parlé des monumens aztèques. Les uns, comme la pyramide de Xochicalco, ont disparu grâce à la cupidité de leurs

propriétaires pressés de s'emparer des pierres pour les besoins de leurs usines; les autres, le grand temple de Mexico, par exemple, ont été détruits sur l'ordre des moines qui accompagnaient les Conquistadores. Sans doute, la science a le droit de déplorer ce sombre fanatisme, cette ignorance barbare; mais on ne saurait méconnaître l'indignation légitime soulevée par les hideux sacrifices offerts aux idoles dont ce temple était le sanctuaire. Lors de sa dédicace par Ahuitzotl, le prédécesseur de l'infortuné Montezuma, les massacres durèrent quatre jours (1). Le sang coulait en telle quantité le long des terrasses du temple, qu'il bondissait en cascades et formait de véritables mares, où il se coagulait et répandait une épouvantable puanteur. Les Espagnols avaient une preuve trop certaine de la vérité de ces faits; les crânes des malheureux ainsi sacrifiés étaient mis à part, portés en dehors de l'enceinte sacrée et déposés sur le *Tzempantli*, immense pyramide oblongue de têtes humaines enchâssées dans la maçonnerie. Deux colonnes élevées dominaient la plate-forme; elles étaient formées de crânes qui remplaçaient les pierres. Quand la victime était un chef notable, sa tête était placée dans son état naturel et rien ne saurait rendre l'horreur et le dégoût qu'inspiraient ces faces grimaçantes dans la mort. Les chroniqueurs espagnols ont calculé que le nombre total de crânes ainsi exposés s'élevait à cent trente-six mille. C'était là assurément un monument unique dans son genre, et nous ne saurions mieux terminer ce que nous avions à raconter des antiques édifices américains.

IV.

Quelles conclusions ressortent de cette étude? L'art est un sentiment inné chez l'homme; nous le trouvons plus ou moins développé chez les races les plus diverses. Il grandit avec la civilisation; il s'élève et il s'épure avec elle. En dehors de ce caractère général, il revêt dans chacune des races humaines une originalité propre due aux circonstances locales, à l'atavisme, au climat, au milieu; mais ce caractère peut être modifié par les circonstances, par les influences étrangères, plus rarement par les génies exceptionnels, qui agissent avec une force irrésistible non-seulement sur leur propre génération, mais aussi sur les générations qui leur succèdent.

(1) Le chiffre des victimes à cette occasion a été diversement évalué de vingt mille à soixante-douze mille; la marge, on le voit, est large. Ce qui est certain, c'est que les Mexicains se nourrissaient de la chair des malheureux ainsi immolés.

Les mêmes causes ont produit les mêmes effets en Amérique, avec cette réserve, cependant, que le sentiment de l'art, le goût des ornemens, paraissent s'être éveillés plus tard sur le nouveau continent que sur l'ancien. Nous avons vu qu'en France et en Suisse, les troglodytes avaient déjà l'idée d'imiter les objets qu'ils avaient devant les yeux, tandis qu'en Amérique, quelque volonté que nous ayons de vieillir les plus anciennes pictographies, nous ne pouvons les faire remonter ni aux temps quaternaires, ni même aux plus anciennes périodes néolithiques. Tels sont les seuls faits que nous puissions affirmer. La science a bientôt atteint une limite infranchissable. Les découvertes et les travaux des américanistes n'ont pu encore percer les ténèbres qui cachent l'origine des peuples du Nouveau-Monde, à laquelle se rattachent si intimement les origines de l'art chez eux. Pour les uns, l'art américain tient par trop de côtés à celui de l'ancien continent, pour que l'on puisse attribuer les analogies au hasard, à la seule similitude des conceptions, ou, si on l'aime mieux, des instincts de l'homme. Pour les autres, et nous sommes de ce nombre, ces analogies sont trop vagues pour permettre une affirmation sérieuse. Les différences d'ailleurs sont autrement importantes que les analogies. Parmi elles je n'en veux retenir qu'une seule : l'impossibilité absolue de comparer les hiéroglyphes égyptiens à ceux de l'Amérique centrale. L'art américain serait donc un art *sui generis*, à peine modifié par des influences étrangères.

Nous savons encore trop peu de choses sur les relations qui ont existé entre le Nouveau-Monde et nos vieux continens avant le XIVe siècle, pour pouvoir résoudre la question avec quelque certitude. Sans doute, des migrations ont eu lieu à bien des reprises; les peuples chassés de l'Europe, de l'Asie, de l'Afrique même, par la faim, par la guerre, par les innombrables fléaux, triste apanage de l'humanité, se sont rués sur l'Amérique ; ils ont modifié les races primitives, qui, si elles ne sont pas autochtones, remontent du moins à une prodigieuse antiquité ; mais nous ne savons ni le point de départ de ces migrations, ni leur point d'arrivée, ni la race ou plus vraisemblablement les races d'où ces immigrans étaient sortis. Comment dire, dans notre ignorance, l'influence qu'elles ont pu exercer? L'esprit hésite devant la grandeur des problèmes qui se présentent; aujourd'hui ils sont posés, c'est à ceux qui viendront après nous à les résoudre.

Mis DE NADAILLAC.

JEAN ROQUELIN

RÉCIT DE LA LOUISIANE.

Dans la première décade du siècle, alors que le gouvernement américain, établi depuis peu, était un objet d'horreur pour la Nouvelle-Orléans, alors que les créoles ne trouvaient pas à leur gré assez d'anathèmes contre ces ignobles innovations : le jugement par jury, les danses américaines, la répression de la contrebande et les proclamations en langue anglaise (1), avant que le torrent de l'immigration anglo-américaine se fût répandu sur le delta, effrayé déjà de ses préludes, on rencontrait à une courte distance de ce qui est aujourd'hui la rue du Canal et considérablement en arrière de la ligne de villas qui bordait le fleuve, sur la route de Tchoupitoulas, une vieille maison coloniale presque en ruines.

Elle semblait se tenir à l'écart de la civilisation, le vaste espace qui avait été autrefois couvert de champs d'indigo étant rendu à l'état sauvage et redevenu l'un des marais les plus pestilentiels qui existassent à cinquante milles de distance. La maison, de cyprès massif, dressée sur des piliers, avait l'air triste et rébarbatif; sa construction solide rappelait un temps plus ancien encore, où chacun avait à veiller à sa propre sûreté, l'insurrection des noirs pouvant

(1) Le premier consul venait de céder la Louisiane (1803) au gouvernement américain, moyennant 15 millions de dollars, dans la crainte de voir la puissance anglaise s'étendre sur le Mississipi.

passer pour un péril quotidien. Son toit et ses flancs noircis, battus par les intempéries, s'élevaient au-dessus des jungles à la façon d'un wagon de munitions gigantesque abandonné dans la boue par quelque armée en déroute. Alentour régnait une végétation épaisse et touffue : des saules de petite taille entremêlés à cent buissons épineux ou fétides, sauvages étrangers qui n'avaient point parlé le langage des fleurs, et que nul botaniste n'aurait su nommer en grec. Des lanières sans nombre de *smilax* s'y suspendaient décolorées et la boue infranchissable, au-dessous, se hérissait de palmiers nains. Deux grands arbres isolés, des cyprès morts, marquaient le centre du marais et servaient de perchoir aux vautours. Les filets d'eau peu profonde s'éparpillaient sous un tapis de plantes aquatiques, cachant assez de reptiles grands et petits pour donner à celui qui les aurait vus le frisson jusqu'à la fin de ses jours. La maison avait été bâtie sur une légère hauteur : la levée d'un canal de dérivation. Les eaux de ce canal ne couraient pas, elles se traînaient pour ainsi dire et étaient pleines d'alligators voraces qui défendaient contre les curieux la sinistre demeure du vieux Jean-Marie Roquelin, opulent planteur d'indigo, jadis très haut placé dans l'estime d'un cercle exclusif et altier, mais réduit aujourd'hui à la condition d'ermite, évité par tous ceux qu'il avait connus, les évitant lui-même. Le dernier de sa race, disait-on. Son père reposait sous les dalles de la cathédrale de Saint-Louis, entre l'épouse de sa jeunesse et la compagne de son âge mûr. Chaque jour, le vieux Jean visitait ce tombeau. Sur le sort de son demi-frère Jacques, hélas ! planait un mystère. Personne ne savait ce qu'était devenu le fils du second lit que leur père avait laissé à la garde de ce frère, son aîné de trente ans. Sept années auparavant, il avait disparu soudain une fois pour toutes. Les deux frères semblaient si heureux de la tendresse l'un de l'autre ! Ni père, ni mère, ni femme, ni parent à aucun degré : seuls au monde et assez unis pour n'en point souffrir. L'aîné, un bel homme, hardi, chevaleresque, franc et aventureux ; le cadet un être délicat, studieux, doux comme une fille, sans cesse plongé dans ses livres. Ils vivaient sur leur plantation héréditaire comme un couple d'oiseaux, l'un toujours dans le nid, l'autre l'aile volontiers ouverte au vent. Le trait principal du caractère de Jean-Marie Roquelin était l'adoration qu'il professait pour son « petit frère : » — Jacques a dit ceci, Jacques a dit cela, Jacques en décidera, car Jacques sait tout, et il est bon autant qu'il est savant, il est la sagesse même et le jugement.

Jacques cependant restait au logis, et sa passion pour les livres d'un côté, d'autre part, les habitudes vagabondes et dissipatrices de son frère, furent cause que la plantation périclita. Jean-Marie, magnifique et imprudent, perdit au jeu tous ses esclaves, successivement,

jusqu'à ce qu'il ne lui restât plus ni nègres ni négresses, rien qu'un vieux muet d'Afrique.

Les champs d'indigo de la Louisiane avaient été généralement abandonnés comme peu rémunérateurs; certains colons entreprenans leur avaient substitué la culture de la canne à sucre; mais, tandis que le petit frère était trop apathique pour se donner tant de peine, l'autre trouvait un meilleur profit dans la contrebande d'abord, puis dans la traite des noirs. Au temps dont nous parlons, ce genre d'affaires n'avait rien de répréhensible; c'était au contraire, croyait-on, une nécessité publique, et les doublons que l'on gagnait en y pourvoyant ne vous déshonoraient pas; — au contraire!

Un jour, Jean-Marie partit pour quelque voyage plus long, beaucoup plus long que ceux qu'il avait déjà faits. Jacques avait insisté longtemps pour qu'il y renonçât, mais l'audacieux frère aîné ne fit que rire de ses pressentimens.

— En ce cas, dit Jacques, j'irai avec toi.

Ils laissèrent la vieille maison aux soins du muet d'Afrique et gagnèrent ensemble la côte de Guinée.

Deux années après, Roquelin l'aîné revenait sans son navire. Il était probablement rentré chez lui la nuit. Personne ne le vit arriver, personne ne vit le petit frère; on se disait tout bas que celui-c pourtant était revenu de même. Quoi qu'il en fût, on ne le rencontra plus jamais.

De vagues soupçons commencèrent à planer sur le marchand d'esclaves. En vain quelques-uns rappelaient-ils la tendresse constante qu'il avait témoignée à Jacques avant sa disparition. Le grand nombre secouait la tête : on le savait violent, d'humeur irascible et impétueuse. Pourquoi d'ailleurs faisait-il mystère de sa perte? Ce singulier silence n'annonçait rien de bon.

— Mais, reprenaient les âmes charitables, regardez-le. A-t-il la mine d'un monstre?

On le regardait en effet d'un air qui semblait dire : — Qu'as-tu fait de ton frère? Où est ton frère Abel?

Peu à peu ses défenseurs se découragèrent; les plus anciens amis qu'il comptât à la Nouvelle-Orléans étaient morts; le nom de Jean Roquelin, à tort ou à raison, devint avec le temps synonyme de crimes, de sorcellerie et de légendes sanguinaires.

On se détournait de l'homme et de sa maison. Les chasseurs de canards et de bécassines abandonnèrent le marais, les bûcherons n'allèrent plus travailler sur le canal. Parfois des gamins plus hardis que les autres, qui s'aventuraient à la chasse aux serpens, entendaient un lent bruit de rames. Ils s'entre-regardaient un instant à demi effrayés, à demi moqueurs, puis renonçaient à leur chasse pour assaillir de huées le vieillard inoffensif qui, sous ses habits délabrés,

passait, assis à l'arrière d'un esquif que dirigeait son nègre muet, dont la laine était devenue toute blanche.

— Ohé, Jean Roquelin!.. ohé Jean!.. Ah! Roquelin!..

Inutile d'en dire davantage, d'ajouter aucune épithète, le ton suffisait, méprisant et moqueur. Alors, tandis que les petits drôles se bousculaient dans leur hâte de fuir, Roquelin se dressait debout, — le vieux muet, la tête basse, continuant à ramer, — et, son poing fermé tendu vers ses insulteurs, il vomissait un tel flot d'imprécations et d'invectives en français que la joie des enfans devenait du délire.

Pour les blancs comme pour les noirs, la maison donnait lieu à mille superstitions. Chaque soir, au coup de minuit, assuraient-ils, le feu follet sortait du marécage, entrait dans la vieille baraque, courait de chambre en chambre et se montrait de fenêtre en fenêtre. Quelques polissons, à la parole desquels on n'ajoutait d'ordinaire aucune foi, furent écoutés sans discussion quand ils racontèrent qu'une nuit, ayant campé dans les bois plutôt que de passer, à cette heure, devant la maison du sorcier, ils avaient vu, vers l'aube, toutes les vitres se teindre d'une couleur de sang, et sur chacune des quatre cheminées un hibou tourner trois fois la tête avec des gémissemens et des rires humains. Il y avait, tout le monde prétendait le savoir, un puits sans fond sous le pas de la grande porte qui ouvrait sur la véranda vermoulue; quiconque voulait franchir ce seuil disparaissait aussitôt dans l'abîme.

Comment s'étonner que le marais fût devenu désert? Cependant les races ennemies qui envahissaient la Nouvelle-Orléans s'avisèrent de trouver les quelques rues nommées de noms bourboniens trop étroites pour eux. La roue de la fortune, commençant à tourner, les jetait au-delà des anciennes lignes de corporation et semait la civilisation, même le commerce, sur les terres des Gravier et des Girod (1). Les champs se transformaient en routes, les routes devenaient des rues; partout les niveleurs et les arpenteurs se frayaient un chemin à travers les saussaies et les haies de roses; des Irlandais, le front en sueur, retournaient l'argile bleuâtre avec leurs pelles à longs manches.

— Très bien! disaient les bons créoles, irrités qu'on ne leur demandât ni leur avis, ni leur aide; mais nous les attendons au marais de Jean Roquelin. Ah! ah! là-bas on leur donnera du fil à retordre.

Et ils riaient à se tenir les côtes, impatiens de voir ce qui arri-

(1) Grands spéculateurs qui, après l'incendie de 1788, construisirent le faubourg Sainte-Marie sur les anciennes plantations des jésuites.

verait : soit que les perceurs de rues dussent être engloutis dans le marais, soit qu'ils réussissent à passer dans la propriété du « Jean! ohé! » L'un ou l'autre événement serait drôle.

Une ligne de baguettes coiffées de bouts de papier blanc s'étendait graduellement tout droit à travers le terrain hanté.

— Nous comblerons le canal, disaient les hommes en hautes bottes qui passaient près de la porte verrouillée du gîte aux revenans.

— Ah! Jean Roquelin, ce n'étaient plus là des garnemens créoles qu'une volée de jurons mettait en fuite!

Il alla chez le gouverneur. Le personnage officiel toisa, non sans intérêt, cette étrange figure. Jean Roquelin était petit et trapu, avec un masque léonin absolument bronzé ; des rides profondes sillonnaient son large front ; ses grands yeux noirs intrépides s'ouvraient comme ceux d'un cheval de guerre et ses mâchoires se fermaient comme par un ressort d'acier. Vêtu de cotonnade, il laissait sa chemise ouverte et en renversait le col à la façon des matelots, ce qui découvrait une poitrine herculéenne au poil grisonnant. Rien de dur ni d'agressif du reste dans sa physionomie, rien qui révélât sa vie aventureuse, son humeur farouche, mais plutôt la placidité d'un brave, et, jetée sur tout le visage comme un voile presque imperceptible, l'empreinte de quelque grande douleur. Un œil inattentif pouvait ne pas le remarquer, mais, une fois qu'on l'avait vu, on cherchait, ému, attaché, la pathétique histoire.

Le gouverneur salua.

— Parlez-vous français? lui demanda-t-on.

— Je préférerais parler anglais, si cela vous est possible.

— Mon nom? Jean Roquelin.

— En quoi puis-je vous servir?

— Ma maison est dans le marais, là-bas.

Le gouverneur s'inclina.

— Ce marais m'appartient... à moi, Jean Roquelin. J'en suis propriétaire unique.

— Hé bien?

— Il n'est pas à vous, je le tiens de mon père. Et pourtant vous voulez y faire passer une rue?

— Je ne sais trop, monsieur... C'est possible, c'est probable, mais la ville vous accordera l'indemnité d'usage. Vous serez payé, comprenez-vous?

— Payé?.. La rue ne peut passer chez moi!

— Vous en causerez avec l'autorité municipale, monsieur Roquelin.

Un sourire amer effleura la bouche du vieillard.

— Pardon, monsieur, vous n'êtes donc pas le gouverneur?

— Si fait...

— Vous êtes le gouverneur?.. très bien... c'est donc à vous que j'ai affaire. C'est donc à vous que je viens dire : Cette rue ne se fera pas.

— Je vous dis que vous aurez à voir...

— Je n'ai à voir que vous, puisque vous êtes le gouverneur. Je n'entends rien aux lois nouvelles. Je suis Français. Quand quelque chose ne va pas, un Français s'adresse au gouverneur. Si je n'avais pas été acheté à mon roi comme un vassal du vieux temps, le roi de France apprendrait bien à M. le gouverneur comment on protège le droit des gens, et comment on perce les rues aux bons endroits. Mais je sais... nous appartenons à M. le président. Je viens vous prier de me rendre un service.

— Lequel? demanda le gouverneur patient.

— Je viens vous demander de dire à M. le président que cette rue ne peut passer auprès de ma maison.

— Veuillez vous asseoir, monsieur Roquelin.

Mais le vieillard ne bougea pas.

Le gouverneur écrivit à un fonctionnaire municipal, lui recommandant M. Roquelin et le priant d'avoir pour lui tous les égards possibles; puis il tendit ce pli au bonhomme en y ajoutant quelques instructions :

— Monsieur Roquelin, dit-il, avec un sourire conciliant, est-ce sur votre maison que nos citoyens créoles racontent des histoires si singulières?

Jean Roquelin lui jeta un coup d'œil froid et sévère avant de répondre impassible :

— Vous ne me voyez pas faire la traite des nègres?

— Assurément non, monsieur.

— Ni la contrebande?

— Personne ne vous en accuse.

— Eh bien! je suis Jean Roquelin. Mes affaires me regardent. Est-ce votre avis? Adieu.

Il mit son chapeau et se retira. Bientôt après, sa lettre à la main, il était en présence du fonctionnaire auquel on l'avait envoyé. Celui-ci eut recours à un interprète.

— Il dit, commença l'interprète, qu'il vient vous avertir de ne pas faire passer la rue devant sa maison.

L'officier municipal répondit qu'une pareille impudence était drôle; mais l'interprète, expérimenté, traduisit cette réflexion assez librement :

— Il demande pourquoi vous ne voulez pas.

Longue réponse de l'ancien marchand d'esclaves. Nouvel arrangement de l'interprète :

— Il dit que le marais est trop malsain pour qu'on y puisse vivre.

— Mais nous le dessécherons, son marais; ce ne sera plus un marais.

— Il dit que le canal est une propriété particulière.

— Son vieux fossé? Nous le comblerons. Qu'il soit tranquille. Tout va être arrangé pour le mieux.

Traduction faite, l'homme du pouvoir s'amusa de l'orage intérieur que reflétait le visage de ce vieux créole :

— Expliquez-lui donc, reprit-il, qu'avant que nous ayons fini, il ne restera plus une âme dans sa baraque...

L'interprète cherchait une phrase; mais, sans l'écouter :

— Je comprends! je comprends! dit Roquelin avec un geste d'impatience. Puis il éclata; les malédictions commencèrent à pleuvoir sur les États-Unis, le président, le territoire d'Orléans, le congrès, le gouverneur et tous ses subordonnés. En jurant toujours, il sortit, laissant l'objet de ses malédictions dans un état d'hilarité qui n'ajoutait pas médiocrement à sa colère.

— Ce bonhomme est fou! dit l'officier municipal à l'interprète, sa propriété va décupler de valeur. Ne dirait-on pas que vos vieux créoles préféreraient vivre dans un trou de crabe plutôt que d'accepter la présence d'un voisin?

— Jean Roquelin a ses raisons pour éviter les voisins... Je vais vous dire...

L'interprète, qui roulait une cigarette, s'arrêta pour l'allumer, puis rejetant la fumée par ses narines, il ajouta gravement : — C'est un sorcier.

— Oh! cria l'autre en riant, vous ne le croyez pas?

— Que parions-nous? reprit l'interprète tendant une main comme pour recevoir l'enjeu et relevant sa manche d'un geste expressif : — Que parions-nous?

— Vous feriez mieux de ne pas répéter des on-dit ridicules.

— Des on-dit? Vous allez voir. J'étais allé un soir chasser le gros-bec, j'en tuai trois et j'eus de la peine à les retrouver, il faisait déjà si noir! Enfin, je ramasse mon gibier, je rentre chez moi, mais, pour cela, il fallait passer devant la maison de Jean Roquelin.

— Oh! oh! dit ironiquement l'Américain en jetant une jambe pardessus le bras de son fauteuil.

— Attendez donc. J'avance tout doucement, sans bruit...

— Mourant de peur...

— Attendez!.. Je passe la maison, je respire... Tout à coup je vois devant moi deux... deux choses... Me voilà glacé, en sueur,

tremblant comme une feuille... Vous croyez que ce n'était rien? Quand je vous dis que j'ai vu aussi clairement que je vous vois, malgré le crépuscule, Jean-Marie Roquelin, qui se promenait, et, près de lui, je ne sais quoi qui ressemblait à un homme, mais qui n'était pas un homme, blanc comme plâtre. D'horreur je me laissai tomber sur l'herbe... Ils disparurent... mais, aussi vrai que j'existe, c'était le spectre de Jacques Roquelin, du petit frère...

— Bah! ricana l'Américain.

— J'en mettrais ma main au feu.

— L'idée ne vous est pas venue que ce pouvait être Jacques Roquelin, comme vous l'appelez, bien vivant, mais, pour quelque raison, caché à tous les yeux, séquestré par son frère?

— Cette raison, je ne la vois pas, répliqua l'interprète en s'obstinant.

Quelqu'un entra qui mit fin à la conversation.

Des mois s'écoulèrent, et la rue fut ouverte. D'abord on creusa un canal à travers le marais; le petit fossé, comme l'officier municipal avait nommé si dédaigneusement celui qui passait près de la maison de Jean Roquelin, fut comblé; sur la rue, ou plutôt sur la route ensoleillée, donnait maintenant la porte de la cour.

L'affreux marécage était sec. Ses dangereux habitans avaient battu en retraite à travers les joncs: le bétail errait sur sa croûte durcie; les grenouilles ne coassaient plus que du côté de l'ouest. Bientôt des lis et des iris remplacèrent les plantes vénéneuses, naguère entremêlées aux roseaux; des lianes coururent de côtés et d'autres tout en fleurs; elles chargèrent l'un des cyprès morts d'un opulent fardeau de feuillage étoilé de pourpre. Les petits oiseaux, voltigeant de buisson en buisson, cherchaient les baies de la ronce. Sur tout cela passa un parfum de salubrité que ce lieu n'avait pas connu depuis que l'accumulation des sédimens du Mississipi l'avait élevé au-dessus de la mer. Mais le propriétaire opiniâtre ne voulut point bâtir. Le long de la rue et sur l'ancien emplacement des saussaies s'élevaient en grand nombre des maisons neuves, les unes côte à côte, les autres isolées, toutes plongeant sur la retraite de Jean Roquelin. Même du côté sud, les importuns ne manquèrent pas; ce furent d'abord deux huttes de charbonniers, puis le jardin d'un maraîcher, puis un *cottage*, et tout à coup le faubourg forma demi-cercle autour de lui. Il était cerné. Les gens du peuple surtout ne pouvaient le soufffrir:

— Le vieux tyran! Pourquoi ne construit-il pas quand le bien public l'exige? Pourquoi est-il aussi mauvais voisin?.. Le vieux pirate! le vieux bandit!

Les Louisianais les plus incorrigibles se drapaient dans les vertus détestées du Nord quand il s'agissait de protester contre Jean Roquelin.

— Le voilà, poursuivi par les gamins! Ohé!.. Jean Roquelin!.. Oh! Jean!.. Hé! Jean-Marie!.. Ha! Jean Roquelin... Le vieux monstre!

Et les Américains, qui fourmillaient maintenant, se joignaient de bon cœur à la persécution :

— Le vieux blagueur, qui prétend vivre dans une maison hantée!.. Nous le goudronnerons, nous l'emplumerons quelque jour.

Dorénavant il ne pouvait plus se promener en bateau sur son canal; il marchait, bien cassé depuis peu, bien différent de lui-même, les polissons des rues plus que jamais à ses trousses. De temps à autre, il se retournait et les maudissait faiblement.

Pour les créoles, pour les nouveau-venus de basse classe, Allemands superstitieux, Irlandais, Siciliens et autres ignorans, Jean Roquelin était devenu la personnification de la mauvaise fortune publique et privée. Les plus folles inventions se donnaient carrière sur son compte. Si une maison brûlait, c'était grâce à ses machinations; si une femme était prise d'attaques de nerfs, il l'avait ensorcelée; si un enfant s'égarait, sa mère tremblait que Jean Roquelin ne l'eût offert en sacrifice aux dieux infernaux.

— Tant que cette maison restera debout, disait-on, la mauvaise chance nous poursuivra. Ne voyez-vous pas que nos pois et nos fèves meurent de sécheresse, que nos choux et nos laitues montent en graine, que nos jardins ne sont que poussière, tandis que tous les jours il pleut dans les bois? La pluie ne passera jamais la maison du vieux Roquelin. Il possède un fétiche. Il a jeté un sort sur tout le faubourg Sainte-Marie. Et pourquoi, le misérable? Parce qu'en jouant, nos gamins crient bien innocemment après lui.

Une compagnie de construction et de progrès, qui n'était pas encore constituée, mais qui allait l'être, et qui ne possédait pas encore de capital, mais qui allait en avoir un, se joignit à la guerre contre Jean Roquelin. Quel emplacement pour un marché couvert que cette maison à revenans!

La députation envoyée au propriétaire afin de le décider à vendre n'avait pu pénétrer au-delà des chaînes de la porte, ni entrer en pourparlers avec personne, sauf le nègre muet. Alors on donna pleins pouvoirs au président du conseil, qui, ayant étudié le français dans la Pensylvanie, paraissait plus capable qu'aucun autre de mener à bien cette délicate affaire. Il fut chargé de voir M. Roquelin et de le prier de souscrire comme actionnaire.

— Messieurs, dit-il à la séance suivante, il me faudrait des mois pour faire comprendre notre système à M. Roquelin et, si j'y réussissais, il ne souscrirait pas davantage; le seul moyen pour causer avec lui est de l'arrêter dans la rue.

Le conseil tout entier se mit à rire : — Et autant aborder, n'est-ce pas, un ours auquel on a volé ses petits?

— Quant à cela, vous vous trompez, répliqua le président; je l'ai rencontré, je l'ai arrêté et je l'ai trouvé très poli, mais il m'a été impossible de tirer de lui la moindre satisfaction. Cet original n'a pas voulu parler français, et quand je lui parlais anglais, il haussait les épaules en donnant la même réponse à tout ce que je pouvais lui dire.

— Et cette réponse était?..

— « Cela n'en vaut pas la peine. »

Un des membres du conseil, se levant, prononça le discours qui suit :

— Monsieur le président, le projet qui nous réunit n'a rien d'égoïste, la société tout entière doit en profiter. Nous aurons le sentiment d'avoir travaillé au mieux de l'intérêt public si nous réussissons à débarrasser le pays de cette peste. Vous savez peut-être qu'à l'époque du percement de la rue, le vieux Roquelin fit tout ce qu'il put pour l'empêcher. Je fus alors quelque peu mêlé à cette affaire, et j'entendis ainsi parler d'une histoire de revenans... (sourires suivis d'un brusque silence plein de dignité), d'une sotte histoire que, bien entendu, je me garderai de vous raconter; permettez-moi de dire seulement que ma conviction profonde est celle-ci : Le vieux mécréant Jean Roquelin tient son frère sous clé dans cet antre. Or, si je ne me trompe pas, nous pourrons tirer bon parti de la découverte. Je vous propose, messieurs, acheva l'orateur en se rasseyant, une enquête dont les résultats seront éminemment utiles à la société... Hem !

— De quelle façon mèneriez-vous la chose? demanda le président.

— Prudemment, très prudemment, reprit l'orateur. Comme conseil de direction, nous ne devons rien autoriser qui ressemble à une violation de la propriété,.. mais je pensais que peut-être, monsieur le président, vous pourriez, censé par pure curiosité, prier quelqu'un, notre excellent secrétaire, par exemple, d'approfondir le cas,.. service tout personnel bien entendu. Je me borne à suggérer...

Le secrétaire sourit d'un air qui voulait dire que tout en n'admettant pas qu'un pareil service relevât le moins du monde de ses attributions, il le rendrait volontiers au président, et la séance fut levée.

Le petit White, — on nommait ainsi le secrétaire, — était un être fort doux et singulièrement sensible, mais qui néanmoins ne craignait rien au monde, sauf de faire de la peine à qui que ce fût.

— Je vous l'avoue franchement, dit-il à l'oreille du président,

je ne me charge de cette enquête que pour des raisons qui me sont personnelles.

Le lendemain, un peu après la nuit tombée, on aurait pu voir le petit homme se glisser en tapinois le long de la clôture basse qui défendait par derrière la propriété Roquelin, puis s'appuyer des deux mains sur cette barrière et s'élancer par-dessus pour retomber d'un bond sur l'herbe de la cour. C'était assurément la conduite d'un voleur de poulets plutôt que celle du secrétaire d'une compagnie respectable.

Le tableau qui s'offrit à ses yeux de l'autre côté de la barrière n'était pas de nature à lui réconforter l'esprit. La vieille maison se détachait noire et silencieuse sur un ciel d'ardoise que traversait, comme dernier adieu du jour expirant, une seule raie étroite et longue de pâle clarté. Aucun signe de vie, aucune lumière aux fenêtres, pas de chiens dans la cour.

Il s'avança jusqu'à une petite case située à quelque distance de la maison. A travers ses fentes nombreuses, le muet d'Afrique lui apparut pelotonné devant la flamme vacillante d'une souche de pin, profondément endormi. Son parti fut pris assez vite d'entrer dans la maison ; à cet effet, il s'arrêta pour l'examiner de loin minutieusement. S'il abordait la véranda par les larges marches de derrière, il risquait de rencontrer quelqu'un à moitié chemin. Il mesurait des yeux l'un des piliers qui la soutenaient en se demandant s'il était possible d'y grimper, quand un pas retentit. Quelqu'un tira une chaise près de la balustrade, puis parut changer d'avis et se mit à errer de long en large sur la véranda, chacun de ses pas résonnant avec bruit sur le plancher sonore. Le petit secrétaire recula : entre lui et le ciel passait la forme carrée du vieux Roquelin.

White s'assit sur une bille de bois et pour échapper aux piqûres d'une nuée bourdonnante de moustiques, voila son visage et son cou d'un mouchoir, ne laissant découverts que ses yeux. A peine s'était-il installé ainsi qu'il sentit une étrange odeur, faible comme si elle venait de loin, mais pourtant horrible, insupportable. D'où partait-elle? Ce n'était pas de la petite case, ni du marais, car il était sec comme poudre. L'affreuse odeur ne flottait point dans l'air, elle semblait sortir de terre.

Se levant, il remarqua pour la première fois devant lui un étroit sentier conduisant vers la maison. Une figure approchait... blanche comme un spectre. Avec la rapidité de la pensée, et non moins silencieusement il s'étendit à plat contre la cabane. La stratégie était téméraire et pourtant, impossible de le nier, White avait peur : — Ce n'est pas un spectre, se disait-il, je sais que ce ne peut être un spectre.

Néanmoins la sueur perlait à chacun de ses pores et l'air devenait étouffant autour de lui.

— C'est un vivant, se répétait-il, j'entends son pas, j'entends séparément celui de Roquelin sur la véranda. On ne m'a pas vu... L'étrange apparition a passé... Encore cette odeur... cette odeur cadavérique! Reviendra-t-elle? Oui,.. la voilà qui s'arrête à la porte de la cabane... pour regarder sans doute le muet endormi. Elle s'éloigne de nouveau... Elle rentre dans le sentier... Je ne la vois plus...

White frissonna : — Maintenant il s'agit d'oser et le mystère va s'éclaircir.

Avec précaution le petit secrétaire se hasarda dans le sentier. Un homme, ou l'apparence immatérielle d'un homme, enveloppé de quelque étoffe blanche, ou bien nu, — l'obscurité ne lui permit pas de s'en assurer, — s'éloignait lentement, comme s'il ne se fût traîné qu'avec peine. — Grand Dieu! se peut-il que les morts marchent ainsi? — Les mains, dont il s'était machinalement couvert le visage pour ne plus rien voir, s'écartèrent de nouveau résolument. L'effroyable objet passa entre deux piliers et disparut. Il prêta l'oreille. Dans la maison, des pas bien faibles, semblaient gravir un escalier. Puis tout fit silence, sauf un autre pas, lourd celui-là et mesuré sur la véranda, ou la respiration profonde du muet endormi au fond de sa case.

Le vaillant petit secrétaire allait battre en retraite, mais tandis qu'il regardait une fois de plus du côté de la maison hantée, un mince filet de lumière passa par le volet d'une fenêtre close; bientôt Jean Roquelin s'en approcha, traînant sa chaise derrière lui et s'assit tout près de la fente brillante. Puis il parla,.. il parla d'une voix basse et tendre en français, faisant quelque question apparemment. La réponse vint du dedans. Était-ce une voix humaine, si creuse, si discordante, si peu de ce monde?.. L'indiscret petit White frissonna de nouveau de la tête aux pieds, et quand quelque chose remua dans un buisson voisin et passa en courant dans l'herbe, — peut-être n'était-ce, après tout, qu'un rat, — M. le secrétaire prit la fuite.

Une fois sorti du lugubre enclos, il se calma peu à peu; pourtant il répétait tout haut : — Oui, je vois, je comprends... en cachant derechef ses yeux entre ses mains, comme un fou.

Chose étrange, le petit White fut désormais le champion déclaré de Jean Roquelin. A propos ou hors de propos, toutes les fois qu'un mot était prononcé contre lui, le secrétaire, avec une énergie tranquille qui arrêtait soudain les plus malintentionnés, demandait sur quelle autorité l'on fondait de telles conjectures, et comme il ne daignait pas expliquer son immuable attitude, la méfiance et l'aver-

sion qui, depuis si longtemps, s'attachait à Jean Roquelin, finit par l'atteindre lui-même.

Dès le surlendemain de son aventure nocturne, il ébahit une centaine de gamins effrontés en leur ordonnant de cesser leurs grossières clameurs contre Jean Roquelin. Celui-ci, qui venait de s'arrêter en jurant et en secouant sa canne, le regarda aussi d'un air stupéfait, puis il salua et poursuivit son chemin. Presque tous les garnemens avaient renoncé, par pur étonnement, à lui donner la chasse; seul, un petit Irlandais, plus agressif, lança de loin une grosse motte de terre durcie qui frappa le vieillard entre les deux épaules et se rompit en deux comme une coquille. Roquelin, furieux, s'était retourné, la canne levée pour répondre à son agresseur; mais fit-il un faux pas, fut-ce pour quelque autre cause, il tomba au moment même tout de son long. White voulut l'aider à se relever, il le repoussa durement avec une imprécation farouche, et, en trébuchant, continua de marcher vers sa demeure. Ses lèvres étaient rougies de sang.

C'était jour de conseil. Le petit secrétaire eût donné tout l'argent dont il pouvait disposer pour éviter d'y assister, se sentant hors d'état, ému, exaspéré à la fois comme il l'était, de supporter certains reproches qui, sans doute, allaient lui être adressés.

— Je n'y puis rien, messieurs; je ne vous aiderai jamais à porter une accusation contre ce vieillard.

— Nous ne nous attendions pas à un pareil désappointement, monsieur White.

— Croyez-moi, messieurs, vous ferez bien de ne pas donner suite à vos investigations. Il n'en peut résulter que des malheurs. Quelqu'un s'en repentira... Non, messieurs, ce n'est pas une menace, c'est un conseil seulement; je vous avertis que quiconque se chargera de cette besogne en aura regret jusqu'à son dernier jour, — qui se trouvera peut-être précipité, soit dit par parenthèse.

Le président se déclara fort surpris.

— Je m'en soucie comme d'une paille, dit le petit White, qui, décidément, perdait la tête. Non, mes nerfs ne sont pas sens dessus dessous, et mon cerveau est clair comme une cloche... Non, je ne suis pas excité...

L'un des membres fit observer que le secrétaire avait l'air de s'éveiller d'un cauchemar.

— Eh bien! monsieur, si vous voulez le savoir, c'est ce qui m'arrive en effet, et vous pourrez avoir le cauchemar à votre tour pour peu que vous cultiviez la société du vieux Roquelin.

— White?.. dit un loustic.

Le secrétaire ne répondit rien.

— White?

— Quoi? demanda-t-il en se renfrognant.

— Est-ce que par hasard vous auriez vu le revenant?

— Oui, monsieur, je l'ai vu, cria White en se rapprochant de la table pour tendre au président un papier qui appela l'attention du conseil sur d'autres questions.

Le bruit courut alors par la ville que quelqu'un était entré la nuit chez Roquelin, et y avait découvert quelque chose d'épouvantable. Cette rumeur n'était que l'ombre de la vérité contournée, défigurée à la manière de toutes les ombres. Il avait vu se promener des squelettes et n'avait échappé aux griffes de l'un d'eux qu'en faisant le signe de la croix.

Certains écervelés qui avaient le goût de l'horrible rassemblèrent assez de courage pour s'aventurer à travers le marais desséché, par le sentier des bestiaux, et arrivèrent devant la maison à l'heure spectrale où l'air se remplissait de chauves-souris. Quelque chose qu'ils entrevirent, — c'était encore trop de l'entrevoir, — les renvoya de ci, de là, éperdus, fuyant à toutes jambes à travers les saules et les buissons d'acacias. Arrivés chez eux, hors d'haleine, ils fournirent des renseignemens très vagues :

Était-il blanc? — Oui. — Non. — Presque; — nous ne pouvons le dire. — Mais nous avons vu... — Et personne ne pouvait douter, devant leurs figures, d'une pâleur de cendre, qu'ils eussent vu en effet.

— Si cette vieille canaille habitait le pays dont nous venons, disaient certains Américains, on lui ferait la vie dure. — Une idée! s'écrièrent-ils un jour, s'adressant à un parti nombreux de créoles qui ne demandaient pas mieux que de lui faire la vie dure en effet, comment appelez-vous cette musique qui est à la mode ici quand un vieux épouse une jeune fille et que?..

— Charivari! dirent les créoles.

— C'est cela. Pourquoi ne lui donneriez-vous pas un charivari? Heureuse proposition qui porta ses fruits.

Le petit White et sa femme étaient assis côte à côte, certain soir, sur les marches de leur maison, autrement dit sur le trottoir, comme le veut la coutume créole. La vue n'avait pourtant rien de très agréable, dans la rue neuve qu'ils habitaient : les maisons, toutes petites, s'éparpillaient comme au hasard, et, à travers les terrains vagues, extrêmement plats, l'œil rencontrait toujours, au-dessus du fouillis des hautes herbes et des buissons, la triste silhouette d'un bâtiment coiffé de travers, qui cachait la face du soleil couchant. C'était la demeure du vieux Roquelin.

Le croissant de la lune, blanc et fin, suspendait l'extrémité de sa corne inférieure au-dessus d'une des cheminées.

— Ainsi, disait White, le vieux nègre est passé tout seul par ici? Ce malheureux Roquelin serait-il malade? On ne le rencontre plus. La motte de terre qu'un vaurien lui a envoyée dans le dos l'autre jour, pouvait le tuer... Si tu l'avais vu tomber... lourdement, comme une masse! J'ai presque envie d'aller m'informer chez le pharmacien... Peut-être a-t-il entendu parler de lui.

— Vas-y donc, répondit sa femme.

Elle resta seule une demi-heure environ, observant la soudaine disparition du jour particulière à cette latitude.

— La lune suffirait à passer pour un spectre, dit-elle en riant à son mari lorsqu'il la rejoignit; elle vient de faire un plongeon droit dans la cheminée.

— Patty, le garçon du pharmacien, m'apprend que la racaille donne ce soir un charivari au vieux Roquelin. Je tâcherai d'empêcher cela.

— O White, crois-moi, ne t'en mêle pas. Ils te feront du mal.

— Sois donc tranquille. Je vais tout simplement rester ici jusqu'à ce qu'ils viennent. Ils sont forcés de défiler devant chez nous.

— Mais il sera peut-être minuit. Tu n'attendras pas jusque-là?

— Si fait.

— Eh bien! tu n'as pas le sens commun, dit Mme White entre ses dents et battant la marche du bout de son pied.

Elle était fort inquiète, mais n'insista pas, et le brave couple causa longtemps encore de petites affaires de famille.

— Qu'est-ce?.. s'écria tout à coup Mme White.

— Le coup de neuf heures, répondit son mari.

Et un long silence s'ensuivit.

— Patty, tu tombes de sommeil, va donc te coucher.

— Non, non, je n'ai nulle envie de dormir.

Nouveau silence.

— Patty, si j'allais chez le vieux?..

— Garde-t'en bien!.. Écoute.

Un bourdonnement confus s'élevait au bas de la rue. Les chiens, les enfans hurlaient, aboyaient, et les hommes s'en mêlaient aussi; c'étaient des rires, des beuglemens, des hennissemens, des cris sauvages, des bruits de toute sorte; on soufflait dans des cornes, on agitait des cloches, on entre-choquait des pots et des casseroles.

— Ils viennent de ce côté, dit le petit White. Tu feras mieux de rentrer, Patty.

— Et toi aussi.

— Non, je dois les arrêter si je puis.

— De grâce, White!

— Je reviens dans une minute.

Et il se dirigea du côté du vacarme.

Quelques instans après, il rencontrait toute une bande excitée. En vain éleva-t-il la voix. Se jetant alors devant la colonne, qui avançait en désordre :

— Arrêtez ces gars-là, Bienvenu, cria-t-il en s'adressant à un grand gaillard qui, d'après les dimensions du chaudron dont il se servait en guise de grosse caisse, semblait être un des meneurs, arrêtez-les jusqu'à ce que j'aie parlé.

Bienvenu se retourna en brandissant son instrument de discorde. Ils ralentirent le pas ; deux ou trois trompes firent silence, et la prière de White put être entendue de la foule, qui consentit à se taire un instant.

— Je vous en prie, dit White, pas de charivari ce soir chez le vieux Roquelin !

— Mon bon ami, interrompit Bienvenu en bégayant et en battant les murs, qui vous parle de charivari? Croyez-vous que parce qu'on s'amuse un brin avec des casseroles, on soit soûl pour cela?

— Non, vous n'êtes pas soûl, mon camarade, vous êtes un brave homme. Mais vous ignorez peut-être que le vieux Roquelin est malade, très malade?.. Si fait, vous le savez, et vous n'irez pas,.. dites?

— C'est vous qui êtes soûl, je suis fâché de vous le dire, White, mon ami, soûl comme une grive. J'ai honte de vous, ma parole! Qu'est-ce que je fais, moi?.. Je sers le public. Ces citoyens veulent tout simplement amener le vieil avare à donner deux cents piastres aux Ursulines.

— Cinq cents! hurlèrent ses compagnons en chœur.

— Oui, cinq cents piastres,.. et, s'il refuse, nous lui ferons un peu de musique... Ta-ra-ta!

Il leva gaîment le pied et la main ; puis, fronçant le sourcil :

— Pourquoi boit-il autant de whisky, ce vieux Roquelin?

— Mais, s'écria le petit White, autour duquel un cercle s'était formé, vous ne voudriez pas martyriser un malade?

— Il est malade? dit un créole fluet. Ce n'est pas notre faute. Nous avons promis de faire un charivari, nous n'avons qu'une parole. Laissez-nous le chemin.

— Ne pourriez-vous faire votre charivari à d'autres?

— A d'autres? c'est une idée... Et en faire un à Jean Roquelin demain soir par-dessus le marché, s'écria Bienvenu.

— Allons donc chez Mme Schneider! crièrent deux ou trois de ces enragés.

Et, au milieu des hurrahs, des cris confus que dominait une voix de stentor demandant à boire, la racaille se remit en route.

— Cent piastres pour l'hôpital de la Charité!

— Hurrah!

Les casseroles sonnèrent de nouveau. L'infernal cortège hurla longuement pour rattraper le temps perdu; mais White eut la joie de le voir tourner l'angle de la rue.

Mme White cependant interrogeait la pendule.

— Minuit! Il est plus de minuit!

Le bruit s'était éteint peu à peu. Elle releva la jalousie, prêta l'oreille. Quelqu'un frappait.

— C'est toi, White?

— Oui, j'ai réussi, Patty.

— Quel bonheur! s'écria-t-elle.

— Ils ont porté leur charivari à cette vieille Allemande qui a épousé l'amoureux de sa belle-fille. Il faudra qu'elle paie cent piastres à l'hôpital pour les faire finir.

Mme White, rentrée en possession de son époux, sommeillait paisiblement auprès de lui, quand elle fut éveillée par le bruit que faisait en se refermant le couvercle d'une montre.

— Il est trois heures et demie, Patty, et je n'ai pu dormir. Ces gredins sont encore dans la rue. Les entends-tu?

— On dirait, en effet, qu'ils se rapprochent, s'écria la pauvre femme, effrayée.

— Ils viennent même très vite, dit White, qui avait à la hâte endossé ses vêtemens. Tu te lèves?.. N'approche pas de la fenêtre, Patty. Miséricorde!.. quel fracas!

— Tu ne sortiras pas, White!

Il était déjà loin. Deux ou trois cents individus étaient lâchés grand train dans la large rue neuve, courant vers la maison maudite. Le tapage qu'ils faisaient ne se peut décrire. Mme White, penchée à la fenêtre, malgré les conseils de son mari, vit le petit homme tenir tête à la foule, gesticuler comme une marionnette, essayer inutilement de se faire écouter. On ne répondait qu'en secouant la tête, en criant plus fort et en pressant le pas. L'orateur était chassé par cet ouragan humain, porté en avant bon gré mal gré.

Rapides comme l'éclair, ils passèrent les dernières maisons, les derniers réverbères, envahirent les terrains vagues à la lueur des étoiles et pénétrèrent dans les jungles hérissées de saules de la propriété hantée. Le cœur parut manquer alors à quelques-uns; ils traînaient en arrière ou tournaient les talons, mais la plupart marchaient toujours, déchirant l'air de leurs clameurs assourdissantes. Un incident toutefois leur donnait à réfléchir.

Devant eux, dans le fourré sombre, une lumière faible dansait, sautillait; ce devait être tout près de la vieille maison. Soudain

elle s'arrêta. C'était une lanterne; elle se trouvait sous un arbre bien connu qui avait poussé au bord du chemin depuis que le canal était comblé. Maintenant elle se balançait mystérieusement. Ceux qui craignaient le plus les revenans renoncèrent à leur partie de plaisir, mais bon nombre d'énergumènes s'élancèrent comme à l'assaut en redoublant leur sabbat.

Oui, c'est bien une lanterne, et deux personnes se tiennent sous l'arbre. La foule approche d'un pas plus tranquille; l'une des deux est le vieux muet d'Afrique, il lève sa lanterne de façon à envoyer sur l'autre toute la clarté. La foule recule; un profond silence succède aux clameurs, puis avec un cri d'épouvante : les plus déterminés rebroussent chemin précipitamment, oubliant derrière eux le petit White, laissant tomber leurs instrumens, et ne s'arrêtant plus jusqu'à ce que la jungle soit bien loin derrière eux. Alors ils découvrent qu'il n'y en a pas un sur dix qui sache au juste la cause d'une telle panique et que sur ce dixième, aucun peut-être n'est certain de ce qu'il a vu.

Un colosse se trouve parmi eux qui a l'air capable de toutes les scélératesses. Celui-là monte sur une pierre et en patois créole invite à une halte générale. Bienvenu lui cède son rang de meneur et le bruyant troupeau se rassemble autour du nouveau chef. Il leur affirme qu'ils ont été insultés. On a foulé aux pieds leur droit, un droit commun à tous les citoyens, de passer paisiblement sur la voie publique. Supporteront-ils de pareils empiétemens? Voilà que le jour se lève. Qu'ils aillent donc en plein soleil s'ouvrir un libre passage!

Des adhésions passablement languissantes répondirent à cet appel, et la multitude, fort diminuée, retourna tranquillement cette fois, — la fatigue, sans doute, en était cause, — à la vieille maison, quelques-uns en éclaireurs, d'autres en traînards, mais tous, arrivés au pied de l'arbre, s'arrêtaient d'un commun accord. Le petit White était là, sur un banc de gazon au bord du chemin, l'air triste et sévère. A chacun des nouveaux arrivans il posait la même question :

— Vous allez chez le vieux Roquelin?

— Oui.

— Eh bien! il est mort.

Et lorsque son interlocuteur déconcerté faisait mine de tourner les talons, il ajoutait :

— Restez. Je vous invite à suivre l'enterrement tout à l'heure.

Si quelque Louisianais, trop fidèle à sa chère France ou à l'Espagne pour comprendre l'anglais, le regardait ahuri, il se trouvait des gens pour traduire l'invitation, et, revirement curieux des foules,

personne ne refusa. White marchait en tête du cortège, redevenu silencieux. La porte, dont jamais jusque-là les verrous ni les chaînes n'étaient tombés, se trouva grande ouverte. Le petit White s'arrêta, la populace domptée derrière lui. Quelque chose remuait sous la véranda. En chuchotant avec un mélange de crainte et de curiosité, on se pencha pour voir, et voilà ce qu'on vit.

Le muet africain se dirigeait lentement de la véranda vers la porte, conduisant par une corde, passée dans les naseaux de l'animal, un petit taureau attelé à une charrette rustique. Sur cette charrette, sous un drap noir, se dessinait la forme d'une longue boîte.

— Chapeaux bas, messieurs ! dit le petit White, vous êtes devant la dépouille mortelle de Jean-Marie Roquelin, un homme meilleur, malgré ses fautes, oui, meilleur, plus dévoué à ceux de son sang, plus oublieux de lui-même, dans sa bonté, que vous tous réunis ne saurez jamais l'être.

Le silence continua, tandis que le funèbre véhicule passait la porte en grinçant, puis, quand il tourna du côté de la forêt, les premiers rangs de la foule tressaillirent. Il y eut un brusque mouvement de retraite, après quoi tous regardèrent du même côté, car derrière la bière, les yeux baissés et péniblement, se traînaient les débris vivans, le peu qui restait du petit Jacques Roquelin, le frère cadet si longtemps, si pieusement caché à tous les regards, un lépreux, blanc comme neige !

Glacés d'horreur, les assistans regardaient marcher cette mort plus sinistre que l'autre mille fois. Ils virent avec une silencieuse épouvante le lent cortège descendre la route étroite et longue, jusqu'à ce que, bien loin, il s'arrêtât au point de bifurcation d'un sentier sauvage que personne ne fréquentait et qui conduisait à travers les broussailles vers les derrières de l'ancienne ville.

Quelqu'un dit alors : — Ils vont à la Terre aux lépreux. — Les autres restaient pétrifiés.

Liberté fut rendue au petit taureau ; le muet, avec la vigueur d'un gorille, chargea le lourd cercueil sur son épaule. Un instant encore, il resta en vue, tous les deux côte à côte avec le lépreux, ajustant son fardeau ; puis, sans tourner la tête vers le monde inhumain qui les chassait, faisant face au long plateau qui sort des profondeurs du marais et que l'on connaît sous le nom de Terre aux lépreux, ils s'enfoncèrent dans la jungle, disparurent, et on ne les revit plus.

GEORGE CABLE.

Traduction par TH. BENTZON.

LA VIE CONSCIENTE

ET LA

VIE INCONSCIENTE

D'APRÈS LA NOUVELLE PSYCHOLOGIE SCIENTIFIQUE.

II[1].

L'INCONSCIENCE.

I. H. Taine, *l'Intelligence*, nouvelle édition. — II. Wundt, *Physiologische Psychologie.* — III. De Hartmann, *Philosophie de l'inconscient.* — IV. Maudsley, *Physiologie de l'esprit.* — V. Th. Ribot, *la Psychologie anglaise contemporaine, la Psychologie allemande contemporaine.* — VI. Delbœuf, *la Psychologie comme science naturelle.* — VII. Colsenet, *la Vie inconsciente de l'esprit.*

La psychologie contemporaine ne pouvait invoquer l'observation en faveur des faits inconsciens, mais elle a eu recours au raisonnement et au calcul : elle s'est efforcée d'imiter les procédés féconds de la physique ou de l'astronomie pour démontrer l'existence de choses invisibles. En dehors du spectre solaire vous ne voyez plus que de l'obscurité, et pourtant il y a encore de la lumière : vos yeux ne l'aperçoivent pas, mais on peut contraindre votre esprit à l'affirmer; en effet, les rayons invisibles qui avoisinent le spectre visible produisent, comme les autres, des réactions chimiques sur les corps sensibles à la lumière. L'effet patent trahit la cause latente. De même, en astronomie, les perturbations aperçues dans

(1) Voyez la *Revue* du 15 octobre.

un astre observable, Uranus, ont révélé un astre inconnu, Neptune, et permis même de calculer sa place dans le ciel. Un calcul analogue peut s'appliquer aux faits de la conscience, selon les partisans de la psychologie contemporaine. Nos sentimens, nos idées, nos volontés subissent parfois des perturbations sans cause appréciable pour la conscience. J'étais joyeux tout à l'heure; pourquoi suis-je devenu triste? Quel nuage a passé en moi sans que ma conscience l'ait aperçu? Au dehors, rien n'est changé; pourquoi tout est-il changé au dedans? — Maine de Biran explique ce fait par ce qu'il appelle la réfraction morale. La conscience est enveloppée d'une atmosphère de petites perceptions inconscientes venues de nos organes, et tout ce qui arrive du dehors ne pénètre en nous qu'en se réfractant à travers ce milieu : un changement nouveau dans la sphère inconsciente produit dans la conscience le changement dont nous ne voyons pas les raisons. C'est par des raisonnemens de ce genre, souvent appuyés sur des calculs et sur des expériences physiologiques, qu'on est arrivé à concevoir un domaine qui ne serait ni le pur mécanisme matériel ni l'esprit conscient, mais de l'*esprit inconscient*. « L'opinion traditionnelle qui, dit M. Wundt, admet que la conscience est une scène embrassant toute notre vie *intérieure*, est inacceptable... La conscience ne connaît que les résultats du travail opéré dans ce laboratoire obscur situé au fond d'elle-même; l'inconscient est le théâtre des phénomènes spirituels les plus importans : partout la conscience suppose l'inconscient comme condition. » L'originalité de la doctrine aujourd'hui en faveur chez les psychologues de l'Allemagne et même de l'Angleterre, c'est donc d'admettre des faits qui seraient tout ensemble *spirituels* et *inconsciens*. Nous avons à rechercher si ce n'est pas là « multiplier sans nécessité » les principes d'explication et les formes de l'existence.

I.

Par ce terme vague d'inconscient les psychologues désignent les choses les plus différentes et concluent ensuite faussement d'une acception à l'autre. Ce vague est surtout frappant dans le livre de M. Colsenet; nous regrettons que MM. Wundt et de Hartmann eux-mêmes n'aient pas donné de définitions plus précises. Quels sont les vrais phénomènes inconsciens sous tous les rapports? Ce sont les phénomènes purement mécaniques; il est clair que les mouvemens de l'automate construit par Vaucanson n'étaient accompagnés d'aucun

(1) *Physiologische Psychologie*, intr., p. 5.

état de conscience ou de sensibilité, ni dans la tête de l'automate ni dans ses membres. Ils résultaient de relations purement mécaniques entre les diverses pièces ajustées par le mécanicien. Il y a évidemment aussi, dans notre corps et dans tout organisme vivant, des transmissions de mouvemens toutes mécaniques : tels sont certains mouvemens des tendons pendant la marche, ceux du sang dans la circulation, etc. Même dans les nerfs, il peut se passer des phénomènes physiques ou chimiques de vibration, de nutrition, de désassimilation, qui, n'ayant pas de contrecoup suffisant dans le cerveau, demeurent pour le moi inconsciens. Enfin, dans le cerveau même, il peut se produire des changemens que le moi ne saisit pas, ou dont il ne saisit que le résultat et le total. Quand font défaut les conditions d'intensité et de durée nécessaires aux ondes nerveuses (1), la conscience ne s'aperçoit pas des changemens produits dans l'organisme, ou bien elle ne s'aperçoit que de leur somme et non de leurs parties. Par exemple, si une addition de lumière est au-dessous d'un centième de la lumière primitive, nous savons qu'elle n'est pas perceptible. De même, si une succession de diverses impressions lumineuses est trop rapide et inférieure au temps nécessaire pour le discernement des différences, c'est-à-dire trois ou quatre centièmes de seconde, la distinction de ces impressions lumineuses s'effacera, et elles sembleront former un tout continu. Un rayon de lumière, dit Huxley, est en fait instantané, mais la sensation de lumière produite par ce rayon dure un temps appréciable, environ un huitième de seconde; d'où il suit que, si deux impressions lumineuses sont séparées par un intervalle moindre, elles ne sont pas distinguées l'une de l'autre. C'est pour cela qu'une baguette lumineuse qu'on fait rapidement tourner en rond paraît comme un cercle de feu, et que les rayons d'une roue de voiture lancée à toute vitesse ne sont pas visibles séparément. D'après ces lois, on comprend comment les états de notre corps et de notre cerveau sont tantôt inconsciens, tantôt consciens. Les actions réflexes, par exemple, s'accomplissent et se succèdent plus rapidement que les perceptions. Elles exigent seulement cinq ou six centièmes de seconde, tandis que les perceptions des sens en exigent de seize à vingt centièmes. Chez certains animaux, les actions réflexes sont encore bien plus rapides : l'aile d'un moucheron bat de trois cents fois à mille fois par seconde, ce qui suppose une vitesse extrême d'actions nerveuses réflexes. Leur durée est toujours inférieure au temps nécessaire pour la conscience distincte. Il est donc des mouvemens, soit réflexes et instinctifs, soit habituels, dont les voies

(1) Voyez la *Revue* du 15 octobre.

sont si faciles qu'ils n'envoient pas au cerveau un excédent de stimulation nerveuse : ils expirent avant de l'atteindre, comme une vague qui meurt avant d'atteindre nos pieds. Tels sont les phénomènes vraiment inconsciens ; mais, remarquons-le bien, ce ne sont pas des phénomènes mentaux ; ils ne sont inconsciens que là où ils sont exclusivement mécaniques, physiques, chimiques ou physiologiques, sans mélange d'aucun élément psychique.

Maintenant, dans les états de conscience eux-mêmes, il doit exister des degrés innombrables, depuis la conscience la plus obscure jusqu'à la plus claire. Les phénomènes de conscience obscure, qui devraient s'appeler *subconsciens*, sont trop souvent confondus avec les phénomènes inconsciens. Ils comprennent en premier lieu les états mentaux de faible intensité et de faible durée. Tels sont les mouvemens par lesquels nous tournons les pages d'un livre. Ces mouvemens sont consciens à un faible degré parce qu'ils partent du cerveau et de la conscience centrale ; mais, comme le remarque Stuart Mill, ils sont oubliés à mesure qu'ils sont produits. De plus, comme ils se ressemblent tous, ils se fondent dans le souvenir : on se rappelle avoir tourné les pages, mais non telle page. Les phénomènes subconsciens comprennent encore les états de conscience *composés* dont les parties ne sont pas distinctes. Ces parties produisent dans la conscience un effet réel et actuel, mais perdu dans un total comme une voix dans un chœur de musiciens, ou comme une série d'harmoniques dans le timbre d'un instrument de musique. Par exemple, l'enfant qui s'endort pendant que sa mère chante est souvent réveillé par le silence. La voix de sa mère formait dans sa conscience comme une pédale sourde et continue mêlée à sa conscience générale ; le silence, en supprimant cette partie intégrante de la conscience totale, produit un contraste qui réveille. Ce qui demeure ainsi inconscient pour l'intelligence, faute de contraste, peut ne pas être inconscient pour la sensibilité, qui éprouve alors un état général sans en discerner les élémens. La conscience intellectuelle et réfléchie n'est pas nécessaire, comme on le croit trop souvent, à la conscience purement sensible, qui est toute spontanée et immédiate.

Ainsi, jusqu'à présent, l'observation ne nous révèle que deux sortes de phénomènes : 1° des faits physiques inconsciens ; 2° des faits mentaux consciens ou subconsciens. Il nous reste à apprécier à leur juste valeur les argumens qu'on apporte en faveur de faits mentaux inconsciens. Ces argumens eux-mêmes portent sur deux points principaux : les uns ont pour but d'établir l'existence d'une volonté inconsciente, les autres celle d'une intelligence inconsciente.

II.

Sous l'activité instinctive et sous l'action réfléchie on doit également admettre, à en croire M. de Hartmann, une volonté inconsciente qui poursuit un but par des moyens appropriés et qui cependant ne se représente pas le but ou les moyens. Le jeune écureuil, qui ne connaît point encore l'hiver et le manque de nourriture, fait cependant d'avance sa provision de noisettes; certains animaux accumulent des provisions auprès des œufs de leurs petits qu'ils ne verront jamais éclore; selon M. de Hartmann, c'est l'*inconscient* qui les fait alors agir en vue de certaines fins dont ils n'ont point la connaissance. On reconnaît là l'antique « finalité » sous sa forme la moins scientifique, car qu'y a-t-il de plus voisin des entités du moyen âge ou des mythes de l'antiquité qu'une « volonté inconsciente, agissant en vue d'une idée inconsciente par une logique inconsciente? » C'est l'extrémité opposée à l'opinion de Maudsley, qui, lui aussi, élimine la conscience des actions instinctives, mais pour les réduire à un automatisme brut. Selon nous, il y a un milieu entre ces deux extrêmes: finalité inconsciente et automatisme inconscient. L'instinct suppose, à nos yeux, deux facteurs qui concourent à le produire : les lois du mécanisme et les lois de la sensibilité. Tous les partisans des causes finales voient dans les instincts et dans les actions des animaux une multitude de *motifs* inconsciens qui les guident, une sagesse intellectuelle qu'ils posséderaient sans s'en douter : la vraie méthode procède et conclut autrement. En premier lieu, l'effet d'un mouvement instinctif, qui nous paraît calculé en vue d'un but, dépend avant tout de la forme des organes; si, par exemple, les nerfs se trouvent disposés de telle sorte que, sous une irritation extérieure, ils fassent nécessairement contracter la jambe, le résultat dernier du mouvement, qui est d'échapper à l'objet nuisible, sera simplement l'*effet* mécanique lié à la *forme* de l'organe. En second lieu, la forme même de l'organe dépend de la sélection naturelle; c'est celle-ci qui a assuré la conservation des organes utiles à la vie. Un être qui n'aurait pas réagi contre les obstacles de manière à les écarter mécaniquement n'aurait pu se conserver ni perpétuer son espèce. Il n'est donc pas étonnant que nous trouvions dans l'effet d'un mouvement instinctif une *convenance*, une *appropriation;* mais cette convenance tient à la sélection mécanique, non à des *motifs* inconsciens ou à un *dessein* inconscient que suivrait l'animal.

On peut citer en exemple les intéressantes études sur les holothuries que M. Schneider a faites sur les côtes de Sicile. On sait que l'holothurie tubuliforme rejette parfois par la bouche toutes ses

entrailles quand on la serre avec la main; elle les rejette toujours quand on la plonge dans l'esprit-de-vin. Voici l'explication du phénomène, telle que M. Schneider l'a donnée. Si l'on retire l'animal de l'eau, il se contracte tout entier, comme les actinies; ce mouvement a pour premier et immédiat effet de projeter au dehors l'eau contenue dans le corps de l'animal, absolument comme les moules projettent l'eau par la brusque occlusion de leur coquille. Inutile de croire que l'animal, en effectuant sa contraction, ait l'intention formelle d'arroser l'agresseur. Le jet d'eau est l'effet immédiat et non prémédité de la contraction; il ne suppose pas une « représentation mentale inconsciente, » mais simplement une sensation pénible et un effet mécanique de cette sensation. Si on continue de tenir l'holothurie dans la main et si on la tourmente davantage, la contraction devient plus intense; qu'arrive-t-il alors? L'animal lance au dehors la matière laiteuse, gluante et étonnamment collante qu'on a beaucoup de peine à enlever. Cette substance donne la mort aux petits animaux, qui ne peuvent s'en débarrasser, et les grands animaux marins, tout comme l'homme, ne peuvent en subir le contact sans un profond dégoût. On en a parfois conclu qu'en projetant cette matière, l'holothurie avait l'intention de tuer ses adversaires. Mais l'animal n'y songe pas plus qu'il ne le faisait en lançant un jet d'eau : il faut voir là un effet mécanique, *approprié* sans doute, mais dû à la sélection et transmis par l'hérédité; c'est un simple *résultat* de la contraction primitive, qui seule est consciente, étant accompagnée de douleur. Que l'on continue d'irriter l'holothurie, qu'on la plonge dans un bain mortel d'alcool, l'intensité de son effort contractile augmente encore, et l'animal va même, à l'encontre de son intérêt, jusqu'à projeter finalement ses entrailles par la bouche. M. de Hartmann soutiendra-t-il que l'animal veut cet effet de la contraction? — Il y a des phénomènes analogues chez les vers, les gastéropodes, les céphalopodes, enfin les vertébrés. M. Schneider a raison de conclure que les mouvemens de défense, chez les animaux inférieurs, sont les manifestations variées d'un seul et même pouvoir, celui de répondre aux impressions désagréables par la contraction du corps. On croira peut-être voir dans cette contraction l'analogue de ce que les anciens psychologues appelaient l'*aversion*; mais ce mouvement de contraction n'a, selon nous, d'élément psychologique que la douleur; il ne suppose pas une *intention*, une *volonté*, une *finalité*, comme l'aversion des anciens psychologues. Son effet défensif n'est pas prévu : il résulte de la simple contraction générale du corps et des variétés que la sélection naturelle apporta peu à peu, dans le cours des siècles, à ce mouvement fondamental.

Grâce au mécanisme nerveux que la sélection naturelle a ainsi

produit, un même mouvement peut avoir aujourd'hui des effets très divers et diversement utiles, qui ne sont pas pour cela des fins prévues. Par exemple, la contraction totale du corps peut, comme M. Schneider l'a montré, avoir pour effet : 1° l'éloignement du lieu d'un danger; 2° l'acte de cacher et de préserver les organes les plus précieux; 3° l'acte de se retirer (comme le colimaçon) dans une enveloppe protectrice; 4° la projection au dehors de moyens défensifs. Ce mouvement de contraction totale se retrouve jusque chez les protozoaires et les zoophytes; selon nous, il n'est besoin d'attribuer à ces êtres inférieurs ni une représentation consciente de l'étendue du danger ou de l'opportunité du mouvement, ni une *représentation inconsciente* de ces mêmes choses, comme celle dont parle M. de Hartmann; il suffit d'admettre les deux élémens auxquels nous réduisons tous les faits de « volonté inconsciente : » 1° au point de vue psychologique, nous admettons une émotion de malaise, un sentiment d'irritation plus ou moins sourde qui existe dans les diverses cellules et se propage jusqu'aux cellules les plus centrales; 2° au point de vue physiologique, nous admettons un mécanisme de *contractilité* qui, une fois établi par sélection, fonctionne dès que surgit une excitation extérieure. Compliquez ce mécanisme d'*irritabilité* et de *contractilité*, vous rendrez compte des actions les plus complexes dans les organismes supérieurs. Par exemple, l'ajustement de l'œil humain à la distance, dont M. de Hartmann et tous les partisans des causes finales admirent la rapidité et la précision, se produit au moyen d'un changement de convexité du cristallin et par une déviation de l'axe des yeux; il n'y a là, de la part de la conscience cérébrale, rien de volontaire, il n'y a rien de conscient pour le *moi;* c'est une série de réactions motrices répondant, dans les centres nerveux, à une sensation causée par la lumière. Ce phénomène est très propre à nous faire comprendre la nature de beaucoup d'actes instinctifs chez les animaux. Ces derniers possèdent même, en naissant, les intuitions de la distance et de la forme des objets, qui, chez l'homme, sont acquises. Certain poisson indien, dès qu'il est né, abat les insectes dont il se nourrit en leur lançant avec son museau une goutte d'eau qui manque bien rarement son but. L'étonnement que nous cause cet acte instinctif si remarquable, dit avec raison M. Maudsley, ne pourrait qu'augmenter si nous réfléchissions que les rayons lumineux, réfractés par l'eau, font apparaître l'insecte à une certaine distance du point où il se trouve réellement; bien plus, la différence entre sa position réelle et sa position apparente est elle-même variable avec l'obliquité plus ou moins grande des rayons qui le font apercevoir au poisson. Mais M. Maudsley en conclut à tort qu'un tel acte doit être automatique. Il l'est, répondrons-nous, si on entend simplement par là que le calcul,

la réflexion, la volonté, le *moi*, n'ont rien à y voir; mais il y a dans cet acte, selon nous, plus que des actions et réactions physiques; il y a, de cellule en cellule, de centre nerveux en centre nerveux, des actions et réactions de plaisir et de douleur vagues. Il se produit une communication de sensibilité et non pas seulement de mouvement : les cellules vivantes ne peuvent être assimilées à des billes, à des cailloux, à des rouages de machines. Si l'animal est un « automate, » c'est du moins un automate formé de parties *vivantes et sentantes*, non de parties mortes et insensibles : il n'est inconscient que là où il est automate; il est conscient comme vivant et sensible.

Nous n'accorderons donc pas à M. Maudsley que, dans la machine vivante, la conscience soit un « luxe, » qui n'est pas « indispensable au travail de la machine. » *Penser* est souvent du « luxe, » soit; mais *sentir* est du nécessaire; or on ne sent pas sans avoir conscience de sentir. M. Maudsley va jusqu'à dire : — « En l'absence de la conscience, l'intelligence même n'en continuerait pas moins à raisonner; seulement il n'y aurait plus de sens intérieur apte à révéler ses opérations. » A plus forte raison pour l'instinct, selon M. Maudsley. Que la conscience voie ou ne voie pas fonctionner la machine à laquelle elle est attachée, c'est pour cette machine « une alternative aussi indifférente » que « d'être vue ou non par les yeux d'un spectateur étranger, que d'être éclairée ou non par une lumière extérieure. » — Ce rôle de contemplation passive, répondrons-nous, n'est admissible que pour la réflexion intellectuelle, forme supérieure de la conscience; il ne l'est pas pour la sensibilité, qui est le fond même de toute conscience. L'automate vivant ne fonctionne pas de la même manière quand il se sent ou quand il ne se sent pas. Si on veut absolument comparer la conscience à la lumière éclairant une machine, il faut alors supposer une machine où la lumière même, en tombant sur une plaque daguerrienne sensible à ses rayons, produirait des effets chimiques, lesquels finiraient par se transformer en mouvement visible et par changer la direction de la machine. Ainsi, dans la boîte de Grove, un rayon de lumière produit successivement action chimique, chaleur, électricité, magnétisme, et fait mouvoir l'aiguille sur le cadran. Dans l'être vivant, la sensibilité devient elle-même un facteur qui s'ajoute aux facteurs purement physiques. Nous nous écartons donc à la fois, dans cette question, et des purs mécanistes comme M. Maudsley, et des *cause-finaliers*, comme M. de Hartmann : nous faisons une part dans l'instinct à un mécanisme sans conscience et à des états de sensibilité nécessairement consciens; nous rejetons « l'état mental inconscient. »

Une théorie analogue explique les autres faits cités en faveur de la volonté inconsciente. M. de Hartmann invoque, par exemple, les

sympathies ou antipathies secrètes, pour montrer qu'on peut vouloir et aimer sans le savoir, et même poursuivre une fin sans le savoir. — Mais d'abord, les sympathies sont plutôt irréfléchies et irraisonnées que vraiment inconscientes. « Le jour où on s'aperçoit qu'on aime, remarque M. de Hartmann, n'est pas celui où l'on a commencé d'aimer. » — Non, mais s'apercevoir qu'on aime, c'est le savoir, c'est raisonner son amour, c'est réfléchir; cette réflexion présuppose toujours une conscience spontanée à laquelle elle s'applique. Si on s'aperçoit un jour qu'on aime, et qu'on aime depuis longtemps, c'est que depuis longtemps on avait quelque conscience vague de son amour, sans pouvoir le nommer : *Che ho nel cor?* Il peut y avoir rapport inverse entre sentir et réfléchir, non entre sentir et avoir conscience.

Schopenhauer et M. de Hartmann ajoutent que, tout au moins, celui qui aime n'a pas conscience du vrai but de son amour. Ils font intervenir la « magie de l'inconscient » pour expliquer comment celui qui aime choisit invariablement l'être qui le complète le mieux au physique et au moral; d'où il suit que, quand l'amoureux croit vouloir une chose, il coopère sans le savoir à la « volonté de l'inconscient, » qui est de créer un nouveau membre de l'espèce complet et typique. C'est là recourir au merveilleux pour expliquer un choix dont les raisons sont toutes psychologiques et physiologiques : goûts personnels, acquis ou hérités, effets d'associations d'idées, résultats de « la sélection sexuelle, » etc. Au reste, puisque l'inconscient est si sage dans ses desseins, auxquels nous servons sans le savoir, comment les enfans ne sont-ils pas plus généralement conformes au type de l'espèce?

Le dernier fait où M. de Hartmann s'efforce de nous montrer une volonté inconsciente, c'est l'exécution de nos volontés par nos organes. Dès que nous avons l'idée consciente et le désir conscient d'un mouvement, le mouvement même s'effectue sans que nous puissions savoir quelle est la force efficace, active, qui a réellement produit le mouvement. Cette force, à en croire M. de Hartmann, serait la volonté inconsciente. Bien plus, le mouvement nécessaire pour lever le petit doigt, par exemple, ne peut s'accomplir, selon M. de Hartmann, que si la volonté agit sur les racines nerveuses qui sont « comme un clavier dans le cerveau; » or nous n'avons pas l'idée consciente de la place et du nombre considérable de ces racines; « tout mouvement volontaire suppose donc l'idée *inconsciente* de l'endroit qu'occupent dans le cerveau les racines des nerfs moteurs correspondant à un mouvement. » — Raisonner ainsi, c'est revenir au *deus ex machina* des causes occasionnelles, à l'assistance divine, à l'harmonie préétablie; seulement, au lieu de la divinité consciente qui, selon Descartes et Malebranche, mettait

en mouvement nos doigts à l'occasion de nos volontés, on invoque une divinité inconsciente. Sans doute, nous ne savons pas comment il se fait que l'idée meut; cependant, il faut remarquer que toute idée implique déjà un mouvement cérébral sans lequel elle n'aurait pas lieu : ainsi l'idée du petit doigt implique un commencement de vibration dans les racines nerveuses aboutissant du cerveau au petit doigt; le mouvement visible dans la main n'est que la propagation et la prolongation du mouvement invisible déjà commencé dans le cerveau. La difficulté, il est vrai, se trouve reportée sur le point suivant : comment se fait-il qu'il y ait ainsi corrélation constante entre la sensation et le mouvement, entre le mental et le physique? Mais ce n'est pas résoudre cette question que de faire intervenir un troisième terme, la volonté de l'inconscient, qui complique sans expliquer. Il n'est pas étonnant que nous n'ayons pas *conscience* du moyen par lequel la sensation intérieure produit un effet extérieur, parce qu'il faudrait pour cela envelopper dans notre conscience l'extérieur même, qui, par hypothèse, en est la limite. Une fois cette inexplicabilité reconnue (et elle est commune à tous les systèmes), ce qu'il y a de plus simple est de supposer que le « mental » se prolonge encore au-delà de la limite de notre conscience, et qu'il s'y prolonge sous la forme d'autres sensibilités, rudimentaires ou développées, diffuses ou concentrées. Nous n'avons pas conscience des sensations qui ne sont pas nôtres, par la raison même qu'elles ne sont pas nôtres; mais il n'en résulte point qu'au-delà de la limite où finit notre série de sensations, il n'y ait pas encore une série de sensations; elles peuvent constituer, ou une nébuleuse de conscience, ou un centre et un soleil de conscience claire; bref, elles forment un « système astronomique » de mouvemens et de sensations à une période plus ou moins avancée de développement. Dans cette hypothèse, l'inconscient ne serait que la limite commune de plusieurs consciences, ou plutôt la limite commune de plusieurs séries de sensations : il serait le physique proprement dit, le côté par où les organismes, élémentaires ou supérieurs, se touchent et s'influencent réciproquement. Le fond de tout serait la conscience, et cette conscience, comme le mouvement même, serait répandue dans tout l'univers.

En tout cas, la difficulté de la communication du mouvement nous paraît identique à celle de la communication des sensations. C'est le même problème vu sous deux faces. Et ce problème donne lieu aux mêmes illusions invincibles de la conscience réfléchie. Comprendra-t-on jamais, par la réflexion et la combinaison d'idées plus ou moins abstraites et mortes, comment une bille peut transmettre son mouvement à une autre, agir où elle n'est pas, etc.? On connaît toutes les difficultés auxquelles donne lieu le problème. Les

éléates avaient voulu en conclure que le mouvement n'existe pas. Eh bien! nous partageons tous une illusion analogue de métaphysique abstraite quand nous nous imaginons la conscience comme une sorte de *moi* fermé, d'atome séparé d'autrui par un vide. Comment alors un « objet » peut-il agir sur le « sujet? » Comment ce dernier peut-il éprouver des sensations? Là-dessus, les métaphysiciens se donnent carrière : ils imaginent l'impénétrabilité, l'incommunicabilité des sensations ou des consciences, comme ils ont imaginé l'impénétrabilité des atomes ou des monades et « l'incommunicabilité des mouvemens. » Tout cela, ce sont jeux de logique et de métaphysique; mais la vie, elle, la vie qui partout circule résout sans cesse le problème; en fait, les mouvemens se communiquent, et aussi, quoi qu'on en dise, les sensations. La conscience circule comme le mouvement, et parallèlement au mouvement, dans tout l'univers, depuis la forme des sensations infinitésimales et à peine senties jusqu'à la conscience raisonnante de l'homme. Qu'on se figure un océan infini dont toutes les gouttes sont des sensations et dont toutes les vagues sont des consciences : le *moi* est un mode supérieur de distribution, une vague plus haute et plus phosphorescente.

En somme, la prétendue volonté inconsciente se réduit, d'une part, à un mécanisme qui n'est inconscient que parce qu'il est tout physique, d'autre part, à des états de sensibilité qui ne sont jamais inconsciens, puisqu'ils sont toujours sentis alors même qu'ils ne sont pas discernés par l'intelligence. Le vrai inconscient est le dehors des choses, c'est le mécanisme. A quoi bon, outre le côté mental, qui est conscient, et le côté physique, admettre encore, avec Schopenhauer et Hartmann, un *inconscient en soi*, auquel ils donnent sans motif le nom du phénomène de conscience appelé volonté? Ce n'est là qu'une négation personnifiée. M. de Hartmann a intitulé son livre *la Philosophie de l'inconscient;* il aurait dû l'intituler : la Mythologie de l'inconscient.

III.

Passons maintenant à la critique des faits d'intelligence inconsciente. Est-il légitime de composer l'intelligence avec des élémens d'ordre mental sans conscience, qui seraient distincts tout ensemble des faits purement mécaniques et des faits de sensibilité consciente? Hamilton, s'inspirant en partie de Leibnitz, a voulu démontrer l'existence des élémens inconsciens de la pensée par une série de raisonnemens et de calculs qui rappellent les discussions relatives à la divisibilité des quantités continues. M. Taine, allant plus loin encore, soutient qu'une perception consciente est formée d'une infinité de perceptions inconscientes, parce que, s'il n'y avait

pas de petites perceptions, il n'y en aurait pas de grandes. Par exemple, le minimum visible pour nous est composé de parties, et ce minimum produit sur notre vue une impression dont nous avons conscience; on conclut de là que chacune des parties doit produire aussi une impression, mais sans conscience. Est-ce une conclusion rigoureuse? Pour produire en nous un commencement et un minimum d'effet, disait Stuart Mill, une quantité notable de la cause peut être nécessaire. Stuart Mill avait raison, et on peut apporter d'autres argumens analogues. Vous m'adressez la parole, mais de trop loin, et je n'entends pas; le son expire dans l'air avant d'arriver à l'oreille, ou dans l'oreille avant d'arriver au cerveau; il n'est pas nécessaire de supposer que vos paroles ont produit en moi des modifications inconscientes. Il est plus simple d'admettre qu'elles n'ont pas produit de modifications, parce qu'elles se sont arrêtées en chemin.

— Mais alors, demandera Leibnitz, si chaque partie séparée ne nous cause pas de sensation, comment se fait-il que la réunion puisse nous en causer une? Pour entendre le murmure de la mer, ne faut-il pas entendre le bruit de chaque vague? — On peut répondre de nouveau que l'effet d'une partie isolée, étant trop faible, est neutralisé par d'autres causes qui tendent à empêcher ce qu'il tend à produire. Par exemple, l'ébranlement que votre voix cause dans l'air est à la fin neutralisé par la résistance des molécules élastiques, qui tendent à se maintenir dans leur situation première. Il faut donc, pour produire un effet appréciable, qu'il y ait un surplus des causes productrices sur les causes opposantes. On comprend qu'une partie isolée soit trop faible pour produire ce surplus, tandis que toutes ensemble le produisent. Un soldat isolé ne vaincra pas une armée, beaucoup de soldats réunis pourront la vaincre. Les théories où l'on transporte dans l'état mental, sous forme inconsciente, la même composition de parties qui existe dans la cause extérieure, sont donc une simple hypothèse (1). En outre, si l'on veut suivre cette voie, il est plus logique d'admettre dans la conscience même des dégradations à l'infini et des états de conscience infinitésimaux que des états inconsciens. Si tout état de conscience

(1) « Si je suis sûr, dit Kant avec Leibnitz, d'apercevoir un homme loin de moi dans une prairie, quoique je n'aie pas conscience de voir ses yeux, son nez, sa bouche, etc., j'en *conclus* proprement cela seul, que cet objet est un homme; mais si, de ce que je n'ai pas conscience de percevoir ces diverses parties de la tête (non plus que les autres parties du corps de cet homme), je prétendais affirmer que je *manque* absolument de leur représentation dans mon intuition, je ne pourrais pas dire non plus que je vois un homme, puisque la représentation totale se compose de ces représentations partielles. » On peut répondre à Kant qu'il n'est pas nécessaire d'avoir la représentation de tous les détails pour pouvoir définir un *ensemble*. L'esquisse d'un homme sur le papier suffit à me faire reconnaître un homme d'après les grandes lignes.

est l'effet d'une modification mentale composée d'une infinité de petites parties, l'état de conscience doit aussi, selon la remarque de Mill, être composé d'une infinité de petits états de conscience, produits chacun respectivement par ces infiniment petits.

Leibnitz, Kant, Hamilton, Helmholtz, Wundt et M. Taine ne se sont pas seulement appuyés sur la composition purement *arithmétique* des sensations et sur les lois de la divisibilité; ils ont aussi mis en avant la composition en quelque sorte *chimique* des sensations, qui fait que le tout n'est pas une simple somme des parties, mais une chose douée de propriétés toutes nouvelles : telle est l'eau par rapport à l'oxygène et à l'hydrogène. Déjà Leibnitz avait entrevu cette « chimie mentale, » qui fournit aujourd'hui aux partisans de la pensée inconsciente une nouvelle série de preuves.

« Quand, disait Leibnitz, on mêle deux poudres, l'une bleue et l'autre jaune, l'esprit perçoit les deux, car, si une partie du mélange ne l'affectait pas, le tout ne l'affecterait pas non plus. Mais cette perception est confuse et demeure latente dans la sensation de la couleur verte. » Ce raisonnement n'est pas concluant, car la combinaisons des rayons bleus et des rayons jaunes peut se faire extérieurement; elle peut se faire dans les nerfs optiques et dans le cerveau ; les vibrations nerveuses peuvent « se composer » d'une certaine manière avant d'arriver à la conscience. Il n'est pas nécessaire d'imaginer dans la conscience même la combinaison d'une perception inconsciente de bleu et d'une perception inconsciente de jaune produisant une perception consciente de vert. Tout ce qu'on peut dire, c'est que la conscience n'a point la simplicité qu'on lui attribue d'ordinaire : elle est à la fois une somme arithmétique et une combinaison analogue à celles de la chimie; mais la question reste toujours de savoir si les élémens de cette combinaison sont des faits à la fois inconsciens et mentaux, ou si ce sont des faits de conscience que leur nombre ou leur fusion empêche de discerner à part.

Ce sont surtout les sensations de l'ouïe qu'on a mises en avant pour montrer que c'est bien *dans* le domaine mental qu'ont lieu les faits inconsciens. Les expériences intéressantes de Ohm et de Helmholtz sur les sons tendent à prouver, dit M. Colsenet, que, dans quelques cas au moins, « l'*intensité* et le *timbre* des sons peuvent varier pour des raisons purement *psychiques* et non pas seulement physiques (1). » Si l'on chante une voyelle devant la table d'un piano après avoir enlevé les étouffoirs, les divers harmoniques dont la voyelle est la fusion provoquent la résonance des cordes correspondantes du piano, et l'on entend successivement se

(1) M. Colsenet, *la Vie inconsciente*, p. 87.

répéter ces harmoniques comme les échos du son émis. La voyelle est donc une combinaison de plusieurs sons en un son nouveau. Cette combinaison n'est pas, dit M. Colsenet, le résultat d'une simple composition de mouvemens extérieurs « qui donneraient lieu à une sensation nouvelle, mais immédiate encore. » En effet, la décomposition du son est possible dans la conscience même; il faut donc que chacun des sons composans produise un effet propre « dans l'esprit » quand nous avons conscience du tout. De plus, pour expliquer la multiplicité des sensations et leurs rapports, on admet que certaines parties de l'oreille, soit les fibres de Corti, soit, selon la dernière hypothèse, les fibres de la *membrana basilaris* (1) peuvent être considérées comme les cordes d'un instrument, dont chacune répond par influence à un son déterminé. Dans un son composé, chaque harmonique provoque donc les vibrations d'une fibre spéciale; « dès lors, conclut M. Colsenet avec Helmholtz, il est difficile de croire qu'une sensation propre, un fait psychologique élémentaire ne réponde pas à ces vibrations : aussi la simple attention peut-elle rendre consciente l'une ou l'autre de ces sensations correspondantes. »

Il y a ici, ce semble, une inconséquence de raisonnement. Il est parfaitement vrai qu'une sensation originale n'est pas toujours une sensation simple, mais bien une sensation composée de « faits psychiques élémentaires; » seulement, au lieu de supposer qu'elle est composée de faits inconsciens, on peut aussi bien croire qu'elle est composée de sensations plus ou moins conscientes, et M. Colsenet en donne lui-même la preuve quand il dit que « la simple attention » peut les faire distinguer. — Comment, demande aussi Helmholtz, notre attention peut-elle s'attacher à l'élément particulier et distinct de la sensation, s'il n'a encore aucune existence dans notre *esprit* (2)? — L'argument peut se retourner, et nous demanderons à Helmholtz : — Comment pouvez-vous faire attention à cet élément et en prendre une conscience distincte, s'il n'est pas déjà présent à votre *conscience* sous une forme vague et indistincte? Dans l'attention, l'idée de ce qu'on cherche, ou une idée voisine, est un facteur qui coopère à faire discerner par la conscience l'objet cherché : l'attention met le courant nerveux dans la direction convenable pour susciter la représentation à l'état naissant; elle agit comme un courant *inducteur*. Une représentation, plus l'attention à cette représentation, devient une représentation renforcée. C'est la conclusion qui nous semble ressortir du résumé même que fait Helmholtz de ses belles recherches :

(1) Helmholtz, *Théorie physiologique de la musique*, 3e édition, p. 560, 1874.
(2) *Ibid.*, trad. Guéroult, p. 89.

« 1° Les harmoniques, correspondant aux vibrations simples d'un mouvement aérien composé, existent dans la *sensation* même, mais n'arrivent pas toujours jusqu'à la vibration *consciente;* » dites plutôt : jusqu'à la *discrimination* consciente, jusqu'à l'analyse.

« 2° On peut en avoir la perception consciente sans autre secours qu'une direction régulière imprimée à l'attention. » — Donc, encore une fois, l'attention ne fait qu'analyser dans la conscience ce qui existait déjà synthétiquement *dans* la conscience même. Ainsi, quand on produit au moyen des résonateurs deux sons déterminés, d'abord successivement, puis simultanément, on arrive encore à les distinguer tous deux au moment où ils résonnent ensemble, mais pas pendant longtemps : « Peu à peu la note aiguë se fond tout à fait dans la note grave et produit un changement de timbre caractéristique, comme le changement d'un *ou* en *o*. » — C'est la fusion de deux états de conscience, non de deux états inconsciens.

« 3° Même dans le cas où les sons harmoniques ne sont pas perçus *isolément* et où ils se fondent dans la masse, leur existence est accusée dans la sensation par la modification du timbre. » — Oui, mais cette modification a lieu dans la conscience, entre des sensations dont chacune était déjà dans la conscience. Les faits invoqués par Helmholtz prouvent donc simplement que la sensation consciente est composée, comme nous l'avons reconnu tout à l'heure, qu'elle n'est pas seulement une addition, une somme arithmétique, mais un mélange et une combinaison chimique des sensations élémentaires. Ce qu'on ne nous a nullement démontré, c'est que les sensations composantes soient hors de la conscience, soient inconscientes. La seule conclusion légitime, c'est donc que le conscient est une combinaison de faits de conscience qui, pour être *indistingués* dans la conscience, ne sont pas inconsciens. Dans un morceau exécuté par un orchestre, un Beethoven distinguera toutes les parties des divers instrumens; il pourra suivre l'un ou l'autre et le prendre en faute au besoin, même pour une nuance négligée (1). Au contraire, le premier auditeur venu ne pourra pas se livrer à ce travail d'analyse : cependant tous les deux ont la même sensation générale d'ensemble. Peut-on en conclure que la sensation de l'ensemble soit composée d'élémens inconsciens? Non ; car chacun des instrumens produit pour sa part une sensation consciente, et il la produit sur l'auditeur ordinaire comme sur Beethoven; seulement ce dernier peut faire une analyse qui est impossible au premier. Comme chaque instrument à son tour, et même chaque son de chaque instrument, est à lui seul un orchestre, selon les découvertes de la physique

(1) C'est ce que fit un jour Meyerbeer, à l'Opéra, pour une simple nuance d'un second violon.

moderne, on peut étendre la même analogie aux sons isolés et croire qu'ils sont composés d'élémens consciens, mais fondus ensemble. Ainsi la lumière des étoiles se fond en jour avec la lumière du soleil.

Cette réflexion nous amène à d'autres expériences, citées par M. Taine : celles où une sensation consciente semble composée de sensations qui, cette fois, sont inconscientes à l'état isolé. C'est ici que la difficulté se complique encore. Examinons d'abord les prémisses dont part M. Taine. Soit une roue à deux mille dents qui fait une révolution en une seconde; elle donne deux mille chocs en une seconde et partant deux chocs en un millième de seconde. Si on lui ôte toutes ses dents, sauf deux contiguës, les deux chocs qu'elle donnera en tournant de nouveau n'occuperont qu'un millième de seconde. Or ces deux chocs forment un son déterminé et appréciable. « Donc, dit M. Taine, le son qu'elle donne en une seconde, lorsqu'elle est pourvue de toutes ses dents, comprend mille *sons* pareils, successifs et perceptibles à la conscience. En d'autres termes, la *sensation* totale, qui dure une seconde, est formée par une suite continue de mille sensations pareilles qui durent chacune un millième de seconde, et qui sont toutes perceptibles à la conscience (1). » Avant de continuer la série de conséquences que tire M. Taine, remarquons qu'il induit trop vite des facteurs externes à la sensation interne. Entre les dents de la roue de Savart et la sensation il y a bien des milieux à traverser : l'air, l'oreille, le nerf acoustique, le cerveau; rien ne prouve que les élémens de la sensation soient en nombre exactement égal à celui des dents de la roue. Le premier son n'est pas encore achevé ou parvenu à la conscience que le deuxième est déjà commencé. Il faut un certain temps, comme nous l'avons vu, pour qu'une impression arrive au cerveau, s'y organise, soit perceptible à la conscience; il n'est donc pas admissible que la sensation produite par deux dents de la roue dure seulement un millième de seconde. L'ébranlement de l'air persiste plus longtemps, l'ébranlement des nerfs persiste aussi. Il doit y avoir superposition des ondes aériennes entre elles ou des ondes nerveuses; c'est un dessin nouveau, c'est un rythme nouveau qui se produit dans le cerveau et engendre une sensation nouvelle. Cette sensation est composée, oui; mais nous ne pouvons savoir si sa composition répond exactement au nombre de dents de la roue sonore. Passons cependant aux dernières conclusions de M. Taine sur l'inconscient. Il ajoute que, si l'on enlève à la roue toutes ses dents moins une, il n'y a plus sensation du son, tandis que, si on lui laisse deux dents contiguës, il y a sensation

(1) Taine, *l'Intelligence*, I, p. 180.

de son musical; de là il conclut que cette sensation perceptible à la conscience est formée de deux sensations dont chacune, prise à part, est imperceptible à la conscience, et que, par conséquent, deux sensations inconscientes forment une sensation consciente. — Mais nous nous retrouvons toujours devant la même conclusion précipitée. M. Taine, pas plus que M. Helmholtz, ne peut conclure légitimement, de ce qu'un son est composé d'une foule de notes, que toutes ces notes soient actuellement présentes à *l'esprit* d'une façon inconsciente. D'abord il est certain qu'elles ne sont pas présentes à part, car, pour qu'un état d'esprit soit séparé et distingué des autres, il y a une condition nécessaire : l'absence au même moment d'autres états propres à se mêler avec le premier. En outre, il n'est pas certain que les notes soient présentes d'aucune manière. Supposons un voyageur dans une voiture fermée; si un cheval ne suffit pas à la traîner, le voyageur ne s'apercevra du mouvement de la voiture que quand il y aura deux chevaux; il n'aura pas pour cela la représentation inconsciente de chaque cheval; on peut sentir un effet final sans en sentir toutes les causes. Nous conclurons donc que M. Taine transporte indûment dans le « mental, » sous forme inconsciente, les causes extérieures et les élémens physiques de nos sensations (1).

IV.

Des sensations et perceptions passons aux raisonnemens inconsciens. Selon Helmholtz, Wundt, Lange et M. Taine (2), il y a dans la perception extérieure des « actes d'inférence » dont nous ne nous doutons pas, des jugemens et raisonnemens dont les résultats seuls apparaissent à la conscience. Telles sont les conclusions si familières que nous tirons quant à la distance et à la grandeur des objets; telles sont aussi les illusions d'optique, qui sont des illusions d'inférence inconsciente (*Unbewusste Schlüsse*).

Lange a invoqué plusieurs expériences curieuses en faveur de ces

(1) De même, on ne peut conclure, avec M. Colsenet, que l'oreille, selon le mot de Leibnitz, applique d'une façon inconsciente le calcul et les lois de l'harmonie parce « qu'elle ne tolère les sons simultanés ou successifs qu'à la condition que les nombres de leurs vibrations soient entre eux dans des rapports simples. » Au lieu de voir là une pensée inconsciente, il y faut voir le résultat mécanique du fonctionnement nerveux : l'harmonie des sons rend ce fonctionnement facile sans produire l'épuisement nerveux; la discordance des sons, au contraire, est la cause d'un trouble et d'une altération dans le tissu nerveux par des chocs trop violens; de là, dans un cas, le plaisir, dans l'autre un déplaisir.

(2) M. Colsenet le suit sur ce point.

inférences inconscientes. On sait que la tache aveugle de la rétine ne peut percevoir les couleurs; malgré cela, placez sur une feuille de papier rouge un petit disque blanc et dirigez l'axe de vos yeux de manière à faire tomber ce disque sur la tache aveugle; vous verrez alors une feuille rouge sans interruption. Placez un disque noir sur un fond vert, vous verrez un fond vert sans interruption. Lange en conclut que nous complétons la surface colorée par une inférence inconsciente, en dépit de la tache aveugle. Variez l'expérience. Appliquez sur le papier blanc une baguette noire, dont le milieu tombe sur la tache aveugle, la baguette ne paraîtra pas brisée; fût-elle réellement brisée à l'endroit de la tache aveugle, elle paraîtra continue. Maintenant, posez à l'œil un intéressant problème au moyen d'une nouvelle variante de l'expérience. Façonnez une croix de différentes couleurs et faites tomber sur la tache aveugle l'endroit où les deux baguettes se croisent. Quelle branche l'esprit continuera-t-il maintenant, les deux branches ayant des droits égaux? Verra-t-il le milieu en rouge ou en bleu, par exemple? On admet généralement que, dans ce cas, la victoire reste à la couleur qui produit l'impression la plus vive. Parfois aussi il y a changement: c'est tantôt la baguette rouge, tantôt la bleue qui paraît prolongée. De plus, si on répète et modifie souvent l'expérience, la vision finit par être complètement supprimée au point d'intersection; on ne voit plus se prolonger ni une branche ni l'autre; l'œil semble avoir rectifié sa fausse conclusion primitive.

Ces faits sont fort curieux, mais leur interprétation par les raisonnemens inconsciens est aventureuse. D'abord, résout-elle vraiment le problème? Suffit-il de *conclure,* avec ou sans conscience, qu'un fond rouge doit être rouge partout, pour le *voir* rouge? Quand cela a lieu, c'est qu'alors l'idée ou l'image du rouge, présente à notre esprit, et qui suppose un commencement de sensation du rouge, devient assez dominante pour produire une sensation plus complète, voisine d'une hallucination. Mais cette seconde explication, déjà plus plausible que celle du « raisonnement inconscient, » est ici insuffisante: on a la perception trop vive et trop immédiate d'une surface continue pour l'expliquer uniquement par une idée qui se réaliserait elle-même. Alors, n'est-il pas plus scientifique de chercher le complément de l'explication dans un effet de simple mécanisme cérébral? L'œil est mobile, la tache aveugle est aussi mobile, et nous sommes habitués à ne pas tenir compte de cette tache: les ondulations nerveuses qui produisent la vision vont s'étendant dans le cerveau et engloutissent, pour ainsi dire, la tache aveugle dans l'ensemble. C'est une fusion d'impressions qui se produit à une certaine distance de la périphérie nerveuse, comme les mouvemens irréguliers d'une eau qu'on agite se fondent au loin en ondes régulières. Les

courans cérébraux finissent par trouver des voies toutes tracées, et il suffit d'une sensation même incomplète pour ouvrir ces voies, pour produire la sensation complète comme par contagion dans les parties plus centrales du cerveau. Aussi est-ce la couleur la plus intense qui l'emporte dans la croix aux couleurs diverses, à moins que l'imagination ne soit déjà occupée de l'autre couleur, ce qui donne à cette dernière une intensité artificielle. Enfin, quand l'esprit a reconnu son erreur après des expériences nombreuses, des courans nouveaux s'établissent et tendent à contre-balancer les anciens : il se produit à la fin une neutralisation des diverses tendances, et la contagion des couleurs est suspendue. Toujours est-il que, si on ne peut expliquer le phénomène dans tous ses détails, eu égard à la complexité du mécanisme cérébral, la méthode la plus scientifique est de lui attribuer une explication mécanique jusqu'à preuve du contraire, au lieu d'invoquer un raisonnement inconscient qui lui-même ne saurait produire une sensation : quoi qu'en dise M. Wundt, la sensation, au point de vue mental, enveloppe autre chose que de la *logique,* même de la logique inconsciente, et c'est celle-ci plutôt qui dérive de la sensation.

On a cité encore à ce sujet des expériences très intéressantes sur les illusions visuelles. Nous voyons ou croyons voir un objet avec une couleur qu'il n'a pas réellement. Dans le volet d'une chambre obscure pratiquez deux ouvertures, l'une laissant passer de la lumière blanche, l'autre munie d'une vitre coloriée qui ne laisse passer que de la lumière rouge. Le mur blanc placé en face sera éclairé par de la lumière rouge affaiblie, mélange des deux autres. Placez alors un crayon sur le passage des deux faisceaux lumineux, l'un de lumière rouge, l'autre de lumière blanche : le crayon projettera deux ombres sur la paroi. L'une de ces ombres ne sera aucunement éclairée par la lumière blanche, dont le crayon intercepte le faisceau; elle ne le sera que par la lumière rouge, dont le faisceau n'est point intercepté. Et, en effet, cette ombre paraîtra d'un rouge vif sur la paroi, qui est d'un rouge pâle et mêlé de blanc.

Jusque-là, rien de plus simple. Mais que sera l'autre ombre projetée par le crayon? Cette ombre, ne recevant aucun rayon de la lumière rouge, que le crayon intercepte, sera uniquement éclairée par la lumière blanche émanée de l'une des ouvertures; elle sera donc *en réalité* blanche, ou plutôt grise, car le gris n'est qu'un blanc moins clair. Et cependant vous la jugerez d'un vert intense. Le vert étant précisément la couleur complémentaire du rouge, on devine sans peine que l'ombre grise doit nous paraître verte sur un fond rougeâtre comme celui du mur. Mais voici qui est plus curieux. Considérez cette même ombre, qui vous paraît verte sur le fond rougeâtre, à travers un tube étroit qui vous permette de voir désormais

l'ombre seule sans voir le fond rougeâtre dont elle est entourée : elle persistera à vous paraître verte, comme si vous l'aperceviez sur le même fond. Qu'on supprime la vitre rouge pendant que vous continuez à regarder l'ombre à travers le tube, il n'y a plus de fond rougeâtre qui doive provoquer l'apparence verte, et cependant l'ombre paraît toujours verte. Bien plus, qu'on remplace la vitre rouge par une vitre de toute autre couleur, l'ombre vous paraît toujours verte. — Maintenant faisons l'expérience en sens inverse. Qu'on supprime la vitre rouge et le tube, l'ombre vous paraît grise, comme elle l'est en réalité. Reprenez ensuite le tube et considérez l'ombre; elle vous paraît toujours grise. Pendant que vous êtes dans cette position, replaçons la vitre rouge, puis une vitre verte, bleue, etc.; votre jugement est toujours le même : l'ombre est grise. Et c'est cette ombre que, tout à l'heure, dans les mêmes conditions physiques, vous jugiez verte.

Pour expliquer ces apparences, il faut se rappeler d'abord que nous avons l'habitude de reconnaître la couleur des objets à travers les teintes de la lumière ambiante. C'est le principe dont part M. Delbœuf, mais pour en tirer une conséquence contestable. « Nous avons fini, dit-il, par savoir juger du vert à travers le rouge. Physiquement parlant, le vert vu à travers du rouge doit paraître grisâtre; mais notre jugement redresse cette erreur : comme nous voyons que le gris qui frappe notre œil est perçu à travers le rouge, nous en *concluons* que ce gris provient nécessairement du vert, car le vert seul est vu gris à travers le rouge (1). » C'est par une conclusion semblable que nous jugeons l'ombre verte tant que nous croyons la voir au milieu d'une lumière rougeâtre, et la même ombre grise tant que nous croyons la voir au milieu d'une lumière blanchâtre.

On pourrait répondre à M. Delbœuf qu'il y a là plus qu'une conclusion logique : nous sentons réellement du vert ou du gris; une sensation ne se fabrique pas avec des raisonnemens. Nous pouvons seulement par l'imagination, quand nous croyons voir un objet vert, provoquer en nous une image de couleur verdâtre à l'état naissant. C'est mieux alors qu'un raisonnement, c'est une représentation, conséquemment une sensation naissante et un commencement de vibration nerveuse, qui tombe ensuite sous les lois ordinaires de la mécanique.

Une expérience plus simple consiste à recouvrir complètement un papier rouge d'une feuille de papier blanc assez mince pour laisser passer la couleur rouge du fond; on glisse alors entre les deux feuilles un petit morceau de papier gris : ce morceau paraîtra vert. Le papier transparent, bien que blanc, nous fait l'effet d'être un

(1) Delbœuf, *la Psychologie comme science naturelle*, p. 62.

papier rose, même à l'endroit où il recouvre le papier gris; dès lors, le papier gris que nous apercevons en dessous, nous croyons le voir à travers du rouge « et nous en *concluons* immédiatement qu'il est vert. » N'y a-t-il pas là plutôt une invincible association d'images qui suscite non-seulement le *jugement* du vert, mais la *représentation* effective du vert, en produisant par habitude la vibration des nerfs correspondant à cette couleur?

Tels sont les principaux exemples des « raisonnemens inconsciens, » des « conclusions inconscientes, » qui, selon Helmholtz et Wundt, seraient contenus dans nos perceptions. Wundt va jusqu'à croire que la sensation même est la conclusion d'un raisonnement inconscient, plus élémentaire encore que ceux qui précèdent. Hering et d'autres psychologues, au contraire, ont essayé d'expliquer les phénomènes de contraste optique, les images consécutives, etc., par un « processus purement physiologique, » par l'assimilation et la désassimilation de la matière dans la substance nerveuse (1). D'autres enfin ont adopté une opinion intermédiaire, comme Schmerler, après ses « recherches sur le contraste des couleurs au moyen de disques rotatifs. » Nous sommes porté à croire que c'est l'explication mécanique qui l'emportera et que les raisonnemens inconsciens se réduiront à un fonctionnement mécanique des élémens cérébraux.

M. Delbœuf a poussé encore plus loin la théorie des raisonnemens inconsciens. « Lorsqu'un enfant, voyant pour la première fois un paon, s'écrie : Le bel oiseau! il a été obligé, dit M. Delbœuf, de passer par une série de jugemens inconsciens, qui l'ont amené successivement à reconnaître que cet oiseau est un animal parce qu'il se meut, que cet animal est un oiseau parce qu'il a des ailes et un bec, que cet oiseau n'est ni un canard ni une poule parce qu'il est vert ou bleu... » Nous ne saurions admettre un travail si complexe, et nous croyons que la classification se fait d'une manière automatique, par l'association des idées entre elles et des mots avec les idées. M. Delbœuf raconte qu'il apprit à sa petite fille le moyen de *raisonner* la table de multiplication pour les multiples de 9, de 5, etc. Au bout de quelque temps, l'enfant savait très bien la table de multiplication, mais réfléchissait toujours avant de répondre; on lui demanda comment elle s'y prenait et à quoi elle réfléchissait; elle ne put le dire. Selon M. Delbœuf, c'était là le passage du raisonnement à l'état inconscient. Mais on peut y voir tout aussi bien un passage à l'état mécanique, une habitude encore hésitante. A force de *raisonner* les multiples de 9, on finit par les reconnaître d'une manière automatique, d'abord avec effort, puis immédiatement.

(1) *Comptes-rendus de l'Académie des sciences de Vienne*, 1872-1874.

Il n'est pas moins difficile d'accorder à M. Delbœuf que, dans l'expérience des mains plongées au milieu d'un même liquide, la main gauche puisse « juger l'eau chaude et la droite l'eau froide; » il y a là des sensations différentes, et que l'esprit a raison de juger différentes : il n'y a point là de jugement inconscient.

V.

Il nous reste à voir ce qu'il faut penser non plus des actes inconsciens de l'esprit, mais des habitudes inconscientes et de la mémoire inconsciente.

D'après Hamilton, nous possédons d'une manière « latente » des habitudes d'action ou de pensée, par exemple, des systèmes entiers de connaissances qui se réveillent à un moment donné, parfois avec une exaltation maladive. On connaît les cas curieux où la mémoire éteinte de langues entières fut rétablie. Ces puissances ou habitudes intellectuelles sont « présentes à notre âme » sans l'être aucunement à notre conscience.

Le difficile, dans ces problèmes ardus, c'est toujours de faire la part exacte de ce qui est purement organique et de ce qui est vraiment psychique.

A chaque instant, je remue les paupières sans en avoir conscience, et une foule de mouvemens habituels sont appropriés à un but sans que pourtant nous connaissions ce but. L'habitude, par les changemens insensibles que traverse l'action en devenant plus aisée, est comme le thermomètre qui nous sert à mesurer les degrés de la conscience à l'inconscience. Mais tous ces faits ne prouvent pas qu'il y ait des états psychologiques et inconsciens tout ensemble. Ils prouvent seulement que l'habitude fait descendre peu à peu dans les centres inférieurs ce qui exigeait auparavant l'intervention consciente du centre cérébral, et qu'elle substitue ainsi un mécanisme à notre action propre : nous nous faisons suppléer par nos organes.

Stuart Mill répondit à la thèse de Hamilton par une thèse qui semble elle-même exagérée. Une chose à laquelle je ne pense pas, dit-il, n'est pas du tout présente à mon esprit. Elle peut le devenir si quelque chose vient à l'évoquer; mais elle n'est pas présente maintenant « d'une manière latente, » pas plus qu'une chose matérielle que je puis avoir ramassée. Je puis avoir rassemblé des provisions de bouche pour me nourrir, mais mon corps n'est pas nourri d'une manière latente par ces provisions. J'ai le pouvoir de me promener dans ma chambre, bien que je sois assis; mais nous ne pouvons guère appeler ce pouvoir une promenade latente. Je suis capable

d'être empoisonné par l'acide prussique, mais cette capacité n'est pas un fait actuel qui fasse partie de mon corps d'une manière constante, sans que je le perçoive. « Ce sont là des états futurs possibles, non pas des états présens et réels. » Stuart Mill, ici, ne distingue pas assez les possibilités dont les conditions nous sont tout à fait étrangères d'avec celles dont nous avons la condition en nous-mêmes ou dans notre cerveau. Cette distinction, d'ailleurs, n'est pas absolue, et il demeure vrai de dire que les conditions du souvenir et toutes les prétendues puissances latentes dont parle Hamilton sont de simples conditions organiques, un mécanisme plus ou moins prêt à fonctionner. Nous n'avons pas plus conscience de cet organisme que de ce qui se passe dans notre cœur ou dans certaines parties insensibles de notre estomac. Ici encore l'inconscient n'est que l'organique et le mécanique.

Hamilton applique sa théorie de la mémoire à l'association des idées. Tout à l'heure je voulais me rappeler un nom sans y parvenir, et maintenant, sans que je sache pourquoi, je me le rappelle. Hamilton en veut conclure qu'il y a eu en moi des séries d'*idées* ou d'*actes* dont je n'ai eu aucune conscience. En réalité, c'est dans mes organes que s'est produit le changement favorable. Un homme qui, voulant sortir, a trouvé tout à l'heure la porte fermée, la trouve maintenant ouverte, en conclut-il pour cela qu'il y ait eu un changement en lui-même? Non, mais seulement dans les conditions extérieures. De même, pour me rappeler un nom, c'est-à-dire une sensation de son, je suis obligé d'imprimer un certain mouvement à mon cerveau, d'ouvrir la porte à un courant nerveux; le changement qui rend maintenant facile le souvenir est un changement tout organique et automatique. C'est la *cérébration inconsciente* des physiologistes. Nos actions mentales subissent leurs conditions matérielles. La même impulsion volontaire donnée au mécanisme n'a pas toujours le même succès. Nous sommes obligés d'attendre que l'effet voulu se produise. Parfois il a lieu, parfois il n'a pas lieu, pour des raisons qui nous sont étrangères. Hamilton, dans un passage célèbre, compare très ingénieusement la suggestion des idées dans le souvenir au mouvement qui se transmet à travers des billes : « Les idées intermédiaires dont nous n'avons pas conscience, mais qui effectuent la suggestion, ressemblent, dit-il, aux billes intermédiaires qui restent immobiles tout en transmettant le mouvement. » Mais, dans bien des cas, les intermédiaires sont purement physiologiques, non psychiques et intellectuels. L'impulsion volontaire partie de la conscience doit nous revenir sous la forme de sensation après un trajet circulaire : nous frappons la première bille et nous attendons que la dernière

nous frappe; nous avons conscience de frapper et d'être frappés sans avoir conscience des intermédiaires. C'est ce qui a lieu aussi dans tous les faits de locomotion : entre le coup de la volonté et la sensation musculaire, il y a un circuit extérieur au moi. Du nombre des pensées et actions « latentes » il faut donc déduire celles qui ne sont latentes que parce qu'elles n'appartiennent pas à la série de nos pensées et de nos actions.

Dira-t-on : — Nous nous souvenons parfois d'une idée non plus, comme tout à l'heure, par l'intermédiaire de mouvemens cérébraux, mais par l'intermédiaire de véritables *idées* qui échappent pourtant à la conscience, car le raisonnement retrouve ensuite ces idées comme les moyens termes naturels et nécessaires de la série? — On peut répondre que l'association d'une idée consciente avec une idée inconsciente suppose un rapport improbable entre deux termes hétérogènes; de plus, une idée inconsciente est une idée dont on n'a pas l'idée. Il est donc plus simple d'expliquer le saut apparent d'une idée à une autre par l'oubli des idées intermédiaires, trop rapides pour avoir laissé une trace distincte. Ces idées faibles et confuses étaient non pas inconscientes, mais accompagnées d'une conscience faible et confuse, incapable de produire par elle-même un souvenir tranché. Là encore, les faits inconsciens peuvent se réduire à des faits de conscience faibles et oubliés. De plus, même en ce cas, on peut admettre que la transition qui semble s'être produite par le moyen d'idées a eu lieu mécaniquement par le moyen des mêmes mouvemens élémentaires qui, s'ils avaient été moins rapides et plus intenses, auraient précisément éveillé telles et telles idées. C'est alors de l'automatisme cérébral.

Il y a aussi des exemples de suggestions d'idées inconscientes jusque dans nos déterminations volontaires. M. Richet hypnotise une femme et, pendant son sommeil artificiel, lui commande de venir le trouver dans huit jours. Au bout de huit jours, elle vient, croyant prendre une décision libre et sans savoir qu'elle obéit à une suggestion inconsciente, à un ordre qui s'est pour ainsi dire imprimé dans son cerveau. Mais ce fait même prouve que le cerveau peut garder trace d'une émotion ou d'une pensée vive avec certaines circonstances de temps et de lieu : une fois arrivé le jour prescrit, cette pensée surgit par un mécanisme mental, et semble nouvelle quand elle n'est qu'une réminiscence.

VI.

En résumé, la part de vérité contenue dans la théorie des « petites perceptions inconscientes, » c'est que les prétendus actes

simples de l'esprit n'ont point la simplicité qu'on leur attribue. La sensation du son, par exemple, varie selon l'intensité, l'acuité, l'amplitude, le nombre, la combinaison des vibrations : il y a là une divisibilité analogue à celle qui résout les corps en molécules et atomes. « Les états que la conscience nous affirme comme simples, dit M. Ribot, et qui en effet sont simples pour elle, en fait sont composés. Les affirmations de la conscience, invoquées si souvent par les psychologues d'une certaine école comme un jugement sans appel, se trouvent donc ainsi réduites à une certitude toute relative (1). » Maintenant, trois hypothèses sont possibles, nous l'avons vu, sur la formation de ces états composés qui nous paraissent simples. Les uns admettent que, « puisque cent mille riens ne sauraient faire quelque chose, » la sensation consciente appelée simple résulte d'une somme d'états d'esprit inconsciens ; les autres admettent, comme Hamilton, que la sensation dite simple résulte d'une synthèse d'élémens hétérogènes et inconsciens : « elle est par rapport à eux comme est, en chimie, une combinaison à l'égard de ses élémens. » Nous rejetons ces deux premières hypothèses. D'une part, nous avons vu que le raisonnement de Leibnitz conclut aussi bien et mieux à de petits états de conscience élémentaires qu'à de petits états *inconsciens* ; car on peut dire que cent mille zéros de conscience ne feront pas une conscience. D'autre part, s'il est rationnel d'admettre avec Goethe et Hamilton une chimie mentale, il est difficile que la conscience proprement dite et en son sens général (nous ne disons pas la conscience de soi) se réduise à une combinaison chimique d'élémens *inconsciens*. La combinaison chimique qui semble la plus nouvelle, comme l'eau résultant de l'oxygène et de l'hydrogène, n'a en réalité que des propriétés réductibles à la mécanique des atomes. Cette combinaison peut être traduite dans les mêmes termes que ses composans : mouvemens et forces ; mais de l'inconscient absolu au conscient, de l'insensibilité absolue à la sensibilité il y a un passage pour nous infranchissable. Un tel passage nous semble incompatible avec cette loi même de continuité universelle dont la forme moderne est la théorie de l'évolution. — « On ne serait jamais éveillé, aimait à dire Leibnitz, par le plus grand bruit du monde, si on n'avait quelque perception de son commencement, qui est petit, comme on ne romprait jamais une corde par le plus grand effort du monde, si elle n'était tendue et allongée un peu par de moindres efforts, quoique cette petite extension qu'ils font ne paraisse pas. » — Mais on peut retourner l'argument et appliquer la même loi de continuité à la conscience : le

(1) *Psychologie allemande*, p. 361.

passage de l'inconscient au conscient serait un saut brusque de l'hétérogène à l'hétérogène, une sorte de création. Car la plus grande antithèse qui existe pour notre pensée, c'est précisément celle des états de conscience et d'une chose qui, par hypothèse, ne saurait se traduire en états de conscience, la seule langue pour nous connue et même concevable. Leibnitz disait encore : « De même qu'un mouvement ne peut naturellement venir que d'un autre mouvement, de même une perception ne peut naturellement venir que d'une autre perception. » Peut-être faut-il ajouter qu'un état conscient, au sens le plus large, ne peut venir naturellement que d'un autre état conscient : la seule différence est dans l'intensité ou dans les relations des états de conscience. Nous pouvons d'ailleurs saisir en nous-mêmes, par la réflexion, cette évolution continue d'une conscience faible à une conscience forte, semblable à un son qui s'enfle graduellement ou à une lueur qui devient lumière. Quand nous pensons et que l'inspiration nous arrive, nous sentons je ne sais quel courant de choses confuses qui, venant du fond de notre intelligence, aspirent à devenir des pensées : elles se pressent, elles s'amassent, elles se soulèvent comme la marée. Mais, puisque nous sentons venir ce flux d'idées qui montent au jour, comment le placer ailleurs que dans notre conscience?

Il est donc plus rationnel de ne pas admettre en nous une sorte de création ou d'apparition subite, et de répandre la conscience elle-même dans les élémens qui, en s'ajoutant l'un à l'autre, ne font que la rendre intense, distincte, à la fois variée et centralisée. Il y a en nous conscience diffuse et conscience concentrée, comme il y a lumière diffuse et lumière concentrée, mais il est inutile d'imaginer en nous une région entièrement obscure où la conscience n'existerait pas. Que l'intelligence et la volonté réfléchie supposent un fond plus reculé et s'exercent seulement sur des relations, c'est ce que l'on peut, selon nous, concéder aux partisans de l'inconscient, mais nous ne pouvons nous représenter ce fond ni comme une matière inerte, ni comme un esprit inconscient : s'il n'est pas intelligent à proprement parler, il n'est pas pour cela insensible. De même qu'il n'y a pas de vide dans la nature, pas de froid absolu, pas d'obscurité absolue même au fond des mers, — car la lumière y entretient une certaine végétation, — de même il n'y a pas de vide, pas d'insensibilité complète, pas d'obscurité absolue dans notre conscience. Les prétendues ténèbres ne sont qu'une lumière moins vive. En nous, partout et toujours, nous trouvons sensibilité et conscience sous une forme quelconque, et nous ne pouvons pas plus sortir de la conscience que de nous.

Il en serait probablement de même si nous pouvions pénétrer

dans les choses qui nous environnent : partout, sans doute, nous retrouverions la sensibilité. Si le cerveau n'est que l'héritier des propriétés de la moelle, la moelle n'est que l'héritière des propriétés du protoplasma. De là l'induction peut s'étendre plus loin encore, sauf à devenir de plus en plus problématique, et on peut dire que le protoplasma lui-même est l'héritier des propriétés inhérentes aux élémens de toutes choses : ces propriétés ne peuvent être que les rudimens de la sensibilité et de la motilité. Les monères sont presque aussi simples qu'un cristal et prouvent, dit Hæckel, que la vie ne résulte pas de l'organisation, mais bien l'organisation d'une vie inhérente aux moindres particules. Zoellner, dans son grand ouvrage sur les comètes, dit à son tour : « Si des organes et des sens plus développés, plus subtils, nous permettaient d'observer le groupement et la régularité des mouvemens qu'exécutent les molécules d'un cristal, lorsque ce dernier est profondément blessé en quelque endroit, nous trouverions sans doute que nous décidons bien à la légère et faisons une pure hypothèse lorsque nous affirmons que les mouvemens produits dans ce cristal ne sont absolument accompagnés d'aucune sourde sensibilité (1). » Mais ici, il ne faut pas tomber dans les fantaisies de l'anthropomorphisme ni se figurer les molécules, selon le mot de Tyndall, comme autant de petits « ouvriers invisibles » qui feraient de la géométrie ou de l'architecture pour construire d'invisibles pyramides. Non, les phénomènes physiques s'expliquent tous par les seules lois du choc ; seulement, le philosophe peut admettre qu'au choc, intérieurement, répond un phénomène mental élémentaire, quelque chose comme une sensation infiniment petite, corrélative à un choc infiniment petit. Les mouvemens des objets extérieurs sont, après tout, semblables à ceux que nous sentons en nous ; ils peuvent donc aussi avoir pour face intérieure quelque chose de plus ou moins analogue aux élémens de nos propres sensations.

De cette manière, tout ne serait pas antiscientifique dans l'opinion du vulgaire, qui croit que le fer est dur, que l'eau est fluide, que le feu est chaud, que le soleil est lumineux, que le tonnerre est sonore, etc. Le sens commun ne se tromperait pas sur l'analogie fondamentale des qualités extérieures avec nos sensations, mais il se tromperait en poussant trop loin cette analogie, et en oubliant que c'est avec nos sensations les plus rudimentaires, non avec les plus élevées ni les plus intellectuelles, que les choses extérieures doivent offrir de l'analogie.

(1) Destutt de Tracy demandait lui-même si nous sommes bien sûrs qu'il n'y ait pas quelque sensibilité aussi vague que possible dans l'union « des particules d'un acide avec celles d'un alcali. » (*Élémens d'idéologie.*)

S'il n'y a point d'insensibilité absolue dans le monde, il n'y a pas davantage d'inconscience absolue, puisque la sensation est l'élément de la conscience qui n'a besoin que d'être multiplié pour devenir « perception et aperception. » Il y a seulement, comme nous l'avons dit, des nébuleuses de la conscience. Leibnitz avait probablement raison de dire qu'il n'y a dans la nature rien de mort ni d'absolument inerte, que tout est composé de vivans, et que le minéral même paraîtrait organisé dans toutes ses parties à un œil assez perçant pour saisir la pulsation de la vie dans le repos apparent produit par l'équilibre des molécules. Supposez, pourrait-on dire encore, deux bras qui se tirent en sens inverse avec la même force, il y aura équilibre et repos apparent à l'extérieur; mais, intérieurement, il y aura effort et tension; diminuez cet effort à l'infini, et répandez-le en toute chose : vous aurez la nature. Vous dites en présence d'un tas de pierres : Je le touche, donc il a une « réalité substantielle; » mais Leibnitz vous répondra : Le fait de toucher un tas de pierres ou un bloc de marbre « ne prouve pas mieux sa réalité *substantielle* que la possibilité de *voir* un arc-en-ciel ne prouve sa réalité. » Le marbre inerte, comme l'arc-en-ciel, n'est qu'un phénomène, une manière dont les choses nous apparaissent. Tout est relatif, comme la solidité et la fluidité : « rien n'est si solide qu'il n'ait un degré de fluidité, » rien n'est si inerte et si insensible qu'il n'ait un degré d'activité et de sensibilité; « peut-être donc ce bloc de marbre n'est-il qu'un tas d'une infinité de corps vivans. » Par malheur, Leibnitz a mêlé des considérations de causes finales à ce « dynamisme » universel. C'était introduire dans les choses l'intelligence plus ou moins réfléchie et ratiocinante de l'homme, pour parler à la façon de Montaigne. La vraie « finalité » n'est que l'effort immanent de l'être pour conserver le bien-être ou pour repousser la douleur. Elle n'est pas prévision, elle est sensation immédiate; elle n'est pas attrait intellectuel, elle est émotion intérieure et lutte extérieure pour la vie. On peut donc, sans admettre les causes finales, croire tout à la fois au mécanisme universel et à la sensibilité universelle. Par cela même, on place au fond de tout des états de conscience, à des degrés divers : là un concert puissant et rythmé, ici un son plus faible qui se perd dans l'ensemble, nulle part l'absolu silence.

ALFRED FOUILLÉE.

REVUE MUSICALE

Quelle bienheureuse invention que le point d'orgue à profil perdu dans le *pianissimo!* Mlle Van Zandt lui devait déjà sa fortune, et le voilà qui vient de faire un nouveau miracle en faveur de Mlle Isaac. Ni sa voix admirable ni son talent reconnu de tous à l'Opéra-Comique ne l'avaient prémunie contre une émotion terrible le soir de son début à l'Opéra. Visiblement dépaysée dès son entrée sur cette vaste scène qui a trahi déjà tant d'artistes, elle entama le premier duo sans assurance, et l'hésitation comme l'angoisse allait croissant, lorsqu'arrive la réplique d'Ophélie à la phrase d'Hamlet, et que, sur ces mots : « Soyez témoin de son amour, » la cantatrice pose un accent irrésistible d'habileté dans l'expression et la nuance. A ce *decrescendo* exquis, très magistral, le public frissonne d'aise, les bravos crépitent et le baromètre se met au beau; bientôt l'air du second acte, avec son *allegretto sostenuto* un peu maniéré, et son brillant (trop brillant) *allegro* vient offrir à Mlle Isaac l'occasion qu'elle saisit au vol de déployer toutes les ressources de son art : « Les sermens ont des ailes, » chante Ophélie. — Et les voix aussi, peuvent dire ceux qui l'écoutent : force, étendue, et, pour trait distinctif, un *medium* d'une sonorité dont rien n'égale le charme; du reste, l'ensemble de cette reprise est à constater. Jamais on n'imagina figuration mieux appareillée : M. Lassalle dans Hamlet, Mlle Isaac dans Ophélie, Mlle Richard dans Gertrude, tous également puissans de corps et de voix et prêtant au physique des personnages les énormes proportions de la résonance. Ainsi placée entre M. Lassalle et Mlle Richard, Mlle Isaac est une Ophélie très suffisamment élancée et presque svelte. La sveltesse du chant, c'est la vocalise, et tout

le monde sait que cette Ophélie de l'Opéra fut taillée sur le modèle de Christine Nilsson. Tel que les circonstances l'ont dicté, ce rôle a pourtant une scène dramatique où la chanteuse légère doit céder le pas à la tragédienne; je veux parler du grand trio du troisième acte entre Hamlet, sa mère et la fille de Polonius. La musique est superbe et la cantatrice à la hauteur du morceau. Mlle Isaac n'a point, comme Gabrielle Krauss, un de ces masques qui aident à l'expression pathétique; elle n'a ni le regard sombre d'une héroïne de théâtre ni la contraction des lèvres; son menton fuyant lui donnerait plutôt l'air d'une soubrette; mais, à force d'intelligence, elle sait réparer la nature, et son geste sobre et juste traduit honnêtement la situation, s'il ne réussit pas toujours à la dominer. Il y a dans ce trio une phrase que Mlle Isaac rend de la façon la plus touchante : « Ah! voilà cet Hamlet qui m'a tant aimée! » C'est infini de tendresse, de tristesse et de résignation; c'est navrant. La scène d'ailleurs ne fléchit pas, les trois personnages y sont à leur poste de tragédie, tous ont l'accent du rôle, ce qui ne se peut dire des morceaux où le spectre intervient. Autant la mère d'Hamlet est dramatiquement campée, autant son bonhomme de père est flageolant; ce spectre du feu roi, pour la terreur qu'il inspire, ne vaut pas l'ombre de Ninus, et bien moins encore faudrait-il le comparer à la fiancée de marbre dans *Zampa*. Un mort qu'on évoque au théâtre doit faire peur; j'ai vu le plus imperturbable des sceptiques, Auber lui-même, devenir sérieux à l'appel du trombone annonçant le convié de pierre dans *Don Juan*. Le tableau du quatrième acte, avec ses fusées chromatiques à la Nilsson, ne pouvait que pousser à l'ovation le succès de la débutante. La sirène de l'Opéra-Comique a retrouvé là son élément; elle y nage à plaisir, c'était prévu. Dans la variété pittoresque de cet intermède qui devrait s'intituler : Ophélie, avez-vous jamais remarqué les récitatifs qui relient entre eux ces fragmens de valses et de réminiscences scandinaves? Ils sont charmans, d'une fraîcheur, d'une distinction rarissimes et tout endiamantés des points d'orgue de la Nilsson. On comprend que la récente Ophélie n'omette pas une seule des traditions du rôle; elle en ajoute plutôt de nouvelles, que d'autres à leur tour imiteront :

> Des larmes de la nuit la plaine était mouillée,
> Et l'alouette, avant l'aube éveillée,
> Planait dans l'air...

Il faut entendre Mlle Isaac détailler cette jolie phrase, prononçant bien et lançant vers le ciel, dans le même bouquet, et les paroles et les notes : double talent qu'elle doit à sa qualité de Française et que

la Suédoise n'avait pas. Il est vrai qu'en revanche, sa taille élevée et flexible, ses cheveux blonds, ses yeux glauques de nixe effarée prêtaient alors au personnage une poésie que l'on peut regretter aujourd'hui. Contentons-nous des gammes chromatiques, des trilles vaillamment battus sur toutes les hauteurs de l'échelle vocale, et sans nous obstiner plus qu'il ne sied à chercher un idéal quelconque du caractère d'Ophélie, admirons chez la cantatrice qui nous arrive une voix capable de toutes les inflexions, de toutes les nuances dynamiques, montant jusqu'à l'*ut dièse* suraigu, poussant même jusqu'au *mi* naturel, juste, légère, dramatique au besoin, et possédant à la perfection cet art désormais presque introuvable de lier et d'égaliser les registres de tête et de poitrine.

Quelques jours plus tard, débutait dans *Guillaume Tell* M. Escalaïs, le vainqueur des jeux Olympiques du Conservatoire, très jeune, mais très rondelet, et d'une petitesse de taille invraisemblable. On avait, pour la circonstance, haussé le fils de Melchthal sur des talons qui ressemblent à des échasses; malheureusement, cette horrible chaussure alourdit la démarche de l'artiste, et le cothurne, jadis à sa place dans Athènes, dissimulé comme il l'était par les larges plis ondoyans de l'himation, manque d'agrément attaché à de maigres jambes que recouvre un tricot. Arnold fait son entrée, il déclame son premier récitatif et, tout de suite, le mauvais effet est conjuré : c'est l'ancien Duprez qui nous revient; on ne regarde plus, on écoute et on applaudit. Une voix splendide, de l'expression, une largeur de style étonnante chez un débutant de cet âge. Il n'a pas encore entamé de mélodie que déjà le succès est assuré. Les anciens habitués de l'Opéra vous diront qu'il en fut ainsi lors de la première apparition de Duprez : quatre vers d'un récitatif admirable, scandés d'un style magistral, avaient suffi pour convertir à l'enthousiasme tout un public que le départ de Nourrit rendait chagrin et réfractaire. Le duo entre Arnold et Guillaume a presque aussitôt mis en valeur le charme de cette voix, dont la puissance éclatait plus tard dans le grand trio et dans l'irrésistible : « Suivez-moi ! » Approuvons, en passant, la variante introduite par le jeune ténor, qui place nettement son *ut* de poitrine à la fin de l'*andante* et néglige de le reprendre dans la strette de l'allegro, où souvent il tournait au cri. — A côté du nouvel Arnold, M. Lassalle est un Guillaume Tell tout à fait remarquable; je ne reproche au comédien qu'un excès de plastique trop directement adressée au public, et le chanteur serait sans défaut s'il éclairait un peu sa lanterne dans le duo du premier acte, qu'il dit d'une voix sourde et en dedans, alors que la situation exige, au contraire, qu'on parle ferme. Évidemment, si M. Lassalle voulait, au commencement du duo, renforcer les notes graves d'*ut* à *mi bémol*, les vitupérations légitimes que

Guillaume adresse à l'impétueux amant de la princesse Mathilde n'en auraient que plus d'autorité. Du reste, l'exécution est sortable, elle serait même complète si le personnage de Leuthold était mieux tenu; ce n'est qu'un bout de rôle, mais qui commande toute une scène dramatique du premier acte. Essayez d'y mettre M. Melchissédec, et ce qui passe inaperçu, ce qui ennuie saisira notre intérêt à l'égal des sublimités du chef-d'œuvre les plus généralement adoptées.

Pendant que Mlle Isaac réintégrait *Hamlet* sur l'affiche de l'Académie nationale, l'Opéra-Comique reprenait *Mignon* avec Mlle Nevada; c'est dire que la saison s'annonce bien pour M. Thomas. Mlle Nevada fait une Mignon très originale, inégale au possible, quoique toujours vibrante et passionnée à travers mille incohérences. On assure qu'elle a soigneusement travaillé le rôle avec l'auteur, je veux le croire, mais alors en se réservant de n'écouter que son propre instinct, car il est permis de douter que ce soit M. Thomas qui lui ait conseillé ces vocalises additionnelles de nature à défigurer le rôle primitif, visiblement écrit en opposition du caractère de Philine, vouée au gazouillement perpétuel. Mieux vaut admettre que Mlle Nevada a reçu les conseils et qu'elle a passé outre. Cet oiseau-là n'est point de ceux que l'on serine. La conception du personnage ne se tient pas; ces roulades, ces gestes, cette pantomime, tout cela est à l'italienne; il n'en reste pas moins vrai que certains côtés n'ont jamais été mieux rendus. Élans de tendresse ingénue; jalousie sauvage dans la scène qui précède l'incendie et, dans la scène du miroir, des gaucheries charmantes, un imprévu de grâce et de mutinerie où la plus adroite n'atteindrait pas: voilà pour la comédienne; quant à la virtuose, quoique le rôle soit écrit trop bas, elle y déploie en se surpassant toutes ses prouesses de la *Perle du Brésil*. Mais les prodiges d'exécution ne sont ici que secondaires. Elle s'entend au pathétique; écoutez-la dire la romance : « Connais-tu le pays?.. » Écoutez ce cri de la pauvre Mignon se voyant dédaignée pour Philine. Ce qu'il faut remarquer chez Mlle Nevada, ce qui la distingue si absolument de Mlle Van Zandt, c'est le sérieux du talent, la vocation d'artiste; l'une a la beauté du diable, tandis que l'autre a le diable au corps, et le succès qui les caresse toutes les deux en ce moment et s'en amuse, sait déjà bien à laquelle il se fixera. Quoi qu'il en soit, le différend profite aux recettes, mais le théâtre, lancé sur la voie des gros bénéfices, semble ne pas s'apercevoir du déraillement qui le menace. Mlle Van Zandt, Mlle Nevada, c'est le système des *étoiles* qui s'établit sur une scène de tradition nationale, où parler français devrait être en bonne justice une condition *sine qua non*. Qu'arrive-t-il? On supprime la conversation, les dialogues se métamorphosent en récitatifs de pacotille, et pendant qu'un affreux jargon anglo-américain occupe la scène, une artiste comme Mme Vauchelet se morfond der-

rière la coulisse. J'ai vu le temps où l'Opéra-Comique se contentait de deux premiers sujets; on avait alors en tête de sa troupe la forte chanteuse et la chanteuse légère, et cela suffisait pour faire marcher le répertoire et pour monter les opéras nouveaux. Aujourd'hui, il en va tout autrement, c'est dans l'ordre. Pourquoi des cantatrices de répertoire quand il n'y a plus de répertoire? Nos musiciens ne composent plus comme ceux d'autrefois en vue d'un théâtre spécial et d'une troupe régulière jouant et chantant à tout venant. On ne compose plus des opéras, on fait des types, c'est-à-dire des créations ayant besoin pour réussir de rencontrer chez l'interprète un certain assemblage particulier de qualités, de défauts et de tics qui réponde à l'idéal fortuit d'un auteur. Mignon, Lakmé, Hérodiade, sont bien moins des rôles que des types, et Manon aussi, je le suppose, rien qu'à voir les enquêtes nombreuses auxquelles a donné lieu la distribution du nouvel ouvrage de Massenet. Quand on a pu parler de Mlle Granier pour créer Manon, c'est qu'il y avait là une question de type dominant la question musicale. A défaut de Mlle Granier, on a pris Mlle Heilbronn; je souhaite que le choix réussisse, bien que j'aie quelque peine à m'expliquer ce que l'on y gagnera.

Combien de fois n'avons-nous pas dit à cette place que le Théâtre-Lyrique, objet de tant de vœux et de labeur, se ferait tout seul? Pendant que le conseil municipal y pensait toujours et n'aboutissait point, un directeur aventureux l'aura trouvé sans y penser. Vous vous souvenez des premiers tâtonnemens au cours de la saison d'été. Il semblait qu'il n'y eût sujet que d'en rire; peu à peu la situation s'est amendée. Après la fameuse déconvenue de *Norma,* on a vu par degrés le sérieux succéder au folâtre; les recettes de *Si j'étais roi,* l'exécution du *Trouvère* et de *Lucie* ont remué les sympathies, et maintenant, au lendemain d'une clôture de recueillement en vue de la campagne d'hiver, voici que cela devient tout à fait digne d'intérêt. Le choix de l'ouvrage était déjà d'un heureux pronostic. N'oublions pas que *Roland à Roncevaux* est un des plus grands succès de l'Opéra et que les cinquante premières représentations ont produit les plus fortes recettes inscrites sur les registres du théâtre. Le sujet, en outre, est héroïque et national; poème et musique ne respirent que chevalerie, amour et patriotisme; quoi de mieux approprié à la circonstance? Aussi l'entrain a commencé dès l'ouverture, page vigoureuse qu'une foudroyante exécution est venue mettre en lumière pour la première fois: précision dans les mouvemens, justesse dans l'attaque, soin du détail, nuance, résonance, bravoure à tout enlever; cet orchestre, du coup, marque sa place au premier rang, et le jeune chef qui l'a formé, M. Lévy, mérite déjà qu'on le nomme entre Lamoureux et Colonne.

Il allait entrer à l'Éden-Théâtre, quand le Théâtre-Lyrique populaire,

fort habilement, se l'est attaché. Le temps pressait; c'était l'été, aucun personnel sous la main. Il quitta Paris et parcourut l'une après l'autre les villes d'eau, que peuplent d'ordinaire à cette époque les premiers et les seconds prix du Conservatoire. C'est en écrémant les orchestres des divers casinos qu'il a fait le sien; prompte et vaillante compagnie toute brillante de jeunesse, à qui la main du maître a su, d'emblée, imprimer la cohésion. A partir de ce début, le succès s'est toujours accru, et l'auteur a pu voir, à dix-huit ans de distance, les mêmes morceaux produire le même enthousiasme. Allez donc contre de pareils faits, protestez, criez. Eh bien! après? Faisons la part entière aux ennemis; convenons avec eux que Mermet ignore jusqu'aux rudimens de son art, nions ses longues années d'études chez Lesueur, ses stages obtinés chez Barbereau, qu'est-ce que tout cela prouvera? Nos colères empêcheront-elles son *Roland* d'avoir réussi, il y a dix-huit ans, à l'Opéra, et de triompher aujourd'hui sur une scène populaire où ne prévaut assurément aucune des raisons extra-musicales auxquelles les bons confrères d'autrefois s'étaient complu à rapporter la fortune de l'ouvrage, car on nous avouera qu'ici l'allusion n'existe plus, et que le public du Château-d'Eau n'en est plus à s'occuper des rapprochemens qui se peuvent établir entre Roland, neveu de Charlemagne, et Napoléon III, neveu du grand empereur? Soyons francs, ce succès a sa raison d'être dans le mérite du poème et de la musique; dû à de simples motifs de circonstances, il n'eût pas survécu; si nous le voyons s'affirmer à nouveau en dépit des années et des influences, c'est qu'il y a dans l'œuvre de M. Mermet une puissance très réelle. « Musique de corps de garde! » s'écriaient les rieurs d'antan. — « Musique de faubourg! » disent les plaisans d'aujourd'hui, insistant sur les défauts et fermant les yeux sur les qualités, qui sont une grande loyauté d'émotion et l'effort continu vers la hauteur. A ce double objectif M. Mermet n'aura au moins jamais failli, ses succès comme ses défaites nous le montrent. Il aime les nobles équipées, les chansons de geste : *Roland à Roncevaux* et *Jeanne d'Arc*, heureux pourvu que son patriotisme ait à s'espacer : on n'est pas pour rien le fils d'un général inscrit sur l'arc de triomphe de l'Étoile, et les *Marseillaises* ne se font pas avec du contrepoint. La franchise d'un rythme guerrier appelle les sonorités bruyantes, et quand M. Gounod, dans *le Tribut de Zamora*, pousse au combat « les enfans de l'Ibérie, » il s'y prend comme M. Mermet, avec cette différence que la phrase est bien moins trouvée. D'ailleurs à ces résonances cuivrées, à ces vulgarités de style qui sont la conséquence du sujet, l'auteur sait opposer des correctifs; la superbe invocation aux Pyrénées, où passe comme un souffle venu de *Guillaume Tell*, rachèterait en pareil cas bien des péchés, et le trio du troisième acte entre Roland, Alde et l'archevêque Turpin est un modèle d'inspiration pathétique. Mermet

a l'entente du théâtre, il occupe la scène, les récitatifs ont grand air, la mélodie abonde, mais ce qui manque, c'est le développement harmonique : à commencer par l'ouverture, qui débute par un thème de huit mesures, capable de fournir un morceau tout entier et dont le musicien tire à peine quarante mesures. On pense alors involontairement à l'ouverture du *Tannhäuser*, faite avec le seul motif du Chœur des pèlerins qui, cependant, comme invention, vaudrait peut-être moins que la mélodie de Mermet.

L'exécution de *Roland à Roncevaux*, sans être excellente, dépasse de beaucoup ce qu'on pouvait attendre d'une troupe forcément improvisée, — l'orchestre d'abord, capable de défier toutes les comparaisons, ensuite les chœurs, qui marchent très convenablement. Quant aux chanteurs, ceux de l'Opéra n'avaient point, que je sache, laissé des souvenirs tant redoutables pour les nouveaux. Gueymard, qui créa le rôle à l'Académie impériale, était un ténor d'encolure athlétique et d'une prestance vocale à l'avenant, mais point musicien et sans nuances. D'où il suit que tous les passages de tendresse restaient dans l'ombre. A voir M. Rouvière, très jeune et d'un physique agréable, on aurait supposé que nous allions tomber dans l'excès contraire; nullement, c'est toujours la force qui persiste. La voix est gutturale, mais solide; toutefois je conseille au chanteur de se défier de son *si* naturel dans la fameuse phrase : *Exterminons les Sarrasins!* Ce cri-là, trop souvent poussé, aurait bientôt fait de l'exterminer lui-même. En revanche, la personne qui joue Alde est une artiste en pleine possession de son talent. Ancienne élève du Conservatoire, premier prix de chant et de piano, connue en Italie, Mme Boidin-Puisais se sert en musicienne d'une voix très sympathique, et l'archevêque Turpin trouve dans M. Hourdin, avec l'imposante figure de l'homme d'église guerroyeur, un magnifique organe de basse-taille; c'est une vraie bénédiction de l'entendre donner son *mi bémol* grave.

Linné ou Darwin, la bataille qui se livre entre ces deux pôles est universelle, et jusque dans la musique elle devait avoir ses contrecoups. Que dirons-nous d'un musicien venant appliquer à son art la théorie de la transmutation? Il se peut que ce ne soit là qu'un simple jeu d'esprit; mais, comme nous, bien des gens s'y laisseront prendre, secouant le vieux préjugé qui consiste à nous faire toujours regarder en arrière du côté de certaines périodes classiques, qui ne reviendront plus, et à ne nous montrer dans le présent que décadence et que ténèbres dans l'avenir. S'il est vrai que l'on doive ramener à un petit nombre d'organismes la formation lente et progressive de notre règne animal et végétal, qui nous empêche d'étudier d'après les mêmes principes l'histoire de notre culture intellectuelle? La besogne en sera

moins ingrate, car, si la nature enfouit ses documens au plus profond de ses entrailles, la musique tient ouvertes ses archives, et quiconque y veut aller fouiller trouvera souvent moyen de combler tous les intervalles. Vous faut-il tout de suite un exemple pour symboliser la théorie, prenez un bataillon d'infanterie qui passe musique en tête devant le Conservatoire pendant qu'on y exécute une symphonie de Beethoven; vous avez là les deux extrêmes depuis le rythme primitif du sauvage jusqu'aux dernières sublimités de la langue des sons. C'est à remplir les infinies lacunes qui s'étendent entre ce point de départ et ce point d'arrivée que s'est évertué M. Tappert, l'auteur d'un ingénieux volume qui mériterait d'être connu (1). Comme, dans une discussion, une parole en amène une autre, de même, dans cette recherche de la vérité qui se poursuit au sein de notre être, les idées s'appellent et se commandent, le torrent grossit goutte à goutte, et telle mélodie toute-puissante en son orchestration actuelle aura dû traverser d'innombrables modifications avant de parvenir à ce degré d'absolue formation où nous l'admirons. Un groupe de notes, un rythme vaguement bégayé dans la nuit des temps sera, par exemple, la cellule d'où sortira la symphonie.

M. Tappert appelle cela « des motifs voyageurs. » Son livre abonde en citations de ce genre, plus ou moins probantes, mais assurément curieuses et dont je regrette de ne pouvoir ici produire aucune, toutes étant *chiffrées*. Les mélodies voyagent sans relâche, elles sont les plus infatigables touristes de la terre ; ni les fleuves, ni les montagnes, ni l'océan, ni le désert ne les arrêtent, partout mieux choyées au dehors que sur le sol natal, où, pendant des siècles, il leur arrivera d'être resté inaperçues pour y rentrer un beau jour à l'état d'importation et revivre alors d'une vie nouvelle sous forme d'hymne patriotique et de chant national. D'ailleurs, toujours par voies et par chemins, les intrépides coureuses ne posent pas plus au dedans qu'au dehors ; elles vont en sautillant de la forge au moulin, de la chambrée à l'école, se glissent parmi les soldats et les moissonneurs, sautent de l'église au théâtre et *vice versa* : refrains de la rue et des bois. Telle mélodie, comme le Juif errant, circule depuis des milliers d'années sans pouvoir jamais se fixer. Profane aujourd'hui, demain sacrée, allant du chansonnier au missel, catholique ou luthérienne, orthodoxe, protestante ou libre penseuse *ad libitum*: il adviendra ainsi qu'un motif, à force de voir du pays et de changer de langue, passera pour indigène à l'étranger et pour étranger dans sa patrie. Souvent même la variante aura lieu d'un clocher à l'autre. Ici, l'auteur ouvrant le chapitre des citations, fait porter son expérience sur une série de vingt-cinq mélodies qu'il conduit

(1) *Musikalische Studien*, von Wilhelm Tappert. Berlin, Guttentag.

du XIVe siècle jusqu'au nôtre, en les promenant d'Allemagne en France, de France en Italie et en Orient, aller et retour, de manière à ne nous laisser perdre aucun détail de cette crise du perpétuel devenir : il va sans dire que les antiennes liturgiques sont d'un grand secours à son argumentation et je m'étonne qu'il oublie à ce propos de nous remettre sous les yeux l'exemple de M. Gounod composant, dans son *Faust*, un chœur de soldats sur l'hymne : *Adeste fideles*. Au fait, quand un de ces éternels vagabonds du monde lyrique vient frapper à la porte d'un musicien, pourquoi le laisserait-on se morfondre dehors ?

Ce que nous appelons un air populaire n'a jamais existé en tant que produit spontané ; ni les chasseurs, ni les moissonneurs, ni les vendangeurs ne composent de la musique. Le peuple n'invente pas, ne crée pas ; il varie selon ses goûts et ses besoins, ajoute, élague, annexe et contribue, inconscient, à l'œuvre persistante de sélection. Que d'erreurs ont propagées là-dessus les récits de voyages ! Un touriste ne connaît que ses impressions : il entend psalmodier un nègre et se figure que c'est de la musique nègre. Un bûcheron siffle en abattant du bois et voilà tout de suite un motif populaire à cueillir sur place. Rien de plus naturel et en même temps de plus faux que cette assertion, où l'idée darwiniste brille par son absence. S'il fallait en croire Chateaubriand, l'air de *Malbrough* serait d'origine arabe, on le retrouve à Constantinople et jusque chez les Hottentots du Cap. En 1709, au lendemain de Malplaquet, un troubadour du camp du Quesnoy y met des paroles ridiculisant le vainqueur, et la circonstance en fait une chanson populaire. Soixante ans s'écoulent ; Marie-Antoinette surprend cet air sur les lèvres d'une paysanne nommée Poitrine, la nourrice du petit dauphin ; ce refrain de berceau plaît à la reine, puis au roi, les courtisans s'empressent de l'adopter, et voilà notre mélodie qui d'en bas monte en haut. Arrive alors Beaumarchais, qui l'intercale dans *le Mariage de Figaro*, où le *pont-neuf* d'hier devient la romance du page, où le beau damoisel Chérubin roucoule son sentimental : « Que mon cœur a de peine ! » sur l'air de *Mironton, mirontaine*. M. Tappert nous donne les deux notations, l'arabe et la française ; le fait est qu'elles se ressemblent beaucoup. Il en sera de même pour le trop fameux : *Ça ira !* ce motif favori que Napoléon Ier ne cessait de fredonner à pied et à cheval et qui servira de thème à Beethoven dans sa *Bataille de Vittoria* ; de même aussi pour les chants nationaux, tous plus ou moins greffés sur des villanelles et d'anciens cantiques. *God save the king*, — *Gott erhalte den Kaiser !* tout le monde va nous en dire les auteurs. Je veux bien croire aux noms qu'on nous donne ; mais, derrière Lully, derrière Haydn, il y a l'embryon mystérieux, le motif voyageur, la cellule.

Ce que, par exemple, on nous raconte de notre *Marseillaise* n'est-il

pas trop beau pour être vrai? Pareille spontanéité dans une création ne s'est jamais vue. Admirez comme tout s'y arrange à souhait pour le coup de théâtre, le tableau. L'espace d'une nuit suffit à Rouget de l'Isle : paroles et musique sortent d'un seul jet; mieux encore, il écrit séance tenante la partition et les parties, et la prochaine aurore lui fournit à point nommé un corps de musique pour exécuter l'œuvre de la nuit et quatre cents volontaires pour la porter ensuite aux quatre coins de la France. C'est du Tyrtée cela; on assiste à la formation d'une légende hellénique : aussi voyons-nous que, depuis, la discussion n'a pas désarmé. On critique, on conteste : les uns, patriotiquement, affirment le dogme de la création spontanée; les autres nient ou documentent, et, finalement, il arrive à *la Marseillaise* d'être controversée comme un miracle.

L'auteur de ces *Études*, M. Wilhelm Tappert, musicien d'une érudition très sérieuse, aurait en outre tout ce qu'il faut pour être un excellent humoriste. Ses « Mélodies voyageuses » sont une invention originale, mais j'avoue que son chapitre intitulé « Zooplastique » me paraît encore plus amusant. Traitant du pittoresque en musique, l'écrivain, — toujours à l'aide de citations chiffrées, — nous initie aux divers procédés qu'emploient les maîtres pour rendre tantôt le rugissement du lion, tantôt le grognement de l'ours, tantôt le chant du rossignol, tantôt celui du pinson ou le trille de l'alouette, tantôt le gloussement de l'oie ou le coassement de la grenouille. Sur le rossignol les renseignemens, comme on pense, ne manquent pas; il y en aura toute une bibliothèque avec des commentaires parfois pleins de grâce amenant le texte musical. « Aux alentours, la nuit silencieuse, la lune argentée au firmament; auprès de soi, la bien-aimée, et le rossignol dans le bocage. Heureux celui de nous qui voit s'étendre au-dessus des misères du réel ce doux voile de poésie! » Le chant du rossignol a cela de particulier qu'il défie toute espèce de transcription. On le perçoit, on s'y laisse ravir, impossible d'en rien noter : point d'intervalles, point de rythme, comme dans le chant de la caille et du coucou. Les musiciens ne se comptent pas qui se sont usés, pendant trois cents ans, à la recherche d'un mode de transcription : c'est la pierre philosophale. Le docteur Justin Kerner, grand aliéniste et grand poète, me fit jadis connaître un original que cette manie avait rendu fou. C'était un maître d'école de Gaildorf, en Wurtemberg; on le rencontrait dans les bois, un cahier de papier réglé à la main, épiant de l'oreille, griffonnant comme sous une dictée mystérieuse, et tout aussitôt raturant. M. Tappert nous entretient à ce sujet d'un ouvrage du XVIe siècle intitulé *Chant des oiseaux* (Anvers, 1545), et renfermant de curieux spécimens de cette idée fixe. Convaincu de son impuissance finale, l'auteur a recours aux onomatopées les plus

bizarres, et la notation devient une chose accessoire. Un seul moyen s'offrait donc au musicien de ne pas divaguer en dehors des limites de son art, c'était de procéder par analogie, en usant des trilles, des notes taquetées, des syncopes, etc., moyen que tous ont adopté depuis Rameau, Händel, Grétry, Gluck, Beethoven et Schubert, jusqu'à Victor Massé et Meyerbeer dans sa *Chanson de mai.*

Parcourez *la Passion selon saint Mathieu* de Sébastien Bach, *les Saisons* de Haydn, les Pièces de clavecin de Rameau, et vous y entendrez chanter le coq, sans compter les autres oiseaux à demeure dans les bosquets de la littérature chromatique : fauvettes, pinsons et tourterelles. Maintenant, si nous voulons bien ne pas quitter le terrain de la convention, nous verrons Gluck imiter, dans *Orphée,* les aboiemens du chien Cerbère; Schubert les évolutions aquatiques de la truite, et dans un air d'*Israël en Égypte*, Händel nous peindre les grenouilles infestant le sol. Enjambons le règne des insectes, grillons et sauterelles, abeilles, mouches et frelons; il y a beau jour que Händel et Haydn nous avaient appris leur musique et que les violons en sourdine de Berlioz, dans *la Reine Mab,* et de Victor Massé, dans *la Reine Topaze,* l'ont perfectionnée; mieux vaut nous occuper des amphibies, ce sera plus original.

Dragon impétueux,
Sa croupe se recourbe en replis tortueux...

Traduire en un passage mélismatique ces replis tortueux était, en 1712, une nouveauté dangereuse. Marcello, le premier, s'y appliqua dans une de ses cantates : *Cassandra;* vinrent ensuite Mozart et Weber; il y a un serpent dans *la Flûte enchantée,* il y en a un autre dans *Euryanthe,* et la seule manière dont les deux apparitions sont traitées suffirait pour nous marquer la différence existant entre ces deux génies. Mozart, lui, n'en veut qu'à l'idée; Weber, au contraire, s'attache au tableau; l'un semble ignorer le monstre qui se déroule sur la scène et ne nous le peint que par l'angoisse de son personnage; l'autre saisit aux cheveux l'occasion d'être pittoresque et charge son orchestre de nous faire en dix mesures son récit de Théramène. Nous maugréons aujourd'hui contre cette fureur du pittoresque dont nos musiciens sont possédés, et le plus curieux, c'est que la plupart de ceux qui protestent ne s'aperçoivent pas que l'exemple nous vient des maîtres du passé et qu'en daubant sur Berlioz et les modernes, on atteint les classiques. La plastique des sons est un monde; personne n'a qualité pour en délimiter l'étendue. Dire : on peut aller jusqu'ici, mais point au-delà, est une prétention qui sera justifiée le jour où quelqu'un aura fixé pour tous les siècles la ligne de démarcation qui sépare la vérité

de l'erreur. En attendant, les argumens sifflent comme des boulets d'un camp à l'autre, et probablement qu'il se dépensera encore beaucoup d'encre avant que la paix soit signée. C'est facile dans la langue parlée de dire : Il fait beau temps, quand il fait beau, ou de dire : Il pleut, quand il pleut; dans la langue des sons, la chose est plus malaisée. Décrire le jour et la nuit, le chaud et le froid, l'automne et l'hiver, la neige et la pluie, le clair et l'obscur, nous montrer du jaune et du bleu, distinguer l'épaisseur de la transparence, la ligne droite de la ligne courbe, impossibilité qu'il faut pourtant bien s'avouer! Alors commence la musique à programme, à prologues, annotations, intercalations et commentaires, la musique qui cesse d'être de la musique et c'est là que les épilogueurs ont vraiment beau jeu :

Nos pères sur ce point étaient gens fort sensés,

ils avaient une sorte de dictionnaire d'analogies physiques et météorologiques et ils s'y tenaient, usant de procédés commodes et compris de tous pour faire gronder le tonnerre, hurler les loups, courre le cerf, tourner le moulin, roucouler la tourterelle et gazouiller le ruisseau. Ce genre de pittoresque, dont la scène de la Wolfschlucht, dans le *Freischütz*, nous offre un si parfait modèle, durera vraisemblablement autant que le théâtre, mais j'estime que la musique instrumentale n'en tirera plus grand profit. C'est surtout du phénomène psychologique qu'elle vit et qu'elle vivra de plus en plus dans l'avenir. Étudier l'être moral, creuser, analyser, traduire au dehors les intimes secrets de la conscience, en un mot, suivre en l'élargissant si c'est possible, la voie ouverte par Beethoven, il n'y a pour elle désormais de salut et de progrès que de ce côté.

F. DE LAGENEVAIS.

LE

RADICALISME ET SES VARIÉTÉS

Les remarquables discours prononcés récemment en Normandie par M. le président du conseil ont produit partout une profonde sensation, et personne ne peut s'en étonner. Les avertissemens aussi nets que courageux qu'il vient d'adresser aux Normands et à toute la France avaient un caractère de nouveauté; ils ne ressemblaient guère à ceux qu'on nous a prodigués depuis longtemps. On nous avait dit jadis : « Le cléricalisme, voilà l'ennemi! » On nous a dit depuis : « Chassez les princes, et tout ira bien. » M. Ferry n'a pas craint de nous dire : « Le péril monarchique n'est pas sérieux, et la république n'a pas d'autres ennemis à redouter qu'une certaine race de républicains qui compromettent sa bonne renommée, ses relations extérieures, son avenir. »

Jusqu'ici nos ministres s'étaient appliqués à atténuer, à dissimuler autant qu'ils le pouvaient les divergences d'opinions, les dissensions intestines des groupes dont se compose la majorité républicaine. Ils se plaisaient à répéter qu'après tout il ne s'agissait que de nuances ou d'une affaire de tempérament, que les républicains avaient, les uns plus de vivacité dans l'imagination, plus de fougue dans le caractère, les autres plus de réflexion et de sang-froid, qu'il y avait dans le parti des sanguins et des lymphatiques, mais qu'au fond tout le monde voulait à peu près la même chose. A la vérité, ceux qu'on traitait de sanguins protestaient énergiquement contre de telles interprétations.

Ils disaient : « Ce que vous appelez une nuance est une différence du rouge au bleu. Avec sa présidence, son sénat et le reste, votre république n'est qu'une monarchie déguisée, et nous voulons une république républicaine. Pour la faire, il faut que nous commencions par tout démolir, la machine et les mécaniciens. » Mais les ministres disaient au pays avec un sourire de belle humeur : « Ne les croyez pas. Ils ont la tête un peu chaude, le verbe haut. Laissons-les déclamer, comme on laisse chanter les canaris. Ils sont plus accommodans, plus raisonnables qu'on ne croit, et nous finirons par nous entendre. » Cependant on n'est pas toujours maître de soi; les bonnes relations furent gâtées plus d'une fois par des vivacités, par des aigreurs. On laissait échapper à la tribune des propos désobligeans; mais, dans les couloirs, on rachetait ses incartades par un redoublement de bonhomie, on caressait de la prunelle ceux qu'on venait de maltraiter, on cherchait à les regagner par tous les moyens agréables auxquels recourt un carlin pour séduire un dogue maussade dont il redoute les crocs. On s'écriait : « Vaille que vaille, nous sommes tous frères. — Non, nous ne sommes pas frères, ripostaient les sanguins et les bourrus. Nous vous considérons comme de faux républicains, comme des traîtres. — Laissez donc, répliquaient les ministres, vous ne nous empêcherez pas de vous aimer, c'est plus fort que nous. » C'était ce qu'on peut appeler la politique des bons enfans, et les bons enfans sont une aimable espèce, mais ils ont discrédité plus d'un gouvernement. M. le président du conseil semble avoir senti les inconvéniens de ce système de conduite. Ce qu'il fera, nous ne le savons point; mais nous savons ce qu'il a dit. Depuis qu'il a parlé, la France est avertie que le seul danger qui menace la république est le radicalisme intransigeant.

Les déclarations de M. le président du conseil ont été d'un bout de la France à l'autre chaleureusement accueillies de tous ceux qui, par goût naturel ou par désabusement de tout autre régime, souhaitent que la république s'affermisse, mais qui sont convaincus qu'elle ne peut durer qu'à la condition d'acquérir l'autorité et les pratiques d'un gouvernement régulier. Depuis longtemps, ils avaient découvert par leur propre clairvoyance les dangers que nous fait courir la politique des bons enfans, et ils reprochaient aux divers cabinets qui se sont succédé dans ces dernières années leur aveuglement ou leur faiblesse. Il leur tardait que le pilote ouvrît les yeux et donnât un coup de barre. Il leur a paru qu'il se réveillait, que le coup de barre serait donné, et ils s'en sont réjouis.

En revanche, les discours du Havre et de Rouen ont causé de violens accès de fureur aux radicaux dénoncés comme un péril : on avait eu pour eux tant de complaisances, tant de ménagemens que ce

brusque retour de fortune les a pris au dépourvu. Quand un enfant gâté se rend tellement insupportable que ses parens se décident enfin, par égard pour leurs voisins ou pour les hôtes qu'ils reçoivent, à lui donner les verges, cette juste exécution lui fait l'effet d'une horrible injustice. Les intransigeans auraient dû se dire qu'ils s'étaient attiré leur malheur, qu'ils avaient bien souvent rejeté les avances qu'on leur faisait, mordu la main qui les caressait, qu'après de longues patiences on usait de représailles. Au fond, leur colère n'était que de la surprise, accoutumés qu'ils étaient à se croire assez forts, assez redoutables pour qu'on les ménageât toujours. Ils se considèrent comme les vrais représentans de la volonté nationale, de la souveraineté du peuple, comme les seuls interprètes autorisés de l'opinion publique; c'est un privilège, une sorte de droit divin dont il n'est pas permis de discuter les titres. Quoi qu'ils disent, c'est la nation tout entière qui parle, qui proclame des principes ou fulmine des anathèmes. — « Brûlez toutes les archives du royaume, s'écriait Jack Cade en se drapant dans son manteau de tribun. Ma bouche sera désormais le parlement d'Angleterre. »

M. le président du conseil n'a pas seulement bravé la colère de ses ennemis, il a eu le courage de contrister quelques-uns de ses amis, et c'est un courage bien nécessaire à un homme d'état. Il y a dans le groupe de la gauche radicale nombre de députés qui tenaient à ne pas se brouiller avec le gouvernement, mais qui tenaient beaucoup aussi à conserver de bonnes relations avec leurs voisins de l'extrême gauche. Ces derniers ne sont pas commodes à vivre, il est difficile de conclure une alliance avec eux. Ils n'admettent pas qu'on les conseille, ils veulent être obéis, il faut se mettre à leur discrétion. Quand Jean Labadie, d'abord jésuite, puis protestant, proposa à la célèbre Bourignon de s'unir à lui pour fonder une secte, elle lui répondit que chacun avait son saint-esprit et que le sien était fort supérieur à celui de Labadie. Le saint-esprit de l'extrême gauche sait à peu près ce qu'il veut, celui de la gauche radicale a manqué jusqu'aujourd'hui de netteté. L'un des membres influens de ce groupe, M. Remoiville, se plaignait dernièrement que lui et ses amis n'avaient pas encore découvert « le phare de leur orientation. » Ils n'étaient d'accord que sur un point, ils voulaient se réserver la faculté de voter quelquefois pour le ministère sans se rendre désagréables à M. Clémenceau. Mais quoi! M. Ferry a fait le discernement des boucs et des brebis. Il a fallu se livrer à un examen de conscience. Était-on brebis? était-on bouc? Dans cette fâcheuse conjoncture, M. Remoiville a fait son choix et l'a fait connaître à l'univers, il s'est déclaré bouc, mais il reste à savoir si l'honorable député de Corbeil est un de ces hommes dont les décisions sont des événemens.

Les discours de Rouen et du Havre ont été applaudis, cela va sans

dire, par la plupart des députés dont se compose l'Union républicaine. Quelques-uns cependant ont accompagné leur approbation de quelques réserves et laissé percer des inquiétudes. Ils trouvaient fâcheux que M. le président du conseil eût paru prendre à partie tous les radicaux sans distinction. S'il les avait consultés, il eût déclaré nettement qu'il y a deux radicalismes qui n'ont rien de commun, que l'un est un système, une doctrine raisonnable et raisonnée, que l'autre est une pernicieuse extravagance. Les députés qui font partie de l'Union républicaine se disent tous radicaux et tiennent beaucoup à ce titre, mais ils se disent aussi opportunistes, quoique ces deux étiquettes ne s'accordent guère. Dans le fait, l'Union républicaine est moins unie qu'il ne semble. Quelques-uns de ses membres sont plus radicaux qu'opportunistes, les autres sont beaucoup plus opportunistes que radicaux. Le vrai radical est celui qui est toujours prêt à sacrifier les colonies aux principes, et les hommes les plus influens de l'Union républicaine ont de grands égards pour les colonies, ils en ont aussi pour le bon sens. Ce sont les vrais amis du ministère. Dieu nous garde de les en blâmer!

Ce qu'il faut accorder aux membres de l'Union républicaine qui sont plus radicaux qu'opportunistes, c'est qu'ils représentent le vrai radicalisme et que les intransigeans ont commis une usurpation en leur contestant leur titre pour se l'approprier. Un Anglais, fort curieux de politique continentale, était venu récemment en France, pour y étudier l'état des partis. Il constata, dès le premier jour, qu'on baptisait du même nom, qu'on enrôlait dans la même armée des hommes qui passent pour être autoritaires et d'autres qui sont les ennemis jurés de toute autorité. Il en conclut que la France était en proie à la confusion des langues et il renonça à poursuivre son enquête.

Le fait est que le véritable radicalisme, le radicalisme classique, s'est toujours montré autoritaire. C'est en Suisse qu'il faut l'étudier pour se rendre compte et de sa foi et de ses œuvres, car c'est en Suisse que ses destinées ont été les plus heureuses, c'est en Suisse qu'il a su arriver et se maintenir au pouvoir. Les gouvernemens qu'il a renversés dans la plupart des cantons joignaient à beaucoup de qualités de nombreux petits défauts qui ont fini par leur nuire. Ils se recrutaient dans une haute bourgeoisie un peu fermée. Fière de sa fortune, de son influence, de ses lumières, elle était jalouse de son autorité, qu'elle n'entendait partager avec personne. Ces honnêtes gens, très attachés au bien public, étaient d'excellens administrateurs, et ils avaient beaucoup de vertus, mais leurs vertus n'étaient pas toujours aimables. Il y avait de prodigieuses exagérations dans le mal qu'on disait d'eux, on les calomniait à plaisir. Un journal intransigeant prétendait l'autre jour que le Dahomey seul pouvait nous envier notre gouvernement. Croirons-nous que

M. Ferry soit un despote carnassier, qui se plaît à s'entourer de pyramides de têtes coupées et à les renouveler dès qu'elles ne sont plus fraîches? Entre 1830 et 1845, les radicaux suisses traitaient les conservateurs d'odieux tyrans. Le seul tort qu'on pût sérieusement leur reprocher était d'avoir un peu d'étroitesse dans leur piétisme, trop d'entêtement dans leurs préjugés, trop de morgue, et de donner à leur administration le caractère d'un gouvernement de coterie. Très entendus aux affaires, ils n'admettaient pas que personne autre y touchât. Ils disaient : Nous et nos amis, — et le monde finissait là. On les avait appelés « le parti des *nous*. » En revanche, la première association de radicaux qu'on vit se former à Genève fut surnommée par un homme d'esprit l'hôpital des amours-propres blessés. Le mot ne manquait pas de justesse, mais c'est une grande faute à un gouvernement de blesser trop d'amours-propres.

Une fois maîtres du pouvoir, beaucoup de radicaux trempèrent leur vin, adoucirent l'âpreté de leurs principes et de leur humeur, finirent par ressembler à peu près à tout le monde. D'autres, plus fidèles à leurs origines et d'un caractère plus entier, sont restés jusqu'au bout des hommes de combat, ils ont réduit leur radicalisme en système, et leur intolérance a fait plus d'une victime. Le vrai radical a l'esprit doctrinaire, il professe le culte des abstractions et il croit qu'elles gouvernent le monde. Il y a toujours un peu de fanatisme dans son fait, car « le fanatisme, comme l'a dit Hegel, consiste à ne pas reconnaître les diversités infinies dont se compose la vie humaine. » Mais le radical a peu de goût pour une philosophie qui considère la contradiction comme le fond des choses. Il n'en a pas davantage pour les sciences naturelles, qui nous enseignent qu'il y a beaucoup de hasards dans l'évolution des êtres, que le résultat n'en est qu'un à-peu-près, que la nature se résigne aux cotes mal taillées et que nous nous trouverions bien d'en faire autant. Le radical a son programme et il en poursuit l'entière exécution. Il croit de toute son âme à la souveraineté du peuple et à l'égalité des hommes. En vain essaie-t-on de lui représenter que la souveraineté du peuple n'est souvent qu'une fiction, que ce souverain n'est presque jamais sûr de ce qu'il veut, qu'il charge volontiers ses gouvernans de le lui apprendre; que, d'autre part, les hommes ne seront vraiment égaux que le jour où la nature, leur venant en aide, leur garantira l'égalité des cerveaux, des aptitudes, des volontés et des fortunes. Le radical ne s'arrête pas à ces objections, qu'il méprise. Il n'a qu'un petit nombre d'idées, et il n'en démord jamais. Lessing prétendait « que, quand le bon Dieu créa la femme, il prit une argile trop fine. » On peut croire qu'il commit l'erreur inverse en créant le radical.

Fermement convaincu que des principes clairement énoncés et défi-

nis sont la source de tout bien, le radical est très sévère dans ses jugemens sur les siècles passés, qui n'ont pas connu les droits de l'homme. Il ne voit dans toute l'histoire des sociétés qui ont précédé la nôtre que des abus sans compensation, des déraisons odieuses ou ridicules, des superstitions abrutissantes, des misères, des horreurs, des oppresseurs et des opprimés; il est disposé à croire que, durant des milliers d'années, l'humanité a perdu son temps, que le bonheur et la vertu sont des idées toutes nouvelles, que le monde n'a valu quelque chose que du moment où il y a eu des hommes à principes et des radicaux. Mais, s'il juge sévèrement le passé, il promet au genre humain de beaux jours, il se fait fort de les lui procurer, et rien ne peut déconcerter l'imperturbable assurance de son optimisme.

Un philosophe anglais a remarqué « que la nature humaine, tout en étant indéfiniment modifiable, ne peut se modifier que très lentement, et que tous les systèmes qui prétendent l'améliorer à courte échéance manqueront sûrement leur effet. » Il s'est égayé aux dépens des utopistes, qui s'imaginent que tous les enfans à qui l'on enseigne la morale civique deviendront infailliblement de bons citoyens. Il ajoute que c'est une entreprise chanceuse de faire pénétrer des idées complexes dans des esprits d'une médiocre portée; « qu'il est presque aussi facile de faire entrer une main pourvue de ses cinq doigts dans un gant qui n'en a que quatre, ou d'initier aux beautés de Beethoven un vieil officier de marine réfractaire à la musique, lequel n'attend pas la fin de la sonate pour se lever et demander que la personne qui est au piano lui joue : « Polly, mets ta bouillotte sur le feu. » Mais le radical n'éprouve jamais de telles inquiétudes. Il tient pour certain que l'humanité est foncièrement bonne, qu'il suffit de l'instruire pour qu'elle s'amende, que tout le mal qui se fait ici-bas se réduit à des péchés d'ignorance, à des malentendus, à des éducations négligées, que les scélérats et les drôles sont des gens à qui on oublia d'expliquer leurs devoirs. Le radical croit à la vertu magique des explications, il est persuadé que la parole transforme le monde; aussi parle-t-il beaucoup.

La passion égalitaire des radicaux les pousse à condamner tout ce qui peut créer entre les citoyens des différences et des distinctions. Ils voudraient que tous les hommes eussent à peu près les mêmes goûts, les mêmes habitudes, les mêmes opinions, les mêmes idées. Leur rêve est de façonner tous les esprits sur le même patron, de couler toutes les âmes dans le même moule. A cette fin, ils désirent que l'état soit le seul instituteur de la nation, et ils s'entendent à inventer d'ingénieuses combinaisons pour décourager toute concurrence qu'on pourrait lui faire. Le radical tient du jacobin, dont M. Taine traçait naguère le magistral portrait. Mais le jacobin était un homme

de sang, et si le radical a comme lui la vertu pour but, il n'a pas la terreur pour moyen. Il recourt plus volontiers aux grandes et aux petites vexations, qui à la longue n'ont pas moins d'effet. Dans les cantons suisses où le radicalisme a assis le plus solidement sa domination, le gouvernement compromet la paix publique par des mesures irritantes qui lassent les plus robustes patiences. Il met partout la main, et cette main est souvent une lourde patte.

Un autre défaut qu'on reproche aux gouvernemens radicaux, c'est qu'ils sont très dépensiers. Estimant que rien ne peut être bien fait que par l'état, se défiant beaucoup de l'initiative des particuliers, ils ne reculent devant aucune entreprise et ne regardent pas aux frais. Les gouvernemens conservateurs qu'ils ont remplacés avaient le goût de l'épargne; ils administraient la fortune publique en bons pères de famille et quelquefois avec un peu de parcimonie. Les radicaux ont fait assurément beaucoup de dépenses utiles. Ils ont créé des écoles et même des laboratoires, ils ont embelli les villes; mais quoi qu'ils fassent, ils aiment à faire grand. C'est leur plaisir et leur orgueil; nous avons tous notre plumet. D'autre part, ils jugent que, dans une république radicale, tous les emplois doivent être rétribués, qu'il est dangereux d'autoriser les gens qui ont du bien et du loisir à acquérir de l'influence en servant gratuitement leur pays. Aussi voit-on se multiplier les emplois, les traitemens et les gens qui les convoitent. Tout cela produit quelque gaspillage. Quand il survient de graves embarras financiers, le peuple s'inquiète, s'alarme ; il sent le besoin d'enrayer la dépense, de remettre un peu d'ordre dans les affaires. A cet effet, il a recours aux conservateurs et aux libéraux, dont il méprisait les idées étroites et les habitudes mesquines. Il leur rend sa confiance pour quelque temps, les charge de rétablir l'équilibre du budget, après quoi il les met à pied. En Suisse, les libéraux ont pour office d'arranger les finances et les radicaux de les déranger. C'est l'histoire des dernières années de la république de Genève.

Le représentant le plus connu et le plus complet du radicalisme suisse est assurément M. Carteret. Ses talens, ses qualités, ses défauts, tout le prédestinait à ce rôle. Il aime les entreprises, il en a fait de bonnes et de mauvaises et n'a jamais regardé à la dépense. Il est autoritaire dans son langage comme dans ses actes, il a du goût pour les mesures vexatoires, les catholiques en savent quelque chose. On peut dire de lui beaucoup de bien et beaucoup de mal, et il est plus fier des injures que lui adressent ses ennemis que des éloges que lui prodiguent ses amis. M. Carteret trouverait sans peine parmi les radicaux les moins opportunistes de l'Union républicaine des hommes de sa trempe et de son humeur; il ne se ferait pas prier pour les traiter de frères et il s'entendrait à merveille avec eux. Mais nous sommes

convaincus que ce radical classique n'a pas plus d'aversion naturelle pour les ultramontains que pour nos radicaux de la nouvelle école, de l'école fantaisiste. Il en a rencontré quelques-uns à Bourg, lors de l'inauguration du monument de Quinet. Ces messieurs ont eu la prudence ou la générosité de se taire et on ne s'est pas disputé, mais on n'en pensait pas moins.

Le radical classique est l'apôtre fervent de l'omnipotence de l'état, et il gouverne un peu trop. Les radicaux fantaisistes entendent qu'on ne gouverne plus et que toute initiative vienne d'en bas. Un président du conseil qui se débarrasse d'un de ses collègues avec lequel il ne peut plus s'entendre est traité par eux de despote. Leur idéal est une sorte d'anarchie légale, le triomphe de la sainte indiscipline. Ils sont les partisans de toutes les autonomies, de celle du soldat et de celle de la commune ; quelques-uns d'entre eux proposent de licencier les gens de police et de les remplacer par des gardes nationaux. Si on les laissait faire, ils désarticuleraient le corps social. Comme dans la vieille fable, ils poussent les membres à la révolte contre l'estomac.

De travailler pour lui les membres se lassant,
Chacun d'eux résolut de vivre en gentilhomme.

« Remarquez pourtant, mes chers conjoints, leur disait-il, que je vous suis fort nécessaire, que sans moi chacun tirerait de son côté, que grâce à mes soins il y a un peu d'ordre parmi vous, que quand je ne serai plus rien, chacun entreprendra sur la liberté de son voisin, car je vous connais, vous avez l'humeur despotique et chacun de vous ne se sentira libre que le jour où il commandera dans la maison d'autrui... Qu'en pensez-vous, vous, le gros orteil de cette assemblée ? »

Parmi les radicaux fantaisistes, il y a beaucoup d'hommes sincères qui prennent au sérieux leur utopie, car les naïfs sont plus nombreux qu'on n'est tenté de le croire. Celui-ci a essuyé de grandes déconvenues et peut-être de grandes injustices; il s'en prend à l'univers et déclare que la maison est inhabitable, qu'il faut la rebâtir par le pied. C'est le radical atrabilaire et tragique. Celui-ci a l'esprit infiniment mobile, la fureur des nouveautés et des spectacles ; il considère la vie comme une aventure, il lui faut des émotions, des secousses, tout ce qui dure l'ennuie, et il dirait volontiers comme le valet d'une comédie espagnole : L'ordre me tue. C'est le radical lunatique, qui prend pour du génie le désordre de ses pensées. Tel autre a fréquenté des laboratoires, et il a la passion des expériences, il en voudrait faire sur la société; si elles ne réussissent pas, on en sera quitte pour recommencer; n'est-ce pas ainsi qu'on fait avancer la science? C'est le radical qui se croit scientifique. Tel autre a toujours été séduit par les

phrases sonores; il a découvert que rien au monde n'est plus sonore que l'absurde, et il se grise de sa musique. C'est le radical virtuose.

Ces naïfs qui ne savent pas toujours ce qu'ils disent et ce qu'ils font n'arriveraient pas à grand'chose s'il ne se trouvait des sceptiques, ambitieux et habiles, pour venir en aide à leur innocence et diriger la campagne. Ces derniers savent toujours ce qu'ils font, et pour eux le radicalisme est moins un système qu'une méthode. Ils s'en servent pour démolir les ministres qu'ils n'aiment pas, dans l'espoir de se mettre à leur place. Ce sont là des machinations fort dangereuses et il n'est pas sûr qu'elles tournent à leur profit. Le socialisme fut jadis autoritaire; depuis qu'il désespère de s'emparer de l'état, il s'occupe de le détruire et les radicaux autonomistes travaillent pour lui, il les charge de lui préparer les voies. Il est vrai que les habiles dont nous parlions comptent jouer au plus fin. Le socialisme ne les inquiète pas; le moment venu, ils le mettront à la raison. Peut-être se trompent-ils dans leurs calculs. Il arrive quelquefois que les dompteurs de fauves soient mangés par leurs bêtes et que les fous furieux prennent à la gorge les fous rusés.

A quoi sert l'expérience? L'Espagne nous a fait voir, en 1873, des radicaux fantaisistes préparant le triomphe des socialistes anarchiques, puis se repentant de leur ouvrage et cherchant en vain à le défaire. Ils avaient déclaré qu'une république unitaire est une monarchie déguisée, et, pour leur faire plaisir, les Cortès avaient proclamé d'une seule voix la république fédérale sans qu'aucun des votans eût pu dire ce qui venait d'être voté. Mais cette formule enchantait tout le monde, c'était une ivresse, un délire. On venait d'inaugurer sur la terre le règne de la vertu et du bonheur. Un républicain, à qui son ennemi refusait le titre de fédéral, s'en offensait comme d'une mortelle injure. On s'abordait dans les rues en se disant : *Salud y republica federal!* Après quoi on entonnait des hymnes à la sainte indiscipline et à l'autonomie du soldat. Qu'était-ce que la « république fédérale? » Les uns entendaient par là l'émancipation des provinces, des institutions pareilles à celles des États-Unis ou la décentralisation administrative, d'autres visaient à l'anéantissement de toute autorité, à l'ouverture prochaine de la grande liquidation sociale. Les socialistes de Barcelone et de l'Andalousie prêchaient la souveraineté absolue des communes, ils entendaient donner à l'Espagne dix mille municipes indépendans, ne recevant de lois que d'eux-mêmes, en supprimant du même coup et l'armée et la gendarmerie. On vit bientôt dans les provinces du Midi l'insurrection se propager de ville en ville, de village en village. Dès qu'une commune avait fait son *pronunciamiento*, son premier soin était de détruire le télégraphe et les chemins de fer pour couper toutes ses communications avec ses voisins

et avec Madrid. Il n'était pas de méchant bourg qui n'entendît faire sa cuisine à part. Le fédéralisme avait fait place à un cantonalisme brutal, incendiaire et massacrant, et partout se célébraient de sanglantes saturnales.

Les socialistes étaient ravis, les radicaux qui siégeaient dans les conseils du gouvernement étaient inquiets et navrés. Ce n'était pas là ce qu'ils avaient voulu. Mais, selon leur habitude, convaincus qu'on ne gagne rien en heurtant de front les passions, ils parlementaient, négociaient avec les *condottieri* du cantonalisme, leur faisaient porter des conseils par des ambassadeurs d'un caractère doux et liant. Il arriva plus d'une fois que tel agent, tel gouverneur civil dépêché en Andalousie ou en Murcie, après avoir longtemps raisonné avec l'émeute, se mettaient à sa tête pour la modérer, disaient-ils. Quand éclatèrent les troubles d'Alcoy, où des conseillers municipaux furent jetés par les fenêtres et égorgés, le gouvernement chargea le général Velarde d'occuper la ville, d'y rétablir l'ordre, mais on lui commanda aussi de n'opérer aucune arrestation. « On put craindre, écrivions-nous en ce temps, que le mal, gagnant de proche en proche, n'envahît toutes les provinces, que les plans de l'Internationale ne fussent sur le point de s'accomplir, et que l'Espagne, menacée d'une décomposition putride, n'offrît plus aux regards de l'Europe étonnée que l'assemblage confus de quelques milliers de municipes autonomes régis par la violence et administrés par le pillage. Les oiseaux de proie étaient contens; le plus mince épervier se flattait d'attraper son lopin après que les faucons se seraient servis. Quiconque ne se sentait ni faucon, ni épervier avait le cœur pesant, se demandant avec inquiétude quand viendrait son tour d'être mangé. Les philosophes se frottaient les yeux : une grande nation semblait prête à se dissoudre en une poussière d'hommes et à s'évanouir comme un songe. » On avait tort de désespérer. Un homme qui avait été autrefois le partisan résolu du fédéralisme abjura courageusement son erreur et sauva son pays. Mais il ne put sauver la république : les radicaux l'avaient tuée.

La France aime à se sentir gouvernée, et on peut croire que les doctrines anarchiques et ceux qui les prêchent n'y seront jamais en faveur. N'oublions pas cependant que les nations ont quelquefois des goûts dépravés. Elles ressemblent par intervalles à cette princesse des *Mille et une Nuits* qui avait un mari fort bien fait de sa personne et qui le trahit pour un nègre qu'elle trouvait adorable. Quand on lui tua son amant, quelle ne fut pas sa douleur! Elle se répandit en lamentations, elle se jeta sur le cadavre, l'arrosa de ses larmes, le couvrit de baisers désespérés. Les nations prennent quelquefois des nègres pour amans et elles mettent du temps à se désabuser.

Mais il faut avouer que ce qui contribue le plus à procurer des succès

électoraux aux partis extrêmes, c'est la mollesse avec laquelle on combat leur propagande et les ménagemens qu'on a trop souvent pour leurs principes et leurs passions. La politique des bons enfans nous a fait beaucoup de mal. Pendant longtemps on a pu croire que plus un député avait des opinions violentes et déraisonnables, plus il avait de chances d'obtenir tout ce qu'il demandait pour ses commettans ou pour lui-même. Les radicaux fantaisistes ont fait une grande imprudence quand ils ont profité de l'arrivée du roi d'Espagne à Paris pour prouver qu'il ne tenait qu'à eux de compromettre nos relations extérieures. Ce jour-là, le gouvernement s'est réveillé, il a secoué son apathie. La France n'est pas disposée à courir des aventures. En vain le citoyen Armand Lévy affirme-t-il que le seul danger qui nous menace est la conspiration des orléanistes et des faux républicains, soutenus par l'étranger. En vain nous donne-t-il sa parole la plus sacrée que, quand on aura supprimé l'armée permanente et délivré des fusils à tous les citoyens, il se fera fort d'aller chercher dans toutes les capitales de l'Europe la tête des rois et des empereurs. Le citoyen Lévy le croit, mais M. le président du conseil ne le croit pas, et il a déclaré à Rouen que le radicalisme intransigeant met en péril la dignité et le repos de la France.

La fermeté de son langage a produit une heureuse impression dans plus d'un pays étranger comme chez nous. Ses déclarations ont été bien reçues des hommes d'état qui nous veulent encore du bien, qui jugent que la France est nécessaire à l'équilibre de l'Europe et désirent entretenir avec nous des relations suivies et cordiales. Notre isolement est plus apparent que réel, et, en tout cas, il ne dépend que de nous d'avoir des amis. Il faut pour cela que nous ayons un gouvernement bien assis, beaucoup plus opportuniste que radical, capable de se dégager des intérêts et des préjugés de parti pour veiller avec sollicitude sur la paix publique, un gouvernement qui vive et qui laisse vivre. Il importe aussi qu'il ait les yeux ouverts, qu'il n'attende pas les incidens, qu'il sache prévoir et prévenir. Notre laisser-aller nous a fait commettre des fautes qui auraient pu avoir de graves conséquences; elles nous ont été épargnées, ne nous rassurons pas trop. On prétend qu'il y a une Providence pour les imprévoyans, que, grâce à son indulgente bénignité, on tombe quelquefois dans un fossé sans s'y casser la jambe. Ne la mettons pas trop à contribution et tâchons d'éviter les fossés.

G. Valbert.

REVUE LITTÉRAIRE

LES ROMANS DE PIERRE LOTI.

Aziyadé, 1879. — *Le Mariage de Loti*, 1880. — *Le Roman d'un spahi*, 1881. — *Fleurs d'ennui*, 1882. — *Mon Frère Yves*, 1883, 5 volumes; Calmann Lévy.

C'est vraiment un plaisir, c'est une satisfaction d'une espèce assez rare, quand on a pu craindre qu'un écrivain, jeune encore et d'un réel talent, n'allât compromettre ses meilleures qualités dans une voie qui n'était peut-être pas précisément la bonne, de le voir de lui-même reconnaître son erreur, et, comme l'auteur du *Mariage de Loti*, revenant un beau jour à la vérité, nous donner *Mon Frère Yves* après *le Roman d'un spahi*. S'il y avait en effet quelques qualités dans ses premiers récits, il y avait bien des défauts; s'il y avait certainement du talent, il n'y était pas toujours employé comme il eût fallu : trop d'*exotisme*, si je puis ainsi dire, et, selon l'aveu de l'auteur lui-même, trop d'*amour troublant*. Souhaitons au moins que *Mon Frère Yves* ait marqué dans le progrès du talent de Loti une époque décisive, et puisse le succès assuré de sa nouvelle manière le préserver de retomber désormais dans les affectations de l'ancienne! Les vrais et bons naturalistes commencent décidément à se sentir honteux de se voir dans le miroir que leur présentent leurs maladroits imitateurs; en s'y reconnaissant, ils se condamnent; l'auteur de *la Faustin* s'indigne d'avoir couvé celui de *Ludine*, et Charpentier lui-même rougit en feuilletant les livres que publie à Bruxelles Henry Kistemæckers.

Les premières œuvres de Loti peuvent être enveloppées dans un bref jugement d'ensemble. *Aziyadé, le Mariage de Loti, le Roman d'un spahi*, sont trois récits de valeur assez inégale, je serais quasi tenté de dire trois récits de valeur décroissante, mais trois récits, au fond, de la même famille et de la même nature d'intérêt : trois aventures d'amour, dont le fortuné Loti, sous divers déguisemens, costumé tantôt à la turque et tantôt à la polynésienne, est toujours le héros ; dont les héroïnes, sous les noms plus ou moins bizarres d'Aziyadé, de Rarahu, de Fatou-gaye, la blanche, la rouge et la noire, sont assez semblables l'une à l'autre, et dont les détails enfin, les accessoires, le cadre seuls diffèrent un peu profondément : — Constantinople pour *Aziyadé*, Tahiti pour *le Mariage de Loti*, le Sénégal pour *le Roman d'un spahi*. C'est joli quelquefois, mais toujours très décousu ; c'est vivant, et cependant bien factice ; et c'est poétique, si l'on veut, mais tout de même trop artificiel. Par une disposition d'esprit sans doute assez singulière, j'aime à comprendre ce que je lis, et je suis curieux de bien voir ce que l'on me dit que l'on me montre. C'est pourquoi les « couronnes de rêva-rêva, » les « colliers de soumaré, » les mœurs *maories*, les modes *khassonkées*, les « champs de Dialakar » eux-mêmes, et la « plage de Papéuriri, » tout cela, je l'avoue, ne me dit pas grand'chose ; et pour un peu de vérité humaine je donnerais tout ce paillon, tout ce clinquant, toute cette verroterie romantique. C'est un grand avantage que d'avoir voyagé, mais il n'en faut pas abuser ; le turc est sûrement une belle langue, et le tahitien aussi, mais pas quand on écrit en français ; et si je fais grand cas de l'art de peindre, c'est à la condition de pouvoir juger de l'exactitude, et de la ressemblance, et de la vérité de la peinture : une exagération de couleur locale me gâte ces premiers récits.

Entre autres influences littéraires, il n'en est pas beaucoup que l'auteur de *Mon Frère Yves* ait plus docilement subies que celle de Flaubert. Il a raison. Dans l'art de la description, Flaubert demeurera longtemps encore un maître que l'on ne saurait trop étudier. Nous ne demanderons donc à Loti que de se souvenir que l'auteur de *Salammbô* n'existerait seulement pas, comme on dit familièrement, s'il n'était en même temps l'auteur de *Madame Bovary*. L'imitation de la nature n'est pas, quoi qu'on en dise, l'unique objet de l'art ; mais, dans la mesure où l'art est une imitation de la nature, il faut que nous puissions contrôler la nature de l'imitation. En fait, nous n'apprécions véritablement de la description la plus polynésienne ou la plus carthaginoise, — toutes les fois du moins qu'elle n'est pas inintelligible, — que ce que justement elle enveloppe en soi de moins punique et de moins maori.

Une autre influence, dont les traces ne sont pas moins visibles dans

les deux premiers de ces récits, c'est l'influence de Byron, ou, si l'on aime mieux, de Musset, j'entends le Musset des *Premières Poésies*, celui qui buvait certainement dans son verre, mais un peu aussi, quand on ne le regardait pas, dans le verre de Byron. S'il n'y a rien dans *le Mariage de Loti* qui rappelle *Paul et Virginie* (comme on l'a dit fort imprudemment), ni rien (car c'est à quoi l'on eût dû songer tout d'abord), qui rappelle *Graziella;* quelques traits d'*Aziyadé*, non pas d'ailleurs des plus heureux, peuvent rappeler *Namouna* d'assez loin, et, au travers de *Namouna*, le dandysme affecté de *Don Juan*. Un désordre voulu, calculé pour l'effet, des notes de voyage, des croquis de touriste jetés au milieu de l'imbroglio léger de l'aventure d'amour, des tirades philosophiques, des effusions de lyrisme, du scepticisme, de la désespérance, des descriptions, des costumes, des cris de rage, et, — comme on disait au commencement du siècle, — des sanglots de volupté : c'est le livre qu'au temps du collège tous les hommes qui vont aujourd'hui vers la quarantaine ont plus ou moins rêvé d'écrire, et, au talent près, qui par places est déjà remarquable, c'est le roman d'*Aziyadé*. Les lecteurs du *Mariage de Loti* n'ont sans doute pas manqué d'y noter encore quelques-uns de ces traits. Il y en a jusque dans *le Roman d'un spahi*, et jusque dans *Fleurs d'ennui*. Si nous ajoutons que ce dernier volume, comme aussi bien son titre le semble franchement déclarer, procède pour une large part de l'inspiration de l'auteur des *Fleurs du mal*, nous l'aurons jugé d'un mot. Il ne se dégageait du *Roman d'un spahi* qu'une grande impression de chaleur; il ne se dégage de *Fleurs d'ennui* qu'une impression très vive de désappointement. Sans difficulté, de tout ce que nous a donné l'auteur de *Mon Frère Yves*, il n'a rien écrit de plus faible. Ce sera donc en retour lui donner un avis utile que de lui conseiller de renoncer à un genre pour lequel il n'est vraiment pas fait.

On ne s'étonnera pas qu'au lieu d'analyser des récits qui d'ailleurs ne supporteraient guère l'analyse, nous tâchions plutôt de rapporter à ses premières origines le talent de leur auteur. C'est, en effet, ainsi que chacun de nous va tâtonnant, s'exerçant, se faisant la main d'imitation en imitation et de modèle en modèle, jusqu'à ce qu'il en rencontre un enfin au contact de qui sa véritable originalité se dégage. Ou nous nous trompons fort, ou l'auteur de *Mon Frère Yves* n'est devenu tout à fait lui-même que dans ce dernier récit, et au contact de l'auteur de *Jack*. Tout en y notant quelques-unes des mêmes qualités que dans *le Mariage de Loti*, ou dans *le Roman d'un spahi*, je voudrais surtout montrer en quoi *Mon Frère Yves* en diffère, et que son principal mérite est justement d'en différer.

En fait de romans maritimes, puisque cette singulière désignation est communément reçue, ce que nous avions de mieux, c'étaient les

souvenirs du bonhomme Jal, quelques récits d'Eugène Sue, qui n'était pas tout à fait un ignorant des choses de la mer, et les romans de l'honorable M. de La Landelle. Je les rappelle avec intention, parce que si, par hasard, quelque lecteur de Loti ne les connaissait pas, je voudrais qu'il les lût, qu'il les parcourût au moins, non pas pour s'y plaire, mais pour y apprendre à mieux apprécier par contraste toute la nouveauté, toute l'originalité, toute la vérité de *Mon Frère Yves*. Ce qui manquait le plus dans ces romans maritimes, c'était la mer; elle remplit *Mon Frère Yves* de son infinie diversité. Mais laissons les comparaisons. N'imitons pas surtout ces admirateurs intempérans qui, comme ils avaient prononcé le nom de Bernardin de Saint-Pierre à l'occasion du *Mariage de Loti*, n'ont pas craint, à l'occasion de ce dernier récit, d'enchérir encore et de prononcer le grand nom de Chateaubriand. De pareils éloges, assénés sur la tête d'un débutant, l'assomment. L'avenir seul dira quelles œuvres du présent soutiendront la comparaison des chefs-d'œuvre du passé. Contentons-nous donc de noter dans *Mon Frère Yves* une faculté singulière d'imprégnation des sens par la forme, la couleur, l'odeur même des choses; et cette faculté servie par une puissance d'expression non moins rare, pour les rendre exactement telles qu'on les a senties. Relisez attentivement quelques-unes de ces descriptions : « La *Sèvre* marche tout doucement dans une brume épaisse, poussant de minute en minute un coup de sifflet qui résonne comme un appel de détresse sous le suaire humide qui nous enveloppe. *Les solitudes grises de la mer sont autour de nous*, et nous en avons le sentiment sans les voir; » ou bien encore celle-ci : « La mer de corail ! Rien que le bleu immense. Autour du navire qui file doucement, l'infini bleu déploie son cercle parfait. *L'étendue brille et miroite sous le soleil éternel.* Partout, tout est pareil. C'est la grande splendeur des choses inconscientes et aveugles que les hommes croient faites pour eux. » Combien d'autres que je pourrais choisir au hasard, mais où le lecteur peut assez facilement se reporter, sans que je prenne ici la peine de les reproduire ! S'il ne manquait pas, dans *le Mariage de Loti* ni même dans *le Roman d'un spahi*, de jolies ou hardies descriptions, l'effet en était trop souvent accroché, si je puis ainsi dire, à quelque vocable exotique, aux branches d'un « goyavier, » ou d'un « palétuvier. » Nous sommes rentrés ici dans la vérité de l'art, qui consiste à décrire les choses les plus particulières par les termes les plus généraux, et d'autant plus généraux qu'il s'agit de nous communiquer l'impression de choses plus particulières. Car, on l'oublie trop souvent parmi nos poètes et nos romanciers, à moi qui ne les ai jamais vues, ce ne sont pas les mots propres ou spéciaux qui me donneront la sensation de la mer de corail ou des brumes intenses de la Manche, mais une combinaison propre

et spéciale des termes du commun usage : « les solitudes grises de la mer, » ou « le miroitement de l'étendue sous le soleil éternel. » En trois ans de temps, depuis *le Mariage de Loti*, ce n'est pas le moindre progrès qu'ait accompli l'auteur de *Mon Frère Yves*.

On n'appréciera pas moins ses descriptions de la terre de Bretagne, un peu nombreuses peut-être, et peut-être, à ce qu'il semble d'abord, un peu répétées, mais d'une couleur si juste et d'un accent si vrai ! La gradation surtout en est merveilleusement observée. Je doute si jamais on a plus profondément senti le charme lent, successif, insensible de cette terre mélancolique; — avec ses landes incultes, son granit à fleur de terre, ses chênes rabougris, son ciel bas et pluvieux, tout enfin ce qu'elle a de laideurs expressives qui finissent par conquérir à sa tristesse les plus rebelles eux-mêmes; — et je doute si jamais on l'a plus fidèlement rendu. Et puis, car nous ne saurions trop le répéter à l'auteur, et puis c'est la Bretagne; c'est un pays connu, ce sont des tableaux auxquels notre œil est comme fait par avance, et dont nous n'avons pas besoin d'avoir vu les modèles pour louer la ressemblance, puisqu'ils ne sont après tout que des associations nouvelles d'élémens anciens, de formes familières et de couleurs accoutumées. « La pluie tombait, fine, froide, pénétrante, continue; elle ruisselait sur les murs, rendant plus noirs les hauts toits d'ardoise, les hautes maisons de granit, elle arrosait comme à plaisir cette foule bruyante du dimanche, qui grouillait tout de même, mouillée et crottée, dans les rues étroites, sous un triste crépuscule gris... L'air avait quelque chose de tellement terne, de tellement éteint qu'on ne pouvait se figurer qu'il y eût quelque part un soleil; on en avait perdu la notion. On se sentait emprisonné sous des couches et des épaisseurs de grosses nuées humides qui vous inondaient; il ne semblait pas qu'elles pussent jamais s'ouvrir et que derrière il y eût un ciel. On respirait de l'eau. On avait perdu conscience de l'heure, ne sachant plus si c'était l'obscurité de toute cette pluie ou la vraie nuit d'hiver qui descendait. » Connaissant tous ces mots, je puis voir effectivement toutes ces choses. Et c'est précisément pourquoi je n'ai pas besoin d'avoir vu Brest pour le reconnaître sous cette pluie. Mais ceux qui le connaissent ajouteront seulement que, même dans un temps où la moderne école a poussé si loin l'art de la description, on n'a pas souvent décrit avec cette justesse et cette sincérité.

Ce n'est pas tout que de décrire. Quelques sceptiques ici seraient même capables de prétendre que c'est assez peu de chose, parce qu'en effet, s'il est de nos jours une partie de l'art qui soit réduite en procédés et par conséquent s'apprenne, c'est sans aucun doute la description. Il y en a d'autres encore qui ne sont pas éloignés de croire que les

cadres ont été faits pour entourer les toiles, et non pas les toiles inventées pour remplir les cadres. Je les trouve gens de bon sens. Toutes ces descriptions de *Mon Frère Yves*, à quoi servent-elles donc, et, dans leur bordure si savamment ouvragée, qu'encadrent-elles ? Comme il m'a paru que quelques-uns au moins ne l'avaient pas discerné très nettement, essayons de le leur faire voir.

Ce serait y mettre assurément de la mauvaise volonté que de refuser de reconnaître, — même à l'auteur d'*Aziyadè* et du *Mariage de Loti*, — ce que l'on appelle aujourd'hui le don de la vie. Entendons-nous bien sur le mot. Quand vous voudrez éprouver si le poète ou le romancier ont réellement reçu ce don, faites attention que ce n'est pas d'abord aux personnages principaux qu'il vous faut regarder. On s'y trompe fréquemment. Mais les personnages principaux, ceux qui doivent animer de leur présence jusqu'aux parties de l'œuvre dont ils sont matériellement absens, ceux-là, pour les faire vivre de la vie de l'art, il y faut d'autres qualités : les qualités supérieures de l'invention et de la composition. Regardez donc aux personnages épisodiques ou secondaires, dont le rôle est de côtoyer l'action presque sans s'y mêler, que le romancier, pour cette raison, a dû se contenter d'esquisser en silhouette, et, s'ils vivent, ne cherchez pas plus loin et n'hésitez pas davantage, vous pouvez dire hardiment que le romancier a le don de la vie. Ils vivent dans *Mon Frère Yves*. Et dans ce récit qui semblerait n'avoir qu'un seul homme pour héros, vous seriez peut-être étonné, vous-même qui l'avez lu, si je voulais énumérer un à un tout ce qu'il y a de personnages réels qui passent en nous laissant un souvenir inoubliable d'eux-mêmes. Je veux faire au moins mention de ces *dames* de Brest, Mme Kerdoncuff et Mme Quéméneur, qui n'ont que deux scènes, comme on dit au théâtre, mais deux scènes d'un comique si amer et si profond. Je ne puis pas ne pas rappeler encore la femme d'Yves et sa sœur Anne, et la vieille mère des Kermadec, et le vieux Corentin Keremenen. Mais je tiens à signaler tout particulièrement la petite Corentine et le petit Pierre comme deux des plus jolies esquisses d'enfant qu'il y ait dans le roman contemporain, où je ne sais pourquoi nous en rencontrons si peu. Tout ce monde vit, d'une vie réelle, d'une vie intense, et comme il serait à souhaiter que l'on sût toujours le faire vivre, non point par l'effet du détail accumulé, mais par le choix, la force, et la netteté du trait. En ce genre difficile de faire, comme on disait jadis, quelque chose avec rien, la procession de Toulven et le retour du *pardon* de Plougastel sont des morceaux achevés.

J'aime moins le personnage principal et je dirai tout à l'heure pourquoi. Mais, tout en l'aimant moins et même beaucoup moins, ce n'est pas une raison de n'y pas louer une étude vraiment hardie de passion et de caractère. C'est un lieu-commun, je le sais, qu'il n'y aurait pas

de vrai roman sans amour. Pourquoi cela? Il peut y en avoir, il y en a. Le *Silas Marner* de George Eliot est un chef-d'œuvre : c'est une étude d'avare. *L'Abbé Tigrane*, de M. Ferdinand Fabre, est une œuvre de prix : c'est une étude d'ambitieux. *L'Assommoir*, de M. Émile Zola, n'est certes pas une œuvre méprisable : c'est une étude d'ivrogne. Ainsi de *Mon Frère Yves*. L'amour n'y tient que le peu de place qu'il occupe dans la vie de tant de nos semblables, et puis l'auteur, dans ses précédens récits, a déjà si souvent parlé d'amour que plus que personne peut-être il avait conquis le droit de s'en taire une fois. Le roman n'en est pas pour cela moins roman. Libre aux dégoûtés de dire cavalièrement que c'est un beau sujet de drame que de savoir, à chaque tournant de l'action, si Kermadec s'enivrera ou ne s'enivrera pas. Et après? Comme si, dans *Manon Lescaut*, par exemple, l'intérêt était autre que de savoir si Des Grieux quittera Manon ou s'il ne la quittera pas! ou comme si généralement, dans quelque roman que ce soit, et quand il aurait dix volumes, comme *Clarisse Harlowe*, il s'agissait d'autre chose que de savoir si quelque chose arrivera ou n'arrivera pas! Il est probable que l'amour, c'est-à-dire tout ce que l'on enveloppe sous ce nom de diversité d'appétits, de désirs et de sentimens, gardera longtemps encore, pour beaucoup de raisons, dans la poésie, au théâtre, et surtout dans le roman, la supériorité d'intérêt qu'il a sur les autres passions. Mais les autres passions, quoique ne l'ayant pas au même titre universel, n'auront pas moins quelque droit d'y être, elles aussi, représentées, et d'y prendre leur place, puisqu'elles l'ont bien dans la réalité. Partout donc où la nature, c'est-à-dire la race, le tempérament, l'instinct auront mis quelque principe de plus grande action; partout où ce principe rencontrera des obstacles à son développement ou, au contraire, des facilités; partout enfin où ce développement, en vertu de la solidarité de la famille ou de cette solidarité plus générale qui nous lie chacun à plus de gens que nous ne croyons, risquera de compromettre la fortune, le bonheur, la vie de plusieurs personnes humaines; que ce principe soit ce que l'on voudra, qu'il soit l'appétit de l'or ou l'ambition du pouvoir, et qu'il soit l'amour du vin ou même la fureur de l'opium, il y aura toujours matière à psychologie et conséquemment toujours matière au drame ou au roman. Ce sera seulement plus difficile. Tout le monde, en effet, comprend assez ce que peut avoir de puissance l'attrait d'un sexe vers l'autre. Moins de gens comprennent l'attraction de l'avare pour l'or et l'affinité de l'ivrogne pour le vin. Il faut donc d'abord les leur expliquer. Les leur a-t-on expliquées, il reste à les dramatiser. C'est encore où l'on a les plus grandes chances d'échouer, parce que ce sont là des passions solitaires, qui ne tendent pas à la possession effective d'une personne humaine, maîtresse d'elle-même et de ses actes. L'avarice, l'ambition, l'ivrognerie ne dévelop-

pent qu'indirectement, et comme par contrecoup, leurs effets dramatiques. Il est donc bien moins aisé de nous y intéresser, parce qu'il y faut bien plus d'observation, d'analyse, de psychologie.

Dans cette tentative qui honore toujours beaucoup ceux qui l'ont faite, — et même quand il sont manqué le but, — je ne sais si l'auteur de *Mon Frère Yves* a complètement réussi. J'aurais voulu, par exemple, qu'il creusât le personnage un peu plus profondément, et qu'il nous en expliquât la passion par quelque chose de plus psychologique et de moins facile à noter, une fois pour toutes, que la fatalité de l'instinct héréditaire. Les Bretons boivent, le père d'Yves Kermadec a bu, ses frères boivent : ce n'est pas assez pour me demander de m'intéresser à lui. « *Oh! la boisson! la boisson!* dit-il lentement, ses yeux se détournant, à demi fermés, avec une expression farouche... Mon père! mes frères!.. à présent, c'est mon tour. » Soit; mais de quelque poésie mystérieuse et sombre que l'auteur ait essayé d'envelopper cette hérédité du vice, on attendait quelque chose de plus, et il y a là une lacune dans le caractère de son personnage. Mais j'aurais voulu surtout qu'il lui donnât de son vice une conscience plus éclairée, plus élevée même, et qu'il en mît la violence en lutte plus ouverte, et plus dramatique par conséquent, avec quelque autre chose que la « discipline du bord » et le respect de son officier. Il a failli plusieurs fois le faire. A plusieurs reprises, il y a dans le récit comme des points d'attache où l'on attendait la lutte à commencer enfin, mais le fils, le mari, le père se dérobe, il ne demeure que la brute, et la lutte ne s'engage pas. Cependant nos matelots, quel que soit sur eux l'effet de cette vie hors nature qu'ils mènent, ont leurs affections naturelles, ils ont leur sentiment, confus peut-être, mais très certain, de la dignité de l'homme, et leur idée plus ou moins vague, plus ou moins nettement définie, mais très positive du devoir. C'est ce que l'on regrette, je ne dirai pas de ne pas trouver, — c'en serait trop dire, — mais de ne pas voir assez fortement marqué dans *Mon Frère Yves*. L'auteur avait le droit d'étudier l'ivrognerie; c'est un vice qui s'empare assez profondément de ceux qu'il a une fois touchés; et dans l'existence de nos marins comme dans celle de nos ouvriers les conséquences en sont d'ailleurs assez tragiques. Seulement, dans la peinture que nous en offre *Mon Frère Yves*, il manque un peu de cette élévation dont les plus incultes et les plus grossiers eux-mêmes ne doivent pas être tout à fait destitués, et pour cette raison bien simple que, s'ils l'étaient réellement, cela suffirait pour qu'ils fussent indignes d'être étudiés et représentés par l'art.

Si nous appuyons tant sur ce défaut, c'est qu'il n'eût probablement dépendu que de l'auteur de le réparer. C'est du moins ce que me font espérer quelques scènes de *Mon Frère Yves*, — non plus sénégalaises ou polynésiennes, celles-là, mais vraiment humaines; — d'une grande force de sentiment et d'une belle simplicité d'exécution. Telle est cette scène

où la vieille mère, par l'intermédiaire de sa fille, qui traduit son breton en français, recommande Yves à *son frère* et lui fait jurer solennellement, sur une image du Christ, de veiller toujours et partout sur ce dernier né des Kermadec, le seul de ses huit garçons qui lui reste et que la passion de boire n'ait pas encore fait déserter ou tué. Telle est cette autre scène encore où le malheureux, après trois jours de bordées, vient annoncer à sa femme qu'il déserte, et « doucement, avec un calme sombre, » sans colère et presque sans remords, comme quelqu'un qui voit échoir une fatalité depuis longtemps prévue, dépose sur la table « deux cents francs en grosses pièces d'argent ; » le prix qu'il vient de vendre à une espèce de corsaire un peu plus que sa vie, puisque ce sont toutes ses raisons de vivre : la liberté, la famille, le coin de sol natal et le droit de revoir jamais le ciel de la patrie. Telle est enfin, pendant une campagne d'Yves, la visite de Marie, pour la première fois, à sa belle-mère : le froid accueil que fait la vieille femme à celle qui, en lui prenant son fils, lui a enlevé le dernier soutien de sa misère et de sa solitude, l'enfant qu'elle embrasse dans les coins, « en se cachant, » le petit Pierre, son petit-fils, et quand vient le jour de la séparation, quand la mère et l'enfant roulent déjà dans la voiture qui les remporte à Brest, cette course après la diligence et toute cette glace qui se fond dans un adieu suprême, parmi les larmes et des baisers. C'est à quoi ne nous avait pas habitués l'auteur du *Mariage de Loti*. Voilà qui est trouvé, peut-être parce que c'est ce qu'il a le moins cherché. Mais ce qu'il a fait là une fois, deux fois, trois fois, et dans plusieurs autres endroits encore, rien sans doute ne s'oppose à ce qu'il le refasse. Et qu'il soit bien persuadé que si ses descriptions l'ont déjà, presque dès ses débuts, classé parmi les *artistes*, ce sont des scènes de ce genre qui seules le classeront parmi les *romanciers*.

Un autre mérite que nous ne saurions omettre de signaler dans *Mon Frère Yves*, c'est l'originalité de la note personnelle. Si l'auteur a eu quelque peine à se dégager des influences littéraires, simultanées ou successives, qu'il a subies, il semble qu'il y soit désormais parvenu. Je ne parle pas de la forme : dans la forme je retrouve trop d'effets connus, trop d'imitations ou de réminiscences de l'auteur de *Jack* et de celui de *Salammbô*. Sans parler de telle phrase, comme celle-ci : « La *chola* chante une *zamacuèca* en s'accompagnant sur sa *diguhela*, » qui me rappelle trop la phrase légendaire du maître : « Dans la quatrième *dilochie* de la douzième *syntagme*, trois *phalangites* se tuèrent à coup de couteau, » il est vraiment telle page, d'une vigoureuse étrangeté, que l'on jurerait écrite par Flaubert : « Alors on entendit au dehors des gongs et des sonnettes, des frôlemens de soie, de petits rires aigres des femmes... Et les danseuses entrèrent... Peintes comme des images chinoises, couvertes d'or et de pierres brillantes, des yeux à demi fermés, pareils à de petites fentes blanches, elles s'avançaient au milieu de

nous avec des sourires de femmes mortes, tenant leurs bras en l'air et écartant leurs doigts grêles, dont les grands ongles étaient enfermés dans des étuis d'or... Les gongs sonnaient plus fort, et ces fantômes dansaient, gardant leurs pieds immobiles, exécutant une espèce de mouvement rythmé du ventre avec des torsions de poignets. » Telle autre page, d'un tout autre caractère, et d'un tout autre style, pourrait être écrite par M. Daudet : « Petit Pierre pleurait assez doucement, baissant sa petite tête, et cachant toujours sous son tablier ses pauvres petites mains qui avaient froid... Les lanternes à gaz venaient de s'éteindre, et il faisait très noir... Pauvre petite plante saine et fraîche, née dans les bois de Toulven, comment était-il venu s'échouer dans cette misère de la ville ? Il ne s'expliquait pas bien ce changement, lui; il ne pouvait pas comprendre encore pourquoi sa mère avait voulu suivre son mari dans ce Brest, et habiter un logis sombre et froid, au fond d'une cour, dans une des rues basses avoisinant le port. » Mais, s'il demeure encore dans la forme quelque trace des leçons de Flaubert ou de M. Daudet, outre que c'est assez peu de chose, le fond n'appartient bien désormais qu'à Loti. Toute affectation de byronisme ou de baudelairisme a heureusement disparu. Rien ou presque rien ne demeure ici de ce qu'il y avait d'artificiel encore dans *le Mariage de Loti* ou dans *Aziyadé*. C'est vraiment une façon tout originale de sentir et de rendre. Il y a certainement un homme qui pense, sous cet impressionniste, et sous ce peintre hardi, quelquefois même brutal de la réalité, certainement, il y a un poète; un poète avec son idéal et ses moyens à lui.

Une curiosité sans mesure, presque aiguë, de ce qui se dissimule de vraiment différent sous la diversité des apparences, le perpétuel souci de la nuance qui distingue la Circassienne Aziyadé de la Tahitienne Rarahu, la négresse Fatou-gaye de Pasquala la Monténégrine; — un sentiment de la fragilité des choses, profond, intime et presque maladif, comme le sont au surplus tous les sentimens très profonds; — une tendance très particulière, non pas tant à grandir ou grossir la réalité qu'à a continuer, la prolonger, la déformer dans le rêve jusqu'à ce qu'elle s'y évanouisse ou, pour ainsi dire, s'y absorbe : tels sont les traits, si je ne me trompe, qui pourraient servir à le caractériser. Là-dessus on pourrait même trouver qu'il abuse du rêve, n'y ayant pas jusqu'à présent de tous ces récits un seul qui ne contienne un rêve, à l'instar d'une tragédie classique : Aziyadé rêve, Rarahu rêve, Loti rêve, Yves rêve, Marie rêve, tout le monde rêve. Il faudrait peut-être prendre garde à ne pas tant rêver. Peut-être aussi certaine note funèbre, quasi macabre, revient-elle bien souvent dans *Mon Frère Yves*. « Là aussi, sans doute, quand moi, je serai mort ou cassé par la vieillesse, là on couchera mon frère Yves; il rendra à la terre bretonne sa tête incrédule, et son corps qu'il lui avait pris. Plus tard encore y viendra dormir

le petit Pierre, si la grande mer ne nous l'a pas gardé, et sur leurs tombes, les fleurs roses des champs de Bretagne, les digitales sauvages, l'herbe haute de juin, pousseront comme aujourd'hui, au beau soleil des étés. » Et plus loin : « C'était singulier la joie de ce petit monde breton, rose avec de longs cheveux de soie jaune; à peine éclos à la vie, et déjà dans des costumes et des modes du vieux temps, exubérans d'une joie inconsciente, comme autrefois leurs ancêtres, et ils sont morts. » Et ailleurs encore. Trop est trop. Il n'est effet si particulier qui ne s'use par la répétition. Le lecteur sent le procédé. La tentation lui vient de mettre en doute la sincérité du poète. Le voilà sur la défensive, et prêt à résister contre son émotion.

Mais, en dépit de l'abus, ce sont bien les traits d'un poète, c'est-à-dire d'une imagination capable de concevoir quelque chose d'ultérieur à la réalité. Nul n'a mieux rendu que l'auteur de *Mon Frère Yves* ce que l'on pourrait appeler le caractère celtique de la Bretagne, ce qu'il y a de mélancolique jusque dans ses joies, ce qu'il y a de *primitif* dans ses usages et dans ses paysages, ce qui semble en faire enfin comme un îlot du vieux monde entre cette mer lourde et violente qui, de trois côtés, brise furieusement sur son rivage et, de l'autre, la civilisation qui la bat depuis tant de siècles presque sans l'entamer. C'est ici plus que de la description et plus que de la peinture, c'est le sens intime des choses dégagé des symboles qui l'enveloppent; et, au travers de la sensation, c'est la nature perçue directement; et c'est ce qui explique par suite que cette poésie s'élève parfois jusqu'à la métaphysique. Je n'exagère pas. Des expressions comme quelques-unes de celles que l'on a sans doute remarquées : « l'étendue qui brille et miroite sous le soleil éternel, » ou la « notion des durées qui se perd dans la monotonie du temps » ne sont pas seulement des trouvailles de mots, ce sont proprement des pensées, dont plus d'un philosophe pourrait envier au romancier la force et la netteté d'expression. Il y en a d'autres, comme celle-ci par exemple : « A la surface des eaux courent des souffles vivifians que personne ne respire; la chaleur et la lumière sont répandues sans mesure; toutes les sources de la vie sont ouvertes sur les solitudes silencieuses de la mer et les font étrangement resplendir, » qui nous aident positivement à pénétrer plus avant dans l'esprit des anciennes cosmogonies orientales.

Je ne voudrais pas, maintenant, demander à l'auteur de *Mon Frère Yves* de forcer son talent et d'essayer de mettre dans un prochain récit des qualités qui ne sont pas les siennes : je ne puis cependant ne pas lui demander de serrer un peu sa composition. Si le progrès est remarquable, si l'on n'est pas détourné dans *Mon Frère Yves* à chaque instant, comme on l'était dans *Aziyadé*, comme on l'était dans *le Mariage de Loti*, par quelque intermède inutile ou même saugrenu, si la plupart des détails enfin y concourent à l'objet principal, on y pourrait cepen-

dant encore indiquer d'utiles coupures. Il y a encore trop de longueurs et plus d'une répétition.

L'école moderne, en vérité, s'est pourvue de théories trop commodes. Ce qu'elle fait profession d'apprécier par-dessus tout, c'est la note, la note rapide, l'esquisse jetée au courant de la plume, l'impression toute vive des choses sur l'œil ou sur l'esprit. Mais, comme le dit lui-même quelque part l'auteur de *Mon Frère Yves,* ce que ces notes ont de dangereux, c'est qu'elles seraient tout autres si, pour les prendre, on avait attendu de connaître un peu mieux les choses et les hommes dont elles prétendent fixer le caractère. Vous traversez Constantinople ou vous passez six mois à Tahiti; si vous y passiez une année tout entière, vos impressions seraient vraisemblablement très différentes, auquel cas je ne vois pas bien le genre d'intérêt qu'il peut y avoir à me communiquer les premières, à moins que les secondes n'interviennent pour les compléter en les corrigeant et les expliquer en les contredisant. C'est en quoi consiste proprement, dans le roman comme ailleurs, le grand art de la composition. Il s'agit d'abréger au lecteur le chemin que l'on a parcouru soi-même pour entrer en possession de son sujet; ou, en d'autres termes encore, il s'agit de trouver une disposition des parties qui place d'abord le lecteur au point précis qu'il faut pour comprendre sans effort et sentir sans fatigue ce que vous avez voulu lui faire sentir ou lui faire comprendre. En la cherchant, on s'aperçoit alors que la répétition, comme moyen de rhétorique, est l'enfance de l'art; et l'on prend les longueurs pour ce qu'elles sont effectivement : des inutilités qui débauchent l'attention. La manière analytique de nos nouveaux romanciers a sans doute son prix. Qu'ils sachent toutefois que nous n'en sommes pas dupes. L'analyse n'est qu'un instrument, le but est la synthèse. C'est un art que de composer, et un art assez rare ou assez difficile pour que quiconque n'y atteint pas soit suspect à bon droit de ne l'avoir pas pu. La liberté, pas plus ici qu'ailleurs, ne consiste à violer les lois absolues des genres, mais à s'y conformer et, en s'y conformant, ne s'en pas trouver autrement gêné.

J'ajouterai que si l'auteur avait dépensé sur la composition de l'ensemble un peu de l'effort qu'il a dépensé sur la perfection du détail, on lui reprocherait moins de manquer d'invention. C'est son principal défaut. La question est aujourd'hui pour lui de savoir s'il en triomphera. Qu'il ne croie pas là-dessus que nous lui demandions des aventures, des situations de drame, des combinaisons extérieures à la réalité, des choses qu'il n'ait point vues ou qu'il n'ait point vécues, comme répondent fort mal à propos tous ceux à qui l'on reproche de manquer un peu d'invention. Nous constatons, disent-ils; et il nous serait aussi peu possible d'inventer ce que nous n'avons pas vu qu'il l'était jadis aux romantiques d'imiter ce qu'ils voyaient. Mais ils se

font vraiment la partie trop belle. Dans le roman, comme au théâtre, inventer, c'est faire de la psychologie ; rien de plus, mais rien de moins. Quelque passion, condition ou situation que l'on se propose d'étudier, inventer, c'est trouver en même temps que les traits qui caractérisent uniquement cette situation, condition ou passion, les raisons qui peuvent nous intéresser au dénoûment de l'une, au développement de l'autre, à l'étude de la troisième. Nous en avons tout à l'heure assez dit sur ce point en essayant de dire ce qui manquait, selon nous, au principal héros de *Mon Frère Yves*. Ce que je voulais seulement indiquer à l'auteur, c'est que, d'ordinaire, tout effort que l'on fait pour mieux ordonner, selon les lois d'une simplicité plus savante, la composition du livre, sert d'autant à la découverte psychologique et, par conséquent, à la véritable invention. L'aphorisme célèbre a plus de portée que l'on ne croit : « On l'a dit avant vous. — Qu'importe ? si je le dis dans un ordre nouveau. » Et je ne sais s'il n'est pas plus vrai de la littérature d'imagination que de toute autre.

Toutes ces critiques et toutes ces restrictions ne nous empêcheront pas, en terminant, de louer dans *Mon Frère Yves* une œuvre des plus remarquables. Ou plutôt, pourquoi ne dirions-nous pas que nous y aurions assurément relevé moins de défauts si nous y avions vu moins de qualités ? Beaucoup d'œuvres estimées, et d'ailleurs estimables, n'ont cependant pas assez de qualités, ni surtout des qualités assez fortes, assez solides, assez résistantes pour supporter une franche critique d'elles-mêmes. Ce qu'elles ont de charme très réel mais subtil, s'évanouirait au milieu des réserves qu'il faudrait apporter aux éloges. Il se pourrait bien que ce fût, pour en prendre un exemple sans quitter notre auteur, le cas du *Mariage de Loti*. Si l'on voulait dire ce que l'on en aime, il y faudrait signaler tant de choses que l'on n'en aime pas que l'œuvre risquerait d'y fondre, et que le lecteur se demanderait peut-être ce que nous croyons aimer dans une œuvre que, tout en l'aimant, nous maltraiterions si fort. Mais pour *Mon Frère Yves*, quand nous trouverions encore plus à redire, on a vu, je crois, la place qui restait à l'éloge. C'est qu'une œuvre originale n'est pas du tout, comme on se le représente quelquefois, une œuvre où l'on puisse écrire au bas de chaque page : « Beau ! admirable ! sublime ! » c'est tout simplement une œuvre derrière laquelle, quand on a dit tout ce que l'on en voulait dire, il faut avouer qu'il y a quelqu'un, et il faut l'avouer de *Mon Frère Yves*, et on n'a pas occasion de l'avouer tous les jours.

F. BRUNETIÈRE.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

31 octobre.

Qu'en sera-t-il décidément de nos affaires françaises? Sont-elles condamnées à tourner indéfiniment dans le même cercle de violences et d'impuissance, ou vont-elles se dégager des confusions misérables et prendre une face nouvelle? Les discours que M. le président du conseil est allé prononcer récemment à Rouen et au Havre, sur tous les chemins de la Normandie, ne sont-ils qu'une retentissante et vaine déclamation jetée à l'opinion à la veille d'une session difficile, ou bien doivent-ils être considérés comme l'acte sérieux, réfléchi d'un chef de gouvernement frappé de la gravité des choses, résolu à y porter remède? Où en est enfin, où en sera demain la politique de la France?

C'est la question du jour, la question qui domine et contient toutes les autres. Elle se débat sous toutes les formes, dans toutes les polémiques depuis quelques semaines, surtout depuis les tristes incidens qui ont marqué le passage du roi d'Espagne à Paris et qui ont mis brusquement à nu les incohérences de toute une situation; elle va nécessairement se préciser avec plus de netteté et de force devant les chambres maintenant réunies depuis huit jours et placées en face du problème. Ce qui est positif, c'est qu'il y a désormais dans le pays un sentiment assez profond et assez universel. Tout le monde a plus ou moins cet instinct que le moment est venu de voir clair dans nos affaires, qu'on ne peut aller plus loin sans prendre des résolutions décisives. Pour tous ceux que n'aveugle pas absolument le fanatisme de parti, il y a une expérience faite et consommée; il y a une politique qui est arrivée au bout de son évolution. Elle a régné et gouverné souverainement depuis quelques années, cette politique prétendue républicaine,

qui, le plus souvent, n'a consisté qu'en une série de concessions au radicalisme, à des passions de secte ou de parti, et elle a porté tous les fruits qu'elle devait porter. Elle n'a produit que de déplorables mécomptes dans les affaires extérieures, dans l'administration civile et morale du pays, dans les finances publiques, dans l'organisation des forces nationales. Avec la jactance de dominateurs improvisés, les républicains ont conduit les affaires de la république à ce point où l'on touche à la nécessité d'une sorte de liquidation avant d'aller plus loin. Tout le monde le sent et l'avoue. Les discours par lesquels M. le président du conseil a préludé à la session n'ont aucun sens, ils ne sont que la plus banale et la plus inutile des tactiques, s'ils ne signifient pas que le gouvernement lui-même est le premier à sentir la nécessité de s'arrêter dans la voie où l'on s'est laissé entraîner, de rompre avec une certaine politique, de chercher ce qu'on appelle, dans le langage du jour, une orientation nouvelle. M. le président du conseil en dit assez pour laisser croire qu'il a un certain instinct des difficultés qui l'entourent, auxquelles un gouvernement sérieux a aujourd'hui à tenir tête s'il veut reconstituer une situation meilleure. Il resterait seulement à savoir comment il entend cette orientation nouvelle, ce qu'il veut dire avec ses déclarations de guerre aux « intransigeans, » avec ses appels à l'union des républicains et ses protestations en faveur d'une république modérée. Il resterait aussi à savoir, en supposant qu'il ait lui-même des idées nettes, jusqu'à quel point il peut se promettre l'appui d'une majorité dans les chambres. C'est là encore une autre question qui n'est ni résolue ni éclaircie, qui recevra peut-être quelques lumières des prochaines discussions du parlement.

Que ce ne soit pas une œuvre facile de raffermir une situation si profondément ébranlée, de ressaisir une certaine autorité de direction et de rallier à une politique de raison et de modération une majorité parlementaire accoutumée jusqu'ici à n'obéir qu'à des passions de parti, nous en convenons. Encore cependant faut-il commencer par s'entendre, par dire avec quelque précision ce qu'on veut faire et comment on veut le faire. M. le président du conseil, dans son discours du Havre, s'est très vivement défendu de vouloir être le chef d'un gouvernement de réaction, d'un gouvernement stationnaire, ennemi du progrès et des réformes républicaines. Qui donc lui demande d'inaugurer une ère de réaction ou de répressions violentes, d'être l'ennemi du vrai progrès et des réformes sérieuses ? Tout ce qu'on lui demande, c'est de savoir ce qu'il veut, de conformer ses actions à son langage et de ne pas prétendre toujours faire de l'ordre avec du désordre, selon le vieux mot révolutionnaire. Car enfin il faut être clair ! C'est d'un bel effet sans doute de se camper fièrement, d'appeler les « intransigeans » en combat singulier, de leur dire qu'ils sont le péril du moment, qu'ils

ont seuls fait tout le mal dont on souffre aujourd'hui et de finir par déclarer que « les drapeaux sont déployés, » que « la question est réellement posée entre la politique gouvernementale et l'autre, la politique intransigeante, » — que désormais « il faut choisir. » Fort bien ! M. le président du conseil ne veut pas être avec les « intransigeans » et il a bien quelque raison : il ne veut ni de leurs systèmes de subversion indéfinie, ni de leurs procédés d'agitation perpétuelle, ni de leur appui; mais quelle politique a-t-il lui-même à leur opposer? Quels sont ses moyens et où cherche-t-il les appuis dont il a besoin pour vivre? C'est évidemment un jeu frivole de traiter les radicaux avec cette véhémence en même temps qu'on est d'intelligence avec eux dans les questions les plus graves, toutes les fois qu'il s'agit ou de leur livrer l'administration, ou de menacer le sénat par la révision, ou d'avilir la magistrature par une prétendue réforme, ou de compromettre les finances publiques par des gaspillages de parti, ou de frapper un instituteur qui enseigne encore le catéchisme. M. Jules Ferry, dans ses discours, parle en ministre qui voudrait être modéré, et d'un autre côté, au même instant, il se plaît à exalter tout ce qui s'est fait depuis plusieurs années contre les modérés, tout ce qu'il a fait lui-même, tout ce qui a conduit le pays à la situation pénible où il est. En d'autres termes, il dit le pour et le contre, il veut et il ne veut pas; il pulvérise « les intransigeans » et il se garde de désavouer une politique dont tout le secret a consisté à livrer par degrés aux radicaux les plus grandes institutions du pays, à laisser s'infiltrer les influences radicales dans toutes les administrations publiques. Où donc est la vérité? M. le président du conseil se trompe étrangement s'il se figure qu'il suffit de parler de modération, de mettre deux drapeaux en présence dans un discours ou de représenter l'ordre comme « l'assise fondamentale de l'édifice républicain. » Cet ordre, comment l'entend-il? Le comprend-il, par exemple, comme M. Paul Bert, qui se dit le chaud défenseur du ministère et qui, aussi bien que M. Jules Ferry, fait de virulentes harangues contre les « intransigeans? » C'est là une perpétuelle confusion sur laquelle des explications sont évidemment nécessaires.

Il ne faut pas équivoquer en effet. M. Paul Bert, lui, a son système qu'il développe avec une brutalité qui voudrait être habile dans ses discours de voyage ou dans les journaux; il a sa manière de traiter les affaires religieuses, qu'il croit probablement conforme à la politique ministérielle puisqu'il défend cette politique. Il ne veut pas, lui non plus, de la dénonciation du concordat, de la séparation de l'état et de l'église, et sait-on pourquoi il repousse, au moins pour le moment, l'application de ce qu'il appelle « un principe de politique philosophique? » Oh! ce n'est pas qu'il aime ou respecte le concordat et qu'il ne soit prêt à signer des deux mains la séparation de l'église et de l'état;

seulement, il ne croit pas le moment venu et la raison qu'il donne est au moins singulière : « C'est que l'église a encore malheureusement dans le pays une grande autorité sur les âmes. » Si elle avait aujourd'hui sa liberté par la séparation des pouvoirs, elle serait capable d'en profiter pour reconquérir son ascendant. Voilà le péril! Il vaut bien mieux procéder avec ordre, avec méthode et commencer par se servir du concordat pour réduire l'église à merci. Il faut avant tout s'occuper de ramener le budget des cultes dans les plus strictes limites, supprimer les bourses ecclésiastiques, prier « monseigneur » de quitter son palais épiscopal qui appartient à l'état, faire sortir aussi les séminaristes des maisons qu'ils habitent, traiter de Turc à Maure les malheureux prêtres qui ne se montreront pas assez républicains, qui n'auront pas illuminé le 14 juillet. Puis, quand on aura fait cela pendant quelques années, quand on aura formé « des générations nouvelles débarrassées de tous les préjugés et de l'esprit des ténèbres, » on verra; il n'y aura plus qu'à pousser « le colosse aux pieds d'argile, » l'église, pour la « précipiter par terre. » On en sera délivré! En d'autres termes, M. Paul Bert prétend se servir de l'acte qui a contribué à maintenir la paix religieuse depuis quatre-vingts ans pour détruire méthodiquement la paix religieuse. Le système est simple, il est surtout franc, honnête et libéral pour un ancien ministre des cultes et pour un républicain. M. Paul Bert développe imperturbablement ses idées avec la satisfaction d'un homme qui croit avoir découvert le secret de la grande politique, et ce qu'il y a de plus curieux, c'est qu'après avoir parlé ainsi un jour à Grenoble, il se croit obligé le lendemain, à Saint-Étienne, de fulminer contre ses anciens amis, les radicaux, les « intransigeans. » M. Paul Bert ne ménage pas les « intransigeans » de l'extrême gauche; il les traite comme de simples curés de village ou des évêques, et, au besoin, il a recours au répertoire de Rabelais pour donner plus de montant et de couleur à ses vitupérations contre les radicaux. Il les accuse d'être des fous, des inconséquens, des alliés de la droite, des hommes de négation, des esprits absolus, — de ne rien comprendre, ni les merveilles de la loi sur la magistrature, ni le système savant de la « guerre au cléricalisme, » ni la politique suivie au Tonkin. Puis, après avoir tout dit, il se repose en s'avouant à lui-même qu'il a parlé avec « une rude franchise, » qu'il est décidément un homme fait pour le gouvernement! Voilà vraiment un chaud ministériel venu fort à propos pour servir de lieutenant à M. Jules Ferry dans la campagne contre l'intransigeance.

Eh bien! c'est ici justement la question. M. le président du conseil entend-il marcher avec des ministériels comme M. Paul Bert et pratiquer la politique religieuse dont l'ancien ministre des cultes semble faire une tradition, une loi acceptée par le gouvernement? Non,

dira-t-on, M. Jules Ferry est un homme qui a un bien autre sens politique et qui comprend tout autrement les conditions de gouvernement. Il ne veut pas traiter l'église en ennemi perfide et recourir aux plus indignes subterfuges de l'esprit de secte; il est pour la paix religieuse comme pour la paix civile. C'est possible, nous voulons bien admettre que l'expérience des grandes affaires lui a été profitable, qu'il a fini par comprendre qu'on ne gouverne pas un pays en violentant sans cesse les consciences; mais alors il faut s'expliquer et ne pas laisser croire qu'on peut accepter une complicité dans les plus étranges interprétations du concordat. Si M. le président du conseil, comme on le dit, comme quelques-uns de ses amis républicains l'en accusent, a eu la prudente pensée de mettre fin à cette persécution puérile et arbitraire de la suppression des traitemens infligée à des prêtres, qu'il ne se contente pas d'accomplir cet acte sans bruit, d'une façon presque clandestine, qu'il ose l'avouer tout haut. S'il veut, comme il l'assure, fonder la république sur l'ordre, qu'il accepte les conditions de l'ordre; s'il veut rétablir une certaine autorité, une certaine régularité dans la direction des affaires, qu'il prenne la résolution nécessaire de défendre l'administration contre les basses délations, contre l'invasion des influences de parti. C'est pour lui la meilleure manière de se distinguer des radicaux, des « intransigeans » et de ceux qui, en réalité, font cause commune avec les radicaux en prétendant être les plus chauds amis du gouvernement. — Il faut choisir entre deux politiques, a-t-il dit. Rien de plus vrai : que M. le président du conseil ose donc choisir entre la politique qui, depuis quelques années, a mis le trouble dans les affaires morales, dans l'administration, dans l'armée, dans les finances, et la politique qui peut rendre quelque confiance au pays en raffermissant par degrés tout ce qui a été ébranlé.

La première condition pour refaire une bonne politique est de savoir reconnaître le mal partout où il est, de ne pas craindre de voir la vérité, si dure ou si importune qu'elle soit, et la seconde condition est de savoir accepter les remèdes efficaces, fussent-ils quelquefois amers, dût-on avoir à payer la rançon d'un mauvais régime. Assurément, depuis quelques années, des fautes singulières ont été commises, notamment dans deux ordres de questions qui vont être, qui sont déjà à l'heure qu'il est l'objet de discussions passionnées, dans les finances et dans les affaires extérieures; elles ont été commises, en cela comme en tout le reste, par l'imprévoyance des pouvoirs, par l'infatuation des partis, par une sorte d'émulation dans l'abus des ressources, des forces du pays, et il s'agit maintenant de réparer ces fautes si l'on ne veut pas arriver au moment où le mal serait peut-être irrémédiable. Que M. le président du conseil, dans ses discours de gala, se plaise encore à parler de « ce grand programme de travaux publics enfanté dans une heure

d'enthousiasme, » et se flatte « d'avoir reconstitué dans ce pays toutes les forces vives de sa puissance économique, » on ne sait pas bien ce qu'il veut dire, tant ce langage semble étrange en présence de la réalité des choses. La question ne paraît pas précisément se poser en ces termes flatteurs entre la commission du budget et M. le ministre des finances, occupés depuis quelques jours à chercher les moyens de suffire à une situation devenue fort difficile, à poursuivre un équilibre financier toujours fuyant. Ce n'est pas d'aujourd'hui, sans doute, que le mal existe. Depuis quelques années, les esprits prévoyans l'ont signalé; ils n'ont cessé de prévenir les républicains du gouvernement et de la majorité que, sur le chemin où ils marchaient d'un si grand pas, ils allaient droit à quelque crise. On n'a voulu rien entendre et aujourd'hui la vérité est là, aussi indéniable qu'importune : c'est la série des déficits. Déficit pour 1882, déficit pour 1883, déficit prévu pour 1884 !

Ce qu'il y a de singulier, c'est que les optimistes, qui ne veulent jamais s'être trompés, ne trouvent rien de mieux maintenant que de mettre les difficultés et les déceptions sur le compte du système d'évaluation des recettes que M. Léon Say introduisait l'an dernier dans son budget. M. Léon Say avait imaginé ses combinaisons tout simplement pour établir une sorte de frein, pour laisser moins de place aux illusions, pour montrer ce qu'il y avait de chimérique ou de spécieux dans les plus-values dont on parlait sans cesse, qu'on s'accoutumait à croire indéfinies et inépuisables. Quel que soit d'ailleurs le système d'évaluation préventive, il est bien clair qu'il ne change rien au bout du compte, que les recettes réelles restent ce qu'elles peuvent, ce que les circonstances les font le plus souvent. La cause des difficultés d'aujourd'hui n'est point évidemment là; elle est dans un phénomène sensible, frappant : c'est que les recettes ne se développent que lentement et souvent se ralentissent, tandis que les dépenses courent à pas précipités sans s'arrêter jamais. Ces plus-values qui ont existé un moment, en effet, qui étaient le résultat d'une administration jusque-là prévoyante, on a cru qu'elles ne finiraient pas, qu'elles suffiraient à tout, et on s'est mis à dépenser sans mesure. Il fallait se populariser par les libéralités ! On a augmenté les traitemens et les pensions. On a prodigué les millions pour les écoles nouvelles comme pour les travaux. On ne s'est pas contenté des ressources ordinaires, on a multiplié les emprunts, on a mis le crédit en réquisition sous toutes les formes. Chose étrange ! on a emprunté depuis quelques années en pleine paix plus qu'on n'avait été obligé d'emprunter pour payer les frais d'une guerre désastreuse. C'est là ce que M. le président du conseil appelle « reconstituer la puissance économique du pays ! » Le résultat a été que l'équilibre n'a pas tardé à se rompre, et il faut aujourd'hui songer à le rétablir. C'est là justement la question qui s'agite, sur laquelle la

commission du budget et M. le ministre des finances ne sont pas toujours d'accord. Il y a sans doute, pour combler les déficits, un procédé commode qui consisterait à puiser dans le chapitre consacré à l'amortissement. De grands financiers ont trouvé sans effort ce secret; mais ce ne serait là évidemment qu'un dangereux palliatif, un affaiblissement pour le crédit, à qui on enlèverait un gage. Le vrai remède serait de revenir à de meilleures règles financières, d'en finir avec le budget extraordinaire, qui est un moyen de satisfaire toutes les fantaisies, de diminuer les dépenses, de mettre un terme aux gaspillages, et, ce qu'il y aurait de mieux par-dessus tout, ce serait qu'il y eût une politique de raison, de prudence assurant la vigilance dans l'administration des ressources et des forces du pays.

C'est toujours le dernier mot parce que c'est l'inévitable vérité, et si on avait eu cette politique, on aurait probablement échappé à une partie des difficultés et des embarras de cette affaire du Tonkin, sur laquelle est engagé à cette heure même, au Palais-Bourbon, un débat qui peut être décisif. Ceux qui ne voient avant tout que les intérêts supérieurs et permanens du pays ne peuvent certes se faire, dans ces discussions compliquées de tant de passions de parti, les auxiliaires de ceux qui ne voient qu'un ministère à défendre ou à renverser. Il n'y a pas de quoi triompher des épreuves de la France, parce qu'un cabinet peut en souffrir. Il n'est pas moins évident que le gouvernement, par ses tergiversations, par ses incohérences de conduite, a singulièrement contribué à laisser s'aggraver toutes ces affaires, qui se compliquent aujourd'hui plus que jamais d'une rupture imminente avec la Chine. M. le ministre des affaires étrangères paraissait croire hier encore que les polémiques violentes et injurieuses dont on a poursuivi le gouvernement depuis quelques mois ont été un encouragement pour la diplomatie chinoise, qui a mis son espoir dans quelque incident parlementaire, dans quelque interpellation comme celle d'aujourd'hui. C'est possible; on peut bien dire aussi que c'est la faute du gouvernement d'avoir laissé à la diplomatie chinoise le temps de jouer ce jeu. Aujourd'hui, quel que soit le dénoûment du débat parlementaire qui vient de s'engager, et il paraît devoir être favorable au ministère, il reste toujours, dans ces régions lointaines de l'Orient, une situation d'où l'on ne peut se tirer qu'avec quelque fermeté de résolution mêlée de beaucoup de prudence.

Les affaires de la France ne sont, pour le moment, ni simples ni faciles à débrouiller, nous en convenons. Les affaires de l'Europe se débrouilleront-elles plus aisément, et l'hiver qui arrive à grands pas portera-t-il une certaine clarté, un certain apaisement dans une situation qui a paru, il y a quelques semaines, assez troublée ou assez obscure pour causer des inquiétudes, une vague appréhension de l'avenir?

Le dernier automne n'a point été en effet sans laisser des nuages sur les affaires du monde. Voyages princiers et ministériels, visites de toute sorte de rois à l'empereur d'Allemagne ou de l'empereur de Russie à la cour de Copenhague, entrevues des fortes têtes de la diplomatie, polémiques retentissantes comme des trompettes guerrières, menaces et défis partant de Berlin à l'adresse des uns ou des autres, tout s'est réuni pour donner à penser. Ce mouvement inusité de politiques affairés, occupés à chercher des alliances, n'a pas paru de bon augure, et il y a eu un instant où les esprits craintifs ont pu voir en tout cela l'inquiétant préliminaire de complications nouvelles et infaillibles, si ce n'est pour demain, du moins pour le prochain printemps. Il y aurait évidemment trop d'optimisme ou d'ingénuité à ne rien voir que d'insignifiant ou d'inoffensif dans tous ces mouvemens et tous ces incidens qui se sont succédé, qui ont tenu en éveil la curiosité universelle pendant ces derniers mois. Il y aurait peut-être aussi quelque exagération à voir tout se préparer dès ce moment pour un conflit à prochaine échéance; ce serait ajouter les dangers d'une inutile panique aux difficultés d'une situation déjà assez compliquée. Par le fait, les conditions générales du continent n'ont pas changé autant qu'on le croit après toutes ces rencontres princières et diplomatiques, après ces promenades auxquelles vient s'ajouter encore aujourd'hui le voyage d'un des principaux chefs militaires de la Turquie, de Mouktar-Pacha, à Vienne et à Berlin. L'Europe reste ce qu'elle était avec ses discordances et ses malaises, avec ses antagonismes profonds contenus par un immense désir de paix qui se fait jour en toute circonstance et à tout propos. L'empereur d'Autriche, qui a eu récemment à prononcer un discours officiel, a parlé en souverain vivement préoccupé de maintenir la paix, d'éviter toute occasion de conflit. Le ministre des affaires étrangères de l'empereur François-Joseph, le comte Kalnoky, a eu ces jours derniers à s'expliquer devant les délégations réunies à Vienne, et il a témoigné une certaine confiance dans « une longue durée de la paix. » Il n'a point hésité à déclarer au sujet de la Russie, — et c'est là le point délicat, — que les rapports personnels des deux souverains sont toujours pleins de cordialité, que les relations des deux gouvernemens sont « tout à fait normales, » que, s'il y a dans la presse russe une certaine animosité contre l'Autriche, cette irritation est très restreinte et ne tardera pas à s'apaiser. Voilà certes des déclarations qui paraissent assez rassurantes et qui sembleraient faites pour dissiper ou atténuer la crainte d'un prochain conflit de ce côté. Le désir de la paix est du moins ici très évident, et il est sincère, puisque le cabinet de Vienne est le premier intéressé à ne pas aller au-devant de conflagrations nouvelles.

Est-ce à dire que des déclarations officielles soient le dernier mot

d'une situation et que la réalité soit absolument conforme aux sentimens manifestés par le gouvernement autrichien? Il est bien certain que la manière même dont le ministre de l'empereur François-Joseph témoigne sa confiance dans la durée de la paix n'est point exempte de quelque réserve, et que M. le comte Kalnoky parle au moins en homme qui fait de la politique sans illusions. Il rejette bien loin l'idée que la Russie méditerait une guerre d'agression contre l'Autriche; il ne se fie pourtant pas absolument aux « relations cordiales » des deux souverains ou aux « relations tout à fait normales » des deux gouvernemens. Le comte Kalnoky a une autre raison moins sentimentale à donner : il ne croit pas à une agression, non-seulement parce que la Russie est enchaînée par ses affaires intérieures, « mais aussi et encore parce qu'on sait bien partout que, dans le cas d'une agression de cette nature, l'Autriche-Hongrie ne se trouverait pas isolée... » Voilà le vrai mot de la situation! C'est un langage qui a eu, qui devait avoir du succès à Vienne, qui n'est peut-être pas fait pour plaire aussi complètement au cabinet de Saint-Pétersbourg, à qui on montre ainsi la pointe de l'épée allemande. C'est une façon de laisser pressentir qu'il y a des cas où les relations pourraient n'être pas aussi « cordiales, » aussi « normales » qu'on se plaît à le dire. Il est bien clair de plus que, quelle que soit la mesure avec laquelle le comte Kalnoky parle des affaires d'Orient, de la Serbie, de la Roumanie, de la Bulgarie, il ne peut dissimuler tout à fait ce qui peut créer justement des difficultés dans les relations des deux empires. Ces difficultés, elles sont partout en Orient, dans les Balkans. Elles sont à Belgrade à la suite de ce récent imbroglio électoral, où l'Autriche a éprouvé visiblement un échec, où la Russie a repris de l'ascendant, et qui laisse le jeune roi Milan fort embarrassé en face d'une assemblée hostile à sa politique d'alliance avec l'Allemagne et l'Autriche. Elles sont en ce moment même plus que jamais à Sofia, dans la Bulgarie, où le prince, après avoir essayé de tous les moyens constitutionnels ou dictatoriaux, cherche à se concilier les partis nationaux en s'émancipant de la tutelle russe, et se trouve en lutte réglée avec ses anciens protecteurs de Saint-Pétersbourg. Ces difficultés, elles sont dans la nature des choses, dans la politique même de l'Autriche, qui, tournée désormais vers l'Orient, avec l'appui ou sous la pression de l'Allemagne, doit nécessairement rencontrer à chaque pas la Russie : de sorte que les déclarations par lesquelles le comte Kalnoky témoignait, ces jours derniers, sa confiance dans la durée de la paix déguisent à peine une réalité incohérente et précaire, moins rassurante que toutes les paroles qu'on prodigue et même que les bonnes intentions manifestées par les gouvernemens.

Le fait est que, sous la pression d'événemens violens qui ont con-

fondu tous les rapports et déplacé toutes les conditions de l'équilibre universel, l'Europe a été conduite à cette extrémité où l'on croit aisément à tous les conflits parce qu'on les craint, parce qu'on sent qu'ils sont possibles. Ce n'est point sans doute un motif pour que ces conflits éclatent nécessairement de sitôt, et qu'il y ait à prévoir la guerre au mois d'avril, comme on a pu le penser. Les intérêts, les besoins, les désirs des peuples conspirent heureusement pour la paix, et ils sont une garantie au moins aussi efficace que toutes les combinaisons de la diplomatie, que toutes les alliances artificielles qu'on s'efforce de nouer. Seulement, il faut l'avouer, dans la situation créée à l'Orient comme à l'Occident, il y a un certain nombre de ces allumettes dont parlait autrefois lord Palmerston et qu'on fera bien de surveiller. L'Autriche, quant à elle, ne souhaite que la paix, cela n'est point douteux, elle n'est entrée dans l'alliance allemande qu'avec une pensée de défense, et elle n'a que des préoccupations pacifiques. Elle l'a déclaré plus d'une fois; son ministre des affaires étrangères, le comte Kalnoky, l'a répété encore pour elle l'autre jour. Soit! Qui peut cependant lui assurer que, dans la position délicate où elle s'est placée, en dépit de toutes les précautions qu'elle tâche de prendre, elle ne sera pas entraînée, un jour ou l'autre, à des rivalités à main armée, à des aventures qui dépasseront ses propres prévisions aussi bien que ses vrais intérêts? Qui peut lui garantir, de plus, que le jour où elle aurait à invoquer cette alliance dont elle se prévaut aujourd'hui, dont elle croit se faire une force et un bouclier, elle n'aurait pas à la payer de de ce qui lui reste de puissance en Allemagne? L'Autriche, il est vrai, peut dire qu'elle ne pouvait pas faire autrement, qu'elle a subi une nécessité de situation en souscrivant à un pacte qui lui a été proposé il y a quelques années, qu'elle a renouvelé au courant du dernier automne avec l'Allemagne. C'est à elle maintenant de se défendre contre les conséquences de la politique qu'elle a acceptée, qu'elle s'est appropriée. Ce qu'on ne voit pas bien, dans tous les cas, c'est l'intérêt qu'auraient d'autres peuples à chercher une place dans cette alliance austro-allemande, à se faire les complices ou les auxiliaires d'une combinaison dont on ne cesse de proclamer la signification pacifique, qui peut bien plutôt conduire à de redoutables conflits, peut-être à une subversion totale de l'Europe.

L'Espagne a été un moment tentée d'aller chercher un rôle en Allemagne, elle a été promptement désillusionnée. Le dernier voyage du roi Alphonse lui a prouvé suffisamment qu'elle n'avait rien à voir, rien à gagner dans toutes ces combinaisons austro-allemandes, que ce qu'elle avait de mieux à faire était de rester chez elle, de s'occuper de ses propres intérêts. Ce voyage du roi Alphonse n'a eu d'autre résultat que d'être l'occasion de ces malheureuses scènes de Paris qui

ont été pénibles pour tout le monde et de hâter le dénoûment d'une crise ministérielle qui, à vrai dire, n'était que suspendue depuis quelques semaines, qui avait réellement commencé au moment où des insurrections militaires avaient éclaté à Badajoz et dans la vallée de l'Èbre.

Comment le ministère que M. Sagasta présidait et avait réussi à faire vivre depuis plus de deux ans est-il tombé? Il est certain qu'il a toujours eu une existence assez laborieuse; il a vécu par une série de transactions entre les libéraux représentés par le président du conseil et une fraction plus conservatrice particulièrement représentée par le ministre de la guerre, le général Martinez Campos. Le jour où la sédition avait reparu dans l'armée, le ministre de la guerre avait aussitôt témoigné l'intention de se retirer, et si la crise n'avait pas éclaté dès ce moment, c'est qu'on avait voulu laisser au roi le temps d'accomplir son voyage en Allemagne. Le retour du souverain devait dans tous les cas coïncider avec une reconstitution du cabinet. L'incident diplomatique qui est survenu dans l'intervalle, qui est né du passage du roi en France, n'a donc point été la première cause de la crise de Madrid. On ne peut pas dire cependant qu'il y ait été absolument étranger, puisque la retraite définitive du cabinet de M. Sagasta a été précipitée et brusquée par l'insistance du ministre des affaires étrangères, du marquis de la Vega y Armijo, à demander au gouvernement français un supplément de réparation que ses collègues croyaient désormais inutile. L'incident diplomatique a disparu, par le fait, avec le dernier ministère espagnol; il n'est resté que la question intérieure, et elle ne laisse pas d'avoir un dénoûment un peu imprévu. Au premier abord, on avait cru que l'ancien président du conseil, M. Sagasta, serait chargé de refaire un cabinet, et que, pour cette reconstitution, il s'entendrait avec une fraction de libéraux plus avancés, avec un parti qui s'appelle maintenant « la gauche dynastique, » et qui a pour chef le maréchal Serrano. Il n'en a rien été; soit qu'il ait pressenti des difficultés d'une nature personnelle, soit qu'il ait voulu laisser à d'autres le soin de tenter une expérience à laquelle il croyait peu, M. Sagasta s'est récusé, et le roi a chargé de la formation d'un cabinet M. Posada Herrera, qui était récemment encore président de la chambre des députés.

M. Posada Herrera est un des plus anciens parlementaires de l'Espagne. Il a appartenu autrefois au parti modéré, et il a été ministre de l'union libérale avec le général O'Donnell; il est sans nul doute fort libéral; il est certainement aussi conservateur d'instinct, d'éducation, de tradition. M. Posada Herrera n'a point reculé devant la besogne, il n'a pas hésité à nouer alliance avec la gauche dynastique. Il a formé le cabinet avec quelques-uns de ses amis personnels et avec les principaux, amis du maréchal Serrano, notamment le général Lopez Dominguez

qui est un des plus brillans officiers de l'armée, et M. Moret, qui est un des plus éloquens orateurs du parlement. Ainsi, en quelques années, la politique de la restauration espagnole a fait du chemin. Il y a un peu plus de trois ans, le roi Alphonse n'hésitait pas à se séparer du plus éminent des conservateurs, de M. Canovas del Castillo, et il confiait le pouvoir à M. Sagasta, qui était un des chefs de l'opposition libérale. Aujourd'hui M. Sagasta n'est plus, à ce qu'il paraît, qu'un réactionnaire, et le ministère va à la gauche dynastique, à des hommes brillans, quoique peut-être un peu impatiens et aventureux, qui entrent aux affaires sous le pavillon du vieux M. Posada Herrera. Le jeune roi montre visiblement dans tous ces jeux de la politique autant de tact que de hardiesse. Quelles que soient ses préférences, il agit en souverain impartial qui est le roi de tous, qui ne veut décourager personne. Il tient à bien montrer que le pouvoir est ouvert à tous les partis, que le régime constitutionnel dont il est le chef couronné n'exclut aucune opinion, aucune réforme libérale dans le cercle des institutions, et c'est là vraiment la plus heureuse, la plus efficace des habiletés.

Quelle sera maintenant la politique de ce nouveau ministère qui vient de se former à Madrid? Les membres de la gauche dynastique entrent au pouvoir avec des ambitions passablement excessives et hasardeuses ; ils ont inscrit dans leur programme bien des choses un peu étonnantes, la revision de la constitution, le suffrage universel, le rétablissement du mariage civil, la réorganisation militaire, etc. La question n'est pas de mettre toutes ces réformes dans un programme d'opposition, la difficulté est de les réaliser quand on est au pouvoir. Elle est d'autant plus réelle, cette difficulté, que la revision de la constitution n'est pas réclamée par l'opinion, que bien des libéraux eux-mêmes, M. Sagasta en tête, ne paraissent nullement partisans du suffrage universel, et que les doctrines de liberté commerciale que quelques-uns des membres du cabinet portent au pouvoir n'ont rien de populaire en Espagne, surtout dans les régions les plus agitées comme la Catalogne. De sorte que voilà le nouveau cabinet de Madrid aux prises avec de singuliers embarras, obligé de faire face à tous les partis à la fois, aux libéraux récalcitrans aussi bien qu'aux conservateurs, et ayant, pour commencer, à compter avec un parlement dont la majorité ne lui est peut-être pas favorable. Le cabinet de M. Posada Herrera a-t-il en réserve le droit de dissoudre la chambre des députés? Il est possible que le roi ne lui ait pas refusé d'abord cette faculté de faire des élections, qui est la grande ressource de tous les ministères espagnols. C'est dans tous les cas une partie toujours hasardeuse à jouer. La meilleure chance est que quelques-uns des nouveaux ministres, qui ne manquent pas de talent, soient assez habiles pour contenir leurs amis

en leur montrant que par leurs impatiences ils n'ont rien à gagner, qu'ils iraient probablement tout droit à la résurrection d'un ministère conservateur. Il n'est pas dit que ce ne soit pas là, en définitive, le dernier mot de cette expérience nouvelle que le jeune roi a acceptée de bonne grâce, mais à laquelle il n'entend pas sans doute livrer la monarchie, et avec la monarchie la paix intérieure de l'Espagne.

CH. DE MAZADE.

LE MOUVEMENT FINANCIER DE LA QUINZAINE.

Le marché des rentes françaises a résisté avec une remarquable vigueur à toutes les causes d'affaiblissement, de découragement et d'inquiétude que l'on a vues se succéder pendant la dernière quinzaine. Tandis que la spéculation à la baisse s'attaquait tour à tour, avec plus ou moins de succès, aux valeurs les plus diverses : Suez, Crédit foncier, Banque de Paris, Comptoir d'escompte, Unifiée d'Égypte, Banque ottomane, Extérieure d'Espagne, etc., le 4 1/2 pour 100 a été maintenu sans défaillance au-dessus de 108 francs. Cette résistance a causé surtout une véritable surprise lorsqu'on a vu la rente se tenir immobile de 108.20 à 108.40. Au commencement de la semaine dernière, au moment où une panique éclatait sur les places de Berlin, de Vienne et de Londres, et que toutes les valeurs orientales ont paru menacées d'un effondrement, on ne s'expliquait pas que la rente française pût échapper seule au sort commun, alors qu'elle avait depuis plusieurs mois subi avec une constante docilité l'impulsion des influences extérieures. On a supposé aussitôt que quelque grand établissement de crédit avait repris en main la direction du marché de nos fonds publics et se proposait, après avoir en quelques jours relevé le 4 1/2 de 107.50 à 108.30, de le porter à 109 francs avant la liquidation de fin octobre. Cette supposition pouvait paraître d'autant mieux fondée que les événemens politiques, après avoir présenté quelque temps un

caractère très peu satisfaisant au point de vue de la Bourse, venaient de prendre une tournure plus favorable et pouvaient même fournir à la spéculation un motif sérieux de relèvement du marché.

Toutefois cette espérance ne paraît pas devoir se réaliser. Le 4 1/2 a touché un moment le cours de 108.60; mais les rachats ont brusquement cessé et la rente est retombée à 108.20. La réponse des primes et la liquidation se feront donc vraisemblablement aux environs des cours cotés depuis le commencement de la quinzaine, ce qui, après le détachement du coupon semestriel, laissera encore le 4 1/2 pour 100 au-dessus de 107 francs, soit à un prix raisonnablement élevé, si l'on tient compte des préoccupations très vives qui se sont fait jour depuis la rentrée des chambres, à l'occasion de notre situation budgétaire.

On savait que le budget de 1883 se solderait nécessairement en déficit, mais on espérait que des mesures pourraient être prises en temps opportun pour assurer l'équilibre du budget de 1884. Or, on voit difficilement comment ce résultat pourra être obtenu. La commission du budget et le ministre des finances se sont d'abord entendus pour diminuer de 32 millions les dépenses générales des ministères. Mais il a été constaté sans peine que ces diminutions seraient insuffisantes, attendu qu'il fallait prévoir non pas seulement 32 millions, mais 82 millions d'écart entre les premières évaluations de recettes et le rendement probable. C'est donc à 50 millions qu'est fixée provisoirement l'insuffisance à combler pour 1884. La commission propose de diminuer l'amortissement de 50 millions, ce qui équivaut à emprunter pareille somme, puisque l'amortissement dont il s'agit s'applique non à la dette consolidée, mais à des obligations sexennaires qu'il faudra bien de toute façon rembourser à leur échéance, c'est-à-dire en 1884. Le ministre des finances repousse cette solution, qui lui paraît dangereuse pour l'avenir de nos finances, et préfère majorer de 50 millions les évaluations de recettes. La chambre aura à se prononcer entre les deux systèmes. Il est à noter que les discussions auxquelles a donné lieu dans la presse cette difficulté budgétaire ont révélé qu'il y aurait plus que de l'optimisme à supposer que le déficit de 1883 se réduira à la somme en litige entre le ministre et la commission, soit à 50 millions.

L'exposé ministériel publié au moment de la reprise de la session parlementaire, concernant notre situation militaire au Tonkin et l'état des négociations avec la Chine, a produit sur l'opinion publique en général une pénible impression. On y a vu la preuve que l'entreprise du Tonkin serait beaucoup plus difficile et plus dispendieuse qu'on ne l'avait cru d'abord, lors même qu'elle ne devrait pas nous entraîner, ce que l'on commence à redouter sérieusement, à une guerre avec la Chine. Une recrudescence de dépêches alarmantes concernant les préparatifs militaires de la Russie sur les frontières autrichiennes et alle-

mandes, et le développement de la crise bulgare, ont contribué à entretenir sur les places de Berlin et de Vienne ce malaise dont notre marché n'a cessé de ressentir le contrecoup.

La fermeté des rentes françaises, en tant qu'elle ne résulte pas seulement des agissemens de la spéculation, indique une tendance de plus en plus marquée des capitalistes à placer exclusivement leurs fonds disponibles en valeurs de premier ordre à revenu fixe, et c'est ce qui explique à la fois l'animation relative des transactions au comptant sur les rentes et la solidité inébranlable des obligations de la Ville de Paris, du Crédit foncier et des Chemins de fer. Sur tout ce groupe de valeurs recherchées par l'épargne, les fluctuations restent à peu près insignifiantes, et il n'y a ni recul sérieux, ni avance importante à relever d'une quinzaine à l'autre.

La Banque de France se maintient aux environs du cours de 5,400 fr. Le Crédit foncier, plus soumis aux caprices de la spéculation, a varié entre les cours de 1,230 et 1,255 et reste plutôt faible. On a fait courir le bruit, peu fondé selon toute vraisemblance, d'une prochaine augmentation du capital de cette société. En fait, l'action a monté ou fléchi en suivant docilement les fluctuations de la rente. La Banque de Paris a reculé jusqu'à 825 francs; c'est 175 francs de baisse en quelques semaines. Sans doute, cette dépréciation est l'œuvre de la spéculation. Mais elle répond à un fait à peu près certain, la diminution du dividende, qui de 60 francs passera à 45 ou 50 francs. L'exercice 1883 aura été mauvais pour toutes les sociétés de crédit, et il n'est pas étonnant que celles dont les titres jouissaient encore d'une prime considérable aient été visées par des baissiers dont personne ne paraît disposé à contrarier les opérations. On ne peut expliquer autrement les négociations à terme dont l'action du Comptoir d'escompte a été l'objet depuis trois jours et qui l'ont fait baisser immédiatement de plus de 50 francs, alors que l'excellent classement de ce titre en avait fait jusqu'alors une valeur du comptant et maintenait les cours à peu près immobiles.

Les autres sociétés de crédit sont tout à fait délaissées; la baisse se poursuit lentement, mais sans retour. La Société générale se cote maintenant au-dessous du pair; le Crédit lyonnais et la Banque franco-égyptienne conservent encore 50 à 70 fr. de prime. Bon nombre de sociétés ont depuis longtemps leurs titres cotés à des cours si bas que la dépréciation a dû s'arrêter par la suspension même de toute transaction.

Les sociétés de crédit étrangères dont s'occupe la spéculation à Paris se sont assez bien tenues, notamment la Banque des Pays-Autrichiens. Cependant la Banque ottomane a perdu le cours de 700 fr. et semble se maintenir, avec une certaine peine, à 695 fr.,

bien que le syndicat des obligations ottomanes privilégiées, dont la dissolution avait été annoncée, se soit prorogé pour deux mois.

Les actions des Chemins français ont présenté une certaine fermeté. La commission nommée par le sénat pour l'examen des conventions déjà votées par la chambre est tout entière favorable aux arrangemens conclus entre l'état et les grandes compagnies. On suppose donc que la question sera promptement résolue. A partir du 1er janvier prochain, commencera le nouveau régime sous lequel les compagnies sont appelées à vivre désormais.

Les Chemins autrichiens et lombards ont légèrement reculé, par suite de la baisse qui a sévi un moment à Vienne et à Berlin. Les recettes des Autrichiens sont en diminution; il en est de même pour les Lombards. Mais on annonce pour le mois prochain l'achèvement du tunnel de l'Arlberg, dont l'ouverture au trafic devra exercer une influence très favorable sur l'exploitation de la compagnie. Les recettes des Chemins espagnols sont en progression; aussi le Nord de l'Espagne et le Saragosse ont-ils échappé à l'influence de la baisse générale.

Le Suez a subi de bien larges fluctuations entre 2,300 et 2,200. Il reste en reprise à 2,270. On constate un certain affaiblissement des recettes, ou plutôt un temps d'arrêt dans la progression, et, d'autre part, on se préoccupe du renouvellement, en Angleterre, de l'agitation à laquelle avait déjà donné lieu une première fois la question du second canal.

Les plus importantes des autres valeurs industrielles, dont les titres sont l'objet de négociations courantes, n'ont pas subi de dépréciation de cours pendant cette quinzaine. Gaz, Omnibus, Transatlantique, Messageries, Voitures, etc., sur tout ce groupe, l'immobilité a été à peu près absolue. Les obligations de ces entreprises sont toujours solidement tenues par des achats suivis de l'épargne.

Sur les fonds étrangers, la faiblesse a été générale. Les valeurs russes ont fléchi à Berlin, l'Unifiée et le Turc à Londres et ici. L'Italien, plus ferme, ne s'est écarté que très peu du cours de 91 francs. On a vendu de l'Unifiée par crainte du retrait des troupes anglaises de l'Égypte, et du 5 pour 100 turc, parce que la Porte semblait vouloir hâter l'échange des anciens titres de la dette contre les nouveaux. Le démenti donné à l'un et l'autre bruit n'a fait remonter sensiblement ni le Turc ni l'Unifiée. L'Extérieure d'Espagne a pu se maintenir au-dessus de 57, après avoir atteint un moment 57 1/2.

Le directeur-gérant : C. BULOZ.